UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafemmegrecque01bade

LA

FEMME GRECQUE

ÉTUDE DE LA VIE ANTIQUE

I

DU MÊME AUTEUR :

La femme dans l'Inde antique. Études morales et littéraires, *ouvrage couronné par l'Académie française*, 1864 ; 1 vol. in-8°.

La femme biblique, 1866; 1 vol. in-8°.

Une question vitale. *L'élément religieux est-il indispenables à l'enseignement scolaire dans un État libre?* 1871, une brochure in-8°.

SOUS PRESSE :

Le Journal d'une assiégée pendant le blocus de Paris et sous le règne de la Commune. *Foi et patrie.*

Typographie Lahure, rue de Fleurus 9, à Paris

HGP
B
B

LA FEMME GRECQUE

ÉTUDE DE LA VIE ANTIQUE

PAR

MLLE CLARISSE BADER

Ouvrage couronné par l'Académie française

I

DEUXIÈME ÉDITION

LA FEMME DANS LES TEMPS LÉGENDAIRES, ETC.
Déesses et prêtresses des temps légendaires
Vie domestique
de la femme dans la Grèce primitive
Les héroïnes de l'Iliade
et de l'Odyssée
L'art grec et les déesses d'Homère
Rôle religieux et philosophique de la femme
pendant les temps historiques

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

1873

Tous droits réservés

19923
21/12/91

PRÉFACE.

Au début des études que nous consacrons à l'histoire de la femme, nous avions annoncé le dessein de retracer le rôle que remplit notre sexe dans l'antiquité orientale tout entière. En travaillant à l'exécution de ce plan, nous avons cru devoir le modifier, et nous avons jugé plus utile de suivre la femme chez ceux des peuples anciens qui ont exercé une action directe sur la civilisation moderne.

La Femme dans l'Inde antique nous montrant aux temps védiques ce que fut notre sexe chez les Aryas nos ancêtres, se rattachait à nos origines de race; *la Femme biblique* rappelait nos origines religieuses. Quittant alors l'Orient, nous avons résolu d'écrire sur *la Femme grecque* et sur *la Femme romaine*, deux ouvrages qui se rapporteraient ainsi à nos origines sociales. Tous ces volumes formeront le préambule d'un livre où, s'il plaît à Dieu, nous étudierons l'histoire de notre sexe en France, depuis l'époque gauloise jusqu'à nos jours

Nous présentons aujourd'hui au public notre troisième essai : *La Femme grecque.*

Ce n'est pas d'abord sans quelque malaise que nous avons quitté les sommets du Sinaï et du Calvaire pour les horizons plus limités de la Grèce. S'il nous est permis d'employer une expression mythologique que comporte notre sujet, nous dirons que l'ambroisie même des poëtes helléniques ne nous suffisait plus après avoir reçu la manne céleste de la Bible. Mais, peu à peu, pénétrée par la ravissante harmonie de ce génie grec qui, dès sa naissance, joignit aux grâces radieuses et souriantes d'une immortelle jeunesse, la force et la majestueuse simplicité de l'âge mûr, nous avons senti que si ce n'était plus la grandeur divine, c'était la beauté humaine dans une inimitable perfection. Et remontant à la source de cette même beauté, nous avons encore trouvé l'inspiration du Dieu qui en est le Principe et le Type.

Notre Dieu n'est pas le roi exclusif d'une nation. De tout temps il a été le Maître et le Père du monde qu'il a créé. Bien que, dans l'antiquité, il ait spécialement adopté la race qui gardait sa loi, il n'a pas délaissé le reste de ses enfants[1]. S'il a donné à tous les hommes indistinctement la jouissance du soleil, il ne leur a pas refusé non plus sa lumière immatérielle

1. Rappelons ici avec quelle éloquence l'illustre évêque d'Orléans et Monseigneur Landriot ont suivi les traditions des Pères et des Docteurs en soutenant la cause des classiques anciens.

qui est la vérité, et qui, rayonnant souvent dans les œuvres des Hellènes, a produit cette beauté où le spiritualisme grec reconnaissait et la splendeur du vrai et la manifestation de Dieu.

Depuis les prêtresses de Dodone jusqu'à Diotime, l'institutrice de Platon, les femmes, elles aussi, reçurent en Grèce d'admirables clartés.

N'oublions pas toutefois les erreurs au milieu desquelles les Hellènes entrevirent la vérité, et rappelons-nous encore que si Platon ne sépare pas le beau du bien, ses compatriotes furent trop souvent moins fidèles au second de ces principes qu'au premier, et laissèrent subsister parmi eux des souillures telles, que, pour les effacer, il fallut le sang de l'Homme-Dieu.

La situation de notre sexe en Grèce reproduira ces alternatives d'ombre et de lumière que nous remarquons dans la civilisation hellénique. Le but principal de notre œuvre est de démontrer la part qu'eut la femme au mouvement moral de la Grèce, et d'indiquer ce qui lui a manqué pour que cette part fût plus grande.

Obligée par notre travail même, d'esquisser les principales productions du génie grec aussi bien dans le domaine des arts que dans celui des lettres, nous avons désiré que, tout en poursuivant notre but moral, nous pussions faire goûter aux femmes la beauté antique.

La Femme grecque qui, plusieurs fois, nous a permis de rappeler les mœurs et les croyances de sa sœur, *la Femme dans l'Inde antique*, *la Femme grecque* est envisagée ici aux deux époques de son existence.

Pénétrant d'abord dans la Grèce primitive, nous suivons les déesses et les prêtresses au sein du naturalisme pélasgique et du panthéon hellénique; nous mêlons la femme à la vie de famille, et nous traçons les silhouettes des héroïnes légendaires et les types des héroïnes homériques.

Abordant ensuite les temps historiques, nous plaçons les déesses d'Homère dans ces temples où l'art leur donna la seule immortalité qu'elles aient à nos yeux; et nous étudions le rôle religieux et philosophique de la femme à cette époque[1].

Nous examinons ensuite la condition sociale de notre sexe pendant cette dernière période; et parmi les questions toujours actuelles que soulève ce sujet, nous nous arrêtons surtout à l'éducation des filles.

La tragédie grecque étant le commentaire vivant des mœurs d'Athènes, nous y avons longuement suivi les femmes de cette ville; et, autant que les limites de notre sujet nous le permettaient, nous avons indiqué la transformation que les mœurs chrétiennes

1. Les chapitres suivants forment un autre volume.

ont fait subir, sur la scène moderne, aux types créés par les poëtes antiques.

Après les héroïnes du théâtre, viennent les héroïnes de l'histoire. Enfin, notre dernier chapitre est consacré aux femmes qui se sont distinguées dans les lettres et dans les arts. Ici notre tâche devenait très-ardue. Jusqu'alors, tout en traduisant nous-même quelques morceaux de prédilection, nous avions généralement employé les meilleures versions de nos hellénistes. Ce secours nous manqua totalement dans une circonstance que nous allons rapporter.

Les Grecs attribuaient aux Pythagoriciennes, des ouvrages intéressant les sciences morales. Ces livres étaient probablement apocryphes ; mais par le fait même que les anciens en reportaient l'honneur à notre sexe, nous ne pouvions les oublier dans l'histoire des femmes grecques. Quelques fragments de ces traités, quelques lettres même attribuées à la plus célèbre de nos prosatrices helléniques, nous sont parvenues[1]. Outre de belles pensées philosophiques et des

1. Avant de traduire ces morceaux, nous avons consulté sur leur authenticité, le maître illustre qui se plaît à ouvrir aux jeunes travailleurs les trésors d'une immense érudition et d'un goût attique. Voici ce que nous a répondu M. Egger : « Au sujet des lettres des Pythagoriciennes, vos doutes ne sont que trop fondés. Toute cette littérature pseudo-orphique et morale des Pythagoriciens ne repose guère que sur des apocryphes, mais des apocryphes anciens, très-anciens peut-être. C'est déjà un fait intéressant que cette composition d'ouvrages qu'on ait pu attribuer sans trop d'invraisemblance, à des femmes de l'école de Pythagore. Je ne vous décourage-

entiments élevés, on y trouve des détails d'une naïveté charmante. Le plus souvent, ce sont d'utiles conseils aux mères de famille sur leurs devoirs, sur l'éducation de leurs enfants et la direction de leurs servantes. Très-contraire à l'émancipation de notre sexe, mais non moins convaincue que la régénération intellectuelle de nos sœurs peut seule leur faire tenir à leur foyer leur véritable place, nous avons remarqué avec grand plaisir, une sage et spirituelle réponse adressée par une Pythagoricienne à ceux qui, alors déjà, croyaient que la culture de l'esprit était incompatible avec les devoirs de la femme. Les attributions des deux sexes y sont nettement distinguées et définies.

Malgré la valeur morale de ces morceaux, nous ne sachions pas qu'ils aient encore été traduits dans les langues modernes[1]. Pour les rendre en français, nous n'avons donc pu nous appuyer sur la version d'un devancier. Aussi n'est-ce pas sans quelque crainte que

rai donc pas de traduire de tels morceaux et de les insérer dans votre ouvrage, sauf à exprimer, en les citant, les réserves d'une juste critique. Je crois d'ailleurs que rien n'en a paru en français.... L'an dernier, dans une des leçons du cours que j'ai fait à la Sorbonne, pour les jeunes filles, j'ai signalé les lettres de Théano, que je venais de relire dans la collection de Wolf; mais le temps me manquait pour en faire autrement profiter mes jeunes auditrices. Si vous croyez, mademoiselle, que ces fragments ne méritent pas l'oubli où ils sont tombés, vous avez raison et vous ferez bien de contribuer à les remettre en lumière. »

1. Il n'en existe, croyons-nous, que des versions latines.

nous osons appeler sur nos traductions l'indulgence des hellénistes[1].

Nulle de nos œuvres ne nous a coûté autant de labeur que *la Femme grecque*, qui a absorbé cinq années de notre vie. Non-seulement il nous a fallu compulser les auteurs grecs, traduire quelquefois nous-même les documents qu'ils nous offraient, lire de savants ouvrages modernes concernant les mythes, les mœurs, l'histoire politique et littéraire des Hellènes; mais pour demeurer fidèle à nos habitudes de composition et donner à nos tableaux quelque couleur locale, nous avons dû recourir aux travaux archéologiques dont la Grèce a été l'objet et qui sont surtout la gloire de notre siècle. Si les voyages de nos explorateurs nous ont été utiles, nous avons aussi consulté avec fruit les publications où sont décrits les monuments, les statues, les bas-reliefs, les peintures, les vases, les médailles, les intailles, les inscriptions, et enfin les objets usuels trouvés principalement à Herculanum et à Pompéi. Les musées aussi nous ont fourni d'intéressants sujets d'étude. Nous avons puisé dans ces recherches une connaissance moins imparfaite de la vie antique.

Parmi les auteurs français, allemands, anglais et italiens que nous avons cités, mentionnons Christian

1. Nous nous étions proposé de soumettre à l'un d'eux ces traductions avant de les publier. Les douloureux événements qui se sont accomplis entre l'achèvement et l'impression de notre ouvrage, ne nous ont pas permis de réaliser ce projet.

Wolf, Winckelmann, l'abbé Barthélemy, Kruse, Robinson, Ottfried Müller, Creuzer et M. Guigniaut, Visconti, Raoul Rochette, MM. Villemain, Cousin, Patin, Saint-Marc Girardin, Dehèque, Egger, Renier, Barthélemy-Saint-Hilaire, Preller, le comte de Clarac, Lenormant, le baron de Witte, Le Bas, Waddington, Grote, Maury, Beulé, les auteurs du *Museo Borbonico* et du grand dictionnaire édité par M. Smith ; nommons enfin un Russe, le baron de Stackelberg, et un fils de la Grèce moderne, M. Rangabé, qui tous deux ont publié dans notre langue les résultats de leurs recherches.

Comme dans nos précédents ouvrages, le désir de répandre quelques idées utiles nous a soutenue dans une tâche souvent pénible. A une époque où la littérature reçoit trop souvent l'influence morbide du matérialisme, nous avons considéré comme un devoir de joindre nos efforts à ceux des écrivains qui luttent contre cette funeste tendance. Aussi sommes-nous heureuse que nos travaux eux-mêmes nous aient amenée à évoquer tantôt la parole de Dieu, tantôt les œuvres sereines du génie antique. Ne devient-on pas meilleur en sentant vivre Dieu dans l'humanité? Priver l'homme d'idéal, disions-nous ailleurs,[1] c'est l'abaisser au niveau de la brute; et nous ajouterons ici :

1. Dans la préface de notre première étude : *La Femme dans l'Inde antique.*

c'est violer les lois de la nature qui assignent à chaque créature un rôle conforme à ses facultés. L'homme, l'être doué d'un souffle immortel, a d'autres devoirs à remplir que l'animal privé de raison. Il ne lui suffit pas d'entretenir son existence physique, il lui faut alimenter la vie de son âme ; et ce n'est que le spectacle de la beauté morale qui lui fournit cette divine subsistance.

Paris, juin 1870.

En écrivant ce livre, je ne croyais pas que nous, Françaises, nous dussions sitôt éprouver les émotions patriotiques qui exaltèrent tant de femmes grecques. Je ne croyais pas surtout qu'il nous fût jamais possible de ressentir personnellement, les douleurs qui accablèrent les Troyennes devant les désastres de leur patrie et les ruines de leur cité en flammes.

La Femme grecque allait être livrée à l'impression quand s'abattit sur notre malheureuse nation l'horrible tempête qui l'a si longtemps dévastée.

Pendant l'année désastreuse où nous avons souffert à Paris toutes les calamités de la guerre étrangère et de la guerre civile, le manuscrit de *la Femme grecque*,

successivement enterré, exhumé, replacé à la cave, porté par nous hors du foyer au moment le plus terrible du premier bombardement, ce manuscrit a aussi échappé aux obus et aux incendies de la Commune.

Dans le cours de cet ouvrage se trahit souvent la tristesse que nous inspirait l'état moral de la France avant les malheurs qui l'ont accablée. Aussi répéterons-nous ici ce qu'au mois de novembre dernier, nous écrivions dans notre cité assiégée par l'envahisseur :

« Dans ces derniers temps, nous avons vu les résultats du matérialisme. Pourquoi la France allait-elle mourir? C'est que depuis longtemps son âme se retirait d'elle. Ne croyant qu'à une existence périssable, que d'hommes se précipitaient à de viles jouissances, et ne cherchaient dans les lettres et dans les arts que le moyen de les alimenter! *Panem et circenses*, c'était là tout ce qu'ils demandaient. Alors éclatèrent sur notre France, des catastrophes telles que jamais l'histoire n'en a enregistré de semblables. Ces hommes amollis s'étaient trouvés en face du danger, et plusieurs d'entre eux avaient reculé.... Mais, grâce à Dieu, les autres, et ce fut le plus grand nombre, les autres se relevèrent et s'unirent à la partie saine de la nation. Parmi ceux-ci, plus d'un vit planer au-dessus de toutes les ruines qui l'entouraient, la seule puissance indestructible, le seul appui qui ne nous

manque jamais, la Providence divine! — plus d'un redit avec enthousiasme la vieille devise bretonne : « Avec l'aide de Dieu, pour le pays! » — plus d'un enfin entrevit au delà de l'existence mortelle qu'il sacrifiait, la récompense du devoir accompli. Devant le péril, comment ne pas croire à Dieu ; et, devant la mort, comment ne pas croire à l'éternité? Pour les peuples, aussi bien que pour les individus, le malheur est un avertissement qui réveille l'âme, une épreuve qui la purifie.

« Entre le matérialisme qui avait abaissé la France et qui allait la perdre, et le spiritualisme qui la régénérera et qui la sauvera, quel sera votre choix, citoyens d'un État libre[1]? »

En choisissant le matérialisme, Paris allait s'écrouler.... Fasse le Ciel que la crise effroyable d'où nous sortons, soit la convulsion suprême du matérialisme agonisant! En se montrant sans voile, ce hideux système nous aura peut-être rendu un grand service : celui de dessiller bien des yeux aveuglés. Tel était sans doute le dessein du Dieu qui a permis les crimes de la Commune.

Mais ce n'est pas ici le lieu de nous appesantir sur les douleurs d'une époque si récente. C'est à un glorieux passé qu'est consacré ce modeste livre. Puissent

1. Une question vitale : *L'élément religieux est-il indispensable à l'enseignement scolaire dans un État libre?* Paris, 1871.

les meilleurs souvenirs de la Grèce, en fortifiant dans nos âmes le culte du beau et du bien, vivifier aussi en nous ce patriotisme dont les Hellènes ont si puissamment éprouvé les cruelles angoisses et les joies enivrantes!

Juillet, 1871.

LA

FEMME GRECQUE

LA FEMME DANS LES TEMPS LÉGENDAIRES. L'ART GREC ET LES DÉESSES, ETC.

CHAPITRE PREMIER

DÉESSES ET PRÊTRESSES DES PÉLASGES ET DES PREMIERS HELLÈNES.

Les Aryas et les Pélasges. — Les prêtresses de Dodone. — La Terre-mère. L'antre de Phigalie et la prêtresse de Déméter. — Déesses de la reproduction et de la végétation. — La Reine du ciel. — Pallas-Minerve. — Vesta. — Les Nymphes arcadiennes. — Les trois Muses de Piérie. — La déesse lunaire des Thraces, et la reine des fontaines, des prés et des vallons arcadiens. — Les vents d'orage et les messagères de la mort.

Les Hellènes. — Transformation du panthéon pélasgique. — L'Olympe. Les Heures, filles de Thémis. Hébé. Iris. — La reine des dieux. — La mère des dieux et des hommes. La déesse des blés. — La souveraine de l'Adès. — Les Parques. Até. Érynnis. La Mort et les Walkyries. Les Enfers. — La Sagesse. — Les Néréides. — L'Aurore. — Vénus et les Grâces. — La Chasseresse divine et les Nymphes. — Les Naïades d'Ithaque. — Les neuf Muses. — Les Prêtresses d'Apollon. — Les Prières.

Naguère nous suivions ceux des membres de la famille âryenne qui s'établirent dans la presqu'île du

Gange. Témoin des impressions dont ils étaient saisis devant les scènes imposantes des régions tropicales, nous les voyions diviniser les mystérieux agents de la nature.

Subjugués par les puissances de la matière, les Aryas de l'Inde se redressent, toutefois, fiers et résolus, contre d'autres obstacles. Les luttes qu'ils soutiennent contre les indigènes de race jaune les empêchent de perdre immédiatement la conscience de leur individualité. Mais quand, devenus possesseurs d'une terre qui les accable de ses dons, ils n'ont à déployer leur énergie ni pour défendre leur vie, ni pour assurer leur nourriture; alors, comparant leur faiblesse aux forces naturelles qui les entourent, ils s'anéantissent dans cette colossale création, ils se courbent devant le Destin devenu à leurs yeux l'inflexible moteur de l'univers.

Au temps où les Aryas s'établirent dans le Saptasindou, déjà, sans doute [1], un groupe de leurs frères s'était fixé sur le sol que, bien des siècles après, le voyageur devait encore saluer avec enthousiasme, de ce nom poétique : la Grèce!

Là aussi l'homme adore la nature; mais cette nature dont la beauté puissante et ordonnée deviendra pour lui la première inspiratrice des arts plastiques [2], cette

1. M. Max Müller penche vers cette induction. Cf. *A history of ancient sanskrit literature*, 2e édition, revised. London, 1860.

2. M. Ampère a établi d'ingénieux parallèles entre la nature et les

nature lui cause plus d'attrait que d'effroi. Obligé de lui arracher sa nourriture, il osera se mesurer avec elle, et apprendra ainsi à combattre ses dieux. Sa conscience, affranchie par le travail, lui enseignera à dégager du grand Tout son énergique personnalité, et à chercher dans le Type éternel de la beauté morale la cause première et distincte du monde physique.

Ce Dieu dont les Hellènes devaient entrevoir la majesté, les Pélasges, leurs ancêtres, l'avaient-ils complétement oublié au sein de leur naturalisme? Transportons-nous dans la montagneuse Épire, gravissons les pentes du Tomoros et pénétrons dans la forêt de chênes qui entoure un hiéron. Là se tiennent les trois Péliades, ces prêtresses de Dodone qui, dans ces temps primitifs où le sacerdoce s'exerçait par les chefs de famille, étaient probablement les femmes que leur âge rendait le plus vénérables. A cette époque de la vie où l'âme a gagné en beauté ce que le corps a perdu de vigueur, la femme était plus digne encore d'interpréter les décrets du ciel.

Suivons les pas des prêtresses; voyons-les s'approcher tour à tour du hêtre sacré, de la source qui s'élance du pied de l'arbre fatidique, des bassins d'airain qui, suspendus les uns contre les autres autour de

monuments de la Grèce. *La Grèce, Rome et Dante*, 5e édition. Paris, 1865.

l'enceinte sacrée, résonnent tous du choc dont l'un d'eux est atteint; voyons aussi les Péliades s'avancer vers cette statue d'enfant dont le fouet aux chaînes de bronze, agité par le vent, frappe contre un vase d'airain. Dans le frémissement du feuillage, dans le murmure des eaux, dans les vibrations du métal, les prêtresses croient entendre des paroles dont elles traduisent le sens mystérieux[1].

Et cependant, c'est au milieu de ces scènes superstitieuses que l'Être immatériel, sans commencement et sans fin, reçut le premier hommage connu qui lui fut adressé sur le sol de la Grèce. Les Péliades invoquent Jupiter, le roi du ciel, et sur leurs lèvres, ce nom rappelle plus le Dieu adoré par l'humanité naissante que l'Indra des Védas. Femme, rendons grâce ici à Celui qui se fit célébrer par la femme chez un peuple panthéiste, et redisons avec fierté l'invocation des prêtresses dodonéennes : « Jupiter était, Jupiter est, Jupiter sera, ô grand Jupiter[2] ! »

Malheureusement, là ne s'arrête pas le chant des Péliades. Si leur regard s'est élevé vers le ciel, il n'a pas tardé à s'abaisser sur cette terre où il voit mûrir le gland et la faîne dont se nourrissent les Pélasges;

1. L'oracle donnait aussi ses arrêts par la voie des sorts. Les Péliades interrogeaient encore le vol des oiseaux, surtout celui des corbeaux. Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce;* Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique.* Paris, 1857-1859.

2. Pausanias, liv. X, ch. XII.

la poire, le raisin, la figue, la grenade dont ils peuvent goûter la fraîche saveur [1].

« La terre produit des fruits, continuent les Péliades; honorez-la donc du nom de mère [2]. »

Pour retrouver les vestiges du culte que rendaient les Pélasges à Déméter, la Terre-mère, il nous faut maintenant nous diriger vers l'Arcadie. Au IIe siècle de notre ère, les habitants de cette région, les descendants directs des Pélasges, toujours épris de leur terre aux riantes et alpestres solitudes, célébraient encore en l'honneur de leur divinité chérie, les rites religieux que lui avaient consacrés leurs ancêtres.

Sur le mont Elaïum qui s'élève à la droite de Phigalie [3], se trouvait un antre où, disait-on, s'était naguère retirée Déméter en deuil, Déméter Melæna, *la noire*. Un bois de chênes, vivifié par une source froide, arrondissait autour de la grotte sa verte ceinture.

Cet antre était le temple de la déesse. Déméter y avait été représentée par une statue de bois [4] dont la forme bizarre, loin de faire pressentir les harmo-

1. Pour les produits de la Grèce, cf. Kruse, *Hellas*. Leipzig, 1825.
2. Pausanias, X, 12, traduction de Clavier.
3. Id. VIII, 41.
4. Cette statue fut brûlée, et remplacée par une statue de bronze qu'Onatas exécuta sur le même modèle, et qui n'existait plus du temps de Pausanias. Cf. l'ouvrage ci-dessus, VIII, 42; Beulé, *Histoire de l'art grec avant Périclès*. Paris, 1868. Sur la forme grossière des premières idoles grecques, voir Johann Winkelmanns *Geschichte der Kunst des Alterthums*. Wien, 1776.

nieuses proportions de l'art grec, rappelait plutôt les sculptures des temples d Éléphanta et d'Ellora, ces étranges figures où le besoin d'exprimer un symbole a fait violer à l'Hindou les lois de la nature. Si le corps de la déesse, revêtu d'une longue tunique, révélait la femme, sa tête de cheval, couverte d'une crinière, et de laquelle naissaient des serpents, des bêtes sauvages ; ses mains sur lesquelles reposaient un dauphin et une colombe, la désignaient et comme la compagne momentanée de Neptune, le dieu des eaux, et comme la mère des êtres vivants.

Devant la grotte était un autel sur lequel la prêtresse de Déméter, aidée par le plus jeune des trois pontifes, déposait les offrandes des Phigaliens. Ces offrandes n'étaient pas des sacrifices sanglants : les productions de la nature présentées à la Terre par les hommes reconnaissants, étaient les grains pourprés de la vigne, les rayons dorés de ce miel que distille l'abeille en se nourrissant du suc des fleurs ; c'étaient aussi de fraîches toisons de brebis ; et la prêtresse, après avoir étendu sur l'autel ces oblations, les arrosait de l'huile que donne l'olivier.

Selon Pausanias, la Terre n'était pas néanmoins la plus grande divinité des Arcadiens. Ceux-ci attribuaient le rang suprême à une déesse de la reproduction, née de l'alliance fugitive de Déméter avec Neptune. Son véritable nom n'était pas connu de la foule, qui l'appelait Despœné. De même, Proserpine, fille de Déméter

et de Jupiter, déesse de la végétation, était invoquée par les profanes sous la dénomination de Coré[1].

Épouse de Jupiter[2], la Terre semble avoir été personnifiée par Héra, reine du ciel, reine de l'univers, identifiée plus tard avec la Dioné ou Junon de Dodone au service de laquelle étaient spécialement attachés les Péliades.

Deux autres divinités paraissent aussi avoir été des formes de Déméter : Thémis, la Terre qui dispense ses dons d'après les règles invariables de la nature ; et Pallas-Minerve, la déesse de ces ondes qui sillonnent le sol et qu'alimentent les pluies du ciel[3].

A Mantinée, en Arcadie, brûlait dans le temple de Déméter une flamme perpétuelle[4]. Ce feu sacré, c'était Vesta, la chaste déesse, qui éclairait l'autel des dieux comme elle échauffait le foyer domestique.

C'est en Arcadie encore que nous chercherons les traces du plus poétique symbolisme des premiers âges de la Grèce. C'est en voyant se dérouler quel-

1. Pausanias, VIII, 37.

2. En Crète, la Terre, adorée sous le nom de Rhéa, était la mère du Jupiter législateur. Quant au Ciel, l'époux de Rhéa, il était représenté par Saturne. Ce mythe fut plus tard adopté par les Hellènes, qui cependant transformèrent Saturne et Rhéa en divinités du temps.

3. Preller, *Griechische Mythologie*. Leipzig, 1854. Plus tard, Thémis fut confondue avec Dicé, la Justice, qui, dans la Théogonie d'Hésiode, nous apparaît comme sa fille.

4. Pausanias, VIII, 9.

ques-uns des aspects de cette contrée que nous comprendrons les allégories qu'ils inspirèrent[1].

Ici, courant capricieuse et vive, la source module son doux murmure; là, irritée, elle s'abandonne follement à son courroux, et, torrent impétueux, frappe le roc de son écume; ailleurs, bonne et secourable, elle guérit l'homme souffrant[2]. Plus loin, la rivière promène avec calme ses ondes transparentes. Aux yeux du Pélasge, ce ruisseau, ce torrent, cette eau minérale, cette rivière, s'agitent, s'émeuvent, vivent enfin : ce sont des déesses, ce sont des nymphes, des naïades.

A elles aussi appartiennent ces prairies qu'abreuve l'humidité du sol et que parfument l'hyacinthe et le safran. A leurs sœurs les Dryades et les Épiméliades, ces chênes, ces hêtres, ces pins, ces cyprès, ces peupliers qui naissent, croissent, frémissent, souffrent et meurent avec les mystérieux agents qu'ils renferment dans leur sein!

Là se borne-t-il l'empire des nymphes? Voici une montagne escarpée sur laquelle voltigent des merles

1. Pour la description de l'Arcadie, cf. Pausanias; Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis en Grèce;* Pouqueville, *Voyage dans la Grèce.* Paris, 1820-1821. Voir aussi l'Hymne homérique à Pan, poëme dans lequel M. Lenormant, cité par M. Ampère (*la Grèce, Rome et Dante*), a vu un tableau de la nature arcadienne.

2. C'est en Élide que se trouvaient les eaux minérales auxquelles présidaient les nymphes ionides et anigrides; Pausanias, V, 5; VI, 22; mais les Grecs étendaient parfois à l'Élide le nom d'Arcadie; ausanias, V, 1.

blancs[1]. S'élevant sur sa base de forêts avec une fierté souveraine, elle semble vouloir rapprocher des cieux sa tête altière. Pour le naïf adorateur de la nature, la montagne est animée par un esprit puissant ; la montagne est une nymphe, une nymphe oréade.

Parmi les innombrables cours d'eau qui s'échappent des monts où s'encaissent les vallées arcadiennes, les habitants du pays avaient voué un culte particulier aux sources qui jaillissent du Lycée[2].

A leurs yeux Jupiter était moins le dieu immatériel invoqué à Dodone qu'une personnification du soleil[3]. Ils l'adoraient sur le Lycée, cette haute montagne d'où le regard embrasse presque tout le Péloponnèse. Le sommet du Lycée, se détachant en pleine lumière de l'air vif et transparent de l'Arcadie, paraissait rayonner de la présence de Jupiter ; et sur cette élévation aussi, l'homme se sentait plus près du dieu très-haut.

Quand le soleil planait sur le Lycée, il dardait ses rayons sur la Néda, rivière au cours sinueux, sur la fontaine Hagno et les fleuves du pays que protégeait la nymphe Thisoa. A ce contact, de blanches vapeurs s'élevant des ondes, montaient vers l'astre de feu ; et les Pélasges pouvaient dire dans leur pittoresque

1. Le Cyllène.
2. Cf. Pausanias, VIII, 38, etc.
3. Cf. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*.

langage, que les nymphes du Lycée avaient nourri Jupiter.

Dans la Piérie, les Thraces donnent un autre nom au dieu solaire; ils l'appellent Apollon. Eux aussi associent ce dieu aux nymphes; mais ce symbolisme revêt un caractère moral et poétique des plus élevés. L'allure lente ou rapide de la source, son chant mélancolique ou joyeux, leur rappellent la voix humaine, et éveillent en eux le besoin de mêler leurs accents rhythmés au mélodieux concert des eaux. La source, la naïade, est devenue la Muse inspiratrice.

La Muse rappelle à l'homme les traditions qui doivent exciter son enthousiasme : c'est la Mémoire; elle le berce de ses souvenirs : c'est la Méditation; enfin, après avoir développé en lui le germe qu'elle lui a confié, elle en brise l'enveloppe, et sous l'inspiration de la Muse du chant, des flots de poésie débordent et du cœur et des lèvres de l'aède. Ainsi, chez les Aryas de l'Inde, Saraswatî, la déesse des eaux, était aussi celle de la parole [1].

Fille de la nature, la poésie, cette voix céleste qui murmure dans toute âme humaine, a enfin trouvé sa forme. A elle maintenant de célébrer les dieux auxquels elle doit son âme, et les hommes qui lui ont donné un corps.

1. Cf. F. Nève, *Essai sur le mythe des Ribhavas*, Paris, 1847; Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*.

Quand le dieu solaire baignait ses flots d'or dans les sources piérides, cette radieuse perspective échauffait encore le génie des Thraces, et ceux-ci faisaient d'Apollon le compagnon des Muses.

La fleur éclatante de la poésie grecque ne s'épanouira librement qu'à la lumière et à la chaleur du soleil. La lune, cette douce inspiratrice des chantres du nord, ne fera pas goûter à l'enfant du midi ses charmes mélancoliques. Épris de la vie, il regardera la nuit comme la mère de la mort; et la blanche déesse qui rayonne dans le ciel sombre, le saisira d'un vague effroi. Aussi ne fera-t-il pas partager à la lune le domaine intellectuel de son frère Apollon. Elle sera pour lui la reine de ces sombres forêts où ses fantastiques lueurs le guident à la poursuite des bêtes fauves.

De même qu'Apollon, Diane, la lune, était inconnue à tout autre peuple pélasgique que les Thraces. Elle ne tarda pas à être identifiée avec la Diane Taurique, déesse dont les autels étaient ensanglantés par ces sacrifices humains qui souillaient le culte des Pélasges.

Les Pélasges de l'Arcadie adoraient une autre Diane, Callisto-Hymnia, la plus puissante des nymphes, le type de la chasseresse Atalante. Fille du Jupiter Lycéen, elle régnait à la fois sur les fontaines d'eau vive, sur les prés, sur les coteaux et les vallons boisés. Plus tard, elle fut confondue avec la Diane des

Thraces, la déesse dorienne, puis regardée comme l'une de ses compagnes. Enfin par un mythe qui rappelait que les anciens attributs de la nymphe arcadienne avaient passé à la sœur d'Apollon, Diane tua Callisto[1].

Mais voici que s'étendant sur le domaine des nymphes, l'ouragan fait frémir les ondes de ses fleuves, et courbe ou brise les arbres de ses forêts. Quel est ce souffle qui agite ainsi la nature? n'est-ce pas celui qui vibre aussi dans le dernier soupir de l'agonisant, et guide son âme immortelle vers les îles des trépassés? A cette pensée le Pélasge, personnifiant le souffle qui gronde dans les eaux, dans les bois, et s'échappe des lèvres du mourant, le Pélasge y reconnaît la présence de divinités auxquelles il donne le nom de Harpyes[2].

Nous ne suivrons pas plus loin dans leur panthéisme les habitants primitifs de la Grèce; et revenant dans la région dodonéenne, nous en verrons surgir une branche qui, issue du vieux tronc pélasgique, fera circuler une séve plus active dans le vert feuillage dont elle se pare.

1. *Bibliothèque* d'Apollodore, traduction et notes de Clavier, liv. III, chap. VIII, § 2; Ottfried Müller, *Geschichten Hellenischer Stämme und Städte.* Zweite, nach den Papieren des Verfassers berichtigte und vermehrte Ausgabe, von Schneidewin. Breslau, 1844. *Die Dorier*; Preller, *Griechische Mythologie.* Leipzig, 1854; Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique.*

2. Cf. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique.*

Cette branche, c'est la race de Prométhée.

Tout en conservant le panthéon pélasgique, les descendants de celui qui déroba aux cieux le feu sacré, feront régner chez les dieux leur propre existence, idéalisée, éternisée.

Les Hellènes se sont regardés, ils ont vu parmi eux des types dont la reproduction immortalisera le ciseau de leurs artistes à venir, et la forme humaine leur a paru si belle qu'ils l'ont donnée à leurs dieux, non pas froide et impassible, mais toute palpitante de la vie qui les anime de sa séve généreuse.

Sans doute, en reconnaissant aux dieux une plus haute stature que la leur, les Hellènes oublient parfois d'agrandir l'âme dont ils les douent. Mais s'il est des occasions où les divinités grecques incarnent toutes les faiblesses de l'homme, il en est d'autres où elles personnifient les plus augustes attributs de l'âme pensante. En habituant les Hellènes à chercher au ciel les types de leurs vertus, l'anthropomorphisme, malgré ses grossiers égarements, pouvait donc préparer ces hommes à l'adoration d'un seul Dieu, principe immuable du bien. Par le voile de chair dont les Grecs revêtent leurs divinités, celles-ci perdront de plus en plus leur caractère matériel, et quand la philosophie fera tomber ce voile, elle trouvera, au lieu de personnifications physiques, des attributs intellectuels qu'elle saura ramener à leur source première.

Déjà Hésiode avait donné aux dieux une existence plus abstraite que celle qu'ils devaient à Homère. Pour lui les Immortels sont moins des êtres doués de certaines qualités, que les principes mêmes de ces attributs. Dans sa Théogonie l'élément moral n'absorbe pas néanmoins l'élément naturaliste. Celui-ci, presque absent dans les épopées homériques, reparaît chez le poëte d'Ascra avec un caractère d'élévation qui le spiritualise. Les dieux auxquels il a conservé leur origine cosmique, représentent plus les forces créatrices et motrices de l'univers que la matière elle-même. De ce panthéisme pouvait aussi surgir l'idée du Dieu suprême qui est à la fois le Créateur du monde physique et le Principe du monde intellectuel.

Évoquons maintenant les déesses que célèbrent Homère et Hésiode.

Quand le regard de l'Hellène suit les sources qui jaillissent de l'Olympe, se plonge dans ses grottes, se repose sur les hêtres, les platanes, les frênes, les berceaux de lauriers, qui boisent ses croupes élégamment courbées, ce regard s'élève plus haut encore; et, sur le vaste sommet qui couronne la montagne et se noie dans une suave lumière, il croit voir les brillants palais des dieux[1].

1. Voir, pour la description de l'Olympe, Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis;* Ampère, *la Grèce, Rome et Dante.*

Ce sont les Heures qui gardent et l'Olympe et les cieux. Il leur appartient d'écarter ou de déployer le nuage étendu qui, sans doute, est la porte de la demeure des Immortels. Filles de Jupiter et de Thémis, elles conduisent les travailleurs à la récompense de leurs efforts, et servent aussi les déesses [1].

Nous le voyons, ce n'est pas au ciel qu'est la résidence ordinaire des dieux helléniques. Bien qu'ils aient perdu en grande partie leur caractère naturaliste, ils n'ont pas quitté notre sol. D'après Hésiode, leur mère est Gæa, la Terre, qui, formant le Ciel, Uranos, s'unit à celui-ci. De cette alliance naquit le Temps, ce Saturne dévorant les enfants que lui donna Rhéa, la Durée, le progrès des âges; mais la Durée sut soustraire au Temps la Puissance suprême, Jupiter. A ce dernier fut réservée la gloire de rendre ses frères à la vie, à l'immortalité [2].

Dans le corps des dieux circule, au lieu de sang, l'ichor, vapeur éthérée. Leur nourriture, c'est l'ambroisie; leur breuvage, le nectar que leur verse Hébé, la Jeunesse [3], la compagne de l'homme illustre dont

1. *Iliade*, V, VIII, XXI; *Théogonie* d'Hésiode.

2. *Théogonie*.

3. Immer ist sie ein Bild der Jugend und Schönheit und aller Genüsse, welche beide mit sich führen und ohne welche das Leben der Olympischen Götter gar nicht zu denken ist. Preller, *Griechische Mythologie*. Elle est toujours une image de la jeunesse et de la beauté, et de toutes les jouissances que l'une et l'autre entraînent avec elles, et sans lesquelles on ne peut nullement se figurer la vie des dieux olympiques.

ils ont récompensé la courageuse vertu par les honneurs de l'apothéose. Doivent-ils se réunir en conseil? Thémis, l'ordre légal qui préside aussi aux assemblées humaines, convoque les Immortels au nom de Jupiter[1]. Ont-ils besoin d'un intermédiaire pour communiquer soit entre eux, soit avec les hommes? Ils étendent l'arc-en-ciel que personnifie la prompte Iris aux ailes d'or, aux pieds rapides comme le vent, comme la tempête : c'est dans les teintes d'opale nuancées par leur messagère que se lit leur pensée.

Auprès du roi des dieux et des hommes, du Juge suprême qui annonce ses arrêts par le roulement du tonnerre, auprès de Jupiter trône Junon, sa sœur et son épouse.

Les Argiens symbolisant, sous une figure féminine, la puissance souveraine, n'adoraient pas Jupiter; et pour eux, Junon, *Héra*, la maîtresse, la dominatrice, régnait seule, vierge céleste, dans son domaine d'azur irradié d'étoiles, sur le sol qu'elle fécondait. Jupiter ne tarda pas à enlever à Junon cette royauté; mais, en la lui ravissant, il la partagea avec elle. Le mariage du roi et de la reine du ciel symbolisa la fusion de leurs cultes, tandis que la fréquente mésintelligence des deux époux paraît indiquer la lutte que se livrèrent leurs adorateurs[2].

1. Preller, *Griechische Mythologie.*
2. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique.*

D'un caractère altier, imposant, Junon, aussi consciente de son rang que l'Indranî des Védas[1], est plutôt la rivale que la compagne de cet époux à qui cependant elle peut donner d'utiles conseils[2].

« Et moi aussi, je suis déesse, » lui dit-elle ; « ma naissance est la même que la tienne. Saturne à l'esprit rusé m'engendra vénérable. Je suis honorée à la fois et à cause de ma race, et parce que je suis ton épouse, toi qui règnes sur tous les Immortels[3]. »

Quand, après une absence, Junon reparaît dans l'Olympe, les dieux se lèvent à son aspect et lui offrent des coupes[4]. Sur la terre, elle a des temples et reçoit des sacrifices[5]. Participant aux attributs de Minerve, à ceux de Vénus même, elle accorde aux hommes le courage ; aux femmes, la prudence, la beauté[6].

Déesse austère, Junon sait néanmoins de son bras d'albâtre emprunter à Vénus le charme et la séduction ; ses grands yeux peuvent s'adoucir, ses noirs sourcils se détendre, quand, pour favoriser ses pro-

1. Dans le panthéon védique, Indra, l'époux d'Indranî, est le dieu de l'éther, et, comme Jupiter, c'est aussi le dieu qui lance la foudre

2. Homère, *Iliade*, I, VIII, XIII, XIV, XV, XVI, XVIII, XX ; *Odyssée*, IV ; *Hymnes homériques*, II, XII.

3. *Iliade*, IV, 58-61, édition Didot.

4. *Id.*, XV.

5. *Hymnes homériques*, II.

6. *Iliade*, IX ; *Odyssée*, XX. Idéalisant la vie féminine, Junon était invoquée à Stymphale comme déesse enfant, déesse femme et déesse veuve. Pausanias, VIII, 22 ; Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*.

tégés, il lui faut endormir la vigilance de Jupiter[1].

La séparation est complétement tranchée entre Junon et la Terre, l'antique déesse dont la reine du ciel paraît avoir été dans le principe l'une des personnifications. Gæa, la Terre considérée comme la Mère des dieux et des hommes, est maintenant l'aïeule de Junon; elle est devenue distincte de Déméter, la terre végétale, la nourrice des hommes, la déesse qu'avec les Romains, nous nommerons désormais Cérès. Celle-ci, de même que l'épouse de Jupiter, est fille de Saturne et de Rhéa, et petite-fille d'Uranos et de Gæa. Homère et Hésiode lui ont conservé ses attributions physiques.

Blonde comme les épis dorés qu'elle fait jaillir de son sein, couronnée d'une belle guirlande dans laquelle sans doute le regard du poëte voyait les gracieux produits des champs, Cérès surveille les travaux agricoles. Elle assiste le semeur, elle mûrit le grain qu'il a répandu dans le sillon. Elle remplit de moissons les granges du mortel qu'elle protége; et lorsqu'il vanne dans l'aire sacrée, elle excite le souffle impétueux du vent; grâce à ce secours, le grain se sépare plus facilement de la paille; et celle-ci, tourbillonnant dans l'espace, retombe en blanche pluie[2].

1. *Iliade*, I, IV, V, VII, XIV, XV, XVI, XVIII, XX; *Théogonie* d'Hésiode.
2. *Iliade*, V; *Théogonie*, *Travaux et Jours*.

Reconnaissant des dons que lui livre la dispensatrice des blés et des fruits, l'homme consacre à Cérès des campagnes aux suaves senteurs[1]. Il associe encore au culte de la chaste déesse celui de sa fille Proserpine ; mais le caractère de celle-ci s'est complétement modifié : ce n'est plus une déesse de la germination, c'est la reine des enfers.

Une idée ingénieuse présida à la transformation de ce mythe. Pluton personnifiant le monde souterrain, l'Adès, recèle le grain qu'a produit la terre végétale. A cette vue l'Hellène s'imagine que le roi des enfers a enlevé Cora-Proserpine[2].

La fille de Cérès est la déesse belle, auguste, mais redoutable[3]. Elle règne dans ce sombre domaine où les Parques font descendre les mortels.

Les Parques, Clotho, Lachésis, Atropos, filent les destins heureux ou malheureux qu'elles réservent à l'homme, et le châtient des fautes qu'elles lui ont fait commettre[4]. Elles ne sont pas seules pour remplir cette dernière mission. Até, la déesse qui trouble l'esprit jusqu'à le pousser au crime[5], prépare la voie aux Érinnyes, les remords implacables, les Furies vengeresses, plus redoutables encore que Némésis, la

1. *Iliade*, II, XIII, XXI ; *Travaux et Jours*.
2. *Théogonie;* Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*.
3. *Iliade*, IX; *Odyssée*, X, XI ; *Théogonie*.
4. *Iliade*, XII, XVI, XXI, XXIV ; *Odyssée*, VII, XXIV ; *Théogonie et fragments* d'Hésiode.
5. *Iliade*, XIX ; *Théogonie*.

Vengeance. Ne semble-t-il pas que l'homme n'ait rejeté ses fautes sur les divinités du destin que pour se soustraire à l'horrible étreinte du remords! Ah! qu'il y a loin de cette conception au sublime récit de la Genèse : l'homme créé libre de choisir entre le bien et le mal, et acceptant la responsabilité des erreurs qu'il pourra commettre et dont il devra souffrir!

Quand les Parques rompent le fil d'une vie humaine, elles font exécuter leur funèbre sentence par la Ker, la Mort, déesse impitoyable, qui, les vêtements rougis, se plaît à parcourir les champs de bataille en déchirant le corps qu'elle a touché[1]. C'est sous cet effrayant aspect que les Scandinaves se représentaient les Walkyries[2]. De même aussi, dans les nuits de carnage, les Indiens croient apercevoir une Kâlarâtrî aux sanglantes draperies, enlaçant dans ses liens les hommes et les animaux, et préparant ainsi aux vampires le repas qu'ils attendent[3].

1. *Bouclier d'Hercule;* Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique.*

2. Preller, *Griechische Mythologie.*

3. *Mahâbhârata*, Saôptikaparva. *Fragments du Mahâbhârata*, traduits en français par M. Pavie. Paris, 1844. Nous remplissons ici un devoir en signalant une fois de plus le courageux dévouement avec lequel un savant indianiste français, M. Fauche, a entrepris sans secours sans encouragements, la traduction des deux cent mille vers du Mahâbhârata. Déjà, M. Fauche avait traduit la belle épopée du Râmâyana, les œuvres de Kâlidâsa, etc., etc.— Depuis que cette note été écrite, M. Fauche est mort sans avoir pu achever la traduction du Mahâbhârata. Dix volumes de cette œuvre ont paru.

C'est vers l'Adès que la Ker entraîne les ombres de ceux qui ont vécu.

L'entrée des Enfers est à l'Occident; c'est là que le soleil paraît s'ensevelir. Au bord de la mer est une plage sur laquelle le bois sacré de Proserpine étend ses peupliers élancés et ses saules stériles comme la mort. C'est de là qu'on pénètre dans la sinistre région où coulent les fleuves de feu, de sang et de larmes; c'est de là qu'on descend dans les abîmes d'où l'on ne remonte pas [1].

Quel contraste entre l'effrayante demeure de Proserpine et le riant domaine de sa mère! Et cependant si les Enfers recélaient le Tartare, la noire et dernière prison des coupables, ils renfermaient aussi l'Élysée, l'éternel séjour des justes. Mais ce n'est pas à un paradis païen qu'il appartenait de combler les aspirations de l'âme humaine; et les délices matérielles de l'Élysée, l'inaltérable pureté du firmament, la caressante haleine du zéphyr, ne pouvaient faire oublier aux ombres cette terre où l'on souffre, mais où l'on vit aussi [2]!

La plus honorée parmi les Immortelles qui semblent avoir originairement personnifié la terre, est maintenant Pallas-Athéné que, conformément à l'usage, nous appellerons désormais Minerve.

1. *Odyssée*, X.
2 *Id.*, IV, XI

« Jupiter, Minerve, Apollon[1] ! » s'écrie l'Hellène lorsqu'il en appelle à ses dieux. Parfois même Minerve est la première ou la seule divinité que, dans ses périls, l'homme invoque à son aide [2].

Est-ce encore la terre considérée dans les eaux qu'elle recèle ou dans l'atmosphère qui l'entoure, est-ce encore cette personnification que représente Minerve? Non. En la revêtant d'une figure humaine, l'imagination grecque lui a donné des attributs moraux, et ses yeux glauques seuls rappellent qu'elle régna naguère sur l'élément humide. Maintenant Minerve qui, selon Hésiode, dut sa naissance à l'absorption de Métis, l'Intelligence, dans Jupiter, la Puissance suprême, Minerve symbolise la sagesse, la sagesse pure comme l'onde azurée qui caresse les rives helléniques, lumineuse comme l'atmosphère de la Grèce.

Cependant la Minerve des temps homériques n'est pas encore cette sagesse qui plane au-dessus des intérêts terrestres, et attire l'intelligence humaine vers les régions de l'éternité. La sagesse des héros antiques est avant tout militante; il lui faut le tumulte du combat, l'agitation de l'agora; et ce n'est pas sans raison qu'un mythe postérieur la représentera sortant tout armée du cerveau de son père.

Reproduisons les fortes couleurs avec lesquelles

Iliade, II, 371; IV, 288; VII, 132; XVI, 97; *Odyssée*, IV, 341.
Iliade, X, XVII; *Odyssée*, VI.

Homère la peint lorsque, dans le palais de Jupiter, elle se prépare au combat :

« Revêtant la cotte d'airain de Jupiter, qui rassemble les nuages, elle s'arma pour la guerre, source de larmes. Elle jeta sur ses épaules l'égide bordée de franges, horrible, que la terreur environne de toutes parts ; on y voit la Discorde, Alcé, et la Poursuite, qui glace d'effroi ; on y voit aussi la tête de la Gorgone, monstre hideux : tête horrible, effrayante, prodige de Jupiter, qui porte l'égide. Elle mit sur sa tête un casque d'or, à cimier doublement saillant, et à quatre panaches, assez vaste pour coiffer les fantassins de cent villes. Puis, elle monta sur le char étincelant, et prit dans sa main la lance lourde, grande et forte, qui dompte les phalanges des héros contre lesquels veut se courroucer cette fille d'un père puissant [1]. »

Plus terrible encore que cet appareil guerrier est le fulgurant regard que projette l'œil azuré de l'austère déité. Rapide comme l'éclair, elle s'élance de l'Olympe et vole dans les rangs de ceux qu'elle favorise. Les dominant de sa haute stature, les dirigeant de sa forte main, les surexcitant par de retentissantes clameurs, elle leur insuffle si bien l'ardent besoin du combat, le puissant désir de la victoire, que le lâche lui-même

1. *Iliade*, V, traduction de M. Pessonneaux. Voir aussi le chant VIII, et *Odyssée*, I.

redoute plus la honte de la fuite que le péril du champ de bataille.

L'infatigable déesse ne quitte jamais le héros auquel elle s'attache. Elle ne se contente pas de lui inspirer de valeureux desseins; elle lui accorde la force et l'audace qui les lui feront réaliser. Elle détourne de lui les flèches de l'ennemi, emploie même la ruse pour le faire triompher. N'a-t-il plus d'armes, elle est là pour le défendre, le couvrant de son égide, le couronnant d'un nuage d'or d'où s'élance une flamme éclatante, et mêlant son cri aux cris du guerrier[1].

Elle est belle, elle est grande, dans sa belliqueuse furie, cette sagesse antique. Rivale de Mars sur le champ de bataille, son rôle est plus noble que celui du dieu de la guerre, le compagnon de la cruelle Bellone[2]. Avec Mars, nous ne voyons que le bras qui frappe ; avec Minerve, nous sentons la pensée qui inspire. Quand tous deux sont en présence, la force intelligente sait vaincre la force brutale, et Minerve blesse Mars[3].

Nous aimerions cependant à voir la déesse arrêter le bras du triomphateur quand l'ennemi abattu demande grâce. Nous aimerions à l'entendre rappeler au

1. *Iliade*, II, IV, V, VII, IX. X, XI, XV, XVII, XVIII, XX, XXI, XXII; *Odyssée*, XIV.

2. D'après M. Maury, Bellone personnifie les horreurs de la guerre. Cf. *Histoire des religions de la Grèce antique.* Voir aussi *Iliade*, V.

3. *Iliade*, XXI.

premier que la colère du vainqueur ne doit pas survivre à l'humiliation du vaincu. En ce moment nous croyons voir les ombres des anciens Hellènes, se lever et nous dire : — Fille de l'Évangile, ne sois pas injuste pour ceux qui n'ont pu contempler l'aurore du règne de l'amour. Ne nous juge pas d'après tes lois; juge-nous d'après les nôtres, et souviens-toi que parmi celles-ci figure au premier rang la peine du talion !—

Mais ne pourrions-nous répondre :

— O héros, je ne vous condamne pas, je ne puis que vous plaindre de n'avoir connu que les joies orgueilleuses de la victoire, et d'avoir ignoré les douces émotions de la miséricorde. Mais ici, ce n'est pas au nom de ce divin Rédempteur que vous n'avez pas connu, ce n'est pas au nom de sa parole que je déplore vos actes sanguinaires : c'est au nom de la conscience humaine. Celle-ci est de tous les âges, et sur une terre éloignée de la Grèce, mais habitée par vos frères, j'ai vu, à une époque plus reculée encore que la vôtre, le guerrier prêt à frapper son plus cruel ennemi, le ravisseur de son honneur, je l'ai vu s'arrêter devant la fatigue de son adversaire, laisser retomber son arme et retarder le moment du combat suprême[1] ! —

Nous suivons donc de préférence la vierge immortelle lorsque, dans les conseils des rois, elle calme

1. Cf. *Râmâyana*, poëme sanscrit de Vâlmîki, mis en français par Hippolyte Fauche. Paris, 1854-1858. Voir Youddhakânda, XXXVI.

l'homme fougueux et prévient l'explosion de sa colère ; lorsque, quittant le costume guerrier et se couvrant du voile élégant et souple qu'elle-même a tissu, elle apparaît dans son imposante et souriante beauté aux regards du voyageur, et guide de son flambeau d'or, les premiers pas de celui-ci sur le sol de la patrie bien-aimée qu'elle lui fait revoir, vers le fils qu'elle-même a conduit au-devant de lui, vers l'épouse qu'elle lui a conservée chaste et pure. Elle nous plaît aussi quand elle dirige l'aiguille et la navette de la femme laborieuse; ou apprend à l'ouvrier la manière de dresser à l'équerre les planches d'un navire ; ou enseigne à l'orfévre l'art de couler l'or autour de l'argent, et de faire éclore sous ses doigts, à l'aide de ces deux métaux, une de ces œuvres dont le poëte admirera l'éclat et la beauté. Mais Minerve nous attire surtout par cette grâce majestueuse et douce qu'elle répand sur ses élus, sur la femme aussi bien que sur l'homme ; ce charme divin qui les grandit et les transfigure [1] !

Minerve est la véritable déesse d'un peuple qu'exaltent et transportent déjà le bruit des combats, l'éclat de l'éloquence, la puissance des arts ; d'un peuple capable de sentir les sereines influences du foyer domestique et les charmes austères de la vertu. Aussi,

1. *Iliade*, I, V, VIII, XV, XX ; toute l'*Odyssée*, particulièrement les chants, II, VI, VII, XIII, XVI, XVII, XVIII, XIX, XX, XXIII.

que de prières s'élèvent de la Grèce vers la déesse poliade, depuis l'appel de la femme tremblante jusqu'à celui du guerrier, depuis l'invocation du nautonier jusqu'à celle du roi [1] ! La femme qui l'implore dépose sur les genoux de sa statue un voile richement brodé [2]. Le héros qu'elle a secouru lui offre ses trophées, les dépouilles de l'ennemi. Tous enfin se plaisent à faire des libations de vin en son honneur, à répandre devant elle l'orge sacrée, à lui sacrifier des brebis, des taureaux, des génisses aux cornes dorées [3].

On lui dédie des bois sacrés. Il en est un qu'a décrit Homère. C'est un massif de peupliers que rafraîchit une fontaine et qu'entoure une prairie [4]. Les Athéniens même immolent à Minerve des victimes dans un temple. N'est-il pas naturel qu'ils vénèrent la déesse dans le lieu même où elle a nourri leur chef Érechthée [5] : pure et noble allégorie que celle qui fait alimenter par la sagesse divine la personnification d'un peuple ! N'est-ce pas le plus expressif symbole du génie athénien ?

La déesse des ondes, naguère figurée par Minerve, est devenue Amphitrite, celle des Néréides qui, tandis

1. *Iliade*, VI, X, XI, XVII, XVIII; *Odyssée*, II, III, IV, VI, XV.
2. *Iliade*, VI. Ici ce sont les Troyennes qui offrent un voile à Minerve; mais Homère leur fait sans doute suivre les coutumes grecques.
3. *Iliade*, X, XI; *Odyssée*, II, III, IV, XV.
4. *Odyssée*, VI.
5. *Iliade*, II.

que sa sœur, Thétis aux pieds d'argent, semble représenter les eaux, est l'incarnation de la mer proprement dite avec ses flots courroucés ou gémissants, avec ses profondeurs où s'abritent les monstres marins [1].

Mais cette mer s'offrait à l'Hellène sous une multitude d'aspects que son regard d'artiste savait découvrir, que son imagination et sa parole de poëte savaient retracer et peindre. Il n'essaya pas de les décrire; mais en les divinisant, il les nomma, et selon l'expression d'un célèbre écrivain, chacun des noms qu'il leur donna était « un tableau [2]. » D'après les inductions de la science, ainsi se serait formé le groupe charmant des cinquante Néréides.

Déjà, Amphitrite et Thétis nous sont apparues. Voici Nesæé, Actæé, Euliméné, c'est-à-dire la mer étoilée

1. *Iliade*, I, IX, XVI, XVIII, XX, XXIV; *Odyssée*, III, V, XII; *hymne à Apollon Délien*; *Théogonie*. Une divinité dont le nom se rapproche de celui de Thétis, est Téthys. Celle-ci est l'épouse de l'Océan, considéré par Homère comme la source de toutes les eaux, et le père de tous les êtres; et par Hésiode, comme la source des eaux douces. D'après M. Maury, Téthys serait *une autre personnification de la nature cachée des choses*; et le nom de cette déesse indiquerait *par son étymologie, l'idée de maternité et de nourrice*. Hésiode fait naître de l'union de l'Océan et de Téthys, trois mille fils et trois mille filles; ce sont les Océanides qui personnifient les sources, les fontaines, les rivières. Cf. *Théogonie*, et Maury, *ouvrage précité*.

2. Ampère, *la Grèce, Rome et Dante*. Voir aussi pour les noms et les épithètes des Néréides, *Iliade*, XVIII; *Théogonie*; Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*.

d'îles, la mer mollement enlacée dans ses rives aux pittoresques découpures, la mer allant par ses ports, au-devant de cette activité humaine à laquelle elle permettra une si brillante expansion. Et quand elle a recueilli sur son sein l'embarcation du voyageur, avec quel amour elle la fait bercer par Glaucé, Mélité, Galatée, Thalia, la vague tour à tour bleue comme l'azur, dorée comme le miel, blanche comme le lait, verdoyante comme le feuillage ! Soudain la vague s'élève, puissante, altière : c'est Dynaméné, c'est Agavé; il leur faut à toutes deux l'impétueuse action du vent et de l'orage pour les grandir, et développer leur majestueuse beauté. Mais Cymodocé, la houleuse, toute frémissante encore de la tempête, ondule sans bruit, et ramène Galéné, le calme !

Les Hellènes aimaient tant leur mer limpide qu'ils crurent en voir surgir l'Aurore et la Beauté.

Comme les Aryas [1], ils admiraient le premier sourire de la lumière avec ses charmes encore timides et ses juvéniles rougeurs. A leurs yeux, l'Aurore, la brillante fille du matin, couverte de son voile de topaze, quitte les flots de l'Océan, attelle de ses doigts de rose les rapides coursiers qui traînent son char ; puis,

1. Voir dans les chants védiques, les admirables hymnes à l'Aurore. *Rig-Véda*, traduit par M. Langlois, section I, lecture IV, hymne II, et lecture VIII, hymne I. Nous avons cité des fragments de ces hymnes dans notre premier essai : *La femme dans l'Inde antique*.

montant sur son trône d'or, elle s'élance vers les cieux, et apporte aux dieux et aux hommes la lumière qui réveille la vie [1].

De même aussi que les Indiens, les Grecs avaient vu émerger de l'onde la plus séduisante de leurs divinités [2].

C'est de l'écume des mers que naquit Vénus, la déesse de la beauté dont elle est le type, de l'amour dont elle est l'inspiratrice.

La douceur de son sourire, la flamme de son regard, l'éclat de son teint, la nuance dorée de sa chevelure, la blancheur de son bras, reçoivent un attrait enchanteur de cette essence divine, de ce voile brillant, dont les Grâces la couvrent [3].

Filles de Jupiter, la Puissance souveraine, et d'Eurynome, cette harmonie qui s'étend au loin, les Charites, les Grâces, Aglaé, Euphrosyne et Thalie, personnifient l'éclat et la joie des fêtes, le plaisir du festin. Elles sont les principales divinités des Éoliens d'Orchomène qui les célèbrent par des luttes lyriques auxquelles concourent les musiciens et les poëtes. Aussi,

1. *Iliade*, I, II, VIII, IX, XI, XIX, XXIV; *Odyssée*, II, IV, V, VI, VIII, IX, X, XII, XV, XIX, XX, XXII, XXIII; *Théogonie, Travaux et Jours*. D'après M. Maury, l'Aurore n'aurait plus été considérée comme une déesse au temps d'Homère, et le poëte n'aurait vu en elle qu'une allégorie.

2. *Théogonie*.

3. *Iliade*, III, V, IX, XIV, XIX, XXII; *Odyssée*, IV, VIII, XVII, XVIII.

quand leur culte s'étend vers l'Hélicon, les Charites ne sont pas séparées des Muses. Elles ne rivalisent pas toutefois avec les filles de Mémoire. Le poëte ne les cherchera ni dans les vallées ombreuses de l'Hélicon, ni au bord des sources qui descendent de la montagne; mais il les trouvera aux chœurs des danses, aux tables des banquets, aux triomphes des jeux olympiques [1].

Les déesses qui représentaient le charme de la vie sociale, les déesses qui unissaient l'homme et la femme par le lien conjugal, les déesses qui rapprochaient les citoyens par le plaisir [2], les Grâces enfin étaient les vraies compagnes de l'Amour et de la Beauté. C'est à Paphos, ce lieu dont le temple consacré à Cypris [3],

1. Nicht als wenn sie als Liederhorte die Musen beeinträchtigen; sondern diesen ist die stille Begeisterung im Waldthale des Helicons, die göttliche Eingebung der berauschenden Quellen, kurz die eigentliche Dichtung vorbehalten; aber die laute Festfeier, die Verherrlichung der Wettsieger, den prachtvollen Chortanz ordnen die Chariten an. Ottfried Müller, *Geschichten Hellenischer Stämme und Städte.* Zweite, nach den Papieren des Verfassers berichtigte und vermehrte Ausgabe von Schneidewin : *Orchomenos und die Minyer:*— Non qu'elles portent préjudice aux Muses comme protectrices des chants. A celles-ci est réservé le paisible enthousiasme dans les vallées boisées de l'Hélicon, la divine inspiration des sources enivrantes, en un mot, la poésie propre; mais les Grâces président à l'éclatante solennisation des fêtes, à la glorification des vainqueurs des luttes, au magnifique chœur de danses. — Plus haut, le célèbre antiquaire de Gœttingue les représente comme amies des banquets.

2. Cf. *l'ouvrage ci-dessus.*

3. Surnom de Vénus. « Elle reçoit les surnoms de Cypris et de Cythérée, ce qui montre qu'à l'époque homérique, l'Aphrodite grec-

renferme un autel parfumé, c'est là que les Charites parent la déesse qui, le front ceint d'une couronne, aime à diriger le rhythme de leurs pas[1].

Vénus courbe sous son joug les dieux et les mortels. Mais Minerve et ses adorateurs sont inaccessibles à son influence. Ennemie de l'amour profane qui s'incarne dans Cypris, la chaste Pallas blesse tantôt par son bras, tantôt par celui du héros qu'elle protége, le délicat épiderme de la timide déesse[2]. Cependant si la valeur, dirigée par la sagesse, résiste à Vénus, le pouvoir de celle-ci s'exerce pleinement sur la force guerrière que ne soutient pas la force morale. Mars chérit Vénus qui le préfère à Vulcain, l'ouvrier immortel dont elle devrait exalter le génie[3]. Mais elle n'use de son ascendant sur Mars que pour le soustraire honteusement aux dangers du champ de bataille[4]. Ces périls que Minerve fait vaincre au combattant, Vénus les lui fait fuir.

Deux autres déesses n'ont jamais subi le charme terrestre de l'amour[5]. Vesta, l'austère déesse du foyer

que était déjà identifiée à l'Astarté phénicienne adorée dans Chypre, à Paphos et à Amathonte. » Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique.*

1. *Odyssée*, VIII, XVIII.

2. *Iliade*, V, XXI.

3. Ce n'est que dans l'Odyssée que Vénus est unie à Vulcain. L'Iliade donne à celui-ci pour compagne, Charis, la Grâce. Quant à Hésiode, il représente la plus jeune des Grâces, Aglaé, comme l'épouse du dieu.

4. *Iliade*, XXI ; *Odyssée*, VIII. — 5. *Hymne à Vénus.*

domestique, n'alimente point ce feu sacré par une flamme qui le profanerait et dont la fille de Latone, Diane, la vierge divine, éloigne aussi le brûlant et énervant contact.

Dans les poëmes d'Homère et d'Hésiode, Diane est plutôt la déesse chasseresse qu'une déification de la lune. Pour Hésiode, Hécate est la plus importante personnification de cet astre, comme la plus puissante des Immortelles.

Cependant le diadème de la sœur d'Apollon, sa souveraineté sur les forêts, ses flèches auxquelles les femmes doivent une mort subite, rappellent encore le disque dont les Hellènes redoutaient les vagues rayons.

Homère nous peint Diane dans sa farouche beauté, avec sa démarche à la fois imposante et légère. Le carquois sur l'épaule, la bruyante déesse parcourt le Taygète et l'Érymanthe, tendant son arc d'or contre les bêtes fauves que recèlent les solitudes boisées de ces montagnes. Qu'un mortel ait négligé de lui offrir les prémices de ses fruits, la reine des bêtes fauves épargnera un sanglier et l'enverra répandre la terreur dans le pays habité par l'homme qui l'a offensée[1].

De même que Callisto-Hymnia dont elle a absorbé

1. *Iliade*, V, VI, IX, XVI, XX, XXI, XXIV; *Odyssée*, IV, VI, XI, XV, XVIII, XX; *Théogonie*.

les attributs, Diane a pour compagnes les Nymphes[1].

Ce sont particulièrement les nymphes des bois qui forment le cortége de la déesse[2]. Filles de Jupiter, ce ne sont plus des forces naturelles, ce sont des femmes brillantes d'une beauté que surpasse toutefois celle de Diane, cette fière souveraine qui les domine et de sa stature élevée, et de cette supériorité morale et intellectuelle qu'ont maintenant les dieux de l'Olympe sur les déesses des monts, des forêts, des sources et des humides prairies[3].

Les naïades reçoivent cependant à Ithaque, un culte qui rappelle leur antique puissance.

Près de la ville, au sommet d'un roc d'où une source glacée s'élance dans un bois de peupliers et y alimente une fontaine, s'élève l'autel des naïades[4]. Les déesses habitent un antre situé à l'extrémité même d'un des ports d'Ithaque. Cette grotte n'ouvre

1. Les nymphes accompagnaient aussi Bacchus; la légende de ce dernier ne s'étant complétement développée qu'aux temps post-homériques, nous mentionnerons ailleurs le rôle que jouèrent les femmes dans le culte de ce dieu.

Une autre déesse fut identifiée avec Artémis; Iphigénie-Hécate, la déesse taurique, à qui on offrait des victimes humaines. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique.*

2. *Odyssée*, VI.— 3. *Id.*, V.

4. *Odyssée*, XVII. Une église chrétienne a remplacé aujourd'hui l'autel des nymphes. Quant à la fontaine, elle se voit encore près du canal de Céphalonie. Kruse, *Hellas* oder geographisch-antiquärische Darstellung des alten Griechenlandes; Chenavard et Rey, *Voyage en Grèce et dans le Levant.* Lyon, 1858.

pas aux mortels la porte mystérieuse réservée aux dieux, en regard du Notus; mais elle leur livre celle de ses deux entrées qui fait face au Borée. L'abeille dépose son miel dans cet antre, tout imprégné de fraîcheur et de paix, et où circule une onde pure. Et peut-être est-ce dans les stalactites de la grotte que le regard du poëte découvre des cratères, des amphores, et les métiers sur lesquels les naïades ourdissent une toile de pourpre[1].

Tantôt devant l'autel des naïades, tantôt devant leur antre, les insulaires les invoquent en étendant les mains vers le ciel. Ulysse, le roi d'Ithaque, sacrifie aux déesses les cuisses des agneaux, celles des chevreaux, et leur offre même des hécatombes[2].

On ne reconnaît plus les naïades dans les Muses si ce n'est à l'attrait qu'éprouvent ces dernières pour les ondes du Permesse, de l'Hippocrène et de l'Olmius[3].

La première des trois antiques Muses de Piérie, la Mémoire, est devenue, par son alliance avec Jupiter, la mère des neuf Muses qu'Hésiode nomme Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsychore, Erato, Polymnie, Uranie et Calliope[4].

1. *Odyssée*, XIII; d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orien* cité par M. Ampère (*la Grèce, Rome et Dante*). L'antre des nymphes est situé près de la baie de Dexia. Kruse, *ouvrage ci-dessus;* Chenavard et Rey, *id.*, planche XLIX.

2. *Odyssée*, XVII.

3. *Théogonie.*

4. Dans les notes de sa traduction d'Apollodore, M. Clavier donne

Elles sont nées sur la terre ; mais, conscientes de leur génie, elles ne l'emploient pas tout d'abord à immortaliser les sentiments humains. Elles font remonter l'inspiration d'où elle est descendue, et, gravissant l'Olympe, elles consacrent leurs premiers chants à célébrer les lois fondamentales de l'univers et la puissance des dieux[1].

Les Grâces et le Désir assistent les Muses ; mais c'est le dieu de la lumière et de la poésie, c'est Apollon qui les soutient dans ces hautes régions ; puis il dirige leur pensée vers la terre qu'elles ont quittée ; et après avoir exalté les joies radieuses des habitants de l'Olympe, elles chantent les souffrances de l'homme[2], de l'homme à qui le paganisme n'a pas appris comment il faut supporter la vie, comment on peut vaincre la mort !

Elles seules, ces virginales filles du ciel, savent alors calmer les maux des mortels. Leur esprit est un esprit de paix et de douceur, et elles en impré-

d'après le scoliaste d'Apollonius, les plus anciennes attributions des neuf Muses. « Clio, suivant lui, » dit-il, « avait inventé l'histoire ; Thalie, l'agriculture et tout ce qui y a rapport ; Erato, la danse ; Euterpe, les sciences ; Terpsichore, les belles lettres ; Polymnie, la lyre ; Melpomène, l'ode ; Uranie, l'astronomie, et Calliope, la poésie, probablement la poésie héroïque. Ces attributions ont été imaginées avant l'invention de la comédie et de la tragédie, qu'on donna à Thalie et à Melpomène. » La comédie ayant dû son origine aux fêtes champêtres de Bacchus, la déesse de l'agriculture devint naturellement celle de la comédie.

1. *Théogonie.*

2. *Hymne à Apollon Pythien.*

gnent l'homme qui les sert. Elles inculquent au roi l'idée de la justice et lui communiquent l'éloquence persuasive par laquelle il fera pénétrer cette idée chez son peuple. Mais si le roi reçoit leur influence, l'aède est leur propre ouvrage et celui d'Apollon. Répondant à son invocation, ce sont elles qui lui dictent les chants qu'il répète. Avec quelle tendresse elles lui insufflent leur âme et lui versent leurs dons ! Parfois, jalouses de son amour, les vierges divines qui aiment à s'envelopper de l'obscurité du nuage et de celle de la nuit, ferment à la lumière les yeux de l'aède, pour que son âme puisse mieux les voir dans leur idéale pureté. Et, vivant en lui, par lui elles exaltent l'homme dans son bonheur et le consolent dans ses angoisses. Elles répandent jusque sur la mort leur charme souverain, et quand un héros tombe, elles lui assurent la seule immortalité qui, pour l'Hellène, soit alors pleinement intelligible : celle d'un nom illustre[1] !

Les Muses ne résidaient pas seulement sur l'Olympe où, par leurs voix mélodieuses, elles charmaient les dieux[2]. Elles habitaient aussi l'Hélicon, le Cithéron, le Parnasse. Sur cette dernière montagne s'élevait un de leurs bois sacrés, asile plein de recueillement, et dont la riche végétation se jouant au milieu des

1. *Iliade*, I, II, XIV ; *Odyssée*, I, VIII, XXIV ; *Théogonie, Travaux et Jours, Fragments* d'Hésiode.
2. *Iliade*, I ; *Théogonie*.

rees, était l'image de cette poésie que symbolisaient les Muses, et qui jette sur les plus âpres douleurs ses ombrages et ses parfums.

Au pied du Parnasse, se voyait à Delphes le sanctuaire du dieu dont les Muses étaient les compagnes. Là, comme par un souvenir du temps où elles personnifiaient les ondes inspiratrices, la fontaine Castalie leur était consacrée ainsi qu'à Apollon; et c'était à la vapeur d'eau de la fontaine Cassotis qu'étaient dus surtout ce trouble mystérieux, cette surexcitation nerveuse, qui faisaient d'une prêtresse d'Apollon la Pythie de la Grèce[1].

Un sanctuaire plus récent rivalisera avec celui de Delphes; et un chantre homérique exaltera Délos aux jours où les Ioniennes, ceintes de riches tissus, feront avec leurs époux et leurs enfants, le pèlerinage du sanctuaire; aux jours où les prêtresses du dieu solaire célébreront Apollon, Latone et Diane; mêleront à la gloire des Immortels celle des héros anciens et de leurs compagnes; et reproduiront par des

1. Pausanias, IX, 29, 30; X, 5, 8, 24 (Au chap. v, Pausanias rapporte la tradition d'après laquelle Phémonoé aurait été la première prophétesse de la Grèce); Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*. Le bois sacré des Muses qui couronnait le Parnasse, fut abattu par Constantin, le destructeur du temple de Delphes; mais la nature a fait revivre ce que l'homme avait anéanti; et aujourd'hui la forêt de sapins qui ombrage le sommet du roc, se nomme encore le bois des Muses. La fontaine Castalie se voit aussi sur le Parnasse. Baron de Stackelberg, *La Grèce*. Vues pittoresques et topographiques. Paris, 1834.

accents et des pas cadencés les chants et les danses de toutes les nations[1].

Grande était, dans ces temps antiques, la part des femmes au culte. Elles sacrifiaient aux dieux, elles prophétisaient, elles priaient. Chez les Aryas de l'Inde où, dans l'origine, la femme exerçait de hautes attributions religieuses, les Prières étaient les épouses des dieux. Par un procédé analogue, elles devinrent chez les Hellènes, les filles de Jupiter. Elles étaient toujours femmes, femmes par la figure, femmes surtout par l'âme. Mais Homère ne les représenta pas dans la séduisante beauté de la jeunesse : il les peignit boiteuses, louches et le front ridé, suivant avec peine la course rapide d'Até, l'instigatrice du mal; tempérant par leur influence les haines suscitées par leur devancière, et récompensant le mortel dont le

1. *Hymne à Apollon Délien.* Selon la légende, ce furent des vierges hyperboréennes qui, conduites par les enfants de Latone, honorèrent les premières le sanctuaire de Délos. Leurs noms, Argé et Opis, ou, suivant d'autres traditions, Hécaergé et Loxo, sont des épithètes de Diane. Elles moururent au but même de leur pèlerinage, et leurs corps reposèrent sous un monceau de cendres qui provenaient des sacrifices. Un hymne antique les célébra. Plus tard, deux autres vierges, Hyperoché et Laodice, furent envoyées à Délos par les Hyperboréens, qui les avaient chargées de présenter au sanctuaire leurs offrandes; elles ne revirent pas non plus leur heureuse patrie. Les jeunes gens et les jeunes filles de Délos déposaient les boucles de leurs chevelures sur les tombes élevées à Hyperoché et à Laodice. Les légendes concernant les Hyperboréens paraissent se rattacher au caractère solaire d'Apollon et à l'origine relativement septentrionale de son culte. Ottfried Müller, *Die Dorier*; Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique.*

cœur miséricordieux les comprend. Mais l'homme irrité se montre-t-il plus inflexible que les dieux, ces dieux qui accèdent au repentir des mortels, alors les Prières remontent à Jupiter, vengeresses comme les Furies ; et, par leur ascendant sur le roi du ciel, la divinité funeste dont elles auraient voulu éloigner de cet homme jusqu'au souvenir, le poursuit cruellement[1]. L'injure peut redouter de reparaître devant celui qui l'a oubliée : la présence de l'homme implacable enhardit sa main, envenime son dard.

Les Prières nous ont complétement ramenée parmi les hommes qu'elles aident ou consolent. Demeurons au milieu de'ux , et, après avoir entrevu la déesse, cherchons maintenant la femme.

1. *Iliade*, X.

CHAPITRE II.

VIE DOMESTIQUE DE LA FEMME DANS LA GRÈCE PRIMITIVE.

Les premiers peintres de la vie domestique. — L'enfance et l'adolescence de la jeune fille. Ses jeux, ses travaux, ses occupations charitables. — La fiancée. — L'épouse. Ses occupations ; son influence sur son mari. Dignité de sa situation. — Sollicitude maternelle et reconnaissance filiale. — Autorité du fils sur sa mère veuve.

La famille pélasgique ne nous a pas livré ses secrets. La science moderne espère que, par la comparaison de l'idiome védique, avec les langues anciennes de la Grèce et de Rome, elle parviendra à caractériser l'état social des Pélasges comme elle a déjà défini leur foi religieuse. Mais c'est au linguiste qu'est réservée une tâche qu'il ne nous appartient pas d'entreprendre.

Il nous faut descendre vers les Hellènes pour découvrir les plus anciennes notions sur les mœurs grecques. Ici les documents abondent. Homère et Hésiode nous ont complétement initiés à la vie domestique des premiers Hellènes. Les épopées d'Homère

surtout, par les nombreux détails archéologiques qu'elles contiennent, nous guideront dans cette étude. Nous n'empiéterons pas toutefois sur le travail qui nous occupera plus loin : l'analyse de l'Iliade et de l'Odyssée dans leurs rapports avec le rôle de la femme; mais nous demanderons à ces poëmes les coutumes générales auxquelles furent assujetties leurs héroïnes, ainsi que les détails ethnographiques qu'Homère nous révèle parfois dans une simple comparaison, et qui ne pourraient être mentionnés dans notre analyse particulière des épopées, sans interrompre l'ordre et le mouvement du récit.

Ce qui nous frappe surtout dans l'organisation de la famille aux temps héroïques, c'est ce caractère patriarcal qui se retrouve chez tous les peuples naissants, et qui nous rappelle l'époque primitive où une seule famille, tige du peuple élu, vivait sous le gouvernement de son chef, et sous l'autorité et la protection de Dieu.

Homère excelle dans la peinture de la vie domestique. Son pinceau qui jette sur la description des faits de guerre, les fortes couleurs dont une imagination ardente est la palette, son pinceau se nuance des teintes les plus suaves et les plus fraîches dans la reproduction des scènes intimes. Avec quelle grâce inimitable il nous initie à l'existence de la jeune fille! Il nous montre celle-ci tout enfant d'abord. Ses pieds délicats ne peuvent la soutenir bien longtemps sur le

sol. Elle a encore besoin de s'appuyer contre le sein qui fut son premier berceau; elle court après sa mère dont ses petites mains retiennent la tunique, elle lève vers sa protectrice son regard chargé de pleurs, et, par ce muet langage, demande que les bras maternels l'enveloppent de leur douce étreinte[1].

Puis nous la revoyons adolescente. Son père, sa mère, se parent avec fierté de sa radieuse jeunesse; et ses frères, partageant ce légitime orgueil, la servent en souveraine[2].

Comme tous ceux qui n'ont jamais souffert, elle ne sait pas, sans doute, qu'elle est heureuse. Il faut avoir frémi au souffle des vents d'orage pour apprécier le charme des tièdes brises printanières.

Le bonheur de la jeune fille se manifeste avec d'autant plus d'expansion qu'il est inconscient. Quand la nature se pare de verdure et de soleil, l'oiseau, sous l'influence d'un ravissement instinctif, anime encore par sa voix le feuillage et la lumière. De même, dans les beaux jours qu'elle croit perpétuels, la vierge chante, et ses accents ne sont que les vibrations sonores des joies naïves qui retentissent en elle.

Elle chante lorsque, jouant avec ses compagnes, elle fait rebondir la balle légère[3]. Elle chante encore

1. *Iliade*, XVI.
2. *Odyssée*, VI, VII.
3. *Id.*, VI. Athénée range le jeu de balle parmi les danses homériques. Cf. *Banquet des savants*, liv. I, chap. XII.

quand le rhythme de sa voix doit diriger la mesure de ses pas[1].

Ailleurs Homère nous tait le chant de la jeune fille, et ne nous laisse admirer que sa danse. De même l'auteur de l'Hymne à la Terre, représente les jeunes vierges, couronnées de roses, foulant en cadence les prairies étoilées de fleurs.

Sur le bouclier du héros de l'Iliade, le poëte a relevé une scène qui nous fait assister à la plus ancienne des danses helléniques, cette danse d'Ariane qui s'est retrouvée dans la Grèce moderne[2]. Détachons des armes d'Achille ce mignon chef-d'œuvre où la poésie d'Homère lutte avec la gravure de Vulcain :

« L'illustre boiteux avait aussi figuré une danse pareille à celle que Dédale exécuta naguère dans la vaste Gnosse pour Ariane à la belle chevelure. Là des jeunes gens et de séduisantes jeunes filles dansaient en se tenant les mains près du poignet. Celles-ci avaient de fines robes de lin; ceux-là, des tuniques de lin bien tissues, brillantes du doux éclat de l'huile; les filles avaient de belles couronnes; les garçons, des glaives d'or suspendus à des baudriers d'argent.

1. *Iliade*, XVI.

2. C'est la *candiote*, généralement nommée *danse grecque*. Guys, *Voyage littéraire de la Grèce*, ou lettres sur les Grecs anciens et modernes, avec un parallèle de leurs mœurs. Paris, 1783. Lettre de Mme Chénier à l'auteur, sur les danses grecques. L'auteur de cette curieuse dissertation, est cette spirituelle Hellène qui fut la mère d'André Chénier.

Or, tantôt ils mouvaient en rond leurs pieds exercés avec une extrême agilité, comme quand le potier assis essaye et fait tourner la roue qu'il manie à son gré; tantôt, au contraire, ils couraient par files les uns vis-à-vis des autres. Une foule nombreuse entourait ce chœur charmant, et prenait plaisir à les voir. Parmi eux, chantait un aède divin, qui jouait de la lyre; et, tandis qu'il préludait à son chant, deux bateleurs pirouettaient au milieu de l'assemblée[1]. »

Donnons pour pendant à ce tableau, la scène des vendanges que Vulcain grava sur le même bouclier et qu'Homère nous décrit. Nous y verrons la jeune fille participer à cette fête où la nature livre à l'homme les pampres que mûrit le beau soleil de la Grèce.

« Vulcain avait aussi représenté une belle vigne d'or, surchargée de raisins : les grappes qu'elle portait étaient noires; des échalas d'argent la soutenaient dans toute son étendue. Le dieu l'avait entourée d'un fossé de couleur sombre que fermait une barrière d'étain. Un sentier unique menait à la vigne, et c'était par là que passaient les porteurs, au temps de la vendange. De jeunes filles et de jeunes garçons, l'âme pleine d'idées joyeuses, portaient dans des paniers d'osier tressé ce fruit doux comme le miel. Au milieu d'eux, un enfant jouait d'une façon charmante sur la

1. *Iliade*, XVIII, traduction de M. Pessonneaux.

lyre harmonieuse, et entonnait d'une voix frêle le beau chant de Linus; et tous l'accompagnaient, frappant le sol en cadence, chantant, criant et sautant [1]. »

Nous venons de sourire aux plaisirs de la jeune fille. Mais ce ne sont pas ces fêtes et ces joies qui eussent pu former les épouses et les mères des héros antiques. Il fallait des femmes fortes à cette vigoureuse génération.

Aussi préparait-on avec soin la vierge à la vie réelle. Dût-elle le jour à un roi, elle était élevée en ménagère. Cependant, laissant à la mère de famille les soins qui s'appliquaient à l'intérieur d'une maison, on donnait de préférence à la jeune fille les occupations qui, en l'appelant au dehors, aidaient à son développement physique. C'était à elle qu'il appartenait de laver dans le fleuve ses tuniques, ses voiles, les vêtements de son père et de ses frères [2].

Elle pouvait aussi être initiée à ce que l'on connaissait alors des sciences naturelles. Homère cite la blonde Agamède qui avait appris à distinguer toutes les plantes salutaires [3]. Savoir soulager et guérir, n'était-

1. *Iliade*, XVIII, traduction de M. Pessonneaux.

2. *Iliade*, XXII; *Odyssée*, VI, VII. Homère faisant agir les Grecques et les Troyennes selon les mêmes coutumes, nous rapporterons aux mœurs helléniques, les usages que le poëte attribue aux femmes d'Ilion. D'ailleurs les Troyens étant de souche pélasgique, pouvaient avoir conservé les habitudes intimes que leurs ancêtres avaient sans doute aussi léguées aux Hellènes.

3. *Iliade*, XI.

ce pas le but le plus élevé que pussent se proposer en s'instruisant, ces jeunes vierges qui aimaient, comme Rébecca, à recueillir sous le toit paternel le voyageur malheureux[1], et donnaient à un hôte les soins dévoués d'une sœur[2].

A cette époque, on le voit, la présence de l'homme n'était point bannie des jeux et des entretiens de la jeune fille, protégée à la fois par sa pureté et par le respect dont elle était l'objet. Toutefois un légitime sentiment de pudeur ne lui permettait pas de se laisser accompagner par un homme, lorsque, sans ses parents, elle traversait la ville[3].

Un doux sommeil terminait ces journées où le travail même était considéré comme un plaisir. Devant ce repos virginal, Hésiode lui-même, si peu sympathique à la femme, se sent pénétré d'une émotion recueillie qu'il retrace avec une poétique expression[4]. Il nous transporte dans l'hiver. Le vent du nord, le Borée, fait retentir de ses sombres hurlements les mers et les forêts; il soulève les vagues et déracine jusqu'aux sapins et aux chênes vigoureux qui croissent dans les gorges des montagnes. Glacées sous leurs fourrures et grinçant des dents, les bêtes fauves se traînent sur les chemins neigeux pour regagner leurs

1. *Odyssée*, VI.
2. *Id.*, III.
3. *Odyssée*, VI, VII, VIII.
4. *Travaux et Jours*.

tanières. Mais, sous le toit paternel, repose, à l'abri du froid et de la tempête, la jeune fille qui, auprès de sa mère, ignore encore la vie. Comme l'onde balsamique qu'avant de s'endormir, elle a répandue sur elle, son innocence remplit son sommeil de calme et de suavité.

Cependant, voici qu'à cette douce quiétude, succèdent de graves préoccupations. La vierge va devenir épouse.

Hésiode conseille à l'homme de conduire dans sa maison, une femme jeune et chaste à laquelle il puisse faire comprendre et pratiquer les austères devoirs de la vie[1]. Le moraliste engage surtout le futur chef de famille à ne point rechercher au loin la femme dont l'honneur deviendra le sien. Il faut que la pureté de la jeune fille lui réponde de la vertu de l'épouse. C'est

1. Fa onore ad Esiodo il precetto di menar moglie di 15. anni, e vergine, per poterla istruire nel buon costume : giacchè dà una madre di famiglia morigerata dipende in gran parte il morale di tutta la casa. Aristotele nel 1 degli Economici cap. 4. adducendo questo verso di Esiodo, lo loda in quanto conducente a formar la donna di carattere simile all'uomo, ciò che molto giova alla concordia. *Di Esiodo Ascreo i lavori e le giornate;* opera con L. codici riscontrata, emendata la versione latina, aggiuntavi l'italiana in terze rime, con annotazioni (da Luigi Lanzi). Firenze, 1808, nota 699 : — Le précepte de prendre une femme de quinze ans et vierge pour la pouvoir instruire dans les bonnes mœurs, fait honneur à Hésiode; puisque d'une mère de famille bien élevée dépend en grande partie la morale de toute la maison. Aristote, dans l'Économique I, 4, citant ce vers d'Hésiode, le loue en ce qu'il conduit à former le caractère de la femme à l'image de celui de l'homme, ce qui aide beaucoup à la concorde.

vraiment alors que, selon la belle pensée d'Homère, une épouse est un don des dieux[1].

Quelques passages d'Homère laisseraient supposer que la fille des Hellènes était vendue par son père à l'époux qu'il lui donnait[2]. Mais ailleurs, le poëte nous montre la femme dotée par ses parents comme sa sœur de l'Inde[3], et acceptant elle-même de son fiancé les dons nuptiaux qui consistent soit en troupeaux, soit en bijoux et en vêtements précieux[4].

D'après le soin avec lequel les prétendants à la main de la jeune fille rivalisaient d'attentions courtoises pour lui plaire et pour s'attirer la faveur de ses amis[5], on peut conjecturer qu'elle avait quelque liberté dans le choix de son époux[6]. Mais, en général, son père l'accorde, l'offre même à l'homme dont elle partagera la destinée[7]. Parfois aussi, c'est le sort, ou, comme chez les Indiens et les Hébreux, c'est une action d'éclat qui désigne son fiancé[8].

Dans ces temps où le père était à la fois le pontife et le chef de la famille, le départ de la fiancée pour la

1. *Odyssée*, XV.
2. *Iliade*, IX; *Odyssée*, VIII, XV.
3. *Iliade*, IX, XXII; *Odyssée*, I, II.
4. *Iliade*, XI, XVI, XXII; *Odyssée*, VI, XI, XIII, XV, XVI, XVIII, XIX, XX, XXI. *Fragments* d'Hésiode.
5. *Odyssée*, XVIII.
6. Au chant IIe de l'Odyssée, il n'est question que du droit qu'avait la veuve de choisir son second époux.
7. *Iliade*, IX; *Odyssée*, II, XI.
8. *Iliade*, XIII; *Odyssée*, XI, XVI, XXI.

maison de son époux, paraît avoir constitué l'acte essentiel de la cérémonie nuptiale. Homère, et après lui, l'auteur du Bouclier d'Hercule, nous font assister à cette solennité. Les chants d'hyménée, les vibrations de la lyre, les soupirs de la flûte, annoncent le joyeux cortége; et à l'éblouissante clarté des flambeaux portés par les esclaves, nous voyons le char des mariés que précèdent des femmes d'une radieuse beauté, et qu'entourent les chœurs gracieux de jeunes gens formant des rondes[1]. Et de même que les femmes qu'Homère fait apparaître sur le seuil de leurs maisons, nous admirons ce tableau avec lequel la Bible nous a déjà familiarisés[2].

Un festin est offert par le marié ou par son père aux voisins et aux amis de sa famille. Pendant le repas, l'aède chante en s'accompagnant de la lyre; et c'est lui encore qui dirige les danses dont le banquet est animé[3].

Le rôle laborieux et digne de l'épouse grecque, la tendresse qu'elle voue et inspire à son mari, le sentiment de respect qui, chez tous deux, se joint à l'a-

1. La mariée donne des vêtements à ceux qui l'ont guidée vers la demeure conjugale. *Odyssée*, VI.

2. *Iliade*, XVIII; *Bouclier d'Hercule*.

3. *Odyssée*, IV (passage interpolé), XI, XXIII. D'après Athénée, le repas nuptial était donné « soit pour rendre un hommage public aux dieux qui présidaient aux mariages, soit pour avoir des témoins de la publicité de ces engagements. » *Banquet des Savants*, liv. V, chap. I, traduction de Lefebvre de Villebrune.

mour conjugal et le rend plus délicat et plus durable, tout nous reporte aux mœurs hébraïques.

Bien qu'elle partage avec l'époux le gouvernement de la maison, l'épouse consacre cette souveraineté par son propre travail. Même princesse ou reine, elle distribue la tâche à ses servantes, et les excite par l'exemple de sa propre activité. Sur la laine ou la toile qu'elle a filée et tissée, elle brode des sujets guerriers ou des parterres de fleurs. Elle ne dédaigne même pas ce talent culinaire que possédaient Sara et Rébecca; et, aidée par ses esclaves, elle prépare le repas que son époux offre à l'étranger qu'il a accueilli[1].

La reine confie à ses femmes le soin d'étendre sur le lit qui recevra l'hôte de sa maison, les tissus de pourpre, les tapis, les chaudes couvertures. Mais elle dispose elle-même la couche où reposera son mari[2].

L'épouse a la liberté de s'entretenir avec les étrangers. Cependant, quand elle se montre en public, elle s'enveloppe d'un voile brillant qui recouvre les belles attaches, la bandelette, le réseau, le bandeau tressé, où s'enserre sa chevelure[3].

Fier de sa compagne, heureux du bonheur qu'elle lui donne, l'époux se plaît à faire partager au monde sa vénération pour elle, et à appeler publiquement

1. *Iliade*, III, VI, XXII ; *Odyssée*, I, II, IV, VI, VII, XV, XVII, XIX, XXI, XXIV ; l'*Irésioné ou le Rameau; Travaux et Jours.*
2. *Odyssée*, III, IV, VII, XIX, XXIII.
3. *Iliade*, III, XXII; *Odyssée*, I, XVI, XVIII, XXI.

sur elle la bénédiction divine. Il ne craint même pas de laisser voir qu'en subissant l'ascendant d'une épouse vertueuse, il s'incline devant les lois de justice et de charité qu'elle interprète[1].

Bien que frères des Hindous, les Hellènes ne chantent pas le bonheur conjugal avec l'abandon des poëtes sanscrits. De même que les Sémites, ils jettent sur les sévères jouissances de la famille l'ombre discrète du sanctuaire domestique. Mais cette félicité qu'ils essayent de dérober à nos regards, notre cœur la pressent.

Quand la guerre menace son foyer, le Grec s'arme pour le défendre, et, pendant le combat, la seule terreur qu'il éprouve est la pensée que s'il est vaincu, sa femme sera l'esclave du vainqueur[2].

Part-il pour une expédition lointaine, ce n'est pas sans déchirement qu'il s'éloigne de l'épouse qu'il laisse désespérée ; et, quand il rentre dans sa patrie, l vole vers la demeure où, avec sa femme et ses enfants, il retrouvera toute son âme[3].

Si la séparation est la dernière et la plus amère de toutes, si l'épouse a quitté la terre des vivants pour le mélancolique séjour des ombres, le veuf peut souffrir

1. *Iliade*, VIII ; *Odyssée*, I, III VI, VII XI.

2. *Iliade*, V, VI, VIII, XVI, XVII, XXI, XXIV.

3. *Iliade*, II ; *Odyssée*, XIII, et les nombreuses scènes de cette dernière épopée qui se rapportent à la séparation d'Ulysse et de Pénélope.

jusqu'à se lasser d'une vie dont il est seul maintenant à supporter le poids[1].

Dans les poëmes antiques, l'homme ne semble pas avoir jamais rompu le nœud conjugal en répudiant une épouse même coupable. Il laisse régner sans rivale sa femme dans sa demeure ; et bien que la polygamie lui soit permise, il a le courage de sacrifier ses plus tendres sentiments au respect de sa première alliance[2]. Il a des captives ; mais, en général, il n'a qu'une compagne.

L'attitude touchante et digne qu'Homère donne habituellement à la femme, proteste hautement contre les imputations dont Hésiode accable notre sexe[3]. Non, la femme n'est pas seulement l'indolente épouse de l'homme heureux dont elle ne partage que les mauvaises actions. En Grèce comme ailleurs, elle fut aussi, elle fut surtout, l'épouse dévouée du malheureux, la compagne laborieuse et la sage conseillère du riche. Du reste, Hésiode lui-même est obligé de constater l'existence de la femme vertueuse, quand, avec l'accent d'un sage d'Israël, il oppose à l'épouse vicieuse « qui, ne recherchant que les festins, brûle sans flambeau l'époux le plus vigoureux et le réduit à une vieillesse prématurée[4] » ; quand il oppose à ce fléau qu'il consi-

1. *Odyssée*, XV.
2. *Id.*, I.
3. *Théogonie, Travaux et Jours.*
4. *Travaux et Jours*, traduction de Bignan.

dère comme le plus cruel de tous, la femme vertueuse dans laquelle il reconnaît le bien suprême de son époux.

Ce n'est pas sans doute non plus d'un inutile et parasite « frelon » qu'Hésiode a pu dire que la compagne du juste donne à celui-ci des enfants semblables à leur père.

Mère, la femme retrouve dans ses enfants, avec les nobles sentiments de son époux, la tendresse et la vénération que lui a vouées ce dernier. Ses fils savent qu'ils ont été nourris d'abord par son lait, puis par son travail peut-être..... Ils se souviennent aussi que dans les craintes souvent puériles de l'enfance, ils cherchaient leur refuge auprès de la douce et vigilante gardienne qui éloignait d'eux jusqu'au contact de la mouche[1].

Cependant le rôle de la mère n'a pas chez les Grecs cette grandeur imposante que nous admirions chez les Hébreux. En étudiant le rôle de la femme dans l'Inde antique, nous nous élevions avec force contre l'usage qui soumettait la veuve au pouvoir de son fils. Nous retrouvons chez les Hellènes cette règle, à un degré moins absolu sans doute, puisque la veuve pouvait échapper à la surveillance de son fils en contractant un second mariage. Dans ce dernier cas, elle se

1. *Iliade*, IV, VIII, XI, XII, XXII, XXIII; *Odyssée*, XV, XIX XXI, XXIV.

retirait chez son père, lui rapportait sa dot, et se soumettait aux coutumes nuptiales qui régissaient la position de la jeune fille[1]. Mais si elle ne pouvait se résoudre à quitter le cher et pieux asile de ses joies nuptiales et de ses pleurs de veuve, son fils avait sur elle l'autorité d'un père, et parfois celle d'un maître impérieux[2].

Le moment n'était pas encore venu où l'individualité de la femme devait, en s'affirmant, sauvegarder à jamais sa dignité.

1. *Odyssée*, I, II. Bien que ce dernier chant constate la liberté de la veuve pour se choisir un époux, ce même chant et le premier font supposer que ses parents et son fils même pouvaient lui donner un second mari.
2. *Odyssée*, I, II, XXI.

CHAPITRE III.

LES FEMMES DES TEMPS LÉGENDAIRES.

Larissa. — Agraule et ses filles. — Atthis. — La fille d'Érechthée. — Progné et Philomèle. — Les Danaïdes. — Europe. — Sémélé. — Pandore. — Pyrrha. — Les Amazones, Andromède, Médée, les femmes associées à l'existence d'Hercule, Jocaste et ses filles, Alceste. — Eurydice.

Nous avons aussi peu de notions précises sur l'histoire des Pélasges que sur leur état social. Les seules traces de leur séjour en Grèce sont les monuments cyclopéens parmi lesquels nous remarquons l'acropole d'Argos, qui portait le nom de Larissa [1], fille du héros Pélasgus.

L'histoire de l'Égypte, celle de l'Assyrie, se racontent aussi avec des pierres ; mais ces pierres sont couvertes ici d'inscriptions cunéiformes, là d'hiéroglyphes, partout de bas-reliefs où se sont reproduits les événements dont elles perpétuent la mémoire. Quant aux constructions cyclopéennes, elles sont muettes et

1. Le nom de Larissa appartenait aussi à deux villes de la Thessalie. Pausanias, II, 24.

froides comme les blocs irréguliers qui les composent[1].

Les Hellènes nous ont bien conservé quelques souvenirs relatifs à leurs prédécesseurs ; mais il ne faut pas chercher dans ces documents la valeur historique des récits de la Genèse. Procédant avec les traditions pélasgiques de la même manière qu'avec le panthéon de la Grèce primitive, les Hellènes ont le plus souvent transformé en événements de la vie morale, les évolutions du monde physique ; en demi-dieux et en héros, les personnifications des forces naturelles.

Attribuant aux civilisations de la Grèce antique une origine orientale, les Hellènes reconnaissaient les Égyptiens Cécrops et Danaüs, et le Phénicien Cadmus, comme les instituteurs de la race pélasgique.

L'érudition moderne a découvert en Cécrops le type de l'autochthonie athénienne. Ce roi épousa Agraule, qui représente la coutume de parquer les troupeaux. Trois filles naquirent de cette union[2] : Agraule, qui porta le même nom que sa mère; Hersé et Pandrose, qui symbolisent l'action de la rosée sur l'herbe des

1. Sur le caractère des constructions pélasgiques, cf. Petit-Radel, *Recherches sur les monuments cyclopéens, et description de la collection des modèles en relief composant la galerie pélasgique de la Bibliothèque Mazarine*, Paris, 1841.

2. Apollodore, liv. III, chap. XIV, § 2; Pausanias, liv. I, ch. II, XVIII, XXVII; liv. IX, chap. XXXV; Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique.*

prés, et à la première desquelles les vierges athéniennes offraient des vases remplis de sa suave substance.

A la mort de Cécrops, le pouvoir royal fut exercé par un homme étranger à la famille de ce monarque, Cranaüs, dont la fille Atthis qui aurait, suivant Apollodore et Pausanias, donné son nom à l'Attique, est devant la science actuelle, une forme héroïque de Minerve, ou une personnification de la terre attique[1].

Érysichthon, fils de Cécrops, qui mourut avant son père, et qui, ainsi que lui, est un type de l'autochthonie, représente en outre le déchirement de la terre végétale par la charrue[2]. Érysichthon ayant été confondu avec Érechthée, même personnage qu'Érichthonius et l'un des successeurs de Cranaüs, ne trouverait-on pas dans le mythe précédent, la clef de la légende qui nous montre Érechthée immolant sa fille Chthonia[3] dont le nom est un surnom de la Terre, et consommant ce sacrifice pour remporter une victoire sur les Éleusiniens auxquels Cérès avait enseigné l'agriculture?

Pandion, successeur d'Érichthonius, maria sa fille Progné au roi thrace Térée[4]. Un fils, Itys, était né de

1. Apollodore, liv. III, chap. XIV, § 5; Pausanias, liv. I, chap. II; Lenormant et de Witte, *Élite des monuments céramographiques*. Paris, 1844-1858. — 2. Maury, *ouvrage cité*.

3. Apollodore, liv. III, chap. XV, § 1, 4.

4. Id., liv. III, chap. XIV, § 7, 8. Selon Pausanias, le beau-père de Térée aurait été le second Pandion, liv. I, chap. V.

cette union quand Térée outragea Philomèle, sœur de Progné. Pour étouffer les plaintes de la victime, il l'emprisonna et lui coupa la langue.

Mais Philomèle était initiée à l'art que Minerve enseignait aux femmes ; elle tissa l'histoire de ses malheurs et fit parvenir à Progné ce navrant récit.

La compagne de Térée alla délivrer la captive ; et, frappée dans son honneur d'épouse et dans sa tendresse de sœur, elle éprouva un si âpre besoin de vengeance qu'elle ne se demanda point si, par le châtiment qu'elle réservait à son indigne époux, elle ne déchirerait point son propre cœur avant d'atteindre celui du lâche.

C'était à Daulis. Térée achevait son repas quand Philomèle, lui jetant la tête du jeune Itys, lui apprit ainsi quel mets horrible sa sœur et elle lui avaient servi[1].

Jamais pareil crime n'avait souillé la terre. Les deux femmes s'enfuirent ; mais le père d'Itys les poursuivit, la hache à la main. Allaient-elles donc tomber en son pouvoir ?... Elles demandaient aux dieux les ailes de l'oiseau pour échapper, l'une à son bourreau ; l'autre.... à celui qui l'avait rendue meurtrière de son propre fils ! Soudain leurs prières sont exaucées.

1. Ovide, *Métamorphoses*, liv. VI.

Progné est transformée en rossignol[1]. A celle qui, femme, n'avait connu de l'hymen que les douleurs, à elle maintenant les joies du printemps, le charme mélancolique et la sereine beauté des nuits quand, sous la feuillée, elle module, dans le silence de la nature, l'hymne d'un amour partagé.

Mais la mère, la mère coupable, nous cherchons en vain le souvenir de son crime dans ce chant limpide et doux comme la voix de l'innocence, éclatant et victorieux comme le cri du bonheur! Nous entendons bien quelques accents plaintifs qui faisaient conjecturer aux anciens qu'une mère appelait son fils; mais ces accents ne décèlent que la tristesse de la mère qui a perdu son enfant; ils ne trahissent pas les poignantes angoisses de celle qui l'a tué elle-même. Où donc trouverons-nous la note aiguë du remords? Peut-être dans les intonations si rauques qui échappent au gosier de l'aède ailé quand se sont évanouis les beaux jours de l'hymen.

A la sœur de Progné, à la pauvre prisonnière, à elle aussi les vastes domaines de l'air! A celle qui, femme, ne pouvait plus être épouse, le nid où une mère abrite tendrement sa couvée! C'est l'oiseau voya-

1. Nous adoptons ici la version de presque tous les écrivains grecs. A l'exception de Catulle et d'Horace, les poëtes latins métamorphosent Progné en hirondelle et Philomèle en rossignol. Cf. *Bibliothèque* d'Apollodore, traduction de Clavier. Paris, 1805. Liv. III, h. XIV, note 19.

geur, mais c'est aussi l'oiseau attaché à sa famille, c'est l'hirondelle !

Pausanias remarque que jamais l'hirondelle ne construisit son nid dans le canton de Daulis. Jamais elle n'y déposa ses œufs, jamais elle ne les y couva[1]. Philomèle redoutait toujours le roi barbare qui, cependant, disait la légende, avait été changé en huppe.

D'ailleurs, ajouterons-nous, l'hirondelle pouvait-elle être mère dans le pays où, à cause d'elle, une mère avait tué son enfant?

Si les femmes célèbres de la race de Cécrops ne nous ont rappelé que des scènes lugubres, celles qui durent le jour aux autres civilisateurs de la Grèce pélasgique, n'ont pas laissé de plus heureux souvenirs. Voici les cinquante filles de Danaüs, le fondateur d'Argos, ou, pour mieux dire, la personnification du sol stérile de l'Argolide. A l'exception d'Hypermnestre, elles ont tué leurs jeunes époux, et la justice divine les a condamnées à remplir continuellement dans les enfers un tonneau sans fond. Triste image, nous dit-on, de la terre argienne qui absorbe la pluie sans se rafraîchir jamais[2].

Puis, voici Sémélé, fille d'Harmonie et de Cadmus qui dota la Grèce de l'alphabet phénicien. Naguère

1. Pausanias, liv. X, chap. IV.
2. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique.*

le roi du ciel a enlevé Europe, sœur de Cadmus; il l'a transportée dans la partie du monde à laquelle Europe a donné son nom ; et c'est en allant à la recherche de cette sœur, que le Phénicien Cadmus s'est arrêté en Grèce où il a fondé la ville de Thèbes. Maintenant la fille de ce même héros est aimée de Jupiter. Mais, surexcitée par la jalouse Junon, il ne suffit pas à Sémélé que le dieu suprême se fasse voir à elle sous une forme humaine. Elle veut le recevoir dans sa majesté divine, dans son éclat fulgurant. Elle ne sait pas, cette fille de la terre, elle ne sait pas que si l'âme peut supporter ce spectacle, le corps s'y brûle, s'y consume ; et que le moment où se réalisera son rêve, verra aussi sa mort. Foudroyée, elle tombe, mais son fils vit, son fils est un dieu[1].

Souvent les poëtes antiques chanteront et déploreront le sort des hommes qui, sans tenir compte des nécessités terrestres, ont appelé l'idéal avec une ardeur effrénée. L'idéal tue le mortel qui, pour l'atteindre, oublie la réalité. Heureux encore si, comme Sémélé, celui-ci laisse une œuvre à jamais vivante !

Le flambeau que Cécrops, Danaüs et Cadmus, apportaient aux Pélasges, éclaira les derniers jours de ce peuple. Déjà la race hellénique avait paru sur le sol de la Grèce.

C'est dans la Thessalie que se montre cette race, is-

1. Bacchus.

sue de la souche pélasgique. Enfants du Pinde dont ils aspirent l'air vivifiant, possesseurs d'une terre qui les fait jouir de sa fécondité, les Hellènes ont à la fois les fiers et libres instincts du montagnard et la sociabilité de l'habitant des plaines. Ils sauront être des hommes et des citoyens.

Leur énergique individualité s'accuse par l'origine même qu'ils se donnent. Ils se disent fils de Prométhée qui rendit aux hommes le feu sacré que Jupiter leur avait enlevé pour châtier en eux ce Titanide.

Malgré les traditions bibliques que conserve la légende de Prométhée, ici déjà s'est complétement obscurcie la notion du Dieu de la Genèse : celui-ci n'a amais ravi aux hommes, même dans son courroux, la flamme qui, en les éclairant sur la terre, les guide vers le céleste foyer d'où elle émane.

« Fils de Japet, ô le plus habile de tous les mortels! » dit à Prométhée le roi des dieux, « tu te réjouis d'avoir dérobé le feu divin et trompé ma sagesse; mais ton vol te sera fatal à toi et aux hommes à venir. Pour me venger de ce larcin, je leur enverrai un funeste présent dont ils seront tous charmés au fond de leur âme, chérissant eux-mêmes leur propre fléau[1]. »

Par l'ordre de Jupiter, Vulcain forme avec de l'ar-

1. *Travaux et Jours*, traduction de M. Bignan.

gile une vierge d'une beauté divine, et les Immortels la comblent de leurs dons. Minerve lui communique le goût des élégants ouvrages ; mais elle ne la doue pas de la force morale dont elle est l'inspiratrice. Privée de l'intelligence de Minerve, la jeune fille reçoit de Vénus le charme qni séduit les hommes ; des Grâces et de la Persuasion, les colliers d'or qui les enlacent et les retiennent ; de Mercure enfin, l'esprit de ruse et d'artifice qui les trahit. Le nom de cette femme, Pandore, rappelle qu'elle doit ses attributs à tous les dieux.

Où est la femme, tirée de la substance même de l'homme par le Créateur suprême ; devant au Principe éternel du bien la perfection native qui l'égale à son époux et la rend digne d'aider celui-ci, non à éteindre, mais à alimenter le feu sacré ?

Ornée par Minerve d'une blanche tunique, d'un voile et d'une couronne d'or qui rayonne sur son front avec la guirlande printanière dont l'ont parée les Heures, Pandore captive les dieux [1] : elle a donc le pouvoir de perdre les hommes, les Titans même !

Est-ce sur Prométhée que s'exercera le charme victorieux de la belle fiancée ? Non. Le cœur de celui qui se préoccupe des grands intérêts de ses frères, ce cœur est invulnérable aux blessures de l'amour. Mais Prométhée a un frère, Épiméthée. En vain Pro-

1. *Théogonie, Travaux et Jours.*

méthée lui a-t il conseillé de rejeter les dons perfides de Jupiter : en regardant Pandore que lui amène Mercure, Épiméthée a tout oublié.

Les mains de la jeune femme soutenaient un grand vase qu'elle ouvrit.... Toutes les calamités en sortirent..... L'Espérance allait, en s'échappant de ce vase, fuir à jamais la terre, si Pandore, obéissant à Jupiter, n'avait fait retomber le couvercle. Ainsi se termina l'âge d'or, cet antique souvenir du paradis terrestre ; ainsi commencèrent ces âges auxquels les Grecs donnaient les noms de l'argent, de l'airain et du fer, et qui marquaient la décadence progressive de l'humanité.

Ève et Pandore étaient parvenues au même résultat, l'une en enfreignant les ordres de la Divinité, l'autre en les exécutant.

Rivé à une colonne, Prométhée assiste à l'écroulement de son œuvre sans pouvoir s'y opposer. Image des tortures que cause à un grand homme la ruine de ses plus nobles espérances, un aigle aux ailes éployées ronge le foie de Prométhée, et le Titan ne peut mourir ! La chair qu'a dévorée dans le jour le ministre de la vengeance divine, renaît pendant la nuit, et prépare au bourreau l'aliment du lendemain.

Ainsi, dans les âmes fortes, les illusions généreuses ne périssent jamais ; et broyées par les déceptions, elles renaissent pour se briser encore.

Le salut de Prométhée dépend de la race qu'il a

fondée et dont il est à la fois la providence[1] et le type. Il sera libre quand elle-même le sera; quand marchant résolûment dans la voie qu'il lui a tracée, elle réalisera par ses conquêtes morales les sublimes desseins du martyr. Alors, celui qui incarnera le rêve du Titan, Hercule, l'humanité divinisée, réconciliera Jupiter avec Prométhée.

Et quant à la femme, si, à une heure néfaste, elle a entravé les aspirations du génie, elle saura racheter ses erreurs, et vivifier ce feu sacré que l'on avait cru éteint par elle, mais qui, grâce à Dieu, ne meurt jamais. Sur le sol de la Grèce, elle alimentera les flammes les plus généreuses. Spartiate, elle insufflera à ses enfants l'enthousiasme patriotique ; Athénienne, elle fera sentir à ceux qui l'entoureront la douce et sainte chaleur des affections de famille, et fera jaillir de plus d'une intelligence l'étincelle du beau.

Cette conception d'une race perdue par la divinité et sauvée par ses propres forces, cette conception s'adaptait au génie grec, fier et fataliste tout ensemble. Mais il en est une plus belle, plus haute, plus conforme surtout à la liberté humaine : c'est celle qui nous montre l'humanité perdue par une faute à laquelle ne l'entraînait pas le destin, et trouvant dans son Dieu son Rédempteur. Hercule, le sauveur de Prométhée, monta de la terre aux régions de l'Olympe;

1. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique.*

le Dieu de l'Évangile descendit du ciel sur la terre, et demanda son existence matérielle au sexe qui, après avoir été l'introducteur du mal dans ce monde, *écrasa* ainsi *la tête du serpent*.

Avant Hercule, la race grecque, en partie détruite par un cataclysme où nous retrouvons un souvenir du déluge biblique, la race grecque s'est renouvelée. Comme Noé et sa famille, le roi de la Phthiotide, Deucalion, fils de Prométhée et de l'Océanide Clymène, et sa femme Pyrrha, fille de Pandore et d'Épiméthée, ont échappé au fléau. Par les conseils de Prométhée, ils se sont retirés dans un navire qui les a conduits sur le Parnasse. C'est sur cette montagne qu'ils ont attendu la fin de l'inondation. Quand les eaux ont cessé de submerger la terre, le fils de Prométhée, de même aussi que Noé, a offert un sacrifice à la Divinité. Puis obéissant à l'oracle de Thémis, Deucalion et Pyrrha ont donné la vie aux pierres. Sous la main de l'époux, celles-ci sont devenues des hommes ; sous la main de l'épouse, des femmes[1]. C'est ainsi que les Hellènes exprimaient la naissance de leur race dans les rochers du Parnasse, la montagne qu'aimaient Apollon et les Muses, et sur laquelle la Justice avait un sanctuaire. Ce mythe offre aussi une frappante image de la transformation subie par la terre quand,

1. Pindare. IXe Olympique; Apollodore, liv. I, chap. VII, § 2; Maury, *ouvrage cité*.

sous la pression de l'activité humaine, elle sembla faire jaillir de son sein une vie si multiple, si puissante, que là où il n'y avait qu'une matière inanimée, apparaissait maintenant une créature intelligente.

Les descendants de Deucalion donnèrent leurs noms à la nation grecque. D'Hellen, son fils, naquirent Eolos, Doros, et Xuthos, père d'Achaeos et d'Ion.

Ce sont les enfants d'Eolos et d'Achaeos qui peuplent la période légendaire de l'histoire hellénique [1]. Évoquerons-nous ici les héroïnes de cet âge? Assisterons-nous aux belliqueux exploits des Amazones contre Bellérophon, Hercule, Thésée? Partagerons-nous les émotions d'Andromède, arrachée par le fils de Danaé au monstre marin qui allait en faire sa proie, et donnant sa vie au héros à qui elle la devait? Monterons-nous avec Médée sur le vaisseau des Argonautes et frémirons-nous à l'aspect de la magicienne qui, selon qu'elle aimait où qu'elle haïssait, se souvenait qu'elle avait dans ses poisons les secrets de la vie.... ou ceux de la mort? Nous arrêterons-nous devant les femmes qu'Hercule associa à son aventureuse existence? — Prenez garde! nous dira la science de nos mythographes, n'appuyez pas sur ces anciennes traditions: le terrain de l'histoire vous manquerait, et les nuages de la Fable vous prêteraient seuls leur trompeur appui. Femme, ne reprochez pas aux Amazones

1. Duruy, *Histoire de la Grèce ancienne*. Paris, 1862.

d'avoir pu oublier que votre sexe est appelé, non à frapper, mais à guérir. Les Amazones ne méritent pas plus votre réprobation que l'enthousiasme de ceux qui voudraient arracher la femme au foyer domestique. Elles ne furent que des types de la Diane taurique, cette déesse lunaire dont le culte fut si farouche. N'exaltez pas trop non plus le chevaleresque dévouement de Persée : le fils de Danaé, de même que Bellérophon, n'était probablement qu'un symbole de cette vapeur d'eau qui s'élève vers le ciel et fertilise la terre. Gardez-vous surtout de mépriser Médée, car elle ne semble personnifier rien moins que la science médicale mise au service de Jason, l'une des divinités de la santé! Quant à Hercule qui devint pour les Grecs le type le plus noble de leur nationalité, il ne représenta dans l'origine, que l'air dans son action purifiante. Certes des souvenirs historiques ont dû s'amalgamer avec ces mythes naturalistes. Mais comment distinguer les premiers des seconds ? —

Passons donc outre. Nous retrouverons plus loin la plupart des femmes légendaires que nous considérerons alors, non comme des êtres fabuleux, mais comme les créations immortelles des poëtes qui les introduisirent dans la vie réelle. Nous n'esquisserons pas non plus ici les portraits des femmes qui vécurent avant la guerre de Troie et auxquelles on n'a pas encore retiré une existence historique. Nous attendrons Sophocle et Euripide pour redire les malheurs

de Jocaste et de ses filles, et le sublime dévouement d'Alceste.

Ne terminons pas toutefois ce chapitre sans évoquer une poétique tradition.

Les Grecs racontaient qu'il avait naguère existé en Thrace un fils de la Muse Calliope. Ils l'appelaient Orphée et croyaient que, tout en chantant les dieux, il avait initié l'homme à leur culte. Si grande était la puissance de ses chants qu'elle soulevait, dit la légende, et l'arbre et le rocher.

Elles étaient vives, elles étaient fortes, les impressions qui, vibrant dans l'âme du poëte, se répercutaient jusque dans la nature inanimée. Aussi lorsqu'Orphée vit périr par la morsure d'un serpent, Eurydice, sa compagne chérie, son immense douleur lui fit croire que pour reconquérir la meilleure partie de lui-même, il saurait vaincre la mort.

Ainsi, dans un antique récit de la muse sanscrite, reproduit peut-être par l'épisode d'Eurydice, la dent d'un reptile enlève à un prince sa douce fiancée, et le jeune Indien donne la moitié de sa vie à la vierge que son amour ressuscite [1].

Les dieux de la Grèce n'offrirent point cependant cette suprême ressource à leur ministre, à leur poëte;

1. *Mahâbhârata*, Adi-parva, le Pâauloma, traduction de M. Fauche. Cet épisode a été précédemment traduit par M. Pavie dans ses *Fragments du Mahâbhârata*. Nous l'avons analysé dans notre premier essai : *La femme dans l'Inde antique*.

mais l'époux d'Eurydice descendit vivant dans les régions souterraines où les ombres seules pénétraient, et demanda sa femme à la reine des enfers. Il essaya sur la sombre Proserpine la puissance de son chant, et la fille de Cérès fut vaincue par la touchante douceur de cette voix. Elle rendit l'épouse à l'époux. Il était interdit à Orphée de regarder Eurydice avant que lui et elle fussent revenus de leur funèbre voyage. Mais Orphée doutait encore.... Il se retourna...; et son bien lui fut ravi de nouveau, ravi cette fois à jamais. N'y a-t-il pas là une image de ces songes trompeurs qui ne rendent les morts à leurs amis de la terre que pour mieux faire sentir à ces derniers les amertumes du réveil?

Orphée ne put désormais supporter la vue du sexe auquel avait appartenu Eurydice. Il continua sa mission de civilisateur, mais les hommes seuls étaient admis aux mystères qu'il célébrait à Libèthre. Les femmes se révoltèrent d'un dédain qui leur enlevait leurs dieux et leurs époux. Elles tuèrent ces derniers; et, déchirant le poëte, elles précipitèrent dans la mer ses restes ensanglantés.

La peste vint fondre sur la contrée qui avait été témoin de ce meurtre; et l'Oracle, consulté, déclara que le fléau cesserait lorsqu'on aurait enterré la tête d'Orphée.

Selon les Lesbiens, cette tête, renfermée dans la lyre du poëte, aurait vogué vers leur île où, recueillie

par eux, elle leur aurait inspiré leurs suaves mélodies. Nous concevons que les Lesbiens aient cru que la patrie de Terpandre, de Sappho et d'Alcée, avait hérité du génie d'Orphée. Mais combien nous préférons la tradition d'après laquelle la tête du poëte fut trouvée à l'embouchure du Mélès, le fleuve dont les bords virent naître Homère! Là, elle reparut rayonnante d'un éclat que la mort n'avait pu altérer, et elle chantait encore!

Laissons les Thraces reprendre les ossements de l'époux d'Eurydice; laissons-les croire que, sur le tombeau qu'ils lui élèvent près de Libèthre, les rossignols ont une voix plus harmonieuse[1]. La poésie thrace n'a pas touché en vain les rives de l'Ionie, cette colonie grecque où la vie hellénique s'épanouit dans sa fleur, selon la loi qui fait naître les premières grandes œuvres du génie dans les pays que caressent les premiers rayons du soleil.

En mourant Orphée a désigné son successeur. Suivons-le auprès de celui-ci.

1. Pour la légende d'Orphée, Cf. Diodore de Sicile, IV, 25; Apollodore, liv. I, chap. III, § 2, et les notes de Clavier; Pausanias, liv. IX, chap. XXX.

CHAPITRE IV.

LES HÉROÏNES DE L'ILIADE.

Chryséis. — Briséis. — Thétis. — Hélène — Hécube. — Théano.— Andromaque. — Cassandre. — Caractère des trois principales héroïnes de l'*Iliade*.

Avec l'Iliade et l'Odyssée, nous nous trouvons tout à fait dans l'élément humain. Que nous importe que les héros de ces épopées n'aient eu qu'une existence mythique! Pour nous, ils ont vécu, ils vivent encore, car les contemporains d'Homère ont cru à leur réalité, et le poëte les a animés de ce souffle puissant qui donne la vie et l'immortalité.

Malgré leur partie légendaire même, l'Iliade et l'Odyssée appartiennent à l'histoire. Ne sont-elles pas la plus ancienne expression du sentiment national chez les Grecs? La guerre de Troie n'est-elle pas la lutte victorieuse des Hellènes contre les Pélasges? L'enlèvement d'une reine spartiate par un prince troyen ne fut probablement que l'étincelle qui embrasa les passions jalouses d'un peuple expirant et d'un peuple naissant.

Dans le Râmâyana, l'antique épopée sanscrite qu'ailleurs nous comparions à l'Iliade[1], Vâlmîki peignit aussi, avec la vengeance du rapt de Sîtâ, la défaite des indigènes nègres de Ceylan par l'invasion âryenne. La même pensée a inspiré les deux poëtes: la réaction triomphante de l'esprit nouveau incarné dans les jeunes races, contre l'esprit ancien représenté par des civilisations soit rudimentaires, soit imparfaites.

Mais ne dissertons pas plus longuement devant des productions telles que l'Iliade et l'Odyssée. A la vue des œuvres du génie, que pouvons-nous faire, sinon nous laisser guider par leur lumière, et pénétrer par leur chaleur? Ouvrons-donc l'Iliade, et attachons-nous désormais à la course d'Homère.

Le poëte qui invite la Muse à chanter la colère d'Achille, nous explique la cause de ce violent émoi.

Il nous introduit dans le camp grec qui s'étend devant Troie sur les bords d'un golfe où se jettent les eaux réunies du fougueux Simoïs et du placide Scamandre. De ce golfe, les vaisseaux des envahisseurs ont été tirés à terre[2].

Les Grecs sont groupés auprès de leurs chefs, Agamemnon, roi d'Argos, et Ménélas, roi de Sparte,

1. *La femme dans l'Inde antique.*
2. Ch. Texier, *Asie Mineure*, Paris, 1862.

le beau-frère et l'époux d'Hélène, la femme qui, en suivant Pâris, fils de Priam, roi de Troie, a suscité la guerre.

Dans cette assemblée se tient un vieillard de Chryse [1]. Les bandelettes d'Apollon que soutient son sceptre d'or, annoncent qu'il est le grand prêtre du dieu; et la riche rançon dont il est chargé révèle en lui un suppliant. Le pontife adjure les Grecs de lui laisser racheter sa fille chérie, leur captive.

A l'aspect de ce père courbant devant eux la double majesté de l'âge et du sacerdoce, les Hellènes s'émeuvent, et répondent à sa prière par un sympathique murmure.

Mais si, à cette heure, la justice fait entendre aux Grecs son généreux langage, la voix égoïste de la passion va vibrer sur les lèvres de leur chef suprême.

Agamemnon a reçu dans son butin Chryséis, la belle captive; et, à la pensée de la perdre, il oublie le respect qu'il doit au ministre d'Apollon. Il chasse le suppliant, le menace même avec brutalité, et lui déclare qu'il ne délivrera l'esclave qu'au jour où parvenue à la vieillesse en tissant la toile, elle aura vu s'écouler dans les palais d'Argos une vie qui appartient à son maître.

Outragé dans sa tendresse et dans son honneur de père, dans sa dignité de grand prêtre, le vieillard se

1. Ville de la Troade, où était le temple d'Apollon Sminthien.

retire et se tait. Il marche sur le rivage, et quand il s'est éloigné des hommes, il mêle sa voix au fracas de la mer. Au nom du culte qu'il a rendu à Apollon, il prie le Dieu de le venger. D'après l'esprit des anciennes civilisations qui punissaient l'innocent pour le coupable, Chrysès souhaite que la mort des Hellènes soit la rançon de ses pleurs.

Le vœu du pontife est exaucé. Pendant neuf jours, Apollon tend son arc d'argent contre les Grecs, et la peste, qui d'abord frappe les animaux renfermés dans le camp, ne tarde pas à atteindre les hommes.

Junon, la reine du ciel, la souveraine d'Argos, voit avec tristesse les Hellènes terminer dans les angoisses d'une obscure et cruelle agonie, cette vie que leur courage ne peut défendre ici. Elle inspire à Achille, fils du roi thessalien Pélée, la pensée de réunir ses compatriotes. Ceux-ci se rendent à l'appel du jeune prince qui est leur plus vaillant soutien, et Achille leur propose de demander à la science divinatoire la cause du courroux d'Apollon.

Le plus célèbre des augures, Calchas, se lève. Il dira la vérité ; mais, en interprétant la pensée de son dieu, il redoute d'irriter le puissant roi d'Argos. Il lui faut un défenseur dont l'appui assure la liberté de sa parole. Ce défenseur, Achille veut-il l'être?

Celui-ci lui jure par Apollon, que, tant qu'il vivra il couvrira le devin de son bras protecteur, fût-ce même contre Agamemnon.

Calchas révèle alors aux Grecs qu'en les châtiant, le dieu venge son ministre insulté par leur chef.

« Non, sans doute, ajoute-t-il, son bras pesant ne cessera de nous accabler que lorsque nous aurons rendu à son père bien-aimé cette vierge aux yeux noirs, sans accepter ni présents, ni rançon, et conduit dans Chryse une hécatombe sacrée. Peut-être alors parviendrons-nous à le fléchir [1]. »

Calchas venait d'achever ces paroles quand Agamemnon se lève. La colère étincelle dans son regard et gronde dans sa parole. Il se plaint amèrement de la science de Calchas, cette science qui toujours fut fatale au roi d'Argos. C'est donc lui que le devin accuse du malheur des Grecs ! Agamemnon ne dissimule pas qu'il a espéré conduire Chryséis dans ses palais. Il l'aime plus que Clytemnestre, sa compagne. Par la beauté, l'intelligence, l'habileté au travail, la fille du grand prêtre ne le cède pas à la reine d'Argos. Cependant le chef des Hellènes ne préférera pas son bonheur personnel au salut de ses peuples. Il se sacrifiera. Mais puisque sa part de butin lui est enlevée, il réclame un autre prix.

Achille lui déclare avec violence qu'il serait inique de renouveler le partage, mais que la prise d'Ilion permettra aux Grecs d'offrir au roi d'Argos une ré-

1. *Iliade*, traduction de Dugas-Montbel, chant I.

compense beaucoup plus considérable que celle qui lui est ôtée.

Tournant sa colère contre le jeune guerrier, Agamemnon le prévient qu'il ravira le butin qui a été attribué, soit à lui, soit à un autre prince, s'il n'est pas dédommagé de la perte de Chryséis. Il termine en ordonnant qu'un navire reçoive avec la captive une hécatombe sacrée; et qu'un des chefs de l'armée commande le vaisseau qui voguera vers Chryse. Il offre même cet honneur à l'homme qu'il insulte, au brave Achille.

Oui, Achille partira; mais ce ne sera point pour Chryse. Remontant sur ses navires, il va regagner la Phthie, cette féconde patrie qui, séparée des Troyens par des montagnes boisées et par la vaste mer, n'a reçu d'Ilion aucune offense. Le prince ne pense pas qu'après son départ Agamemnon puisse compter sur un nouveau butin.

« Fuis[1], » répond le roi d'Argos, ne voyant alors dans le départ d'Achille que la joie d'être délivré d'un rival dont la gloire lui est odieuse. Ce rival, il croit le dédaigner; et, pour lui témoigner son mépris, il s'emparera de Briséis, la belle captive qui fut la récompense de la valeur d'Achille. Ce moment eût été peut-être le dernier de la vie d'Agamemnon, si Minerve, si la Sagesse, n'avait été envoyée par la reine du ciel

1. *Iliade*, traduction de Dugas-Montbel, I.

pour calmer Achille. Au contact de la main divine qui se pose sur sa tête, à la vue du regard éclatant qui ne brille que pour lui, au son des paisibles accents qui ne sont entendus que de lui, Achille fait retomber son arme dans le fourreau. Mais sa parole, acérée comme son glaive, frappe encore Agamemnon. Il jure par son sceptre qu'un jour viendra où, devant les cadavres amoncelés sur le passage d'Hector, fils de Priam, le roi d'Argos se reprochera de n'avoir pas honoré Achille. Et, jetant à ses pieds son sceptre, Achille s'asseoit.

Nestor, le sage roi de Pylos, tente vainement de réconcilier les deux adversaires. Achille brise à jamais le joug qui le soumettait au chef de l'armée grecque. Il fait le serment que, pour retenir sa captive, il ne s'armera point contre son ennemi; mais qu'il défendrait de sa lance ses autres trésors si Agamemnon osait porter sur ceux-ci une main téméraire.

Bientôt un navire sillonnait les flots de l'Hellespont, et ramenait à Chryse la fille du grand prêtre, que le roi d'Argos lui-même avait conduite à bord. Pendant ce temps, les Grecs offraient sur le rivage des sacrifices à Apollon.

Ce n'était pas alors que l'ancien maître de Chryséis pouvait négliger la vengeance qu'il méditait. A peine séparé de la jeune fille, il ne voulait pas sans doute que son ennemi goutât le charme attaché à la présence d'un être aimé.

« Allez à la tente d'Achille, dit-il à Eurybate et à Talthybius, ses deux hérauts; saisissez et amenez-moi la belle Briséis : s'il la refuse, je l'enlèverai moi-même, accompagné de nombreux soldats, et l'insulte en sera plus cruelle[1] »

Quand les hérauts, affligés de ce message, arrivèrent près des vaisseaux thessaliens, Achille, assis devant sa tente, éprouva un douloureux saisissement. Les envoyés d'Agamemnon ne purent trouver une parole, et Achille comprit ce que leur silence avait de sympathique. Les saluant avec bienveillance, il pria Patrocle, son fidèle ami, de chercher Briséis et de la remettre entre les mains d'Eurybate et de Talthybius auxquels il demanda d'être ses témoins devant les dieux, devant les hommes, devant Agamemnon, si jamais les Grecs avaient besoin de lui pour échapper à un cruel désastre. Mais lorsque la jeune compagne du prince thessalien eut suivi avec tristesse les hérauts qui devaient la conduire dans une tente étrangère, l'homme fort que jusqu'à ce jour nul mortel n'avait pu dompter, Achille fut vaincu par la douleur. Il s'éloigna et pleura.

A ce moment de faiblesse, comme l'enfant qui a besoin de secours et de consolation, il pensa à celle qui lui avait donné la vie, la néréide Thétis. Assis sur

1. *Iliade*, traduction de Dugas-Montbel, I.

le rivage, et contemplant l'océan aux flots écumeux, il étendit les mains, il invoqua sa mère !

« O ma mère, disait-il, puisque tu m'as enfanté pour vivre peu de jours, le roi de l'Olympe, Jupiter, qui lance le bruyant tonnerre, devait au moins m'accorder quelque gloire. Cependant il me laisse aujourd'hui sans honneur ; oui, le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, m'a outragé : car il m'a pris et s'est approprié le prix de ma valeur; c'est lui-même qui me l'a ravi[1]. »

Thétis qui, dans les gouffres de l'Océan, reposait auprès de son père, entendit la voix de son fils bien-aimé. Bientôt une vaporeuse apparition surgissait de l'onde; la main de la néréide effleurait avec tendresse le jeune héros, et Thétis disait au jeune prince :

« Pourquoi pleurer, mon enfant? quel chagrin s'est emparé de ton cœur? Parle, ne me cache rien, afin que nous sachions tous les deux de quoi il s'agit[2]. »

Achille savait que la déesse n'ignorait pas le motif de son désespoir; il lui dit néanmoins ce qu'elle souhaitait d'entendre. En provoquant cet épanchement, la mère n'avait-elle pas senti qu'elle soulage-

1. *Iliade*, I, traduction de M. Pessonneaux.
2. *Id.*, id., id

rait un cœur trop fier pour laisser voir à d'autres qu'elle, ses défaillances et ses meurtrissures?

Se souvenant qu'un jour Thétis avait délivré Jupiter enchaîné par les Immortels, Achille supplia la néréide de rappeler ce service au roi du ciel en lui demandant d'exaucer le fils de la déesse qui lui avait été secourable. Si profonde était la douleur du guerrier qu'elle l'aveugla au point de lui faire oublier le sentiment patriotique et le sentiment moral. Ce qu'Achille désirait obtenir de Jupiter, c'était que la victoire des ennemis de sa patrie vînt châtier tous les Grecs pour la faute de leur chef, et faire comprendre au souverain argien combien il avait eu tort de dédaigner le plus brave des Hellènes.

Thétis pleurait. Son cœur se brisait à la pensée que la vie de son fils serait aussi malheureuse que courte. Hélas! Achille ne pouvant compter sur l'avenir pour voir réparer les maux que lui apportait le présent, devait regretter plus amèrement encore son amour perdu, sa valeur inactive....

La néréide promit à son fils tout ce qu'il lui demandait.

Cependant le navire qui ramenait dans sa patrie la fille du grand prêtre, abordait à Chryse. Ulysse rendait la jeune vierge à son père, et celui-ci, le cœur pénétré de joie, attirait la miséricorde d'Apollon sur ceux que le dieu avait frappés à la prière même du pontife.

La peste cessa; mais un plus grand malheur vint menacer les Grecs. Thétis transmettait à Jupiter les vœux de son fils. Le roi du ciel se taisait d'abord : il redoutait le courroux de Junon, la divine reine d'Argos; mais, devant sa libératrice embrassant ses genoux, il fut vaincu, et lui accorda la grâce qu'elle implorait.

« Mais, ajouta-t-il, retire-toi maintenant, de peur que Junon ne te surprenne : j'aurai soin d'accomplir ce que tu souhaites; et, pour que tu n'en puisses douter, je te confirmerai ma promesse par un signe de tête; c'est de ma part, pour les Immortels, la marque la plus significative; car elle est irrévocable, infaillible, et ne reste point sans effet, la parole que j'ai confirmée par un signe de tête[1]. »

Et le poëte ajoute ces paroles que le ciseau de Phidias traduira dans toute leur majesté :

« Ainsi parla le fils de Saturne; et il abaissa ses noirs sourcils : les cheveux du dieu, tout parfumés d'ambroisie, s'agitèrent sur sa tête immortelle, et il ébranla le vaste Olympe[2]. »

Mais Junon avait tout su. Elle accabla Jupiter de mordants reproches. La colère et les menaces de son époux lui imposèrent silence, et la remplirent d'effroi.

1. *Iliade*, I, traduction de M. Pessonneaux.
2. *Id.*, id., id.

Vulcain, son fils, la supplia de ne point troubler les sereines régions de l'Olympe en y suscitant des querelles causées par lse hommes; illui rappela que le maître des cieux avait le pouvoir de précipiter de leurs siéges les dieux immortels, et que la mémoire du châtiment que lui avait infligé Jupiter quand il avait secouru sa mère, l'empêcherait de la défendre de nouveau. Junon sourit, et accepta de son fils la coupe qu'il lui tendait. Les efforts que fit le dieu boiteux pour servir le nectar à tous les habitants de l'Olympe, provoqua chez ceux-ci un accès de folle gaieté, qui dissipa la tristesse dont les avait remplis les sévères paroles de Jupiter.

Les derniers rayons du soleil éclairaient encore les joyeux festins des Immortels, bercés par le chant des Muses et la lyre d'Apollon.

Retirés dans leurs palais, les dieux dormaient, aussi bien que les guerriers. Jupiter seul veillait.

Désireux de satisfaire Achille, le maître de l'Olympe envoie au roi d'Argos, Onirus, dieu des songes, pour lui faire savoir en son nom que le jour même Troie sera prise par les Grecs, et que les prières de Junon ont gagné tous les dieux à la cause hellénique.

Agamemnon se lève, rassemble les chefs de l'armée, et leur redit les ordres de Jupiter; puis, pour éprouver les soldats, il annonce à ceux-ci que le roi des dieux lui commande de retourner à Argos. Il feint de regretter l'opprobre qui couvrira le nom grec lorsque la

postérité apprendra que les Hellènes ont dû reculer devant une armée infiniment moins considérable que la leur. Mais retraçant aussi les difficultés de la campagne entreprise, il évoque le souvenir des femmes et des enfants qui, au foyer domestique, attendent le retour des combattants.

Les soldats se précipitaient vers les vaisseaux. Mais, redoutant la gloire qui allait couvrir Priam et son peuple si les Grecs abandonnaient la vengeance d'Hélène, cette vengeance qui leur avait coûté tant de sang, Junon ordonne à Minerve de retenir les fuyards.

Animé par la sagesse céleste, Ulysse, roi d'Ithaque, assure aux Grecs que le chef de l'armée n'a voulu qu'éprouver leur courage et qu'il punira leur lâcheté. Cependant Ulysse comprend ce qu'il y a de douloureux à être sevré des joies de la famille :

« Je le sais, le voyageur qui depuis un mois seulement est éloigné de son épouse gémit auprès du navire que retiennent les tempêtes de l'hiver et la mer orageuse ; et nous, depuis neuf ans entiers, nous sommes arrêtés sur ces bords[1]. »

Le roi d'Ithaque rassure les soldats en leur rappelant que, au début de l'expédition, Calchas annonça, d'après l'apparition d'un prodige, que la dixième année du siége de Troie, cette ville tomberait au

1. *Iliade*, II, traduction de Dugas-Montbel

pouvoir des Hellènes. Que les Grecs persévèrent donc jusqu'à ce que se réalise la prédiction de l'augure.

Le vieux Nestor lui-même sent circuler en lui l'ardeur des combats. Il exhorte chacun des guerriers à ne rentrer dans sa patrie qu'après avoir vengé les pleurs d'Hélène ; et il menace de mort celui qui voudrait revoir son pays avant d'en avoir sauvegardé l'honneur.

A ce moment, déjà, Agamemnon regrettait d'avoir insulté Achille à cause d'une captive.

Remplis d'un généreux enthousiasme, les Grecs offrent des sacrifices aux Immortels. Le roi d'Argos, immolant un taureau à Jupiter, demande au souverain des dieux qu'avant les derniers rayons du jour, Ilion ait vu s'écrouler au milieu des flammes le palais de ses rois, et tomber dans la poudre les défenseurs de sa liberté.

Les guerriers se disposent au combat; Minerve soutien leur ardeur.

Pendant ce temps, les soldats du fils de Thétis, se livraient sur le rivage à des jeux militaires, et toujours leur chef pensait avec douleur à Briséis, avec colère au roi d'Argos.

Envoyée par Jupiter, Iris a informé les Troyens de la marche des Grecs; et les assiégés, s'élançant hors de leurs murs, se préparent sous la conduite d'Hector, fils de Priam, à recevoir et à repousser l'attaque de l'ennemi.

Le jeune prince dont le crime a causé la guerre, Pâris s'avance hors des rangs. Mais cet élan de courage ne tarde pas à s'évanouir devant la fougueuse attaque de l'homme que Pâris a outragé dans son caractère doublement auguste d'hôte et de chef de famille. Déjà surexcité avant la bataille par le désir de faire expier à l'ennemi l'enlèvement d'Hélène et les larmes de cette compagne chérie, Ménélas se précipite de son char. Il va châtier le ravisseur de sa femme.... Pâris a disparu !

Revenu dans les rangs des Troyens, le fugitif est accueilli par les justes et sévères reproches d'Hector, son noble frère : celui-ci regrette que Pâris ne soit pas mort avant son coupable hyménée. Pourquoi celui qui tremble devant l'ennemi, a-t-il enlevé cette belle Grecque, l'épouse, la sœur, d'hommes courageux? Qu'est donc la beauté sans la bravoure? Si Ménélas avait traîné dans la poussière le corps de Pâris, de quelle utilité eussent été à ce dernier et sa lyre et les dons de Vénus?

Pâris se courbe sous ce blâme qu'il a mérité. L'aiguillon de la honte lui fait vaincre la peur : le prince manifeste l'intention d'engager avec Ménélas un combat singulier qui décidera du sort des deux armées et de celui d'Hélène. Au vainqueur appartiendront la reine de Sparte et ses trésors.

Heureux de ce projet, Hector le soumet aux Grecs, et Ménélas y souscrit. Le premier époux d'Hélène

souffrait des maux que la défense de son honneur avait suscités aux hommes ; il lui tardait de les voir cesser.

Hélène était dans son palais. Ourdissant une longue toile de pourpre, elle y reproduisait les combats qu'avait provoqués sa faute.

Une femme s'approcha d'elle : c'était Iris sous les traits de Laodicé, l'une des filles de Priam. La messagère des dieux engagea Hélène à quitter sa demeure pour voir les Grecs et les Troyens, naguère avides de carnage, maintenant livrés à un silencieux repos.

« Cependant, ajouta la déesse, Pâris et Ménélas, cher à Mars, combattront pour toi avec leurs longues lances, et le vainqueur te nommera son épouse chérie[1]. »

Ce ne fut pas la compagne de Pâris qui répondit à cet appel : ce fut l'épouse de Ménélas. Iris lui fit éprouver l'ardent besoin de revoir le père de son enfant, les amis de sa jeunesse. C'était sa patrie et sa famille qu'elle allait de nouveau contempler sur la terre étrangère ! Elle se voila, elle sortit rapidement ; et pendant qu'elle quittait sa demeure, de douces larmes, jaillissant de ses yeux, prouvaient que déjà elle ressentait moins les âpres tortures du remords que la salutaire impression du repentir.

1. *Iliade*, III, traduction de M. Pessonneaux.

Suivie de deux de ses femmes, Hélène se rendit aux portes de Scées, sur la tour où s'étaient assis avec Priam les vieillards qui ne pouvaient plus combattre, mais qui savaient conseiller. A la vue d'Hélène, un murmure d'admiration et de vague effroi s'éleva de la grave assemblée. Les vieillards se disaient tout bas entre eux :

« Ce n'est pas sans raison que les Troyens et les Grecs valeureux supportent, pour une telle femme, tant de maux, et depuis si longtemps; elle est belle comme les déesses immortelles; mais, malgré sa beauté, qu'elle retourne dans les vaisseaux des Grecs, de peur qu'en restant davantage, elle ne perde et nous et nos enfants[1]. »

Le vieux roi appela avec tendresse sa bru auprès de lui, afin qu'elle pût reconnaître, parmi les Hellènes, ceux qu'elle avait aimés. Il la rassura, lui dit qu'il ne lui imputait pas les maux qui accablaient Ilion. Les dieux avaient décidé qu'il en fût ainsi! Puis Priam demanda à Hélène le nom d'un héros grec dont l'imposant aspect le frappait.

En vain la paternelle pitié du vieillard accueillait-elle la femme de Pâris : la conscience d'Hélène avait une voix plus puissante que l'indulgence de Priam. Le calme de l'innocence peut seul permettre à la

1. *Iliade*, III, traduction de Dugas-Montbel.

jeunesse de ne point baisser les yeux devant la majesté de l'âge et de la vertu.

Aussi, celle qu'Homère nomme la fille de Jupiter et la plus belle des femmes, ne répondait aux doux encouragements de son beau-père, qu'en lui exprimant la crainte respectueuse qu'il lui causait, et les remords qui l'accablaient au souvenir de sa faute. La question même que lui adressait Priam ravivait sa douleur. L'homme dont le roi désirait connaître le nom, était celui qui fut autrefois le beau-frère d'Hélène.

A la prière du vieillard, la princesse lui désigne successivement Ulysse, le prudent et rusé souverain d'Ithaque; Ajax qui domine tous les guerriers de sa tête altière, et que la jeune femme appelle le rempart des Grecs ; Idoménée enfin qu'entourent les chefs de la Crète. Mais le regard d'Hélène cherche inutilement Castor et Pollux, ses frères. Pourquoi ne sont-ils pas dans le camp grec? N'auraient-ils pas quitté Sparte pour aller reconquérir leur sœur? Peut-être sont-ils venus, peut-être s'éloignent-ils de leurs compagnons d'armes pour ne point voir rejaillir sur eux la honte de celle qui dut la vie à leur mère....

Hélène ne savait pas que si elle ne voyait point Castor et Pollux, c'est que la terre de leur riante patrie protégeait leur dernier sommeil.

Admirons ici la délicatesse d'Homère. Le roi d'Ilion ne prie pas la compagne de Pâris de lui mon-

trer Ménélas; et Hélène qui a été attirée sur la tour par l'espérance de revoir parmi ses amis son premier époux, et qui, sans doute, l'a déjà aperçu, Hélène ne l'indique point au père de son second mari.

L'arrivée d'un héraut interrompit cet entretien. Au nom des Grecs et des Troyens les plus illustres, le messager invitait Priam à venir sanctionner le traité d'où allait dépendre le sort des peuples rivaux.

Le roi d'Ilion parut au milieu des deux armées qui, prenant les dieux à témoin des serments qu'elles échangeaient, leur demandèrent que le parjure fût puni par sa mort, par celle de ses enfants, par la captivité de sa femme.

Priam ne put demeurer spectateur du combat où devait se jouer la vie d'un de ses fils. Il se retira. Le poëte devait du reste faire disparaître le vieux roi au moment où ses propres sujets, élevant les lois de la morale au-dessus de l'intérêt patriotique, allaient s'unir à leurs ennemis pour solliciter de Jupiter la mort de celui qui avait causé leurs communs malheurs.

Le roi du ciel semblait disposé à les satisfaire. Pâris, abattu, succombait si Vénus ne l'eût arraché au trépas en le transportant au sein de son palais.

Prenant les traits d'une femme âgée qui avait suivi Hélène de Lacédémone à Ilion, la belle déesse apparut alors à la reine de Sparte qui, entourée de nombreu-

ses Troyennes, n'avait pas quitté la tour. Vénus lui dit que Pâris l'attendait.

La princesse reconnut la perfide déité. Sa fierté se réveilla. Non, Hélène ne suivra pas celle qui l'a entraînée au mal. Une vie nouvelle s'ouvre maintenant pour la femme coupable : l'époux qu'elle a outragé consent à la recevoir après l'avoir reconquise. Avec une généreuse indignation, l'ancienne souveraine spartiate renvoie Vénus au protégé de celle-ci. Que la déesse oublie, si elle le veut, l'Olympe pour les régions inférieures de la terre; que l'immortelle se fasse l'esclave d'un homme, Hélène ne consentira pas à mériter jusqu'au mépris des Troyennes en se replaçant sous un joug honteux.

Le courroux et les menaces de Vénus l'emportent sur les nobles résolutions de la princesse. Hélène se tait. S'enveloppant de son voile et fuyant les regards des femmes d'Ilion, elle suit la déesse dans son palais. Cependant, se plaçant sur le siége que Vénus lui avance près de Pâris, elle dédaigne d'arrêter ses yeux sur le prince, et lui exprime ses regrets de ce qu'il n'ait pas péri sous les coups de Ménélas.

Mais Pâris prie Hélène de ne point déchirer son cœur par de semblables paroles; il attribue au secours de Minerve la victoire de son rival; il espère que, dans une autre rencontre, l'appui des Immortels ne lui manquera pas non plus; enfin le beau Troyen dit à sa compagne qu'il l'aime, qu'il l'aime plus que jamais....

Hélène avait tenté de sortir du gouffre où la passion l'avait jetée. Mais son courage n'obéit pas à son désir ; et, après s'être cramponnée à la corde de salut qui l'aurait retirée du précipice, elle défaillit, et retomba dans l'abîme.

Pendant ce temps Ménélas cherchait inutilement l'ennemi que lui avait dérobé Vénus ; mais la disparition de Pâris couronnait dignement la défaite de celui-ci. Agamemnon réclama donc Hélène, ses trésors, et le tribut des Troyens.

Les habitants d'Ilion avaient sur l'Olympe deux ennemies qui ne pouvaient se résoudre à les voir jouir d'une paix si facilement achetée : Junon et Pallas. La déesse du ciel exige la ruine de Troie; et, après une violente résistance de Jupiter, sa volonté l'emporte sur le courroux du roi des dieux.

Minerve fait violer la trêve à un défenseur d'Ilion; et cette perfidie ramène la guerre.

Aidée par la souveraine des Immortels, la Sagesse exalte et soutient les Hellènes contre les Troyens que secourent Mars, Apollon, Cypris. Diomède, l'un des chefs les plus intrépides de l'armée grecque, a blessé Énée, fils de Vénus et du pasteur Anchise. Mais sa mère veille sur lui. Elle l'enlace dans ses bras de neige, elle l'enveloppe dans les plis de son voile éclatant. Qui donc oserait donner le coup mortel à celui que protége la divine fille de Jupiter, la Beauté ! Qui, si ce n'est l'enfant de la fière race âryenne ? Le Gaulois ne pou-

vant atteindre ici-bas des dieux trop grands pour se mesurer avec lui, dirigeait ses flèches contre le ciel. L'Hellène n'hésite pas à frapper de sa lance la divinité ennemie qui se présente à lui sur la terre.

Blessée par Diomède, la déesse repousse et abandonne son fils. Elle se réfugie sur l'Olympe où l'accueillent les douces caresses de Dioné, sa mère, et les piquantes railleries de Minerve. La mordante ironie de Pallas provoque le sourire du maître de la foudre. Père indulgent, Jupiter rappelle à sa fille Vénus qu'elle doit demeurer étrangère aux luttes belliqueuses que dirigent Pallas et le farouche Mars.

Notre rôle n'est pas de décrire ici les combats pendant lesquels Agamemnon, cruel jusqu'à la lâcheté, empêche son frère d'épargner un ennemi vaincu et suppliant, et déclare que l'enfant attaché au sein maternel doit être frappé lui-même.

Dirigés par Hector, les Troyens, après avoir fait reculer les Grecs, pliaient à leur tour sous l'attaque de Diomède, quand Hélénus, fils de Priam, excita son frère Hector à ranimer le courage des phalanges. Il lui conseilla aussi d'aller dans Ilion et d'engager les Troyennes à prier Minerve pour leur ville, pour elles-mêmes, pour leurs enfants.

La promptitude avec laquelle Hector s'élança de son char pour enflammer le zèle de ses soldats avant de retourner à Ilion, ne décèle-t-elle pas que l'homme

austère et brave, saisissait avec ardeur l'occasion de revoir sa mère, sa femme, son enfant !

Vers les portes de Scées, près du hêtre que désigne le poëte, Hector fut entouré par les Troyennes accourues à sa rencontre. Il venait du champ de bataille, il pouvait donc leur dire si la mort avait épargné ou frappé leurs fils, leurs pères, leurs amis, leurs époux.... Elles l'interrogeaient.... Mais, à leurs questions, il ne répondit que par un ordre dont elles purent comprendre le sens alarmant : il leur commanda d'implorer les dieux. La prière ! Ah ! sous tous les cieux, c'est la part bénie de la femme ! Lorsque ceux qu'elle aime se sont arrachés de ses bras pour courir aux armes, elle s'effraye d'autant plus des périls qui les attendent, qu'elle ne peut s'y exposer avec eux. Mais une suprême ressource lui reste pour les protéger : l'appel à la Providence; et c'est là le bouclier dont elle les couvre ! Pendant que l'homme combat, la femme prie.

Le prince entra dans les palais royaux, entourés de portiques. En face des cinquante appartements occupés par les fils et les brus de Priam, s'en trouvaient douze autres qui, situés dans les cours intérieures que l'on réservait aux filles du roi, étaient destinés aux gendres du souverain et à leurs compagnes.

Dans la partie du palais habitée par ses sœurs, Hector rencontra Hécube, sa mère, qui allait chez Laodicé, la plus belle des princesses auxquelles elle donna

la vie. La reine arrête le jeune guerrier ; le nom de ce fils bien-aimé s'échappe de ses lèvres ; puis, elle a peur, elle pense que les Grecs sont aux portes de la ville, et que, si leur redoutable ennemi fuit devant eux, c'est pour se réfugier auprès de Jupiter, la seule puissance vers laquelle un héros ne craigne pas de lever des mains suppliantes ! Et le croyant vaincu, elle le berce de ses plus caressantes paroles ; le croyant épuisé, elle veut le fortifier en lui présentant un vin si doux qu'elle en compare la saveur à celle du miel. Qu'il en boive donc après en avoir offert des libations aux dieux ! Qu'il reprenne ainsi sa vigueur, celui qui a déjà tant combattu et tant souffert pour les habitants d'Ilion !

Hector résistait. Loin de le stimuler, cette liqueur l'affaiblirait. Et d'ailleurs, comment oserait-il en offrir les prémices à Jupiter ? Ses mains sont souillées par la poussière des combats et par le sang qu'elles ont versé : il ne peut donc les lever vers le ciel. Mais transmettant à Hécube le conseil d'Hélénus, il la prie de se diriger avec les plus respectables Troyennes, vers le temple de Pallas, d'immoler des victimes à la déesse, de lui offrir le plus grand et le plus beau de ses voiles. Ce n'est pas tout encore ! Qu'elle promette à Pallas de lui sacrifier douze génisses d'un an et qui jamais n'ont été placées sous le joug, si Troie est sauvée, si les épouses et les enfants des guerriers échappent au sort funeste dont les menace Diomède !

Quant à Hector, il annonce à la reine qu'il se rend auprès de Pâris, le lâche qu'il voudrait voir précipiter dans le sombre Adès.

Hector réussira-t-il à ramener sur le champ de bataille le prince qui s'abandonne à ses molles habitudes, pendant que les sujets et les alliés de son père meurent pour lui? Parviendra-t-il à faire circuler dans ses veines la flamme du courage? Peut-être!

Hécube n'avait pas répondu à son fils lorsque celui-ci, obéissant à un sentiment d'indignation, avait souhaité la mort d'un frère qu'il aimait cependant.... Hélas! la reine était la mère de l'un et de l'autre!

Elle retourna dans son palais.

Pendant que, obéissant à la princesse, ses femmes allaient réunir les Troyennes, Hécube pénétra dans la chambre odorante où étaient déposés les voiles travaillés par les captives phéniciennes que le ravisseur de la belle Grecque avait ramenées de Sidon. Sous ces merveilleux tissus, s'en trouvait un qui les surpassait tous par son étendue et par la variété de ses broderies. Hécube le prit; et, accompagnée des plus vénérables femmes d'Ilion, elle porta ses pas vers l'acropole sur le sommet de laquelle s'élevait le temple de Pallas.

Théano, femme d'Anténor, livra l'accès de la demeure sacrée à la reine et à sa suite. Par la volonté des Troyens, elle était la prêtresse de Minerve. Épouse

dévouée, elle avait prouvé quels inépuisables trésors de miséricorde renferme le cœur de la femme, en chérissant à l'égal de ses propres enfants, Pédée, fils d'Anténor, mais d'une autre mère qu'elle [1].

Pédée, mortellement atteint, gisait alors sur le champ de bataille, et les fils de Théano luttaient encore.... Eux aussi étaient destinés à tomber sous les coups des Hellènes!

En déposant le voile d'Hécube sur les genoux de la statue qui représentait Pallas, en implorant la déesse vers laquelle les Troyennes tendaient les mains avec désespoir; en la suppliant d'épargner Troie, les épouses et les enfants des guerriers dardaniens; la prêtresse ne dut-elle pas trahir par l'accent de sa prière, ses douleurs et ses angoisses maternelles?

Minerve vit froidement à ses pieds, ces femmes, ces mères, gémissantes, éperdues. Elle demeura inflexible comme la statue devant laquelle les Troyennes lui adressaient leurs vœux.

Sur le même sommet où était situé le temple de Pallas, s'étendaient aussi les somptueux palais que s'était fait construire Pâris.

Hélène et son second époux se tenaient dans leur chambre. La princesse, entourée de ses femmes, surveillait leurs travaux. Pâris polissait les armes qui

1. *Iliade*, V.

servaient, sinon d'instrument à son courage, au moins de parure à sa beauté.

Un guerrier entra dans cette pièce. La pointe d'airain qu'un cercle d'or retenait à sa longue lance, projetait un lumineux éclat. Cette arme n'était pas inactive : c'était la lance d'Hector !

Devant les reproches et l'appel de son frère, Pâris reconnut sa faute, et promit de la réparer. Il avoua qu'au même moment Hélène l'exhortait avec douceur à se battre. Il suivrait ce conseil.

Hector se tut.

Hélène prit alors la parole. Que de déchirants aveux elle laisse échapper! La femme coupable a regretté de n'avoir pas goûté le calme du trépas, alors qu'innocente, elle en pouvait jouir! Elle a regretté à la fois l'opprobre de son crime et la bassesse de l'homme qui l'a entraînée au mal! Quelle espérance lui reste-t-il? Celle de voir périr le lâche à qui elle a sacrifié l'honneur et la joie de son premier foyer, la paix et la sécurité de sa seconde patrie. Que pourrait-elle d'ailleurs attendre de l'avenir? Ne sait-elle pas qu'elle ne pourra jamais reconquérir le respect d'elle-même ni l'estime du monde, et que, de siècle en siècle, la tache imprimée sur son nom et sur celui de son complice, sera ravivée par les discours des hommes?

Hector répondit avec bonté à la fraternelle confiance d'Hélène. Sévère pour le vice, il savait pardonner au repentir. Cependant il lui tardait de dilater dans une

plus pure atmosphère, son âme oppressée sans doute par les douloureux spectacles qui le poursuivaient depuis les horreurs de la bataille jusqu'aux hontes de sa propre famille. Il avait hâte de respirer, pour la dernière fois peut-être, la paix de son chaste foyer; et après avoir demandé à Hélène de réveiller le courage de son frère, il sortit.

Hector ne vit point dans son palais Andromaque, sa belle compagne. Où était-elle? S'était-elle rendue chez l'une des femmes qui devaient le mieux comprendre ses angoisses, chez une sœur ou une belle-sœur de son époux? Ou bien, dans le temple de Minerve, priait-elle pour ceux que menaçait le courroux de la déesse? Hector interrogeait les suivantes de la princesse.

Mais la première de ces femmes répondit au guerrier qu'Andromaque n'était ni auprès d'une de ses parentes, ni même aux genoux de Pallas. Elle avait appris que les Troyens allaient succomber; et, folle de terreur, accompagnée de la femme qui allaitait son enfant, elle s'était précipitée vers la haute tour d'Ilion. De là son regard pouvait embrasser le champ de bataille, y découvrir même l'homme pour qui elle tremblait et le voir enfin ou combattre ou expirer!

Quel moment solennel et touchant que celui où Hector et Andromaque se rencontrent aux portes de Scées! L'orgueil du père se trahit avant même la tendresse de l'époux. Hector sourit à son fils avant

d'avoir remarqué les pleurs de sa jeune compagne. Mais une main adorée se pose sur sa main et lui rappelle la présence d'Andromaque. Il entend sa femme lui reprocher la témérité avec laquelle il compromet, en même temps que sa vie, la vie de l'épouse, la vie de l'enfant, qui tous deux puisent dans son souffle leur existence. La mort d'Hector ne laissera plus à Andromaque qu'une espérance : celle d'être ensevelie sous cette terre sur laquelle il est si pénible de marcher. Et quelle consolation resterait à la veuve ! Retournerait-elle dans les vertes forêts de l'Hypoplacie, son pays natal ? Rentrerait-elle de nouveau dans les bras qui protégeaient son enfance ? Mais où est maintenant son père ? Où irait-elle le chercher ? Dans le monument que lui éleva Achille, son vainqueur, son meurtrier, et autour duquel les nymphes des montagnes plantèrent des ormeaux ? Un peu de cendre, c'est là tout ce qui reste d'Éétion, le roi cilicien, le père d'Andromaque. Et les frères de la jeune femme, pourraient-ils la défendre ? Hélas ! elle se souvient du jour où les sept fils d'Éétion menèrent au pâturage leurs bœufs et leurs blanches brebis.... Ce jour-là, ils ne revinrent pas.... Achille les avait tués. Mais Andromaque avait une mère dont le redoutable Thessalien avait fait sa captive, et que depuis il avait échangée contre une forte rançon. La reine de l'Hypoplacie était rentrée dans ses foyers déserts.... Elle s'y était glacée sous l'étreinte de la mort....

« Hector, dit soudain Andromaque, tu es pour moi mon père, ma vénérable mère, tu es aussi mon frère, ô toi, mon époux brillant de jeunesse! prends donc pitié de ma douleur, reste au sommet de cette tour, ne laisse pas ton épouse veuve, et ton enfant orphelin[1].... »

Elle sait, la noble femme, que la place de son mari est au lieu du péril. Aussi essaye-t-elle de se persuader, de lui persuader à lui-même que, de la défense des portes de Scées, dépend le salut d'Ilion ...

Hector demeure inflexible. Il souffre des angoisses d'Andromaque ; mais il ne se résignera jamais à porter au front la flétrissure de la lâcheté devant les Troyens et leurs vertueuses compagnes. Et ce n'est pas seulement la crainte de l'opprobre qui le pousse au premier rang des combattants; c'est l'élan de son cœur, de son cœur qui lui crie de soutenir sa gloire et celle de son vieux père. La gloire ! c'est là tout ce qu'il peut attendre de cette guerre dont un triste pressentiment lui révèle l'issue. Ah ! dans l'avenir, il voit sa patrie détruite, son père, ses frères, ses concitoyens massacrés; sa mère, courbée sous le double poids de l'âge et du malheur.... Et cependant aucune de ces calamités ne déchire son âme comme le sort réservé à Andromaque quand la jeune femme sera brutalement entraînée vers les navires des Grecs,

1. *Iliade*, VI, traduction de Dugas-Montbel.

quand, esclave, elle tissera de la toile pour l'étrangère d'Argos ; quand elle, l'épouse jusqu'alors abritée par le foyer domestique, elle n'aura même pas la liberté de cacher ses larmes, et devra aller en gémissant vers les fontaines de Messéide ou d'Hypérée, pour y puiser l'eau destinée à ses maîtres !

Pendant qu'il évoquait ces cruelles images, Hector perdait ce calme sévère qu'il devait à sa force morale. Il ne maîtrisait plus sa douloureuse indignation.

« Alors, poursuivait-il, en voyant couler tes larmes, chacun dira : C'est donc là cette épouse d'Hector, qui fut le plus vaillant des guerriers troyens quand ils combattaient autour d'Ilion ; c'est ainsi qu'ils parleront tous, et tu sentiras renaître plus vivement tes peines en songeant à l'époux qui seul pouvait t'arracher à l'esclavage : mais que je meure, et que la terre amoncelée couvre mon corps, avant que je sois témoin de tes cris et de cet outrage[1]. »

Hector fit quelques pas et tendit les mains à son fils. Son casque d'airain, l'ondoyante et fière aigrette qui le surmontait, effrayèrent l'enfant qui se cacha en criant dans le sein de sa nourrice. Malgré leur chagrin, les deux époux sourirent. Hector déposa son casque sur le sol ; ses lèvres s'appuyèrent sur la

1. *Iliade*, VI, traduction de Dugas-Montbel.

frêle créature qu'il berça dans ses bras; et pendant qu'il tenait son fils, il pria les dieux.

Comme pour atténuer la désolante impression que ses dernières paroles avaient dû causer à sa femme, il suppliait les Immortels de rendre son enfant plus vaillant que lui-même; et de permettre qu'à la vue de ce fils victorieux, les tressaillements de l'orgueil maternel fussent encore réservés à Andromaque!

S'approchant de sa femme, il lui remit comme un dépôt sacré, cet enfant, espoir de l'avenir! Andromaque prit son fils dans ses bras; et de même que le rayon de soleil qui se joue parmi les pluies d'orage le sourire de la jeune mère se mêla aux pleurs de l'épouse.

En regardant Andromaque, Hector s'émut; il lui tendit affectueusement la main, la pria de se calmer, lui rappela que la mort ne pourrait le toucher avant l'heure marquée par le destin ; puis il lui conseilla de rentrer dans son palais et de s'y livrer à ses paisibles travaux.

Tout en la rassurant ainsi, Hector reprit son casque. La princesse s'éloigna ; mais souvent elle se retourna pour revoir celui que ses yeux ne distinguaient plus qu'à travers un nuage de larmes.

Hector allait regagner le théâtre du combat lorsque Pâris le rejoignit. Sous l'appareil guerrier la beauté de l'époux d'Hélène répandait un divin prestige. Pâris s'excusait de son retard; mais le noble cœur d'Hector

pardonnait à l'indolence du prince une faute qu'il ne voulait pas attribuer à la lâcheté du soldat.

Les deux frères coururent au combat ; et, surexcités par le désir d'élever un jour vers les dieux cette *coupe libre* qu'Hector aspirait à leur offrir, ils promenèrent la mort dans les rangs ennemis.

Suivant une inspiration divine que lui révèle son frère Hélénus, Hector provoque l'un des Grecs à un combat singulier. Parmi ceux qui relèvent ce défi, le sort désigne Ajax pour l'adversaire d'Hector. Ce duel est une de ces luttes vraiment chevaleresques auxquelles les antiques poëtes indiens nous ont habitués, mais dont Homère est trop avare. Hector désirant que, s'il succombait, son bûcher fût entouré par les Troyens et par leurs femmes, a mis pour condition essentielle de ce combat, que le corps du vaincu serait rendu aux siens ; et les deux adversaires, après une lutte que la nuit interrompt, se quittent en échangeant des présents. Quand ils se mesurèrent, ils s'estimaient déjà : en se séparant, ils s'aimaient.

Dans la soirée, les Troyens assemblés au sommet de l'acropole d'Ilion et sous les portiques royaux, se livrent à de bruyants débats. Anténor leur propose de vendre aux Grecs Hélène et ses trésors. Quelle gloire pourrait être réservée à une nation qui continue la guerre au mépris d'un traité !

Pâris s'irrite de ce conseil. Aveuglé par son coupable amour, peu lui importe que le poids de sa faute

écrase sa famille et sa patrie. Il gardera sa femme! Quant aux trésors qu'il enleva avec Hélène, il les rendra en y ajoutant de ses propres richesses.

A l'aurore, le héraut Idæus redit aux Grecs la proposition de Pâris ratifiée par Priam. Les Hellènes se turent; mais Diomède pressentant que cette offre prouvait l'agonie d'Ilion, s'écria qu'elle devait être refusée. Toutefois les deux peuples conclurent une trêve pour ensevelir leurs morts.

La guerre va recommencer. Jupiter assemble les Immortels sur l'un des hauts sommets de l'Olympe. Il leur défend avec une sombre énergie de participer désormais aux luttes des Grecs et des Troyens, et menace des plus terribles châtiments les dieux qui lui désobéiraient.

Frappés de stupeur, les Immortels gardent le silence. Enfin la Sagesse ose faire entendre sa voix à la Puissance souveraine. Avec un noble mélange de douceur et de fermeté, elle lui dit que les dieux reconnaissent sa force indomptable; mais qu'ils ont pitié de ces vaillants Hellènes que fait périr une cruelle destinée. Aussi, tout en ne combattant plus au milieu d'eux, ils leur inspireront encore une pensée de salut.

Le dieu de la foudre sourit, et déclare que ses paroles n'étaient pas dirigées contre Minerve, la fille bien-aimée dont il connaît le cœur et qu'il assure de sa bienveillance; puis, montant sur son char, il s'élance sur le Gargare qui, situé au sud-est de l'Ida,

forme le sommet de cette montagne sacrée [1]. De là il contemple Ilion et le camp hellénique.

Les Grecs reculent, effrayés par les éclats de la foudre que lance le roi du ciel et par l'impétueuse attaque d'Hector, d'Hector qui fait fuir jusqu'à Diomède, d'Hector qui ne permettra pas que les Troyennes deviennent les esclaves du guerrier qu'elles redoutent.

Il poursuit les Hellènes, il veut incendier leur flotte et les frapper eux-mêmes. Sa voix aiguillonne ses coursiers :

« Xanthe, Podarge, Aëthon, et toi, généreux Lampus, voici l'instant de me payer les soins que vous prodigue Andromaque, la fille du magnanime Éétion ; elle qui vous présente le pur froment, et, pour vous désaltérer, prépare le vin avec abondance, même avant de songer à moi, fier d'être son jeune époux. Poursuivez donc l'ennemi ; hâtez-vous [2],... »

Junon s'émeut du danger que courent les Grecs, et le mouvement d'indignation qui l'agite fait trembler l'Olympe. Plutôt que de voir périr ses protégés, elle brave le courroux de Jupiter. Elle tente de s'assurer le concours de Neptune ; mais celui-ci accueille ses avances par un sévère refus.

1. Cf. Texier, *Asie Mineure*.
2. *Iliade*, VIII, traduction de Dugas-Montbel.

Les Grecs s'étaient retirés dans l'enceinte fortifiée qu'ils avaient élevée pour protéger leur flotte et leur armée. Ils étaient perdus si Junon n'avait suscité à leur chef la pensée de réveiller leur zèle. Le souverain d'Argos suit cette inspiration; et, par ses larmes, obtient de Jupiter que moins de sang grec rougisse le sol.

Les Hellènes franchissent l'enceinte où ils s'étaient retranchés; mais, après d'héroïques efforts, ils reculent de nouveau, ils reculent jusqu'à leurs navires, toujours poursuivis par Hector et jetant vers le ciel des cris de détresse.

A ce spectacle, Junon et Pallas, oubliant toute prudence, se disposent à se jeter dans la mêlée. Déjà elles sont aux portes de l'Olympe quand Iris leur transmet les redoutables menaces que, du sommet de l'Ida, leur adresse le maître de la foudre. Elles obéissent avec tristesse, et quand elles revoient Jupiter, elles l'entendent déclarer qu'Hector ne cessera de vaincre qu'au jour où Achille combattra.

La nuit vient empêcher Hector de consommer la ruine des Grecs. Quand le combat a cessé, le jeune héros dardanien, ne voulant pas rentrer dans Ilion, charge les hérauts d'y porter ses ordres. Que les habitants de Troie prémunissent contre une invasion possible leur cité privée de ses défenseurs; et que les jeunes épouses des guerriers concourent à cette tâche en éclairant leurs demeures par de grands feux.

Agamemnon ne pensait pas alors à attaquer Ilion. Loin de là, il voulait fuir; mais d'après les conseils de Nestor, il réunit à un festin les chefs de l'armée grecque.

Le vénérable roi de Pylos prend la parole. Il sait que les princes assemblés doivent leur respect à leur chef suprême; mais en revanche, celui-ci leur doit sa déférence; et quand ils émettent une idée utile, son devoir est d'y souscrire. Le vieillard n'hésite donc pas à donner au roi des rois un conseil salutaire qui le fait réfléchir depuis le jour où Agamemnon a enlevé la captive d'Achille. Nestor exprime le vœu qu'une réparation soit offerte au héros qui, contre le gré des Hellènes, a reçu cet outrage.

L'attitude du roi d'Argos est touchante et digne, et sa conscience domine son orgueil :

« Vieillard, répond-il, tu n'as point trahi la vérité en rappelant mes fautes; je fus coupable, je ne le nie point [1]. »

Il ne cache plus son admiration pour l'homme qu'il feignait naguère de mépriser; et en avouant le mal qu'il lui a fait, il cherche à le réparer. Il offrira au prince thessalien sept trépieds, dix talents d'or, vingt vases éclatants, douze chevaux, brillants vainqueurs des courses; sept femmes lesbiennes, et, avec ces

1. *Iliade*, IX, traduction de Dugas-Montbel.

belles captives, Briséis, Briséis qu'il a toujours respectée. Et lorsque Troie sera conquise, Achille pourra remplir d'or et d'argent ses vaisseaux ; il aura le droit de choisir celle des femmes enlevées qui, après Hélène, l'emportera sur toutes par la beauté. Puis, si Agamemnon revoit son royaume, il mariera l'une de ses filles à Achille qu'il traitera comme son fils ; et loin de demander au prince les dons nuptiaux, il donnera à son enfant une dot si splendide que jamais fille n'en reçut de son père une semblable. De plus, il détachera de son royaume sept petites cités assises sur les bords de la mer, et en remettra la souveraineté à son gendre. Qu'Achille s'apaise donc, et qu'il ne soit pas inexorable comme le roi des enfers.

Phénix, Ajax et Ulysse, les plus chers compagnons d'Achille, vont soumettre à leur ami les propositions de leur chef.

Achille chantait sur la lyre les exploits des héros, et par ses accents et ses accords, apaisait le trouble de son âme.

Il reçoit avec une affectueuse cordialité les princes qu'il atoujours particulièrement aimés. En vain cependant Ulysse lui apprend-il le malheur des Grecs, en vain lui déclare-t-il que lui seul peut les arracher à la mort, en vain lui retrace-t-il le repentir d'Agamemnon, Achille demeure implacable. Il n'a que trop combattu pour les femmes des Atrides ! L'offense que le roi d'Argos cherche à venger sur les Troyens,

n'est-elle pas la même que celle qu'il a faite à Achille? Briséis ne lui a-t-elle pas été ravie comme Hélène à Ménélas?

« Seuls, de tous les mortels, les Atrides chérissent-ils leurs épouses? L'homme sage, prudent, aime la sienne et la protége ; et moi aussi, du fond de mon cœur, j'aimais cette femme, quoiqu'elle fût ma captive[1]. »

Insensible aux dangers que courent ses compatriotes, Achille lancera son vaisseau à la mer dès le lendemain. Il retournera dans sa patrie ; il y retrouvera ses grands biens ; il y emportera le butin et y emmènera les captives que lui ont valu ses faits d'armes. Quant à Briséis, elle ne lui appartient plus. Il dédaigne donc les présents du souverain d'Argos ; et, fussent-ils incommensurables, il les mépriserait de même. Il repousse aussi l'hymen que lui propose son ennemi. Non, il n'épousera pas une fille du roi des rois, fût-elle belle comme Vénus, intelligente comme Minerve. C'est à son père qu'Achille demandera une compagne.

« Dans Hellas et dans Phthie, il est de jeunes beautés, filles des héros qui veillent au salut de nos villes; c'est parmi elles que je veux choisir une femme chérie. Mon cœur, autrefois avide de gloire, aujourd'hui

1. *Iliade*, IX, traduction de Dugas-Montbel.

désire avec ardeur s'unir par de chastes nœuds à une sage épouse, et je veux jouir en paix des richesses qu'a recueillies mon vieux père [1]. »

Quelle grâce et quelle douceur dans les aspirations d'Achille vers le bonheur conjugal! Certes, le ressentiment de l'orgueil blessé n'y est pas étranger; mais enfin, en cessant de vivre de l'existence factice que créent les occupations belliqueuses, le soldat a fait place à l'homme; et cet homme s'est dit qu'il était d'autres émotions que celles de la bataille, d'autres joies que celles du triomphe, d'autres vertus que la valeur guerrière. Achille a rêvé à sa montueuse et verdoyante patrie; à son père chargé d'ans, à la fiancée enfin qui, fille d'un héros, lui donnerait un cœur digne de s'appuyer sur le sien!

Par sa mère Thétis, Achille sait aussi quelles sont les deux destinées entre lesquelles il devra choisir. S'il combat encore devant Troie, sa vie sera courte, mais son nom vivra à jamais! S'il rentre dans son pays, de longues années lui sont encore réservées, mais les hommes l'oublieront. La gloire ou le bonheur s'offre à lui : c'est le bonheur qu'il préfère.

La résolution du jeune Thessalien n'est ébranlée ni par les pleurs et les tendres instances du vieux Phé-

Iliade IX, traduction de Dugas-Montbel.

nix qui rappelle au prince avec une touchante naïveté, les soins qu'il prit de son enfance ; ni par les reproches d'Ajax qui ne conçoit pas comment, pour le rapt d'une seule captive, Achille peut mépriser l'amitié de ses compagnons d'armes, et refuser la compensation qu'ils lui promettent.

Le fils de Thétis reconnaît qu'Ajax lui parle le langage de la raison ; mais il ne peut dompter sa colère quand il se souvient de l'humiliation que lui a publiquement infligée le roi d'Argos.

Phénix demeura auprès d'Achille qui l'avait invité à ne plus se séparer de lui. Ajax et Ulysse repartirent pour annoncer aux Grecs l'insuccès de leur démarche. Lorsque Ulysse eut mandé aux Hellènes la réponse du prince thessalien, un douloureux silence accueillit ses paroles. Diomède seul osa exciter les guerriers à suppléer par leur valeur à l'absence de celui qui d'ailleurs reviendrait.

Les rois applaudirent à ce généreux élan; ils firent des libations, et regagnant leurs tentes, ils purent s'endormir.

Le lendemain, Agamemnon, Diomède, Ulysse, étaient blessés. Hector franchissait les fortifications du camp hellénique.

Repoussé et blessé par Ajax Télamonien que favorise l'astucieux concours de Junon, Hector, sauvé par Apollon que lui envoie Jupiter, pénètre pour la seconde fois dans le camp grec. Jetant à ses soldats des paroles

de feu, l'époux d'Andromaque leur rappelle que s'ils périssent en repoussant les Hellènes loin de Troie, leurs femmes, leurs enfants, leurs biens seront sauvés. Oui, il peut tomber, celui qui par sa mort assure la gloire de son nom, la liberté de son pays, l'honneur de son foyer !

Les Grecs se sont réfugiés près de leurs navires. Au nom de leurs épouses, de leurs enfants, de leurs vieux pères, de toutes ces familles où peut-être la mort a déjà moissonné, Nestor les conjure de redouter l'opprobre de la fuite.

Malgré les efforts surhumains que tentent les Hellènes pour éloigner de leurs vaisseaux les vainqueurs, Hector saisit par la proue un beau navire. A son ordre, un Troyen va y mettre le feu. Ajax blesse ce dernier, mais il ne fait que retarder l'embrasement de la flotte.... Les vieilles races triompheraient-elles des peuples nouveaux ? L'heure approche-t-elle où Troie dira : — Une jeune nation s'est heurtée contre moi. Un instant elle a réussi à m'ébranler ; mais, par ce choc, elle s'est brisée elle-même, elle s'est pulvérisée. Moi, la cité antique, je règne toujours ; et à mes pieds circule l'onde amère où s'est perdu ce qui restait de mon orgueilleuse ennemie : un peu de cendre ! —

Le vaisseau est en proie aux flammes.... Mais au milieu de leur triomphe, les Troyens reculent, effrayés. Ils ont vu s'avancer à la tête des phalanges thessaliennes, le char d'Achille ; et, sur ce char, ils

ont remarqué un guerrier revêtu des armes du héros. Ils ont reconnu le fils de Thétis.

Ce n'était pas lui cependant. Mais, touché des pleurs que répandait Patrocle sur le désastre des Grecs, il avait consenti à se faire remplacer par son ami. Son cœur souffrant n'avait pas encore pardonné; Achille regrettait toujours Briséis. Trop fier pour reprendre sa captive au prix d'une concession personnelle, il espérait toutefois qu'il devrait à la victoire que pourrait remporter Patrocle, le bonheur d'être réuni à sa douce compagne.

Il avait dit à son fidèle compagnon de se borner à repousser des vaisseaux les Troyens, mais de ne point les poursuivre jusqu'à leurs remparts. Achille savait par sa divine mère, que la gloire de prendre Ilion ne serait point réservée à Patrocle, fût-il même aidé par lui ; mais Thétis, lui épargnant de cruelles angoisses, ne lui avait pas appris que son ami, l'esprit troublé par Jupiter, oublierait ses conseils, et devrait la mort à cette imprudence. Elle lui avait seulement fait savoir que le plus brave des Thessaliens tomberait dans un combat [1].

Ce ne fut que lorsque Achille vit les Grecs fuir de nouveau en désordre qu'il craignit que cette dernière prédiction ne concernât Patrocle.

Anxieux, il se livrait à de sombres pressentiments.

1. Cf. *Iliade*, XVII et XVIII.

Tout à coup Antiloque, fils de Nestor, se présente à lui, et, le visage inondé de pleurs, lui annonce que son ami ne reviendra plus.

Étendu sur la terre et entouré de ses captives défaillantes, Achille soupirait et sanglotait quand Thétis entendant ses gémissements, accourt auprès de lui avec les néréides. Ni les caresses ni les larmes maternelles ne peuvent apaiser la douleur d'Achille. Le héros n'a plus d'espoir que dans le tombeau, à moins qu'en vivant il ne venge Patrocle par le meurtre d'Hector.

« O mon fils, dit la déesse en pleurant, tu touches à ton dernier jour si tu exécutes ce projet, car ton trépas doit suivre de près celui d'Hector.

— Eh bien ! mourons, s'écrie le prince, puisqu'il m'était réservé de ne pouvoir secourir mon ami malheureux[1]. »

En pensant que c'est sa rancune contre le roi d'Argos qui a causé la mort de Patrocle, Achille maudit la colère qui l'a retenu dans l'inaction pendant que son ami périssait. Il refusait de combattre les ennemis d'Agamemnon ; il brûle à cette heure de se mesurer avec le vainqueur de Patrocle. Il veut que le désespoir des Troyennes témoigne de son retour parmi les Grecs.

Iliade, XVIII, traduction de Dugas-Montbel.

Il oublie que ses armes ont été prises par Hector sur le cadavre de Patrocle. Pendant que la néréide allait demander à Vulcain une armure pour Achille, Iris, envoyée par la reine du ciel, apparaissait au jeune Thessalien, et l'exhortait à délivrer le corps de son ami, ce corps que se disputaient les Grecs et les Troyens, et auquel Hector réservait de cruels outrages. Et, comme Achille s'écriait que, sans armes, il ne pourrait combattre, la déesse lui déclarait que sa vue seule disperserait les Troyens.

Alors Achille se lève. Pallas répand sur sa tête un éclat fulgurant. Il se dirige vers les fortifications, s'arrête sur les bords du fossé ; et à l'aspect de la transfiguration du héros, au bruit de ses cris rendus plus vibrants encore par la voix de Minerve, l'ennemi fuit par trois fois.

Le corps de Patrocle était sauvé. Les Grecs le portaient sur un lit funèbre qu'Achille suivait en pleurant.

Le lendemain la néréide apportait à son fils une armure que Vulcain avait forgée pour le jeune héros. Heureux de posséder enfin l'instrument de sa vengeance, Achille redoutait cependant de laisser le corps de son ami livré à la corruption ; mais Thétis, après lui avoir promis qu'elle conserverait à ce cadavre une inaltérable beauté, l'engagea à se réconcilier avec le roi d'Argos, et à se munir de la force morale qui soutient l'homme dans les combats.

Ce fut au milieu de l'assemblée des Grecs qu'Achille et Agamemnon se revirent. L'entrevue fut grave, émouvante.

« Atride, dit le fils de Thétis, ce que tous les deux nous faisons aujourd'hui, nous aurions dû le faire, malgré notre douleur, lorsque dans notre âme irritée s'alluma un vif courroux pour une captive. Ah ! plût aux dieux que, dans mes vaisseaux, Diane l'eût frappée de ses flèches le jour où je l'enlevai, après avoir détruit la ville de Lyrnesse! Tant de Grecs vaincus par des mains ennemies n'auraient pas mordu la poudre durant les jours de ma colère : c'était favoriser Hector et les Troyens. Ah! sans doute, les Grecs se ressouviendront longtemps de nos funestes discordes. Mais, quels que soient nos chagrins, oublions le passé[1].... »

A la noble franchise de cet aveu, à l'émotion contenue avec laquelle Achille exprimait ses regrets, on devine que la voix du pardon se faisait entendre aussi bien dans le cœur que sur les lèvres du jeune Thessalien. Parfois l'homme, irrité d'une injustice, ne croit pas qu'il existe de plus grandes souffrances que les siennes. Sa douleur augmente à ses yeux l'étendue de sa blessure, et son ressentiment envenime sa plaie. Mais qu'il vienne à être mortellement frappé

1. *Iliade*, XIX, traduction de Dugas-Montbel.

dans ses meilleures affections, alors il s'étonne d'avoir pu se croire malheureux avant de l'avoir été réellement. Il se dit que le trépas d'un être aimé est le seul désastre qui ne se puisse réparer sur la terre. C'est de cette heure seulement qu'il connaît l'infortune ! Et quant à la rancune, il n'en éprouve plus l'influence malsaine. Le souffle du malheur a purifié son âme.

Par sa généreuse démarche, Achille avait retrouvé l'héroïque élan qui l'animait autrefois. Il brûlait de se mesurer avec les Troyens, et ce fut par un appel au combat qu'il termina le discours qu'il adressait au roi d'Argos.

Honteux sans doute d'avoir pu outrager un caractère dont la beauté se dévoilait pleinement à lui, Agamemnon rejetait sa faute sur Jupiter et sur les divinités du destin. Il proposait à Achille de suspendre encore le moment de la bataille pour que celui-ci reçût les présents qu'il lui avait fait offrir la veille. Achille ne voulait pas retarder l'heure de sa vengeance ; comment pouvait-il désirer les joies d'ici-bas, même celles de l'amour ? Son ami gisait dans sa tente ! Ce qu'il lui fallait, à l'ardent Thessalien, pour soulager sa souffrance, c'étaient des larmes à répandre et du sang à verser ! Cependant, vaincu par les sollicitations d'Ulysse, il consentit à accepter immédiatement les dons du roi d'Argos. Ceux-ci furent apportés ; et, en même temps, on amena les captives promises, accompagnées par Briséis.

Homère ne nous dit pas ce qu'Achille éprouva en revoyant sa compagne chérie.

Agamemnon attesta par les plus redoutables serments que Briséis était toujours digne de l'amour d'Achille; et que, sous sa tente, elle n'avait pas été esclave.

En rentrant chez son premier maître, la femme qu'Homère nous peint belle comme une déesse, belle comme Vénus, Briséis vit le corps de Patrocle. Pour elle aussi, le compagnon d'Achille avait été un frère; et, involontairement, elle avait causé sa mort! Elle le prit dans ses bras ; et se meurtrissant le visage et le sein, elle disait au milieu de ses pleurs :

« O Patrocle, toi, l'ami le plus cher d'une infortunée! hélas! je te laisssai plein de vie quand je quittai les tentes d'Achille, et maintenant je te retrouve mort, prince des peuples! Ah! comme pour moi le malheur succède sans cesse au malheur! L'époux auquel m'avaient unie mon père et mon auguste mère, je l'ai vu devant nos remparts frappé d'une lance aiguë : alors trois frères chéris, et nés de la même mère que moi, touchèrent aussi à leur dernier jour. Hélas! quand l'impétueux Achille immola mon époux, quand il ravagea la ville du divin Minés, tu ne voulais pas que je répandisse des larmes; tu me disais qu'un jour je serais l'épouse du noble Achille, qu'il me conduirait dans la Phthie sur ses navires, et que les

Thessaliens célébreraient avec pompe notre hyménée. Non, je ne cesserai point de pleurer ta mort, ô toi qui fus toujours si plein de douceur [1]. »

Condition souvent étrange que celle de la femme antique! Que la captive du vaincu devienne celle du vainqueur, soit encore ! Elle servira celui-ci comme elle a servi celui-là : son maître aura seulement changé de nom! Et qui sait toutefois si son cœur ne regrettera pas son premier joug! Qui sait même si sa dignité ne protestera pas contre ce dégradant esclavage qui la jette des pieds de la victime à ceux du meurtrier ! Pour cela, il est vrai, il faudrait que son âme se réveillât, cette âme que la servitude a plongée dans la léthargie. Mais l'épouse, la femme qui, dans les temps héroïques, s'asseyait digne et honorée, aux côtés de l'époux, comment pouvait-elle se consoler de la mort de son mari par la pensée que la main qui avait frappé ce dernier, s'unirait à la sienne! N'était-ce point parce que, jeune fille, elle ne s'était pas toujours librement donnée, et, que, comme l'esclave, elle avait dû subir les liens qui lui étaient imposés? Celle qui n'avait jamais disposé d'elle-même, appartenait au hasard, quelque cruel qu'il fût.

Les captives qui accompagnaient Briséis n'étaient point résignées à leur sort. Elles pleuraient sur Pa-

1. *Iliade*, XIX, traduction de Dugas-Montbel.

trocle comme s'il avait été pour elles, aussi bien que pour Briséis, un ami, un consolateur; mais la vue de ce cadavre n'était que le prétexte de leur affliction : le sujet de leurs larmes était leurs infortunes personnelles.

Quant au fils de Thétis, il refusait de prendre toute nourriture; mais Jupiter lui envoie sa fille Minerve pour qu'elle répande dans le sein du héros le nectar et l'ambroisie. Fortifié par la substance divine dont l'alimente la Sagesse, le prince se prépare à la bataille. Loin de lui maintenant ces douces joies du foyer que naguère il avait préférées aux honneurs de la guerre! Le repos n'est plus pour lui le bonheur : Achille a choisi la gloire, c'est-à-dire la mort, car, il le sait, Pélée attendra en vain son retour, et sa mère ne le recevra pas dans les demeures paternelles. Il mourra loin d'eux, non toutefois avant d'avoir vengé Patrocle!

Alors se déroulent dans leur imposante et sinistre majesté, des scènes belliqueuses auxquelles, par la permission de Jupiter, se mêlent de nouveau les Immortels, et pendant lesquelles la Sagesse protectrice des Hellènes, fait mordre la poussière à deux appuis d'Ilion, la force guerrière et l'amour, Mars et Vénus!

Affolés de terreur, poursuivis par les Grecs, ceux des Troyens qui ont échappé au glaive d'Achille, se sont précipités dans Ilion. Un seul est resté hors des murs : c'est Hector. Priam voit accourir vers Ilion

l'impétueux Thessalien ; il étend les bras vers son fils, il le supplie de ne pas attendre le redoutable ennemi qui s'avance. Ah ! le vieillard a déjà bien souffert, il a vu périr plusieurs de ses fils, il pressent que la belle Laothoë, l'une de ses femmes, doit avoir à pleurer avec lui la mort de deux enfants qu'elle lui a donnés, Lycaon et Polydore. Néanmoins, tant qu'Hector vivra, les Troyens pourront être consolés et leurs femmes défendues. Priam parle de sa vieillesse désolée. L'avenir lui montre ses fils tués, ses filles et ses belles-filles esclaves; la mort l'atteignant lui-même et livrant son corps aux chiens qu'il a nourris.... Et les mains du vieillard labouraient sa chevelure de neige.... Hector ne lui obéissait pas. Mais le jeune héros va-t-il résister au spectacle imprévu qui s'offre à lui? Voici que d'une main la vieille mère d'Hector écarte son vêtement, de l'autre lui montre le sein qui fut pour lui une source de vie; et, pleurant violemment, elle lui dit :

« Hector, mon enfant, respecte ma douleur, prends pitié de moi. Si jadis ce sein apaisa tes premiers cris, qu'il t'en souvienne maintenant, ô mon fils bien-aimé; viens repousser cet homme cruel du haut de nos remparts; ne lutte pas seul contre ce héros. Le barbare! s'il t'arrache la vie, ni moi qui t'élevai comme une tendre fleur, ni ta noble épouse, nous ne pleurerons sur ton lit funèbre; et, loin de nous,

devant les vaisseaux des Grecs, les chiens dévoreront ton cadavre [1]. »

Hector attendait toujours Achille. Il voit approcher son ennemi ; et il ne recule pas.... Cependant l'amour de la vie ressaisit l'époux d'Andromaque.... Mais s'il rentre dans la ville, lui qui, par son imprudente valeur a compromis l'armée troyenne, comment l'accueilleront les fils et les filles de Dardanus? Le lâche lui-même aura le droit de l'insulter.... A cette honte, il préfère le combat après lequel il rentrera triomphant dans Troie, ou mourra avec cette gloire réservée à ceux qui ont versé leur sang pour défendre leur pays. Ne pourrait-il pas toutefois déposer ses armes, aller à Achille, lui offrir de rendre Hélène aux Grecs, de leur donner les trésors de la ville? Mais il se reproche cette pensée. D'ailleurs, il le sait, son ennemi ne l'épargnerait pas, même désarmé, même suppliant....

Achille venait en effet de prouver que sur le champ de bataille son cœur ne pouvait plus être ému que par la vengeance, et que l'adversaire qui embrassait ses genoux, n'en était que plus facilement renversé par son glaive. Avant la mort de Patrocle, il avait connu la clémence !

Quand Hector voit Achille se précipiter vers lui, l'effroi le saisit. Il s'enfuit, secouru par Apollon qui donne à ses pieds la vitesse.

1. *Iliade*, XXII, traduction de Dugas-Montbel.

Achille s'attachait à la course de son ennemi.

Du haut de l'Olympe les Immortels assistaient à cette scène. Jupiter qui, quelques instants auparavant, s'était dit avec tristesse que jamais Hector ne reviendrait des combats, que jamais la belle Andromaque ne recevrait les armes d'Achille, Jupiter interrogeait les dieux avec anxiété; et, cherchant à les émouvoir en faveur du jeune Troyen, il leur remettait le soin de prononcer eux-mêmes un arrêt que ses lèvres n'osaient formuler.

Minerve s'indignait de cette hésitation. Le destin avait depuis longtemps marqué le terme de la vie d'Hector, un mortel! Et Jupiter voudrait reculer ce moment! Ah! le roi du ciel peut enlever à la fatalité la proie qu'elle s'est réservée; mais que sur lui seul pèse la responsabilité d'une telle action!

Jupiter permet à la déesse d'agir selon les inspirations de son âme, et Pallas s'élance de la montagne sacrée.

Pour la quatrième fois, Hector et Achille étaient parvenus aux sources du Scamandre. Jupiter étendait ses balances d'or; il plaçait dans leurs bassins les destinées de la mort : les unes regardaient le prince thessalien; les autres, le fils de Priam. Le maître de l'univers soutint l'arbre de la balance. Le plateau sur lequel pesait le sort du Troyen fléchit, et descendit jusqu'aux sombres régions du monde infernal. Apollon lui-même abandonna Hector.

C'était le moment qu'attendait Pallas. Elle donne au fils de Pélée l'espérance de la victoire; puis, prenant les traits de Déiphobe, frère d'Hector, elle arrête la course de celui-ci et l'exhorte à se battre.

Et Hector ne fuit plus; il s'avance vers Achille; avec une noble fierté, il demande lui-même le combat qui doit lui donner la victoire ou la mort. Comme au moment de son duel avec Ajax, il exprime le vœu que le cadavre du vaincu soit rendu aux compatriotes du mort. Achille n'accepte pas cette condition, et la lutte commence.

Les adversaires se lancent d'abord des traits inutiles. Soudain Hector s'arrête : il n'a plus de javelot. Il appelle Déiphobe, mais il ne le voit plus. Alors il devine la ruse de Minerve. Les dieux ont résolu sa mort : il se résigne à leur volonté, mais il mourra du moins avec honneur. Il se précipite sur son ennemi, il tombe, et Patrocle est vengé.

Insultant l'adversaire généreux qu'il a abattu, Achille lui déclare que, pendant que les oiseaux de proie feront de son corps leur pâture, les Hellènes célébreront les funérailles de sa victime.

Devant cette perspective, Hector mourant est pris d'une angoisse plus cruelle que celle du trépas. Pour la première fois il embrasse les genoux d'un ennemi. Invoquant jusqu'au souvenir des parents d'Achille, il supplie le vainqueur de ne point résister aux prières de son père, de sa vénérable mère, quand ceux-ci

viendront lui offrir de l'or, de l'airain, en échange de son cadavre.

« Rends mon corps à nos foyers, afin que sur le bûcher funèbre les Troyens et les épouses des Troyens me rendent les derniers honneurs [1]. »

Avec une sauvage cruauté, Achille refuse d'exaucer ce vœu suprême; il ôte à sa victime la consolation de penser que celle qui lui a donné la vie veillera sur son cadavre, et que les larmes maternelles couleront sur son bûcher. C'est aux vautours qu'il laisse le soin des funérailles d'Hector.

Quelques paroles prophétiques purent encore vibrer sur les lèvres de l'agonisant. Il prédit qu'un jour, devant les portes de Scées, un autre corps que le sien serait étendu sur la terre : le cadavre d'Achille.

Puis l'âme fière et tendre qui avait animé celui qui fut Hector, s'échappant de son enveloppe, descendit dans l'Adès, non sans regretter de quitter sitôt la terre.

Non loin de là, les sources du Scamandre qu'entourent aujourd'hui des tamaris, des figuiers et des saules, forment des bassins revêtus de marbre et de granit [2]. Là les femmes et les gracieuses vierges d'Ilion allaient plonger leurs riches vêtements quand

1. *Iliade*, XXII, traduction de Dugas-Montbel.
2. Cf. Texier, *Asie Mineure*.

la guerre n'avait pas encore attristé les riantes campagnes de l'Ida. C'était au doux Scamandre qu'Hector avait emprunté le nom de son fils, ce fils que les Troyens appelèrent Astyanax pour reconnaître la protection dont les couvrait le père de cet enfant [1]. Entre les sources du fleuve et la ville d'Ilion, s'élevaient aussi les portes de Scées où l'époux d'Andromaque avait pressé la main de sa compagne et embrassé son fils; la séparation qu'il prévoyait alors venait de s'effectuer pour toujours : désormais il ne serait plus le défenseur des Troyennes, le soutien de sa femme et de son enfant.

Cependant le père et la mère d'Hector étaient sur la tour d'Ilion. Ce fils auquel ils ont donné la vie, ils le voient égorgé, dépouillé par Achille, et lâchement frappé par les Grecs qui, pour la première fois, ne le craignent plus. Ce fils qu'Hécube a nourri de son lait, porté dans ses bras, elle le voit attaché au char d'un vainqueur par une courroie qu'Achille a passée dans les talons du cadavre après les avoir percés. Ce fils enfin qui était l'orgueil et l'appui de sa mère, Hécube le voit souillant dans la fange sa belle tête, sa chevelure d'ébène, et son front autrefois si fier et si pur!

A ce spectacle horrible, Priam veut s'élancer vers son enfant. Il crie, il tente d'échapper aux mains qui

1. *Iliade*, VI. « Astyanax : Poét., qui règne dans la ville. » Alexandre, *Dictionnaire grec-français*.

le retiennent, il tombe et se roule sur la terre, il supplie ses amis de le laisser courir vers Achille pour lui redemander son fils. Achille a un père aussi vieux que Priam, et celui-ci espère que le fils de Pélée le respectera.

« Ah! du moins, que n'est-il expiré entre mes bras! Dans notre douleur, nous nous serions rassasiés de larmes, moi et la mère infortunée qui lui donna le jour. »

Et cette mère, que faisait-elle, que disait-elle? Elle gémissait, elle parlait à celui dont le cadavre même lui échappait :

« O mon fils, pourquoi malheureuse vivrais-je encore, en proie à toutes les douleurs depuis que je t'ai perdu? toi, qui, la nuit et le jour, faisais mon orgueil au sein d'Ilion; toi, le salut des Troyens et des Troyennes. Hélas! dans nos murs ils te recevaient comme un dieu; tu les comblais de gloire pendant ta vie, et maintenant la mort t'asservit sous ses lois [1]. »

Quittons cette scène lamentable, et entrons dans un palais dont Homère nous ouvre les portes. Une jeune femme y travaille; elle brode sur une riche tunique, des fleurs nombreuses dont elle varie les formes. Épouse d'un guerrier, se propose-t-elle de revêtir un jour ce magnifique tissu pour paraître plus

1. *Iliade*, XXII, traduction de Dugas-Montbel.

belle à celui qui va venir? Le poëte ne nous le dit pas; mais il nous apprend qu'elle a commandé à ses femmes de faire chauffer dans le large trépied le bain où se délassera le combattant.

C'est Andromaque qui attend Hector. Cependant elle ne doit pas être tranquille. Un messager l'a informée que son mari n'était pas rentré dans les murs de Troie.... Mais quel est le bruit qui s'élève de la tour d'Ilion? On gémit, on sanglote.... Saisie d'un indicible effroi, Andromaque n'a plus la force de retenir son aiguille.

« Venez, dit-elle à ses femmes, et que deux parmi vous se hâtent de me suivre. Je veux savoir quelle est notre fortune. Je viens d'entendre la voix de la vénérable mère d'Hector; mon cœur est prêt à s'échapper de mon sein, et mes genoux sont glacés par la crainte : d'affreux malheurs menacent les enfants de Priam; puisse une semblable nouvelle ne jamais frapper mon oreille! Ah! combien je redoute qu'Achille n'éloigne des murs le généreux Hector, et n'éteigne cette noble ardeur dont mon époux est animé. Jamais il ne reste au milieu des rangs; mais toujours le premier dans les batailles, à nul héros il ne le cède en valeur [1]. »

Elle sort, elle court.... Ainsi est faite la nature hu-

1. *Iliade*, XXII, traduction de Dugas-Montbel.

maine! Quand un grand malheur nous menace, les angoisses de l'attente nous étreignent si violemment que, sacrifiant à notre besoin de certitude ce que nous avons de plus cher, l'espérance, nous demandons la vérité, dussions-nous en mourir!

Andromaque se fraye un passage à travers la foule des guerriers. Elle arrive à la tour. Son regard embrasse la plaine.... et elle tombe évanouie.

Les ornements qui enserraient sa chevelure, se détachent de sa tête, ainsi que le voile dont Vénus la para lorsque Hector conduisit hors des demeures paternelles la belle fiancée à laquelle il avait offert de nombreux dons nuptiaux.

Secourue par les sœurs et les belles-sœurs d'Hector, Andromaque ne veut plus vivre. Cependant elle revient à elle, et elle peut pleurer.

« Hector, s'écrie-t-elle, que je suis malheureuse! nous sommes nés tous les deux pour une même destinée; toi, au sein d'Ilion dans les palais de Priam; moi, à Thèbes, près des forêts de Placus, dans les demeures d'Éétion, qui prit soin de mon enfance; père infortuné d'une fille plus malheureuse encore! Ah! pourquoi m'a-t-il donné le jour? Te voilà donc dans les demeures de Pluton, profonds abîmes de la terre; et moi, livrée à un deuil éternel, je reste veuve au sein de nos foyers. Ce fils, encore enfant, auquel nous avons donné la vie, Hector, puisque tu n'es plus, tu

ne seras point son appui, et lui ne sera jamais le tien; lors même qu'il échapperait à cette lamentable guerre, les peines et les chagrins s'attacheront à ses pas, et l'étranger usurpera son héritage. Le jour qui le rend orphelin laisse un enfant sans protecteurs; il marche les yeux baissés, et les joues baignées de larmes; dans sa pauvreté, il aborde les anciens amis de son père, arrête l'un par son manteau, l'autre par sa tunique; et si, touché de compassion, quelqu'un lui présente une coupe, elle mouille à peine ses lèvres, mais son palais n'en est point rafraîchi; le jeune homme florissant de beauté sous le toit paternel l'éloigne de sa table, le frappe, et lui dit en l'outrageant : « Retire-toi, ton père ne partage plus nos festins. » Alors, tout en pleurs, l'enfant revient près de sa mère, veuve délaissée. Ainsi jadis Astyanax, sur les genoux de son père, se nourrissait de la moelle succulente et de la chair délicate de nos troupeaux, et quand, pressé par le sommeil, il suspendait les jeux de son enfance, alors, s'endormant sur une molle couche, ou sur le sein de sa nourrice, son cœur goûtait une douce joie. Désormais, privé de son père, il souffrira mille maux cruels, ce fils que les Troyens nommèrent Astyanax; car, toi seul, Hector, défendais nos portes et nos remparts élevés. Cependant aujourd'hui, loin des tiens, tes restes seront la proie des vers devant la flotte, après que les chiens auront flétri ton cadavre dépouillé. Hélas! ils sont encore

dans nos palais tes vêtements somptueux, ourdis par les mains des femmes. Eh bien! je les placerai sur la flamme dévorante; et, puisqu'ils ne peuvent te couvrir sur le bûcher funèbre, du moins ils seront consumés en ton honneur aux yeux des Troyens et de leurs épouses [1]. »

Et les femmes d'Andromaque pleuraient avec elle.

Cependant Achille ne put, comme il l'aurait voulu, assouvir sa fureur sur le cadavre d'Hector. Deux divinités veillaient sur l'époux d'Andromaque : la Beauté et la Lumière. Vénus écartait sans cesse de lui les chiens affamés; elle l'oignait d'une huile parfumée de roses pour le préserver des meurtrissures auxquelles l'exposait Achille; et Apollon, le prémunissant contre la desséchante influence de ses rayons, le couvrait d'un nuage.

Après avoir frappé le meurtrier de Patrocle, Achille célébra les funérailles de son ami. Des jeux accompagnèrent cette cérémonie. Parmi les prix que proposait le héros thessalien, le don d'une esclave devait ici récompenser le plus habile conducteur de chars, là consoler celui qui serait vaincu au concours de la lutte.

Cette dernière captive est évaluée à quatre taureaux, tandis que le trépied que recevra le vainqueur, est estimé à douze de ces animaux. Quelle phrase

1. *Iliade*, XXII, traduction de Dugas-Montbel.

plus énergique que ces chiffres naïfs, pourrait peindre l'avilissement de la femme par l'esclavage !

Depuis les funérailles de Patrocle, Achille traînait chaque matin le corps de sa victime autour du tombeau de son ami. Les dieux contemplaient avec tristesse ces scènes barbares, et engagèrent Mercure à enlever le cadavre d'Hector. Mais cette proposition déplut à Neptune, à Junon, à Pallas. Les deux déesses ne pouvaient pardonner aux Troyens l'offense de Pâris, le berger de l'Ida qui avait osé leur préférer Vénus.

Apollon s'irrita contre cette reine du ciel et contre cette Sagesse qui frappaient l'innocent pour se venger du coupable, et dont le ressentiment ne s'arrêtait même pas devant la mort. Il leur reprocha de refuser les restes d'Hector à sa veuve, à sa mère, à son fils et à son père.

Junon lui répondit avec amertume que, né d'une femme, Hector ne pouvait être honoré par les habitants de l'Olympe comme le fils de Thétis, la déesse qu'elle avait maternellement élevée, et qu'elle avait mariée à un mortel aimé des dieux.

« Vous tous, poursuivit-elle, dieux puissants, assistâtes à cet hyménée ; et toi-même, avec ta lyre, tu parus à ces festins, protecteur des méchants, divinité perfide[1]. »

1. *Iliade*, XXIV, traduction de Dugas-Montbel.

Jupiter intervint. Désirant concilier son estime pour Achille avec sa sympathie pour Hector, il voulut donner au premier la gloire de rendre lui-même, contre une rançon, le cadavre du prince troyen. Il décida de lui faire transmettre ce conseil par Thétis que, selon l'ordre du roi des dieux, Iris amena sur l'Olympe, et qui, pleurant déjà le prochain trépas de son fils, assombrit de ses vêtements de deuil la demeure des êtres éternellement heureux. Placée sur le siége que Minerve lui céda auprès de Jupiter, elle but le nectar que lui présentait Junon en la consolant; puis elle écouta la parole du roi des dieux, et s'envola auprès d'Achille pour remplir la mission dont elle était chargée. Son fils lui promit d'obéir à Jupiter.

Le maître de l'Olympe envoya Iris à Priam pour conseiller au vieillard d'aller, dans la tente d'Achille, racheter le cadavre d'Hector, et pour lui promettre que Mercure le guiderait auprès du prince thessalien qui saurait respecter sa douleur.

Quand la déesse pénétra dans la demeure du roi d'Ilion, elle vit les fils de Priam assis sous les portiques, et entourant en larmes leur malheureux père qui, entièrement couvert d'un manteau, se roulait dans la poudre, et souillait de cendres ses cheveux blancs. Dans le palais, ses filles et ses brus erraient en pleurant sur les morts qu'elles avaient aimés.

Le message d'Iris relève le vieillard de sa prostra-

tion. Après avoir ordonné à ses fils de préparer son char et d'y placer une grande corbeille, il entre dans une chambre odorante, lambrissée de cèdre et renfermant des coffres qui contenaient de l'or, de riches tissus, des objets d'art. Il appelle Hécube.

« O femme infortunée, lui dit-il, la messagère de l'Olympe est venue, envoyée par Jupiter [1].... »

Il lui fait connaître le message d'Iris, lui demande ce qu'elle en pense, tout en lui déclarant qu'il n'aspire qu'à se diriger vers le camp ennemi.

Mais Hécube lui répond avec désespoir :

« Grands dieux! qu'est devenue ta prudence si célèbre autrefois, et parmi les peuples étrangers, et parmi ceux que tu gouvernes? Quoi! tu veux pénétrer jusqu'aux vaisseaux argiens, affronter les regards de cet homme qui t'a ravi tant de fils et de si vaillants! Ah! sans doute, tu portes un cœur d'airain. Dès que tu seras en sa présence, qu'il t'aura en son pouvoir, ce guerrier cruel et perfide sera pour toi sans respect et sans pitié. Ah plutôt! livrons-nous à notre douleur au sein de nos palais. Lorsque j'enfantai Hector, les Parques inflexibles, en filant sa destinée, voulurent qu'il fût un jour, loin de ses parents, livré aux chiens dévorants par un vaillant ennemi. Que ne puis-je m'attacher à ce barbare, lui dévorer le cœur, et venger

1. *Iliade*, XXIV, traduction de Dugas-Montbel.

ainsi les malheurs de mon fils! Toutefois il n'est point mort comme un lâche, mais en défendant les Troyens et leurs épouses, sans se livrer ni à la crainte, ni à la fuite[1]. »

Quelle vérité dans ces paroles! La satisfaction de revoir, de toucher le corps de son fils bien-aimé, s'offre à Hécube, et cette satisfaction, elle la repousse, car, en la lui procurant, Priam exposerait sa vieillesse au mépris d'Achille, sa vie au glaive de ce terrible ennemi. Elle fait comprendre à son époux que leurs larmes sont tout ce qu'ils peuvent donner au mort. Elle paraît même accepter le malheur dont elle est frappée; mais l'ardent désir de vengeance qu'elle exprime avec une farouche énergie, vient démentir sa résignation. Elle semble s'en apercevoir; et elle ajoute que du moins son fils est tombé pour une cause généreuse. C'est là l'héroïque langage que tiendront les Lacédémoniennes; mais il nous touche davantage. Au noble orgueil de la Troyenne, de la reine, se joint ce qui manquera à la Spartiate : la douleur de la mère! Puis, sommes-nous bien assurés qu'en se montrant si forte, Hécube ne cherchait pas à prouver à son époux, qu'il ne lui était pas nécessaire d'être consolée par la vue de son enfant?

Priam, confiant dans la promesse de Jupiter, ne se laisse ébranler ni par les pleurs ni par les avis de sa

1. *Iliade* XIV, traduction de Dugas-Montbel.

femme. Et quand même il courrait à la mort, que lui importe qu'Achille le frappe lorsqu'il aura embrassé son fils, et qu'il se sera enivré de ses amères souffrances !

Il choisit les riches présents qu'il destine au héros grec ; et, revenant sous les portiques, il se sent pris de fureur à l'aspect de ses sujets et de ses fils. Il chasse les premiers qui sont venus assister au spectacle que leur offre le désespoir de leur roi ; il jette des paroles de mépris et de malédiction aux princes qui n'ont pas assez rapidement exécuté les ordres qu'il avait donnés pour son départ. Égaré par le chagrin, il reproche à ceux-ci de n'être pas tombés à la place de Mestor, de Troïle, d'Hector, ses plus valeureux enfants.

Priam et son héraut attelaient les chevaux au char royal quand Hécube vient se placer devant les coursiers. Navrée de douleur, elle tenait une coupe pleine de vin. Elle exhorte le souverain à offrir des libations à Jupiter. Qu'il prie la Divinité de lui assurer le retour dans ce palais qu'Hécube frémit de le voir quitter. Qu'il demande enfin au roi du ciel de lui envoyer l'oiseau messager dont la vue annonce le succès. Mais s'il n'aperçoit pas ce signe, qu'il ne parte pas !

Priam condescend à ce vœu avec une affectueuse déférence. A son ordre, l'intendante du palais vient à lui avec un bassin et une aiguière, et répand sur les

mains du roi une onde purifiante. Priam prend alors la coupe que lui tendait sa femme.

Au milieu des cours, le vieillard debout et les yeux élevés vers le ciel où montait sa prière, laissait couler en l'honneur de Jupiter le vin des libations. A droite, au-dessus d'Ilion, on voit alors voler un oiseau au noir plumage : c'est l'aigle chasseur. Le roi peut partir !

Pendant que Priam et son héraut accomplissaient leur triste et périlleuse entreprise, la nuit tomba et Mercure vint guider les voyageurs. Il les introduisit dans le camp grec, près de la tente d'Achille; et, s'élançant du char pour remonter vers l'Olympe, il se fit reconnaître du vieux roi, lui dit d'aller se précipiter aux genoux d'Achille, de supplier ce dernier au nom de Pélée, de Thétis et de l'enfant que le héros avait laissé en Thessalie.

Dans la tente de sapin, recouverte de roseaux, Achille venait de terminer son repas. Tout à coup, il voit à ses pieds un majestueux vieillard dont il n'a pas remarqué l'arrivée, et il sent sur ses mains les baisers du suppliant.

Selon le conseil de Mercure, le roi d'Ilion invoquera-t-il dans sa prière le souvenir du fils d'Achille? Non. L'amour paternel n'a encore pu atteindre tout son développement dans le cœur du jeune prince. Priam appellera-t-il à son aide l'image de Thétis? Non. La vieillesse ne répandra jamais sa neige sur la

chevelure de la néréide. La mère d'Achille pourra souffrir; mais toujours jeune et toujours belle, elle ne conservera pas plus de traces de sa douleur sur son visage, que les eaux qu'elle personnifie ne gardent leurs sillons! Puis son fils lui appartiendra encore par delà le tombeau. Elle pourra, quand elle voudra, descendre dans l'Adès pour y revoir son enfant. Et si de tristes souvenirs l'émeuvent encore, à elle le nectar qui fait oublier les maux! Elle est déesse.

Mais le père bien-aimé d'Achille, le vieillard qui, comme Priam, descendra dans la tombe sans être soutenu par la main d'un fils chéri, c'est lui dont le père d'Hector prononcera le nom quand il demandera au meurtrier de son enfant les restes de la victime.

« Respecte les dieux, Achille; prends pitié de moi en songeant à ton père. Combien je suis plus à plaindre que lui! J'ai pu faire ce qu'aucun autre homme n'a jamais osé : j'ai approché de ma bouche la main du meurtrier de mon fils[1]. »

Maintenant Achille était digne d'entendre ce sublime appel. Il prit la main du roi d'Ilion, éloigna doucement le vieillard, et, pensant à Pélée et à Patrocle aussi, il sanglota avec l'homme qu'il avait privé de son appui.

1. *Iliade*, XXIV, traduction de Dugas-Montbel.

Plus calme, il se leva, tendit la main à Priam, et saisi d'une généreuse émotion devant ce vieux roi suppliant, il l'invita à se reposer sur un siége; il l'exhorta à la résignation en lui disant que le malheur atteignait tout homme, et n'épargnerait même pas Pélée qui, chéri des Immortels, s'était, par leur volonté, uni à une déesse.

Mais Priam refusait de s'asseoir avant que le corps de son fils ne lui fût rendu. Le fier Thessalien vit-il dans cette insistance un doute sur la sincérité de ses sentiments? Déjà la colère avait lui dans ce regard tout à l'heure chargé de larmes, et la menace avait vibré sur ces lèvres où la miséricorde venait de rencontrer une si touchante expression. Après avoir déclaré que sa mère lui avait fait savoir qu'il devait remettre à Priam le cadavre d'Hector, Achille quitta sa tente; ses deux écuyers, Alçime et Automédon prirent sur le char la rançon du mort, et le fils de Pélée ordonna à ses captives de purifier, de parfumer le cadavre, et de le soustraire à la vue de Priam. Il craignait que, devant son fils inanimé, le vieillard ne se souvînt qu'Achille en était le meurtrier, et le héros grec ne voulait pas s'exposer à recevoir une offense dont il aurait à punir un hôte.

Après que les captives eurent couvert Hector d'un manteau et d'une tunique choisis parmi les dons que son père avait apportés à Achille, celui-ci, par un mouvement qui nous réconcilie complétement avec

lui, aida les écuyers à porter dans le char le cadavre de l'homme dont la main avait tué Patrocle. A ce contact cependant, il se livra à une vive douleur ; et au nom des présents qu'il avait reçus et dont il se proposait d'offrir une part aux mânes de son ami, il demanda à cette ombre aimée qu'elle ne se courrouçât point s'il avait accédé aux vœux d'un père désespéré.

Ce pieux devoir avait apaisé le courroux d'Achille. Il revint auprès de Priam, s'assit en face de lui. Il lui dit que son fils lui était rendu, et l'engagea à prendre quelque nourriture. Le consolant, il lui citait Niobé, la femme qui, fière de ses nombreux enfants, s'était crue aussi grande que Latone, et qui ne s'était pas laissée mourir d'épuisement quand Apollon et Diane, les enfants de la déesse outragée par elle, l'avaient punie en frappant de leurs flèches ses six fils et ses six filles.

« Niobé, » ajouta le jeune Thessalien, « après avoir longtemps versé des larmes, n'oublia pas le soin de sa vie : maintenant, parmi les rochers et les monts déserts de Sipyle, où sont placées, dit-on, les grottes des nymphes qui conduisent les danses sur les rivages de l'Achéloüs, la malheureuse Niobé, changée en pierre par l'ordre des dieux, semble encore ressentir ses douleurs[1]. »

1. *Iliade*, XXIV, traduction de Dugas-Montbel.

Frappante image de cette souffrance qui, loin de briser les âmes fortes, leur communique la solidité de la pierre, mais non pas son insensibilité!

Laissons maintenant Achille et Priam céder aux sentiments d'admiration et de sympathie qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Rentrons à Troie.

Les riantes clartés de l'aurore égayent la nature. Au sommet du Pergama[1], nous rencontrons Cassandre, fille de Priam. Elle est jeune, elle est belle. Un jour, un fils de la Thrace a promis de la conquérir par la défaite des Grecs. Son fiancé a été tué, et maintenant elle attend son père....

Dans le lointain elle distingue un char qui approche de la ville. C'est le char royal : Priam s'y tient debout; mais c'est aussi un char funèbre, car Hector y est étendu. Cassandre laisse échapper un grand cri, et ses plaintes retentissent dans la ville entière.

« Contemplez, disait-elle, ce triste spectacle; Troyens, et vous Troyennes, accourez tous au-devant d'Hector, ô vous qui si souvent le reçûtes avec allégresse, lorsque pendant sa vie il revenait des combats; car alors il était la joie d'Ilion et de tout un peuple[2].

A ce moment se passe une scène indescriptible. Troyens et Troyennes, tous, sans aucune exception,

1. La citadelle.
2. *Iliade*, XXIV, traduction de Dugas-Montbel.

se précipitent hors de la ville, ayant à leur tete la veuve et la mère du mort. Lacérant leur chevelure, Andromaque et Hécube se jettent sur le char, et touchent la tête inerte qu'elles revoient enfin; le peuple en larmes est autour d'elles. A un ordre du roi, la foule s'écarte, et c'est au milieu des deux haies formées par elle, que le char ramène au foyer paternel l'homme qui en était sorti dans la séve bouillante de la jeunesse, dans l'éclat de la beauté et de la valeur.

Le corps est placé sur une couche funéraire autour de laquelle les chanteurs entonnent l'hymne de la mort. A leurs voix lugubres répondent les accents plaintifs des femmes au milieu desquelles est la veuve d'Hector. C'est elle qui, la première, prononce l'adieu funèbre[1]. Elle entoure de ses mains la tête de son époux. Elle exhale de nouveau son désespoir de veuve et ses maternelles inquiétudes, et se complaît à la pensée qu'un peuple entier pleure avec elle.

« Quel deuil, quelle tristesse, tu répands parmi les tiens, cher Hector! Moi surtout, tu me laisses en proie aux plus amères douleurs[2]. »

Devant ce visage glacé qui ne se retourne plus

1. Aujourd'hui encore, les femmes grecques improvisent sur le cadavre d'un parent, des chants funèbres qu'on nomme myriologues. Guys, *Voyage litteraire de la Grèce;* Ampère, *La Grèce, Rome et Dante.* — 2. *Iliade,* XXIV, traduction de Dugas-Montbel.

vers elle avec amour, elle regrette de n'avoir pas reçu les suprêmes caresses du mourant; elle regrette de n'avoir pas recueilli les dernières paroles qu'il lui eût adressées pour la guider sur la terre, germe précieux que ses méditations et ses pleurs eussent fécondé :

« Hélas! de ton lit de mort tu ne m'as point tendu tes mains défaillantes; tu ne m'as point donné de sages conseils que j'aurais médités sans cesse et les nuits et les jours en répandant des larmes[1]. »

Comme au jour où périt Hector, les femmes d'Andromaque gémissaient.

A Hécube maintenant de dire sa plainte; mais cette plainte est douce. La pauvre mère a vu la beauté que le ciel a répandue sur les traits de son enfant, et elle admire dans ce doux et éternel repos celui que les dieux chérissent au delà du trépas.

De nouveau, des voix lamentables s'élevèrent, et une femme s'avança : c'était la cause incarnée de tous les malheurs qui frappaient Ilion, c'était Hélène.

On la laissait s'approcher ; on ne troublait point son triste myriologue.

Elle redit au mort l'expression de sa fraternelle tendresse. Elle déclare que, pendant les vingt années

1. *Iliade*, XXIV, traduction de Dugas-Montbel.

qui se sont écoulées depuis sa faute, jamais il ne l'attrista par un mot sévère. Loin de là : si une expression de blâme lui était adressée, non par Priam, qui eut toujours pour elle la mansuétude d'un père, mais par ceux qu'elle appelait ses frères et ses sœurs, et par la chaste mère de famille qu'elle n'osait nommer que sa belle-mère, Hector leur reprochait avec douceur ce manque d'indulgence, et faisait passer dans leurs âmes la miséricorde de la sienne.

« Hélas ! dans l'amertume de mon cœur, je pleure sur toi, Hector, et sur moi, malheureuse, qui désormais dans le vaste Ilion n'aurai ni ami ni soutien ; tous ne me voient qu'avec horreur[1]. »

Les cris du peuple redoublent; mais le roi les interrompt en ordonnant les apprêts des funérailles. Pendant onze jours les Troyens pourront se livrer en paix à leur affliction : Achille a déclaré à Priam qu'il n'attaquerait point les habitants d'Ilion pendant qu'ils rendraient à Hector les derniers devoirs.

L'Iliade se termine par le récit des funérailles de Patrocle et de celles d'Hector. C'est ainsi que devait finir l'épopée des combats, et le poëte nous apprend ainsi qu'à tout hymne de victoire succède un chant de deuil.

Avant de nous éloigner des belliqueux tableaux que

1. *Iliade*, XXIV, traduction de Dugas-Montbel.

nous a offerts l'Iliade, et d'aller contempler les scènes domestiques que nous dévoilera l'Odyssée, jetons un dernier regard sur les héroïnes qui nous sont apparues dans la première épopée homérique.

Reconnaissons tout d'abord le sentiment de haute moralité avec lequel le poëte a peint Hélène. Dans ces temps antiques, on n'avait pas appris encore à donner à la passion les apparences de la vertu. La femme qui tombait, se dégradait à ses propres yeux; elle n'avait pas, comme dans les civilisations raffinées, la ressource de pallier son crime en le considérant comme la preuve suprême de son dévouement à un être aimé; le déshonneur n'avait pas alors le généreux mérite d'un sacrifice.

Homère n'excuse même point Hélène au nom de cette beauté qui l'élevait au-dessus de toutes les femmes et qui l'égalait aux déesses immortelles. Ce charme, source de tant de malheurs, lui inspire l'effroi qu'il a fait exprimer par les vieillards d'Ilion.

Comment donc a-t-il su nous intéresser à la femme coupable? C'est précisément parce qu'il lui a donné, non la séduction du vice, mais l'attrait du repentir.

Par quelle longue expiation elle rachète sa faute! Le souvenir de l'époux qu'elle a outragé, de la fille qu'elle a abandonnée, des nobles frères sur lesquels sa honte a rejailli, de la patrie qu'elle a désertée, ce souvenir la suit dans sa nouvelle demeure. Et là ne se bornent pas ses remords. Elle a fait verser le sang! Pour elle

ont péri les Grecs et les Troyens, ses anciens et ses nouveaux compatriotes, et c'est à la vue du cadavre d'Hector, son meilleur ami, que, pour la dernière fois, nous l'entendons regretter de n'être pas morte vant son crime.

Dans sa nouvelle famille, elle reçoit les justes reproches de sa belle-mère, de ses beaux-frères et de ses belles-sœurs. Elle a, il est vrai, deux appuis : Priam qui l'excuse, Hector qui la défend ; mais l'indulgence du premier, la générosité du second, ne lui font que plus vivement sentir combien elle fut coupable d'attirer le malheur sur ces êtres d'élite. Elle ne leur parle qu'avec un inexprimable mélange de timidité, de douleur et de respect.

Mais si, devant la vertu incarnée, elle se trouble et rougit d'elle-même, elle change singulièrement d'attitude lorsqu'elle s'adresse à l'auteur de sa faute. Ah! elle n'a même pas l'amère consolation de pouvoir estimer l'homme pour lequel elle s'est perdue, et la lâcheté de son second époux est son plus cruel châtiment. Aussi, avec quelle énergie elle lui exprime son dédain, son courroux, et lui souhaite le châtiment qu'il mérite! Avec quelle fierté de reine elle le renvoie sur le champ de bataille pour qu'il y reconquière l'honneur!

En interprétant les regrets qu'Hélène donne à son premier mari, et le mépris dont elle accable le second; en représentant Ménélas persuadé que la mère de sa

fille l'a quitté par suite d'une violence, et qu'elle le pleure encore, Homère prépare avec une délicatesse infinie, le moment où la reine de Sparte sera replacée au foyer domestique qu'elle a délaissé.

Le poëte qui savait si bien retracer les angoisses de l'épouse infidèle, devait décrire avec non moins de vérité les mérites de la femme immaculée.

Quoi de plus pur et de plus touchant que les types d'Hécube et d'Andromaque? Hécube est vraiment la compagne du roi Priam, qui l'associe à ses projets et lui demande ses conseils; mais elle est surtout la mère d'Hector, l'un des dix-neuf fils auxquels elle a donné la vie. Pâris, dont elle n'ose condamner hautement l'indolence, Pâris ne charme point son cœur maternel par la beauté qu'il doit à Vénus. Ce qu'il faut à l'âme noble et tendre d'Hécube, c'est le spectacle des mâles vertus d'Hector. Elle sait que le plus sûr rempart d'Ilion est le courage de ce fils adoré; mais ce qui lui est un sujet d'orgueil, lui est aussi une cause de larmes. Quand elle voit son enfant s'exposer à une mort certaine, elle n'a plus la fierté de la mère, il ne lui en reste que les anxiétés; et par un geste d'une éloquence sublime, elle supplie Hector.... de fuir!

Et lorsque son fils a succombé, nous retrouvons en elle le même mélange de douleur et de fermeté. Son farouche désespoir semble s'adoucir à la pensée que son fils est mort avec gloire. Ce sentiment héroïque la soutient aussi devant le cadavre d'Hector; et à l'aspect

de la beauté immatérielle qui transfigure ce corps, le courage d'Hécube est empreint d'une céleste résignation.

Arrêtons-nous maintenant devant la figure la plus suave que nous puissions admirer dans l'Iliade. Est-il besoin de nommer Andromaque?

Lorsqu'elle entre en scène, sa vie entière paraît attachée à celle de son mari. La mort l'a privée de ses premiers soutiens. Andromaque n'a plus qu'un protecteur : l'époux qui, selon sa magnifique expression, est en même temps pour elle, son père, sa mère, son frère. Que deviendra-t-elle sans celui sur lequel elle a concentré tout son amour?.... Tout son amour, avons-nous dit? Mais n'avons-nous pas vu auprès d'elle l'enfant qu'elle a donné à Hector? N'avons-nous pas déjà deviné que, privée de son seul appui, elle saurait vivre pour son fils? Oui, dans cette belle jeune femme, l'épouse et la mère se confondent, et le sourire de la seconde rend plus touchantes encore les larmes de la première, ces larmes au milieu desquelles il rayonne doucement!

Nous comprenons ainsi pourquoi le coup qui a frappé Hector, ne tue pas la compagne dont il était si fier et qui comprenait si bien son grand caractère et sa généreuse ardeur; et les plaintes qu'exhale Andromaque nous paraissent d'autant plus déchirantes qu'elle gémit à la fois sur l'époux qu'elle a perdu et sur l'enfant qu'il lui a laissé.

Oserons-nous dire à présent que si, devant Hélène, la justice nous fait saluer la victoire de ceux qui vengent son rapt; devant Hector, devant Hécube et devant Andromaque, nous sommes, contre les Grecs, dans le camp des Troyens? O Homère! n'avez-vous pas vous-même cédé à cet entraînement? Si votre fierté patriotique applaudissait au triomphe de votre race, votre cœur n'était-il pas avec le peuple vaincu? Quand, dédaignant la satisfaction avec laquelle les fils des vainqueurs considèrent les désastres que leurs pères ont causés, vous pleuriez sur les malheurs d'Ilion, étiez-vous le chantre des Hellènes.... ou le poëte de l'humanité?

CHAPITRE V.

LES HÉROÏNES DE L'ODYSSÉE.

Pénélope. — Euryclée. — Femmes de la famille royale de Pylos. — La reine de Sparte. — Calypso. — Leucothée. — Nausicaa et ses compagnes. — Arété. — Ombres de femmes. — Circé. — Les Sirènes. — Les esclaves d'Ulysse. — Caractère des principales héroïnes de l'*Odyssée*.

Dix ans se sont écoulés depuis la prise d'Ilion. Les mêmes dieux règnent sur l'Olympe, les mêmes dieux s'intéressent au sort des mortels. Mais que sont devenus les hommes? Où est Achille? où est Ajax? Demandons-le au voyageur qui, de nos jours encore, salue leurs tombeaux sur les rives de l'Hellespont, devant les ruines de Troie[1]!

Et Agamemnon, le roi des rois, où le chercherons-nous? Ah! il a revu sa patrie, mais pour y rencontrer la trahison et la mort. Il a été tué par Égisthe, le nouvel époux de Clytemnestre, sa femme. Au moment

1. Le tombeau d'Achille s'élève sur le cap Sigée; celui d'Ajax, sur le cap Rhœtée. Texier, *Asie Mineure*.

cù commence l'Odyssée, ce crime est vengé, Oreste a frappé l'assassin de son père, et Jupiter déplore la destinée des hommes qui, par leurs coupables actions, attirent sur eux le malheur.

Minerve reconnaît la justice du châtiment qu'a subi le meurtrier d'Agamemnon. Mais c'est à un autre mortel, à un sage qui souffre, c'est à lui qu'elle réserve une pitié qui déchire son cœur. Ulysse, roi d'Ithaque, est retenu dans une île par une déesse dont l'amour cherche à lui faire oublier la patrie absente ; mais ce qu'Ulysse aspire à contempler, ce ne sont pas les charmes de son nouveau séjour, c'est *la fumée de sa terre natale;* et le but de son espérance est, non pas l'immortalité sur le sol étranger, mais la mort à son foyer.

« Et ton cœur n'est point ému, roi de l'Olympe? ajoute Minerve. Ulysse n'a donc pas su te plaire en t'offrant des sacrifices, près des vaisseaux des Grecs, devant la vaste Troie? Pourquoi donc es-tu si fort irrité contre lui, Jupiter[1]? »

Le maître des dieux proteste avec vivacité de sa bienveillance pour Ulysse. Mais le courroux de Neptune poursuit, dans le roi d'Ithaque, l'homme qui a privé d'un œil Polyphème, ce cyclope qui dut la vie au roi des eaux et à la nymphe Thoosa.

1. *Odyssée*, I, traduction de M. Pessonneaux.

Jupiter et sa fille se concertent pour ramener Ulysse dans sa patrie. La déesse propose à son père de transmettre par Mercure à la nymphe Calypso, l'ordre de rendre à la liberté le héros qu'elle retient. Quant à Minerve, elle se dispose à se rendre auprès de Télémaque, fils d'Ulysse. Les prétendants de Pénélope, sa mère, ruinent le jeune prince, et la Sagesse veut exciter en lui le courage qui lui permettra de chasser ses spoliateurs, et d'aller rechercher lui-même les traces de son père.

Minerve s'élance sur la terre et descend au palais d'Ulysse[1]. Sous les traits de Mentès, roi des Taphiens, la déesse, armée de sa lance, s'arrête sur le seuil de la cour. Elle voit les prétendants qui, assis aux portes sur les peaux des bœufs qu'ils ont égorgés, jouent aux dés pendant que les serviteurs font les derniers préparatifs de leur festin.

Parmi eux se trouve un adolescent grand et beau. Il est triste; cette demeure que l'on profane, c'est celle de son père; et ce prince est Télémaque lui-même.

A la vue de l'étranger que nulle parole de bienvenue n'a encore accueilli, Télémaque, obéissant à un mouvement de noble indignation, se souvient qu'il est

1. L'île d'Ithaque se nomme aujourd'hui Thiaki. On y voit encore les ruines du palais d'Ulysse. Les habitants de l'île nomment ces constructions cyclopéennes : *Palais de sainte Pénélope*. Kruse, *Hellas;* Chenavard, *Voyage en Grèce et dans le Levant*, pl. XLVIII.

le fils du roi d'Ithaque. Allant à l'inconnu, lui prenant la main, le déchargeant du poids de sa lance, il lui dit :

« Salut, étranger ! tu seras reçu en ami chez nous; et, après que tu auras mangé, tu diras ce dont tu as besoin[1]. »

Télémaque, marchant le premier, guide la déesse vers la grande salle du palais. Il place l'arme de Minerve contre une haute colonne, dans une armoire où sont déposées les lances d'Ulysse. Il présente à son hôte un trône sous lequel il déploie un riche tapis. Quant à lui, il s'assied sur un fauteuil auprès de l'inconnu.

Télémaque a disposé ces siéges loin des places que vont occuper les prétendants, dont la bruyante présence importunerait le voyageur, et empêcherait qu'il interrogeât celui-ci au sujet d'Ulysse.

Une esclave verse d'une aiguière d'or dans un bassin d'argent, l'eau destinée à purifier les mains des deux convives, et place une table devant eux. L'intendante du palais leur offre du pain et des mets abondants. Les viandes leur sont servies par l'écuyer tranchant, qui leur présente les coupes d'or dans lesquelles un héraut répand le vin.

Les prétendants entrent dans la salle et y prennent leur repas qui leur est principalement servi par des

Odyssée, I, traduction de M. Pessonneaux.

hommes. Les femmes n'y apparaissent que pour remplir de pain les corbeilles.

Il faut maintenant à ces jeunes audacieux l'harmonie de la musique, le charme de la danse, l'ivresse du plaisir. Entre les mains de Phémius, un héraut dépose la cithare. L'aède ne se prête qu'avec chagrin aux divertissements de ces hommes qui occupent la demeure de son roi. Cependant, il faut obéir; Phémius prélude, il chante....

Et, à ce moment, Télémaque, approchant son visage de celui de son hôte, exhale à voix basse sa douleur et ses regrets. Il lui parle d'Ulysse, d'Ulysse qu'il n'espère plus jamais revoir, et dont l'apparition suffirai pour chasser du palais ces parasites qui l'encombrent. Télémaque demande enfin à l'étranger son nom, son origine, les circonstances de son voyage.

Fidèle à son rôle, la déesse lui apprend qu'elle est le roi Mentès et l'un des anciens amis d'Ulysse. Elle assure au prince que son père vit encore, et que le temps où il reverra Ithaque n'est pas éloigné.

Feignant d'ignorer pour quelle cause sont réunis dans le palais ces convives insolents qui semblent célébrer une fête, un hyménée, Minerve interroge Télémaque. Celui-ci lui répond que ces hommes recherchent la main de Pénélope, et que, pendant que sa mère résiste à leurs vœux avec horreur, ils dissipent dans les plaisirs l'héritage de son père, et que bientôt ils le tueront lui-même.

Minerve, émue, engage Télémaque à convoquer pour le lendemain les héros grecs. Devant cette assemblée, qu'il ordonne aux prétendants de retourner dans leurs domaines. La déesse lui dit aussi que si Pénélope désire se remarier, il doit l'inviter à rentrer chez ses parents qui lui choisiront un époux et lui réserveront la dot à laquelle peut prétendre une fille bien-aimée. Minerve conseille enfin à Télémaque de se rendre à Pylos, à Sparte, pour y recueillir les bruits que la renommée a pu y répandre sur le sort d'Ulysse. S'il reçoit l'assurance que son père est vivant, qu'il attende pendant une année; si Ulysse est mort, que Télémaque revienne dans son pays, qu'il y célèbre les funérailles de son père, l'hymen de sa mère ; et qu'il punisse alors les hommes qui ont osé souiller la demeure du héros! Minerve, mûrissant la pensée du jeune prince, lui rappelle qu'Oreste fut le vengeur de son père; elle l'exhorte à mériter de même par une courageuse conduite l'admiration de la postérité, et lui dit adieu.

Reconnaissant des avis paternels que lui a donnés l'étranger, Télémaque veut le retenir. Mais celui-ci, lui promettant de le revoir à son retour, disparaît, non sans avoir allumé une flamme généreuse dans le cœur du jeune prince, et y avoir ravivé le cher souvenir d'un père absent et malheureux.

Télémaque se replie sur lui-même: il a reconnu l'hôte qui l'a visité. L'effroi qu'il éprouve est tout religieux: ce sentiment, loin de l'affaiblir, le remplit de

force. « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, » s'écriera sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, un roi d'Israël contemplant cette sagesse, non dans l'une des confuses images que voyaient luire les ténèbres païennes, mais dans le type éternel qui rayonnait sur le peuple élu.

Télémaque s'approchait des prétendants....

Et Phémius chantait toujours. Mais, comme par une sublime protestation contre le rôle que lui imposaient les ennemis de son maître, l'aède exaltait devant ces hommes de joie les douleurs de glorieux exilés. Il disait ce qu'eurent à souffrir les vainqueurs de Troie quand Pallas les punit de l'outrage fait par Ajax à Cassandre, sa prêtresse.

Mais si les chants du poëte vengent son maître et son roi, ils traversent et déchirent, en s'envolant vers les cieux, le cœur de celle que le héros a laissée isolée... et veuve aussi peut-être ! Ah ! que Phémius s'arrête : les pleurs de la femme d'Ulysse ont déjà coulé.

Descendant de son appartement, Pénélope, la plus noble des femmes, a paru à l'entrée de la salle. Sous un voile brillant, elle abrite son beau visage qui se mouille de larmes. Deux de ses suivantes sont à ses côtés.

« Phémius, dit-elle, tu connais assez d'autres récits, propres à charmer les mortels ; tu sais les actions des

hommes et des dieux que célèbrent les aèdes : chanteleur donc quelqu'un de ces hauts faits, et qu'eux boivent le vin en silence : mais cesse ce chant lamentable, qui toujours me brise le cœur dans la poitrine, car un deuil immense m'accable plus que personne : je regrette une tête si chère, et me souviens toujours de ce héros, dont la gloire est répandue dans la Hellade et jusqu'au centre d'Argos [1]. »

Télémaque s'oppose à ce que le désir de sa mère soit réalisé. Pourquoi reprocher à Phémius les malheurs des Grecs? Le poëte n'en est que le mélodieux écho, Jupiter seul en est la cause ! D'ailleurs, jamais l'homme n'écoute la muse avec plus de charme que lorsqu'elle module des chants nouveaux. Télémaque veut que Pénélope ait la force d'entendre ce qui la fait souffrir. Qu'elle affermisse son âme ! D'autres héros qu'Ulysse ont goûté les amertumes de l'exil, de la mort.

« Mais, ajoute-t-il, rentre dans ton appartement et vaque à tes travaux ; reprends ta toile, ton fuseau, ordonne à tes femmes d'accomplir leur tâche ; parler sera le partage des hommes, et le mien avant tout car c'est moi qui suis le maître céans [2]. »

Rien ne peint mieux que ces expressions sévères, dures même, les mœurs singulières qui, tout en fai-

1. *Odyssée*, 1, traduction de M. Pessonneaux.
2. *Id.*, id., id.

sant de l'épouse la compagne de l'époux, assujettissaient à son fils la femme privée de son mari. Le généreux Télémaque manque, sans paraître même s'en douter, aux lois si naturelles du respect filial. Pénélope elle-même, malgré la dignité de son caractère, accueille avec un mélange de trouble et de respect, cette hautaine manifestation d'une énergie qu'elle s'applaudit peut-être de voir naître en son fils ; et la reine cède à des conseils dont nous blâmons la forme et dont le poëte loue la sagesse.

Regagnant avec ses femmes son appartement, elle y pleure néanmoins encore l'exilé, jusqu'à l'heure où la sereine influence de Minerve la livre à un paisible sommeil.

La rapide apparition de la souveraine a enivré ceux qui aspirent à sa main. Une grande agitation règne parmi eux. Mais la voix de Télémaque maîtrise le tumulte. Le fils d'Ulysse invite les prétendants à écouter en silence les chants de Phémius ; il leur annonce que le lendemain, à l'agora, il les sommera de quitter le palais de son père, et que, si les princes lui résistent, il en appellera à la vengeance des dieux.

Touché par la Sagesse, l'adolescent a fait place à l'homme ; et le fier langage de Télémaque révèle aux princes qu'il obéit à une inspiration divine. Euryma que, l'un des prétendants, l'interroge sur l'hôte qui vient de le quitter et que Télémaque nomme encore Mentès, roi des Taphiens.

Et les chants et les danses succédèrent à ce grave entretien. La nuit était tombée quand les prétendants rentrèrent dans leurs demeures.

Une femme, portant des flambeaux, guida Télémaque vers l'appartement qui avait été élevé pour lui dans une partie isolée du palais. Cette femme, nommée Euryclée, avait été l'esclave de Laërte, aïeul paternel de Télémaque. Laërte l'avait payée du prix de vingt taureaux; mais, craignant d'offenser sa femme, il ne lui avait point donné Euryclée pour rivale; et l'ancien roi d'Ithaque avait honoré à l'égal de sa vertueuse compagne, l'esclave qui fut la nourrice d'Ulysse.

Par les sentiments qu'elle avait inspirés au grand-père et au père de Télémaque, par les soins qu'elle avait donnés à l'enfance du jeune prince, Euryclée était pour celui-ci une aïeule tendre et respectée.

S'asseyant sur sa couche, Télémaque ôta sa tunique, la tendit à la vieille esclave qui la plia et la suspendit au-dessus du lit. Puis, sortant de l'appartement, elle en ferma la porte.

Télémaque ne s'endormit pas sous la délicate toison qui le couvrait : il méditait le voyage dont Minerve lui avait suggéré la pensée.

Le lendemain, l'agora qui s'étendait entre l'acropole et la ville, et que dominait au nord le mont Nérite [1], était le théâtre d'une scène pathétique. Exha-

1. La ville et l'acropole (qui comprenait le palais d'Ulysse), étaient

lant la douleur que lui causaient, et l'absence d'Ulysse et les iniquités des prétendants, Télémaque en appelait aux sujets de son père; et ne contenant plus son indignation et son désespoir, il jetait son sceptre à ses pieds et pleurait amèrement.

Le peuple était ému; les prétendants n'osaient répondre aux sévères paroles qu'ils méritaient. Cependant l'un des plus puissants d'entre eux, Antinoüs, a le triste courage de reprocher à Télémaque une démarche qui déshonore publiquement ses complices et lui. C'est sur Pénélope elle-même qu'il rejette la responsabilité des abus dont se plaint Télémaque. Antinoüs dénonce la conduite de la reine qui, pour décevoir tous ses prétendants, leur promet à chacun sa main par des messages. Il signale la pieuse ruse par laquelle Pénélope a voulu retarder le moment où elle serait sommée de remplir ses engagements. Elle ourdissait un voile d'un tissu délicat et d'une grande étendue: c'était le linceul qui devait couvrir Laërte, le père de son époux, l'aïeul de son enfant, lorsque le vieillard se serait glacé pour toujours. La reine suppliait ceux qui aspiraient à son alliance, de ne point la contraindre à un nouvel hyménée avant qu'elle n'eût terminé ce vêtement funèbre dont elle ne pouvait priver le riche Laërte sans provoquer l'indignation des femmes grec-

situées dans l'isthme, au pied du Neïos (le St-Stephano actuel), montagne méridionale d'Ithaque, moins élevée que le Nérite. Kruse, *Hellas*.

ques. Les prétendants accédèrent à cette touchante prière ; mais pendant trois ans, la reine défaisait à la clarté des flambeaux nocturnes, la tâche qu'elle avait accomplie à la lumière du jour. Ce ne fut que dans le cours de la quatrième année que les princes, avertis par une femme du palais, obligèrent Pénélope à terminer son ouvrage, mais ne purent la contraindre à désigner le successeur d'Ulysse.

Au nom des prétendants, Antinoüs déclare à Télémaque qu'il doit renvoyer Pénélope et lui ordonner de s'unir à un époux choisi par son père ou par elle. Si la reine continue de se fier aux dons de la déesse qui lui accorda la sagesse et l'intelligence, elle pourra atteindre à une grande gloire, mais elle attirera sur son fils la ruine que consommeront ses prétendants.

Télémaque se refuse noblement à congédier, veuve ou non, la femme qui lui a donné la vie et qui l'a nourri. Il lui serait d'ailleurs difficile de rendre à Icarius, père de Pénélope, la dot de celle-ci. Puis, en renvoyant sa mère, il s'exposerait au courroux de son père, à la poursuite de ces furies qu'invoquerait Pénélope en se retirant ; il s'exposerait enfin à la vengeance des hommes. Il ne chassera jamais sa mère ! S'il a irrité les princes, que ceux-ci se retirent ; sinon, qu'ils achèvent leur œuvre, et que les dieux la rémunèrent.

A ce moment, deux aigles venus du mont Nérite,

planent sur cette scène, et par leurs évolutions, prouvent que Jupiter a accueilli la prière de l'opprimé.

Malgré cet augure, malgré l'interprétation qu'en donne le devin Halitherse et qui annonce aux Grecs le retour d'Ulysse et la perte des prétendants, Eurymaque déclare que les princes ne cesseront pas de dévorer les biens du roi avant l'hymen de cette femme dont la vertu les excite à la lutte et les éloigne de tout autre mariage.

Dès lors Télémaque n'a plus qu'un désir à exprimer aux prétendants : celui d'obtenir le vaisseau et les rameurs qui le conduiront à Pylos et à Sparte. Il fait savoir aux princes que, pendant ce voyage, il cherchera à connaître le sort de son père, et que, s'il acquiert la certitude que le roi est mort, il mariera Pénélope à son retour.

Un vieil ami d'Ulysse, Mentor, reproche aux Ithaciens la lâcheté avec laquelle ils abandonnent à un parti audacieux et faible la maison de leur roi, de leur père. Mais Léocrite, l'un des prétendants, répond que ses compagnons et lui sont assez forts pour résister à de nombreux adversaires, à Ulysse même ; et que, si ce dernier, revoyant jamais sa patrie, vouait les chasser, la femme qui aspirait si ardemment à le revoir, aurait alors, non à bénir son retour, mais à pleurer son trépas. Bien qu'il doute que Télémaque réalise ses projets, Léocrite confie à Halitherse et à

Mentor les préparatifs de son voyage ; puis il dissout l'assemblée.

Pendant que les princes entraient dans le palais d'Ulysse, Télémaque, allant sur le rivage, purifiait ses mains dans l'onde amère et invoquait Minerve. La déesse, lui apparaissant sous les traits de Mentor, lui conseilla d'imiter Ulysse en persévérant avec courage dans ses résolutions et sans se préoccuper des desseins que pouvaient méditer de jeunes fous que la mort attendait. Mentor le prévint qu'il allait équiper un navire et qu'il y monterait avec lui.

Suivant les avis de son vénérable guide, Télémaque se rendit au palais pour y préparer les provisions de la route. Inaccessible aux gracieuses avances par lesquelles Antinoüs essaya de lui faire partager les plaisirs des prétendants, inaccessible aussi aux mordantes railleries qui accueillirent son refus, Télémaque descendit dans le cellier d'Ulysse. Là se trouvaient des monceaux d'or et d'airain, des vêtements, de l'huile odoriférante. Dans des tonneaux rangés contre le mur, vieillissait un vin exquis réservé au roi. Cette salle, fermée par des portes à deux battants, était gardée, nuit et jour, par l'amie de Laërte, la nourrice d'Ulysse.

Télémaque appela Euryclée, lui ordonna de répandre dans douze vases le vin qui était le meilleur après celui d'Ulysse, et de placer vingt mesures de pain d'orge dans des outres soigneusement cousues. Lui recommandant le secret, il l'informa que, le soir

même, pendant que sa mère se retirerait chez elle pour se livrer au repos de la nuit, il viendrait chercher ces provisions ; et le jeune homme confia à la nourrice le motif et le but de son voyage.

Ces paroles jetèrent un trouble profond dans l'âme de la vieille esclave. Elle se désespéra à la pensée des périls qu'allait affronter celui qu'elle appelait son cher enfant; et, persuadée que le roi était mort, elle supplia Télémaque de ne point s'exposer pour une cause perdue, aux embûches des prétendants. Le fils d'Ulysse la calma en lui assurant que son voyage était le fruit d'une inspiration divine. Il lui fit jurer de ne point parler de son absence à sa mère avant onze ou douze jours, à moins que Pénélope ne fût instruite de son départ.

Euryclée prononça le serment que lui demandait son jeune maître, et obéit aux ordres qu'il lui avait donnés.

Quand le soleil fut couché, Minerve qui avait tout disposé pour le départ de Télémaque, endormit les prétendants; et, sous la figure de Mentor, vint chercher le fils d'Ulysse.

Bientôt les voiles, poussées par un vent favorable que faisait souffler Minerve, entraînaient le navire; et les passagers répandaient des libations en l'honneur des dieux éternels, mais principalement de la déesse qui, à leur insu, s'était personnellement associée à leur entreprise.

Les voyageurs débarquèrent à Pylos. Nestor et ses sujets offraient sur le rivage un sacrifice au dieu des ondes azurées.

C'est encore Minerve qui conduit Télémaque auprès du roi ; c'est encore elle qui, donnant au jeune prince la conscience de sa mission, l'enhardit à demander au vieillard ce qu'il sait d'Ulysse. Mais le souverain de Pylos ignore, comme Télémaque, ce qu'est devenu le père de celui-ci. Il ne peut que l'encourager à se montrer vaillant comme Oreste, et lui faire espérer que son père reviendra. Il sait que jamais mortel ne fut aimé des dieux comme Ulysse le fut de Minerve ; et que, si la déesse secourait le fils comme elle a protégé le père, plus d'un prétendant cesserait de rechercher Pénélope.

Télémaque n'ose croire que les dieux mêmes aient le pouvoir d'alléger ses malheurs; et, par la voix de Mentor, la Sagesse lui reproche ce doute. Elle essaye vainement de lui faire comprendre que la protection des dieux peut sauver l'homme qu'entourent les plus grands dangers ; et que, mieux vaut beaucoup souffrir dans l'exil et revoir heureusement le sol natal, que de voguer comme Agamemnon, vers une patrie où la trahison et l'assassinat attendent seuls l'absent.

Télémaque demande à Nestor comment mourut le roi d'Argos, et en quel lieu se trouvait alors Ménélas, le frère de la victime. Le vieillard lui apprend que, pendant que les Grecs se livraient devant Ilion aux

âpres et sanglants travaux de la guerre, Égisthe, demeuré tranquillement à Argos, cherchait à ébranler la foi que devait Clytemnestre à son royal époux. Mais deux obstacles s'opposaient aux vœux d'Égisthe. La reine avait l'âme élevée, et Agamemnon avait placé auprès d'elle un aède qui la maintenait dans le sentier du bien[1]. Le génie du poëte sauvegardait la vertu de l'épouse.

Notre siècle n'aurait-il point ici de graves enseignements à recevoir de l'antiquité profane? S'il oublie trop souvent que le caractère particulier des arts et des littératures qu'a enfantés le christianisme, consiste à améliorer l'homme par la contemplation du beau, écoutera-t-il du moins cette voix païenne qui l'avertit que le génie est un sacerdoce?

Certes, ils existent encore, ces généreux gardiens de l'ordre moral. Mais ne sont-ils pas quelquefois exposés à subir allégoriquement le sort de l'aède argien? Ne sont-ils pas repoussés par ceux dont ils gênent les passions, et relégués par eux dans cette île déserte où Égisthe exila le chantre d'Agamemnon? De même que le poëte antique fut déchiré par les oiseaux de proie, ne sont-ils pas torturés par les angoisses qui dévorent les hommes de bien que leur isolement empêche de se faire entendre?

Revenons à Nestor. Il nous dira comment, après

1. Cf. *Athénée*, liv. I, chap. XII.

l'exil du chantre, Clytemnestre s'unit à Égisthe; et comment celui-ci, osant remercier les dieux du succès inespéré qui avait couronné sa criminelle entreprise, leur offrit des holocaustes et orna leurs autels.

Pendant ce temps, Ménélas, jeté par la tempête sur les rivages de l'Egypte, ne pouvait pr server son frère d'être assassiné en rentrant dans Argos. Et quand le roi de Sparte revit la Grèce, Oreste avait vengé son père, célébré les funérailles d'Égisthe. .. et celles de Clytemnestre! Homère nous a dit qui tua le premier; mais a-t-il osé nous désigner la main qui frappa la seconde? Ne le lui demandons pas. Eschyle nous l'apprendra en nous montrant l'ombre de Clytemnestre entraînant à la poursuite d'un parricide les horribles Euménides, les remords personnifiés.

Le roi de Pylos engage Télémaque à ne point livrer trop longtemps par son absence, son palais aux désordres des prétendants; mais il lui conseille aussi de se rendre à Sparte avant de retourner à Ithaque. Ménélas, qui est rentré récemment dans son royaume, pourra lui dire ce qu'il a appris d'Ulysse pendant ses lointaines pérégrinations. Si Télémaque préfère la route de terre à une nouvelle traversée, Nestor lui propose de le faire conduire à Lacédémone sur un char dirigé par ses propres fils.

La nuit vint jeter son ombre sur le rivage. Mentor fit remarquer aux habitants de Pylos qu'il était temps d'achever le sacrifice.

Après la cérémonie des libations, les voyageurs allaient regagner leur navire ; mais Nestor ne souffrit pas que ses hôtes le quittassent. Mentor, confiant Télémaque au vieillard, n'accepta point pour lui-même l'hospitalité royale. Soudain il disparut ; et ce fut sous la forme d'un aigle de mer que la divinité remonta au ciel.

Les spectateurs de cette scène étaient frappés de crainte. Nestor prit la main de Télémaque, et lui dit que l'homme qui, à son entrée dans la vie, avait été guidé par les Immortels, ne devait jamais manquer de force. Il comprit que la divinité qui protégeait Télémaque ne pouvait être que la bienfaitrice d'Ulysse ; et le roi, priant Minerve de le couvrir de gloire ainsi que ses enfants et sa respectable compagne, lui promit de lui sacrifier une jeune génisse aux cornes dorées.

La déesse écouta la voix du vieillard.

Nestor et sa famille revinrent au palais où le roi répandit des libations en l'honneur de Minerve. Le vin qui servit à cet acte religieux, reposait depuis onze années dans un vase dont une intendante brisa le couvercle.

Le lit de Télémaque fut, selon l'usage, dressé sous le portique. Pisistrate, le seul des fils de Nestor qui ne fût point marié, passa la nuit avec l'hôte de son père.

Le lendemain, le roi de Pylos, aidé par ses fils, of-

frit à Minerve le sacrifice qu'il avait annoncé la veille. Stratius et Échéphron conduisaient la victime par les cornes que l'orfévre venait de dorer. Arétus portait l'eau lustrale dans un bassin orné de fleurs, et l'orge sacrée dans une corbeille. Thrasymède tenait la hache; Persée, le vase où devait ruisseler le sang du sacrifice.

Nestor répandit l'eau et l'orge, invoqua plusieurs fois Minerve en jetant au feu les poils qui avaient été enlevés à la tête de la génisse. Thrasymède frappa la victime; et quand celle-ci fut tombée, les filles, les brus de Nestor, Eurydice, sa noble femme, jetèrent le cri par lequel, selon le témoignage d'un ancien commentateur[1], les Hellènes espéraient s'attirer un présage favorable.

La victime agonisante fut soulevée de terre; Pisistrate l'égorgea. Après que la génisse eut été découpée, le roi en brûla les cuisses et les arrosa d'un vin généreux. Les assistants goûtèrent les entrailles, et les morceaux destinés au festin furent embrochés et rôtis.

Télémaque partagea le repas du sacrifice, après avoir reçu de Polycaste, la plus jeune des filles de Nestor, ces soins fraternels que les vierges antiques pouvaient donner aux jeunes hôtes de leurs pères;

1. Eustathe, cité par M. Pessonneaux, *Odyssée*, III, note de la page 48.

puis un char, conduit par Pisistrate, entraîna vers Lacédémone le fils d'Ulysse.

Quand les voyageurs s'arrêtèrent devant le palais de Ménélas, tout respirait la joie dans cette somptueuse résidence. Le roi célébrait par un festin le mariage de ses deux enfants. Mégapenthès, le fils que lui avait donné une captive, s'était uni à une jeune Spartiate; et Hermione, la belle et gracieuse fille d'Hélène, allait rejoindre avec des coursiers et des chars, le fiancé à qui son père l'avait promise sur les rives troyennes : ce fiancé était Néoptolème, fils d'Achille.

Télémaque et Pisistrate ne se firent pas connaître; mais le seul nom sous lequel les anciens se plussent à recevoir les étrangers, était le titre sacré d'hôte. D'ailleurs Ménélas savait par expérience combien il est doux d'être bien accueilli sur une terre lointaine! Les deux jeunes gens furent donc traités avec une munificence toute royale.

Pendant le repas, quelques paroles du souverain spartiate causèrent à Télémaque une émotion qui le trahit Ménélas rappelait ses malheurs, parmi lesquels il plaçait au premier rang les infortunes de son ami le plus cher, le fils du vieux Laërte, l'époux de la sage Pénélope, le père de Télémaque.

L'enfant de l'exilé dérobait ses larmes sous son manteau de pourpre; et, à cette douleur, Ménélas reconnut Télémaque. Cependant il ne savait s'il de-

vait attendre ou provoquer les confidences de son hôte.

Mais voici que descend dans la salle du festin, une femme que le poëte trouve semblable à la sœur d'Apollon, l'altière chasseresse. Trois suivantes s'empressent autour d'elle : la première lui offre un siége; la deuxième, un tapis; la troisième, une corbeille d'argent bordée d'un cercle d'or, et sur laquelle repose, avec des laines déjà filées, une quenouille d'or entourée de flocons violets. Cette corbeille, cette quenouille, furent données par une femme de Thèbes à une reine qu'une tempête jeta sur les côtes de l'Égypte avec l'époux qu'elle avait naguère abandonné. C'est entre les mains de cette princesse que nous trouvons aujourd'hui ces précieux objets, car c'est Hélène même que nous avons vue entrer.

La reine s'assied; et, en regardant Télémaque, elle s'émeut, elle se demande si ce jeune homme n'est point l'enfant qu'Ulysse laissa dans son palais quand, pour venger une femme coupable, les Grecs se rendirent devant Troie.

La souveraine communique cette pensée à Ménélas, et celui-ci lui avoue que la même idée le préoccupe. Il a retrouvé dans son hôte le visage, le regard, la chevelure du roi d'Ithaque; et il a vu couler les larmes de l'étranger au souvenir d'Ulysse.

Pisistrate confirme alors le pressentiment des deux époux. Celui qu'il a conduit à Lacédémone, est bien

Télémaque qui, affligé par l'absence de son père et par ses propres malheurs, est venu chercher dans l'ami d'Ulysse un guide, un soutien.

Cet aveu fait sur Ménélas une impression douce et cruelle à la fois. Heureux de pouvoir du moins accueillir le fils de son compagnon d'armes, il sent avec plus de vivacité le bonheur qu'il eût éprouvé à recevoir son ami même, à lui offrir une part de ses États.

Il exprimait ce regret; et, en l'écoutant, Hélène versait des larmes. Gémissait-elle seulement sur la destinée d'Ulysse, ou sur la faute qu'elle avait commise et à laquelle le héros devait ses longues infortunes?

Avec Hélène, pleuraient aussi Ménélas, Télémaque, Pisistrate même qui se souvenait d'avoir perdu devant Troie un frère qu'il n'avait cependant pas connu, le courageux Antiloque.

Enfin le fils de Nestor, héritier de la sagesse de son père, fait observer à Ménélas qu'il ne convient pas d'attrister un festin par des larmes, et la belle reine verse dans le vin destiné aux convives un philtre qui, pour une journée entière, donne aux mortels l'oubli des plus cuisantes douleurs[1].

Tandis que le repas continue, Hélène loue la prudence et le courage d'Ulysse. Elle raconte qu'un jour elle vit dans Ilion un esclave meurtri de coups, revêtu

1. Hélène devait ce philtre à l'Égyptienne Polydamna.

de haillons. Sous cette misérable apparence, elle reconnut l'astucieux roi d'Ithaque. Elle l'interrogea; mais il se refusa à satisfaire sa curiosité. Enfin, après lui avoir prodigué les soins les plus affectueux, elle lui jura solennellement qu'elle ne le trahirait point. Ulysse céda et lui confia les desseins des Grecs. Quand il revint au camp hellénique, il avait immolé une foule de Troyens.

« A la vue du carnage, continue Hélène, les Troyennes jetaient des cris de désespoir, et moi je me réjouissais au fond de mon cœur; car tout mon désir était de revoir mes foyers. Sans cesse je pleurais sur la faute où Vénus m'avait entraînée..., lorsqu'elle me sépara de ma fille, et de mon époux qui l'emporte sur tous les mortels par sa prudence et par sa beauté [1]. »

Ménélas, confirmant la vérité de cette narration, cite un autre trait de la force morale qui distinguait Ulysse. Lorsque, renfermés dans un cheval de bois, les plus vaillants des Grecs pénétrèrent dans Ilion, Hélène, agissant probablement par l'impulsion d'un dieu favorable aux Troyens, s'approcha de l'énorme coursier, tourna trois fois autour de ses flancs qu'elle touchait; appela les héros grecs en contrefaisant la voix de leurs femmes. Ménélas, Diomède même, cédant à un irrésistible entraînement, allaient s'élancer

1. *Odyssée*, IV, traduction de Dugas-Montbel.

vers elle, ou lui adresser la parole. Ce fut Ulysse qui les retint, ce fut Ulysse aussi qui, jusqu'au moment où Pallas éloigna Hélène, appuya sa main sur la bouche d'un guerrier dont la voix, en répondant à celle de la princesse, allait découvrir la ruse des Grecs.

En entendant redire combien son père fut grand et respecté, Télémaque regrette plus amèrement encore que la valeur d'Ulysse n'ait pu le préserver du trépas. Aussi termine-t-il cet entretien en exprimant son désir d'aller prendre du repos.

Les captives de la reine, portant des flambeaux, vont, d'après les ordres d'Hélène, dresser sous le portique les couches destinées à Télémaque et à Pisistrate.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le fils d'Ulysse vit, auprès de lui, le roi de Sparte qui, voulant savoir de Télémaque lui-même le but de son voyage, le questionna à ce sujet.

Le jeune prince supplia Ménélas de lui apprendre ce qu'était devenu son père.

Le roi lui raconta comment, lorsqu'il revenait d'Ilion, la déesse Idothée lui avait enseigné à dompter *le véridique vieillard des mers*, Protée, qui, par ses formes multiples, échappait à celui qui désirait recourir à son intuition divine. Ménélas avait su ainsi qu'Ulysse était, avec douleur, retenu loin d'Ithaque par la nymphe Calypso. Protée qui l'avait également

instruit du meurtre de son frère, lui avait prédit qu'il ne partagerait point le cruel destin d'Agamemnon, et que, époux d'Hélène et gendre de Jupiter, il serait transporté par les dieux, sans connaître la mort, dans les fraîches régions des champs Élyséens.

Télémaque n'avait plus rien à demander à son hôte. Il manifesta donc son intention de retourner à Pylos.

Les commensaux de Ménélas ne tardèrent pas à entrer dans le palais. Ils venaient participer au repas du roi, et y contribuer par leurs provisions particulières : « Ils amenaient des brebis et apportaient un vin généreux; leurs femmes, le front ceint de belles bandelettes, apportaient le pain[1]. »

Le poëte revient maintenant dans le palais d'Ulysse.

Ayant appris que le fils d'Ulysse avait réalisé ses desseins, les prétendants conviennent de dresser une embuscade dans le détroit d'Ithaque et de Samé, afin qu'à son retour, Télémaque, coupable d'avoir recherché les traces de son père, expie cette audace par sa mort. Le héraut Médon surprend le secret du complot; et, dévoué à la reine, il court auprès d'elle.

En l'apercevant, Pénélope croit que, messager des prétendants, il vient de leur part commander à ses femmes de préparer leur festin. Elle s'adresse avec indignation aux insensés qui ne peuvent l'entendre,

1. *Odyssée*, IV, traduction de M. Pessonneaux.

et leur reproche de ruiner le fils du roi juste qui a protégé leurs pères.

Lorsqu'elle connaît par le héraut toute l'étendue de son malheur, lorsqu'elle apprend ainsi le départ de Télémaque et le funeste retour qu'on lui prépare, elle se sent défaillir; et, les yeux noyés de larmes, elle ne peut pendant longtemps articuler une parole. Parvenant enfin à prononcer quelques mots :

« Héraut, » dit-elle, « pourquoi mon fils est-il parti? Quel besoin avait-il de monter sur ces rapides navires, qui sont pour les hommes les coursiers de la mer, et franchissent la plaine liquide? Est-ce pour ne laisser pas même le souvenir de son nom parmi les hommes[1]? »

Le héraut répond qu'il ignore si c'est à l'inspiration d'un dieu ou à l'impulsion de son propre cœur que Télémaque a obéi en quittant son pays pour aller s'informer de son père.

Médon se retire; et la reine, torturée par les poignantes inquiétudes qui viennent s'ajouter à ses chagrins, la reine s'assied avec désespoir sur le seuil de son appartement. Ses femmes mêlent leurs gémissements à ses lamentations, et Pénélope leur dit avec de déchirants sanglots :

« Écoutez-moi, mes amies : car les dieux de l'O-

1. *Odyssée*. IV, traduction de M. Pessonneaux.

lympe m'ont condamnée à la souffrance plus que toutes les femmes qui sont nées et ont grandi avec moi. D'abord j'ai perdu un époux brave et magnanime, qui excellait entre les Grecs par toute sorte de vertus.... Et voilà qu'aujourd'hui les tempêtes ont ravi sans gloire et emporté loin de cette demeure mon fils chéri, sans que j'aie été avertie de son départ[1] ! »

Passant de cet affectueux abandon à une sévérité inattendue, la souveraine reproche à ses suivantes de ne l'avoir point réveillée pendant cette nuit qui vit le départ de Télémaque. Si elle avait été auprès de son fils, il ne serait point parti, ou il eût laissé derrière lui son cadavre. Dans sa fiévreuse exaltation, elle ordonne que Laërte soit instruit du nouveau danger que court la maison royale. Peut-être le vieillard se montrera-t-il au peuple, et dénoncera-t-il les perfides desseins des prétendants.

Euryclée calme Pénélope. Elle dépose sa vie entre les mains de la reine, et celle-ci peut la châtier de son silence; mais elle lui avoue qu'elle connaissait les projets de Télémaque, et qu'elle n'aurait pu les lui révéler sans trahir le serment que son jeune maître avait exigé d'elle. Elle l'exhorte à se purifier, à monter avec ses femmes dans l'appartement supérieur, à implorer Minerve, la déesse qui pourra éloigner de Télémaque la mort même. Mais Euryclée

1. *Odyssée*, IV, traduction de M. Pessonneaux.

dissuade sa maîtresse de donner à Laërte, déjà si malheureux, une inquiétude que l'avenir ne justifiera sans doute point.

A cette sollicitude, on reconnaît la femme qu'a aimée l'aïeul de Télémaque.

La reine cède aux avis d'Euryclée. Parvenue à l'étage supérieur, elle met l'orge sacrée dans une corbeille. Au nom des sacrifices que son époux a offerts à Minerve, elle supplie la déesse de sauver la famille du héros, et termine par le cri accoutumé une prière qu'exauce la fille de Jupiter.

Les prétendants se livraient à une tumultueuse agitation dans ce palais où priait la malheureuse mère qu'ils menaçaient d'un nouveau deuil; et l'un d'eux flattait ses compagnons de l'espoir que cette même mère se préparait à suivre un second époux sans se douter qu'elle allait perdre son fils.

Les princes gagnèrent le rivage et s'embarquèrent.

La reine s'était couchée à jeun, et le sommeil l'avait surprise au milieu de ses angoisses. Minerve lui envoya un songe consolateur. Sous la figure d'Iphthimé, sœur de Pénélope et femme d'Eumèle, un fantôme pénétra dans la chambre de la souveraine en suivant la courroie qui fixait le verrou. Planant sur la tête de la reine, la vaporeuse apparition annonçait à Pénélope que les dieux voulaient mettre un terme à sa douleur et que son fils lui serait rendu.

Dans son rêve, Pénélope s'étonnait de recevoir chez

elle cette sœur qui, habitant une contrée lointaine, n'avait pas coutume de la visiter; et, ne croyant pas aux espérances que lui apportait Iphthimé, la femme d'Ulysse lui répondait que ses larmes étaient motivées par la perte d'un époux, par le péril d'un fils, d'un fils inexpérimenté pour lequel la reine tremblait plus encore que pour Ulysse.

Iphthimé l'informa que Minerve guidait Télémaque, et que c'était à la déesse même qu'elle obéissait en venant rassurer Pénélope.

La reine voulait l'interroger sur son époux; mais le fantôme refusait de lui répondre et disparaissait.

Pénélope se réveilla. Elle était heureuse.

Homère nous transporte encore dans l'assemblée des dieux. Minerve retrace vivement aux Immortels les malheurs qui accablent Ulysse, les dangers qui menacent Télémaque. Jupiter lui rappelle qu'elle-même a décidé que le héros, revenu dans ses foyers, châtierait ses ennemis; et le roi des dieux encourage la déesse à guider toujours le fils d'Ulysse. Il charge ensuite Mercure de demander à Calypso le renvoi de son captif; mais il veut que, livré sur une légère embarcation à tous les hasards d'une longue traversée, Ulysse les affronte sans le secours des dieux ni des hommes, et que, le vingtième jour de ce pénible voyage, le héros atteigne le pays des bienheureux Phéaciens qui l'accueilleront comme un dieu et le ramèneront dans son Ithaque bien-aimée.

Mercure vole vers l'île d'Ogygie, séjour de Calypso[1]; et, frappé d'admiration, il s'arrête.....

Les odorantes émanations du cèdre et du thuya qui brûlaient dans la grotte, se mêlaient aux senteurs des bois, aux parfums des fleurs. Autour de l'antre, une vigne déroulait ses pampres fertiles; et une forêt d'aunes, de peupliers, de cyprès, recélait dans ses sombres profondeurs, et l'oiseau de nuit, et l'épervier, et la corneille marine. Quatre fontaines faisaient ruisseler leur onde pure dans cette verdoyante retraite où s'étendaient aussi des prairies que diapraient la violette et la blanche et mignonne fleur de l'ache.

La nymphe *aux belles tresses* se tenait dans la grotte. De sa navette d'or elle tissait la toile; et sa voix modulait un chant harmonieux. Mais qui respire avec elle les parfums de l'air? Qui jouit auprès d'elle des sites enchanteurs qu'offre son domaine? Pour quel regard rayonne sa beauté? Quel écho sympathique rencontrent ses accents mélodieux? Celui qu'elle aime est sans doute à côté d'elle? Non, Ulysse n'est pas là.

Sur le rivage un homme est assis et contemple en pleurant l'immense nappe de turquoise.... Royal exilé, que cherche ton regard? Est-ce une terre plus

1. D'après la version la plus certaine, l'île d'Ogygie est l'île de Malte. La grotte de Calypso se voit au nord-ouest, près du port de Melleha. Il paraît que cet antre et les sites qui l'entourent sont loin de réaliser la belle description qu'en fait Homère. Cf. *Iles de l'Afrique*, par M. d'Avezac (*Malte et Le Goze*, par M. Frédéric Lacroix).

féconde que celle que foulent tes pieds? Mais les dieux même admirent l'île que tu dédaignes! Quel est donc le pays vers lequel s'élancent ta pensée, ton cœur, ta vie? Mortel, oui, nous te comprenons! Ce pays est aride; les forêts même qui le boisent, reposent sur un sol rocailleux; mais ce pays est ta patrie, et quelle terre fut jamais plus aimée de l'homme que celle qui lui coûta le plus de sueurs!

Cependant, avec sa divine intuition, Calypso a reconnu Mercure. Elle le fait asseoir, et, lui parlant avec un affectueux respect, elle lui demande le sujet d'une visite à laquelle elle n'est pas habituée. Elle l'assure à l'avance du désir qu'elle éprouve de satisfaire au vœu qu'il lui exprimera.

Après qu'il a goûté le nectar et l'ambroisie que lui a présentés son hôtesse, Mercure l'informe que, d'après l'ordre de Jupiter, elle doit promptement renvoyer Ulysse.

Alors la déesse devient femme, femme par la douleur. Un frémissement d'horreur l'agite, et Calypso invective contre ces dieux qui toujours s'opposent à ce que les déesses s'unissent à des hommes :

« Vous êtes cruels, dieux, et jaloux plus que tous les autres[1]! »

La nymphe connaît le sort réservé aux terrestres

1. *Odyssée*, V, traduction de M. Pessonneaux.

époux des Immortelles, depuis le fiancé de l'Aurore, succombant sous les flèches de Diane, jusqu'au favori de Cérès, atteint par la foudre de Jupiter! Aujourd'hui les dieux s'irritent de voir auprès de Calypso l'homme que la tempête a jeté sur son rivage, l'homme à qui elle a sauvé la vie et promis l'immortalité! Mais elle ne peut se révolter contre le roi de l'Olympe; elle obéira, Ulysse partira. Toutefois le naufragé n'ayant plus ni vaisseau, ni rameurs, Calypso ne pourra lui donner que des conseils pour l'aider à effectuer son retour.

Mercure disparaît, non sans avoir prémuni la nymphe contre la dangereuse pensée de résister à Jupiter.

Calypso dirige ses pas vers le rivage. Elle y trouve Ulysse, toujours abattu et désespéré. Elle le console, lui permet de la quitter, lui dit de se construire un radeau. Elle lui promet de lui donner des provisions et des vêtements, et de favoriser sa traversée par un vent propice. Il reverra sa patrie, et ainsi s'accomplira la volonté de ces dieux auxquels la nymphe se reconnaît inférieure par l'intelligence et par la sagesse.

Mais le héros tressaille. Il voit dans l'ordre de Calypso un piége destiné à le faire périr. Lui qui a affronté, recherché même tous les périls de la guerre, il frémit de se confier sur une frêle embarcation à cette mer terrible qui engloutit jusqu'aux solides navires. Il déclare à la nymphe qu'il ne s'éloignera que si, par le plus solennel des engagements, elle lui jure

qu'en ordonnant son départ, elle n'a point préparé sa mort.

Ce doute amène un sourire sur les lèvres de la déesse. Saisissant la main d'Ulysse, elle répond par le suprême et irrévocable serment des dieux à celui qui a osé soupçonner son amour : après avoir attesté la terre et le ciel qu'elle ne trame contre son hôte aucune perfidie, elle prend à témoin le fleuve infernal, le Styx! Elle proteste enfin de la droiture de son esprit et de la tendresse de son cœur.

Calypso se retire rapidement dans sa grotte. Ulysse la suit. Il se met à la place que Mercure vient de quitter. La nymphe, le servant elle-même, lui offre le breuvage et les mets destinés aux mortels; et s'asseyant en face de lui, elle reçoit de ses esclaves le nectar et l'ambroisie réservés aux dieux.

Le courage de Calypso ne tarde pas à l'abandonner. Elle prédit au roi que s'il connaissait les malheurs qu'il doit éprouver avant de rentrer dans sa patrie, il resterait auprès de la déesse, qui voudrait lui faire accepter l'immortalité; et qu'il ne céderait pas au besoin de revoir cette compagne qu'il regrette sans cesse et qui, mortelle, ne peut cependant pas le disputer à la nymphe en grâce, en beauté.

Mais Ulysse résiste. Ah! que la déesse ne s'étonne pas de ce refus! Cette femme à laquelle l'exilé la sacrifie, n'a pas, il est vrai, ses attraits ; et, pour braver les ravages qu'ont dû exercer sur elle les

vingt années qui se sont écoulées depuis le départ du guerrier, elle n'a pas le printemps perpétuel de la nymphe! Mais cette femme est pour Ulysse la compagne de sa jeunesse, elle est la mère de son fils; et celle qui a souffert de la vie, comprendra mieux son cœur que celle qui, malgré de passagères tristesses, goûtera à jamais les joies souvent égoïstes des dieux helléniques! L'immortalité que Calypso offre à Ulysse, ne serait pour lui que l'éternité de la douleur. Fût-il dieu, il ne pourrait oublier qu'il a été homme; et, se détournant de cet avenir sans fin, il préfère retrouver après bien des luttes encore, le foyer où il vieillira avec sa compagne, le sol natal auquel se mêlera sa cendre. Qu'un dieu même le poursuive sur l'immense étendue des mers, le héros saura souffrir. Habitué à toutes les infortunes, il accepte cette nouvelle épreuve!

Le surlendemain, Calypso aidait Ulysse aux préparatifs de son départ. La nymphe était vêtue d'une ample et gracieuse tunique blanche; une ceinture d'or dessinait sa taille, un voile couvrait sa tête. Elle donna au roi, avec une doloire, une grande hache d'airain à deux tranchants montée sur un beau manche d'olivier. Le conduisant à l'extrémité de l'île, elle lui montra les aunes, les peupliers et les sapins, dont le bois, desséché par le soleil, glisserait légèrement sur l'onde. La déesse se retira, mais elle revint : Ulysse avait abattu vingt arbres; il les avait taillés, équarris, ali-

gnés au cordeau ; et, pour les percer, Calypso lui apportait des tarières. Quand le radeau fut construit, la nymphe, reparaissant encore, offrit au voyageur les tissus destinés à la fabrication des voiles. Tout était terminé le quatrième jour ; et, le cinquième, Ulysse se disposait à quitter l'île, après avoir reçu de Calypso les derniers soins qu'elle eût désormais à lui donner.

La déesse disposa dans l'embarcation deux outres contenant, la première, du vin, la seconde, de l'eau. La nymphe y plaça aussi un sac de cuir qui contenait d'appétissantes provisions. Fidèle à ses engagements, elle fit souffler une tiède brise. Ulysse déploya les voiles avec bonheur. Le radeau s'éloigna. Calypso ne devait plus revoir le roi d'Ithaque.

Comme les nautoniers antiques, Ulysse dirigeait sa navigation d'après la situation des astres ; et, selon le conseil de Calypso, il laissait toujours à sa gauche la constellation de l'Ourse.

Le dix-huitième jour de son voyage, il découvrait les montagnes boisées de Schérie, l'île des Phéaciens. L'exilé allait toucher au terme de ses épreuves.... Neptune lui a-t-il donc pardonné le supplice de Polyphème ? Le dieu des mers s'est-il adouci au point de porter lui-même dans son sein, vers un heureux rivage, l'homme qui a naguère aveuglé son fils ? Neptune n'a rien oublié ; mais c'est pendant son absence que les dieux ont protégé Ulysse. Le voici qui, du haut d'une montagne, aperçoit le voyageur. Il s'indi-

gne, et sa colère se traduit par la tempête. Les nuages s'amoncellent, les ténèbres enveloppent et la terre et les mers, tous les vents se déchaînent et élèvent les vagues à de grandes hauteurs. Le héros est saisi d'effroi, et ses genoux fléchissent. Il regrette de n'être pas mort glorieusement devant Troie quand il défendait le cadavre d'Achille. Une vague fait chavirer l'esquif. Ulysse tombe dans la mer. Il ne veut pas mourir; ses efforts le ramènent à la surface des eaux. Il revoit son embarcation, parvient à la saisir, et s'assied au milieu du radeau que les vents opposés se lancent l'un à l'autre. Qui, parmi les dieux de l'onde, aurait le courage de secourir le mortel que poursuit le roi des mers? qui, si ce n'est une déesse se souvenant d'avoir été femme et malheureuse? Ino, fille de Cadmus, est maintenant Leucothée, la blanche déesse qui personnifie la douce influence de la lune sur les flots courroucés. Elle apparaît à Ulysse sous la forme d'un plongeon; elle le plaint, essaye de le rassurer, lui conseille de quitter les riches vêtements que lui a donnés Calypso, et de nager vers l'île des Phéaciens, où l'attend le salut. Elle lui confie un voile divin qui le préservera de tout danger, et qu'il rejettera au loin en détournant la tête lorsqu'il aura gagné les rives de Schérie.

La déesse disparaît dans les ondes. Ulysse, redoutant un piége, n'ose suivre les avis de Leucothée. Pour quitter son radeau, il attend que la vague le

brise. Ce moment arrive avec rapidité. Alors le roi, s'appuyant sur une forte poutre, rejette ses habits, met sur sa poitrine le voile de Leucothée, et nage pendant deux jours et deux nuits, jusqu'à ce que le secours de Minerve l'ait porté près des rives phéaciennes. La vue de la terre l'enivre de bonheur, il va enfin aborder.... Mais aucun port ne s'offre à lui.... Une vague le jette contre le roc ; Minerve lui suggère l'idée de se cramponner à l'écueil qui allait le briser ; le reflux de la vague l'arrache à cet abri en déchirant ses mains, et le repousse au loin sous l'onde amère. La Sagesse ne l'abandonne pas ; elle lui donne la force, la prudence ; il surnage encore, parvient à l'embouchure d'un fleuve. Il touche la terre, et tombe sans connaissance sur le rivage.

Revenu à lui, Ulysse lance dans le fleuve le voile divin que reprend sa libératrice. Malgré de vives appréhensions, il pénètre dans une forêt située sur une hauteur. Il se prépare un lit de feuilles pour y passer la nuit ; et, abrité par un épais berceau que forment deux oliviers, il cède au sommeil que lui envoie Minerve.

Cette même nuit, la fille du roi des Phéaciens, Nausicaa, belle comme les déesses, dormait dans sa chambre somptueuse. La porte aux deux côtés de laquelle couchaient deux jolies esclaves, et qui était close par de riches battants, ne pouvait laisser pénétrer jusqu'à la princesse que les apparitions du rêve.

C'est ainsi que Minerve se glissa dans cette chambre virginale, et que, s'approchant de Nausicaa, elle s'arrêta au-dessus de sa tête.

Semblable à la compagne bien-aimée de la princesse, à la fille du marin Dymas, Minerve reproche à Nausicaa de négliger ses vêtements magnifiques, et la déesse ajoute :

« Le jour de ton mariage approche, où il te faudra revêtir de beaux habits, et en fournir à ceux qui te conduiront chez ton époux : c'est ainsi que tu acquerras une bonne renommée parmi les hommes, et que tu réjouiras ton père et ta mère vénérables. Eh bien ! allons au lavoir aussitôt que paraîtra l'aurore : je t'accompagnerai et t'aiderai dans ton travail afin que tu fasses au plus vite tes apprêts[1].... »

La berçant encore des riantes espérances que renferme pour toute jeune fille l'attente de l'hyménée, Minerve presse Nausicaa de demander au roi les mules et le char qui la conduiront aux lavoirs et qui y transporteront ses vêtements.

La déesse s'envole vers l'Olympe ; et, aux premières lueurs du matin, la princesse se lève. Elle se rappelle avec étonnement le songe de la nuit, et court dans la salle où se trouvent son père et sa mère.

Assise contre une colonne près du foyer, la reine,

1. *Odyssée*, VI, traduction de M. Pessonneaux.

qui nous apparaîtra plus loin dans un rôle si important, filait une laine couleur de pourpre. Derrière la souveraine se tenaient ses femmes. Le roi Alcinoüs allait franchir le seuil de la porte afin de se rendre au conseil.

Nausicaa s'approche du roi, et lui dit avec une grâce naïve que nous affaiblirions si nous nous bornions à analyser les paroles qu'elle dicte à la princesse :

« Ne veux-tu pas, mon bon père, faire préparer pour moi un chariot élevé, pourvu de bonnes roues, afin que je transporte au fleuve et lave les riches vêtements que j'ai salis et mis au rebut. Toi aussi, il convient que tu aies sur le corps des habits propres, quand tu siéges dans les assemblées avec les principaux du peuple ; et puis, tu as cinq fils dans ton palais : deux ont pris femme, mais trois sont dans la fleur de l'adolescence, et ne veulent aller à la danse qu'avec des vêtements fraîchement lavés ; or, c'est moi que tout cela regarde[1]. »

Pour justifier ces préparatifs, elle n'osait, la modeste fille des Hellènes, parler au roi de son prochain mariage. Mais ce qu'elle ne disait pas, son père le devinait. Alcinoüs répond avec bonté :

« Je ne te refuserai, ma fille, ni mules, ni rien

1. *Odyssée*, VI, traduction de M. Pessonneaux.

autre chose : mes serviteurs te prépareront un char élevé, pourvu de belles roues et d'un coffre solide[1]. »

Aux ordres du roi, on attelle le char. Nausicaa y dépose elle-même les vêtements qu'elle a cherchés dans sa chambre. Avec une sollicitude maternelle, la reine place des provisions dans une corbeille, répand du vin dans une outre, et prépare ainsi la collation que prendront en plein air les jeunes travailleuses. La mère de Nausicaa remet ensuite à sa fille, une fiole d'or renfermant l'huile avec laquelle la princesse et ses compagnes se parfumeront après s'être baignées dans le fleuve.

Nausicaa conduit elle-même son char, et son fouet excite la bruyante allure des mules.

Les jeunes filles arrivent aux lavoirs, situés aux bords du fleuve, près de la mer; elles détellent les mules qui broutent le gazon. Elles plongent les vêtements dans les bassins, rivalisent de vitesse pour les fouler, et les étendent sur une plage caillouteuse à laquelle l'onde marine a enlevé toute souillure. Elles se baignent, se parfument; et les rayons du soleil qui sèchent les habits royaux, éclairent aussi le repas que Nausicaa et ses compagnes font sur les rives du fleuve.

Après ce festin champêtre, les jeunes Phéaciennes

1. *Odyssée*, VI, traduction de M. Pessonneaux.

jouent à la paume, pendant que la princesse dirige le jeu en chantant. A la vue de Nausicaa entourée de ses suivantes, le poëte rêve à la déesse que sa taille majestueuse désigne parmi les belles nymphes, comme la reine des forêts.

Mais la joyeuse excursion va finir ; et, tout à l'heure, la princesse remettra les mules sous le joug et pliera les tissus lavés. Cependant c'est à sa présence qu'est attaché le salut d'un pauvre naufragé qui s'est endormi non loin des bords du fleuve. Comment Ulysse se réveillera-t-il ?.... Minerve y a pensé.... La balle que Nausicaa vient de jeter à l'une de ses amies, tombe dans le fleuve. Un grand cri échappe aux Phéaciennes.... et le roi d'Ithaque se soulève sur sa couche.

Partagé entre la crainte et l'espoir, il se lève, se couvre d'une branche à l'épais feuillage ; et, tout imbibé d'écume marine, il se présente aux jeunes filles. Saisies de crainte, les compagnes de la princesse fuient de tous côtés ; mais Nausicaa reste. Elle reste, car la Sagesse touche en ce moment son âme, et lui donne le courage de la charité. Cet homme inspire l'effroi par son aspect ; mais il souffre, il est malheureux, et la jeune fille l'attend.

Pourquoi donc Ulysse ne court-il pas à elle? C'est que, devant la pureté de la vierge, il cède à un sentiment de timidité que ne lui ont jamais fait éprouver les périls de la guerre. Il n'ose même se conformer à l'usage des suppliants, et embrasser les genoux de la

princesse. C'est de loin qu'il tombe à ses pieds, c'est de loin qu'il lui parle ainsi :

« Déesse ou mortelle, ô reine ! je m'agenouille devant toi. Si tu es l'une des divinités qui habitent le vaste ciel, à ta beauté, à ta taille, à ton maintien, je reconnais Diane, fille du grand Jupiter. Si tu es l'une des mortelles qui vivent sur la terre, trois fois heureux ton père et ton auguste mère; trois fois heureux tes frères chéris. Ah ! comme ta grâce émeut toujours leur âme d'une douce joie, lorsqu'ils te voient majestueuse te mêler au chœur des danses. Mais combien sera plus heureux encore celui qui t'emmènera, chargée de présents, dans sa riche demeure. Non, jamais mes yeux ne contemplèrent tant de beauté ; l'admiration me transporte. Un jour, à Délos, près de l'autel d'Apollon, je vis, légère comme toi, une jeune tige de palmier (j'ai visité ces lieux ; une suite nombreuse m'accompagnait dans ce voyage qui devait m'être si funeste). A cet aspect, mon âme fut longtemps surprise de ce que la terre pouvait produire un si bel arbre. Ainsi, ô jeune femme, je m'étonne à la vue, et je n'ose embrasser tes genoux. De terribles malheurs m'accablent ; hier, après vingt jours, j'ai échappé à la sombre mer, où, depuis l'île d'Ogygie, m'ont entraîné les vagues et les rapides tempêtes ; maintenant une divinité me jette sur ce rivage, et sans doute l'infortune va m'atteindre encore. Hélas !

puis-je espérer qu'elle s'arrête? Les dieux sont-ils las de me poursuivre ? Reine, prends pitié de moi ; c'est à toi la première que je m'adresse après de terribles fatigues. Je ne sais rien des autres habitants de cette terre ; montre-moi leur ville, et donne-moi pour me couvrir quelque haillon ou une enveloppe de vêtements, si, en venant ici, tu en as apporté. Que les dieux t'accordent ce que ton âme désire : un époux, des enfants, et, dans ton intérieur, un aimable accord entre vous. Non, rien n'est plus heureux qu'une famille gouvernée par l'esprit uni de deux époux ; c'est pour eux le comble de la félicité ; c'est le désespoir des envieux et la joie des cœurs bienveillants[1]. »

Les sentiments qu'exprimait Ulysse, trahissaient la noblesse de son âme. La princesse le comprend et répond :

« O mon hôte ! je puis te donner ce titre, car tu parais d'un noble rang et doué de prudence. Jupiter lui-même distribue les richesses aux mortels, vertueux ou indignes ; chacun reçoit la part qu'il plaît au roi de l'Olympe de lui accorder. Celle qu'il t'a faite, il faut que tu l'acceptes d'un cœur patient. Maintenant, puisque tu as abordé notre île et notre cité, tu ne manqueras ni de vêtements, ni de ce qui convient à un suppliant éprouvé par l'infortune[2]. »

1. *Odyssée*, VI, traduction de M. Giguet.
2. *Id.*, id., id.

Lorsqu'elle a ainsi fortifié et consolé l'exilé, Nausicaa lui apprend qu'il se trouve parmi les Phéaciens, et qu'il parle à la fille de leur roi.

Rappelant ses femmes, la princesse leur reproche de fuir l'étranger comme un ennemi. Qu'ont donc à craindre les Phéaciens? La protection des dieux les couvre, et la mer les sépare des hommes. Nausicaa regarde comme un devoir de secourir le malheureux qui a posé le pied sur la terre de Schérie; et cette pensée lui dicte une parole d'une grandeur toute biblique :

« Les étrangers et les mendiants viennent de Jupiter[1]. »

Les jeunes filles, suspendant leur course, s'excitent les unes les autres à se montrer plus courageuses. Dociles aux ordres de leur maîtresse, elles conduisent même Ulysse vers l'endroit du fleuve où il pourra se baigner, confient à l'inconnu la fiole d'or à l'huile aromatique, et s'éloignent à sa prière.

Quand les Phéaciennes revoient Ulysse, le héros leur apparaît rayonnant de beauté et de gracieuse majesté, la tête couronnée d'une abondante chevelure semblable à la fleur de l'hyacinthe. Minerve l'a grandi, transfiguré. Il s'assied sur le rivage de la mer, à une certaine distance du groupe virginal, et Nausicaa le regarde et l'admire. Devant ses femmes, la

1. *Odyssée*, VI, traduction de M. Pessonneaux. C'est désormais cette version que nous suivrons.

princesse compare aux Immortels l'homme dont elle attribue la venue à la volonté des dieux. Déjà naissait dans cette âme chaste et tendre, le sentiment que décelait ce vœu :

« Puissé-je rencontrer en ces lieux un époux tel que lui? puisse-t-il lui-même rester dans ce pays! Mais donnez à cet étranger à manger et à boire[1]. »

Ulysse a pris la nourriture et le breuvage que lui ont offerts les suivantes de Nausicaa. La princesse, qui vient de monter sur son char, dit à son hôte de se joindre aux femmes qui l'accompagnent. Elle le dirigera vers la ville. Mais dès que l'attelage aura franchi les campagnes phéaciennes, que l'étranger ne la suive plus! Sur la place publique, près du temple de Neptune, les habitants de Schérie, entièrement voués à la navigation, préparent les noirs vaisseaux où ils monteront pour sillonner avec joie la mer frémissante[2]. La fille du roi craint leurs malignes observations; et tout en confiant au voyageur les propos qu'elle redoute, elle prête ingénument à ses compatriotes ses sentiments personnels. Elle fait

1. *Odyssée*, VI.

2. Quelques siècles plus tard, Corcyre, l'ancienne île de Schérie, vit s'établir une colonie de Corinthiens, à laquelle les Phéaciens léguèrent leur goût pour la navigation. Au temps de la guerre du Péloponnèse, Corcyre figurait, entre Athènes et Corinthe, parmi les trois puissances maritimes de la Grèce. Cf. Thucydide, liv. I, 25 et 36. Cette île est la moderne Corfou.

ainsi savoir à Ulysse qu'un grand nombre de nobles insulaires recherchent son alliance, et qu'elle n'en a encore préféré aucun ; mais elle laisse entrevoir que si son hôte l'aimait, son cœur, jusqu'alors muet, pourrait parler pour lui. Écoutons-la elle-même interpréter les pensées que ferait naître chez les Phéaciens la présence de l'inconnu auprès d'elle :

« Le plus vil parmi eux, nous rencontrant, pourrait dire : Quel est cet étranger, si beau et si grand, qui suit Nausicaa ? Où l'a-t-elle rencontré ? Ce sera sans doute son époux. Peut-être est-ce un étranger égaré sur la mer, et qu'elle a ramené de son vaisseau : car nous n'avons point de voisins. Ou bien encore un dieu qu'elle a longtemps invoqué, est descendu de l'Olympe, à sa prière, pour ne la quitter jamais. Tant mieux si dans ses courses elle a trouvé elle-même un époux qui n'est pas d'ici : car elle méprise assurément les nombreux et nobles prétendants d'entre les Phéaciens, qui aspirent à sa main. »

Et la jeune fille ajoute :

« Voilà ce qu'ils diraient, et ces propos me couvriraient de honte. Moi-même, je blâmerais la femme qui en userait ainsi, et qui, sans l'aveu de son père et de sa mère chéris, fréquenterait les hommes, avant que d'être mariée publiquement[1]. »

1. *Odyssée*, VI.

Nausicaa indique à son protégé l'endroit ou il devra la quitter : c'est le bois sacré de Minerve, où se trouvent le champ et le jardin d'Alcinoüs. Qu'il attende dans cette fraîche retraite, le moment où il supposera que les jeunes Phéaciennes sont arrivées au palais. Qu'il entre alors dans la ville et qu'il se fasse conduire à la résidence royale; qu'il traverse la cour de cette demeure, qu'il pénètre rapidement dans la grande salle, et qu'il coure embrasser les genoux, non du roi, mais de la reine, de la reine que Nausicaa lui dépeint dans l'attitude laborieuse que nous admirions tout à l'heure. Si la mère de la princesse a pitié de lui, l'étranger reverra sa patrie, quelque éloignée qu'elle soit.

De son fouet, Nausicaa donne aux mules le signal du départ; mais elle modère leur légère allure, de manière à ce que son hôte et ses compagnes puissent suivre le char.

Le soleil se couchait quand le gracieux cortége parvint au bois de Minerve. D'après les indications de la princesse, Ulysse s'arrêta.

Pendant que sa libératrice s'éloignait, le héros priait Pallas de lui accorder maintenant la protection que la déesse lui avait refusée sur la mer orageuse. Minerve exauça ce vœu; mais, craignant le courroux de Neptune, elle n'osa se montrer à son protégé.

Cependant Nausicaa atteignait la demeure paternelle. La princesse arrêta son char dans le vestibule.

Ses frères, s'empressant autour d'elle, dételèrent les mules, et portèrent dans l'intérieur du palais les vêtements lavés par les jeunes Phéaciennes.

Quant à Nausicaa, elle monta dans son appartement où sa nourrice lui fit du feu et lui apprêta un repas.

Ulysse se dirigea vers la cité. Minerve le couvrit d'un nuage qui le rendit invisible aux Phéaciens; et revêtant la forme d'une jeune fille qui tenait une cruche, elle s'arrêta près de son protégé à l'instant où celui-ci allait entrer dans la ville. Comme Ulysse la priait de le guider vers la demeure d'Alcinoüs, elle y consentit, lui apprit que cette maison avoisinait celle de son noble père; mais elle lui recommanda de la suivre en silence, pour ne point exciter la méfiance de ses compatriotes, qui n'aimaient pas les étrangers. Elle aussi lui parla des habitudes maritimes qui caractérisaient les Phéaciens; et, dans un expressif et pittoresque langage, elle ajouta :

« Leurs navires sont rapides comme l'oiseau ou comme la pensée[1]. »

Le héros et son aimable guide arrivèrent devant le palais. Minerve, renouvelant à Ulysse les recommandations que lui avait faites Nausicaa, l'avertit de s'adresser immédiatement à l'épouse d'Alcinoüs, et le prévint que son salut dépendait de la reine.

1. *Odyssée*, VII.

« Alcinoüs, dit-elle, l'a toujours honorée comme pas une femme n'est honorée sur la terre, parmi toutes celles qui gouvernent une maison sous les lois d'un époux. C'est ainsi qu'elle a été cordialement honorée, et l'est encore aujourd'hui, de ses enfants, d'Alcinoüs lui-même, et de ses peuples, qui la regardent comme une divinité, et l'accueillent par un murmure flatteur, toutes les fois qu'elle passe dans la ville. Car elle n'est pas non plus dépourvue de sagesse; et même elle termine les différends de ses sujets, quand elle leur veut du bien. Si donc Arété nourrit pour toi des sentiments bienveillants, espère alors revoir tes amis, et rentrer dans ta demeure au toit élevé, et sur le sol de ta patrie[1]. »

Avant de pénétrer dans le palais, Ulysse, que sa jeune compagne venait de quitter, s'arrêta ébloui. L'airain, l'argent et l'or, tels étaient les matériaux employés à la construction de cet édifice, près duquel s'étendait un jardin enchanteur où régnait sans cesse la saison des fruits.

Entrons avec Ulysse dans la grande salle du palais, éclairée par des flambeaux que soutenaient des statues d'or représentant des adolescents. Livrés aux joies du festin, les chefs des insulaires étaient assis sur des siéges recouverts de fins tissus, véritables œuvres d'art de ces Phéaciennes qui devaient à Mi-

1. *Odyssée*, VII.

nerve un talent consommé et un goût exquis. Si, parmi les cinquante captives d'Alcinoüs, il en était qui broyaient péniblement sous la meule les grains du froment, d'autres, plus heureuses, « étaient assises, dit le poëte, tissant la toile ou tournant le fuseau ; et leurs mains s'agitaient comme les feuilles du haut peuplier, et les étoffes tissues avaient le brillant de l'huile onctueuse[1]. »

C'étaient sans doute ces esclaves qui entouraient leur maîtresse, occupée elle-même à filer une laine dont les reflets de pourpre éclataient à la flamme du foyer.

Soudain Arété sentit les bras d'un suppliant saisir ses genoux, et elle aperçut un homme que, jusqu'à ce moment, Minerve avait dérobé aux regards des convives. Muets de surprise, les spectateurs de cette scène contemplaient Ulysse qui, aux pieds de la reine, demandait aux souverains et à leurs hôtes de faire cesser pour lui les rigueurs de l'exil.

Après ce touchant appel, le roi d'Ithaque alla s'asseoir à la place des suppliants, sur la cendre du foyer.

Impassibles et silencieux, les Phéaciens attendaient les ordres d'Alcinoüs. Enfin, le plus âgé d'entre eux, reprochant au roi de n'avoir pas encore fait quitter à l'étranger une attitude humiliante, le pria d'accueillir avec égard l'homme qui avait imploré sa pitié.

1. *Odyssée*, VII.

Alcinoüs, que sa stupeur avait sans doute empêché de donner plus tôt au suppliant le nom d'hôte, Alcinoüs lui tendit la main, le releva, et lui offrit à son côté la place qu'il fit quitter à celui de ses fils qu'il aimait le plus.

Dès qu'Ulysse eut pris part au festin, le roi ordonna que des libations fussent répandues en l'honneur de Jupiter tonnant, le dieu qui guidait les suppliants. Alcinoüs congédia ensuite les Phéaciens en leur annonçant que l'étranger recevrait publiquement, le lendemain, les honneurs de l'hospitalité, et serait bientôt reconduit dans sa patrie.

Les convives se retirèrent, et le roi et la reine s'assirent près de leur hôte. Il ne restait plus avec eux dans la salle que les serviteurs qui desservaient.

Arété avait reconnu dans le manteau et dans la tunique d'Ulysse, les vêtements qu'elle avait ourdis avec ses esclaves.

« Étranger, lui demanda-t-elle, la première question que je te ferai est celle-ci : Qui es-tu et quel est ton pays? Qui t'a donné ces vêtements? N'as-tu pas dit qu'errant sur la mer, tu avais été jeté sur ces bords[1]? »

Sans se faire connaître, Ulysse dit à la reine comment la foudre de Jupiter ayant détruit son vaisseau

1. *Odyssée*, VII.

et causé la mort de ses compagnons, il avait été jeté dans l'île d'Ogygie et recueilli par la nymphe Calypso; il dit aussi comment, préférant sa patrie au séjour de l'enchanteresse, il s'était exposé à un second naufrage; et comment, sur les rives phéaciennes, il avait aperçu les suivantes de Nausicaa.

« Elle-même était là, pareille aux déesses. Je l'implorai, et elle ne manqua pas de cette sagesse qu'on n'oserait espérer dans un âge si tendre : car toujours la jeunesse agit inconsidérément. Elle m'offrit du pain en abondance et du vin plein de feu; elle me fit baigner dans le fleuve et me donna les vêtements que tu vois. Tout ce que j'ai dit là, reine, malgré ma douleur, est conforme à la vérité[1]. »

Mais Alcinoüs blâma la conduite de sa fille. Il regretta, non qu'elle eût secouru l'étranger, mais qu'elle n'eût pas achevé son œuvre charitable en conduisant au palais le suppliant qui l'avait implorée la première. Ulysse se hâta d'excuser Nausicaa. Par un généreux et délicat mensonge, il fit croire au souverain que la princesse lui avait ordonné de la suivre, mais qu'il n'avait pas voulu exposer la jeune fille au courroux paternel.

Le roi se défendit de s'irriter jamais injustement. Un sentiment bien opposé à la colère le préoccupait à

1. *Odyssée*, VII.

cette heure! Devant l'inconnu majestueux et beau que n'avaient pu vaincre les charmes et les promesses d'une immortelle, devant ce noble exilé qui devait la vie à sa fille, et qui semblait touché par la douce charité, par l'intelligence et par la pureté de l'adolescente, Alcinoüs se prit à désirer, comme Nausicaa, que cet homme restât parmi les Phéaciens. La jeune fille avait souhaité que son fiancé ressemblât à l'étranger : son père disait à celui-ci qu'il aimerait à lui donner le nom de gendre, à lui voir accepter le palais et les richesses qu'il lui offrirait! Mais, pressentant que d'autres liens pourraient attirer ailleurs l'exilé, il lui déclarait que jamais aucune violence ne lui serait faite, et que, dès le lendemain, un vaisseau le ramènerait dans son pays.

Pour toute réponse, Ulysse pria Jupiter de permettre qu'Alcinoüs s'immortalisât en le faisant reconduire sur sa terre natale.

La reine ordonna à ses femmes de disposer sous le portique la couche de l'étranger. C'était la première fois depuis vingt jours qu'Ulysse reposait sur un lit moelleux.

Le lendemain, de grands honneurs étaient rendus à l'inconnu. Il avait d'abord refusé de se mêler aux luttes dont ses hôtes lui avaient réservé le spectacle; mais, blessé par la mordante raillerie d'un jeune Phéacien, il était, malgré sa fatigue, entré dans la lice. Par sa force et par son adresse, Ulysse mérita

jusqu'au respect de l'homme qui l'avait offensé et qui lui fit hommage d'une épée d'airain à la poignée d'argent et au fourreau d'ivoire. Des vêtements, des talents d'or, lui furent aussi offerts par les douze rois qui, sous le gouvernement suprême d'Alcinoüs, commandaient au peuple. Le soleil se couchait quand les dons de ces chefs furent apportés au palais. Les fils d'Alcinoüs les déposèrent près de la reine. Le souverain pria sa femme d'aller chercher le plus beau coffre qu'elle possédât, d'y placer le manteau et la tunique qu'il destinait au voyageur, et de faire préparer un bain pour celui-ci. Le roi annonça qu'il donnerait à l'étranger une coupe d'or, afin que son hôte se souvînt de lui en offrant chaque jour des libations aux dieux.

Les suivantes de la reine répandirent de l'eau dans un trépied sous lequel elles allumèrent du bois. Pendant ces préparatifs, Arété, qui s'était retirée dans sa chambre, en rapporta un coffre où elle renferma les présents des Phéaciens. Elle invita le voyageur à fermer lui-même ce meuble, ce qu'il fit à l'aide d'un nœud dont la magicienne Circé lui avait révélé le secret.

Lorsque Ulysse eut pris son bain, il fut revêtu d'une tunique et d'un manteau. Il se rendit dans la salle du festin. Près de la porte se tenait une belle jeune fille : c'était la libératrice du naufragé.

Cette fois encore, la princesse fut vaincue par ce

sentiment d'admiration qui l'avait saisie la veille sur le rivage de la mer.

« Salut, étranger! dit-elle, et quand tu seras de retour dans ta patrie, souviens-toi de moi : car c'est à moi, la première, que tu dois ton salut[1]. »

Que répondra Ulysse à ces paroles empreintes de mélancolie, de vague espérance et de douce fierté? Deux femmes l'ont sauvé : la première l'a aimé, la seconde l'aimerait s'il le voulait. Il a pu résister aux séductions de la nymphe; saura-t-il lutter contre les modestes attraits de la vierge?

« Nausicaa, fille du magnanime Alcinoüs, fasse Jupiter, l'époux tonnant de Junon, que je rentre dans ma patrie, et que je voie le jour du retour! alors, je t'invoquerai là-bas tous les jours de la vie, comme une divinité : car c'est de toi, jeune fille, que je tiens la vie[2]. »

Invoquée comme une divinité! Était-ce là, Nausicaa, ce que tu avais attendu? A l'adoration du fidèle, n'aurais-tu point préféré la tendresse de l'époux? Homère ne nous initie pas aux pensées qui durent alors troubler ton âme. Te faisant rentrer dans l'ombre, il n'évoquera même plus à nos regards ta suave et touchante figure. Nous regrettons de ne plus te

1. *Odyssée*, VIII.
2. *Ibid.*, id.

voir; et si tu n'as pas seulement existé dans la radieuse imagination du poëte, nous aimerions à savoir quelle fut ta destinée. Épouse d'un Phéacien navigateur, attendais-tu, en regardant la mer, le retour de ton mari; ou, devant l'onde amère, te souvenais-tu, jeune fille, du départ d'Ulysse?

Cependant, au repas qui suivit l'entrevue du héros et de Nausicaa, les Phéaciens ignoraient encore le nom de celui qu'ils avaient si généreusement secouru. Alcinoüs qui, le matin déjà, l'avait vu pleurer pendant que l'aède Démodocus chantait la querelle d'Ulysse et d'Achille, Alcinoüs vit cette même émotion se reproduire quand, à la prière de l'inconnu, le poëte retraça l'entrée dans Ilion du célèbre cheval de bois.

Si brûlante était la douleur d'Ulysse, qu'Homère la compare au désespoir de la femme qui, voyant expirer son époux dans la bataille, embrasse l'agonisant bien-aimé, et, arrachée à cette suprême étreinte par des mains brutales qui la frappent et l'entraînent, pleure à la fois son veuvage et sa captivité.

Alcinoüs fait taire Démodocus et demande à l'étranger comment il se nomme, et quelle est cette patrie où les Phéaciens le reconduiront. Le roi prouve sa bienveillance à son hôte en lui apprenant que pour lui faire revoir le sol natal, il bravera même une prédiction d'après laquelle son aïeul Neptune doit un jour faire expier aux habitants de Schérie le secours

qu'ils accordent aux étrangers. Enfin Alcinoüs désire connaître, d'une manière circonstanciée, les voyages de l'exilé.

Ulysse se nomme, et les Phéaciens apprennent ainsi que leur hôte est cet illustre roi d'Ithaque dont l'aède a exalté la gloire, mais qui va lui-même retracer ses malheurs.

Ce n'est qu'un long combat que le retour d'Ulysse depuis Troie jusqu'à l'île de Schérie. Le héros a lutté contre les hommes, contre les géants, contre les éléments, et enfin contre un adversaire plus puissant encore, l'amour des déesses!

Parmi ses récits, Ulysse raconte que, guidés par un dieu, ses compagnons et lui étaient descendus dans l'île d'Éa qu'habitait Circé, fille du Soleil et d'une enfant de l'Océan[1]. Le roi d'Ithaque divisa sa troupe en deux bandes; il prit le commandement de l'une,

1. Parmi les traditions, les unes placent l'île d'Éa dans la Colchide qui forme aujourd'hui la Mingrélie, l'Iméréthi et le Gouria; les autres identifient cette île avec le mont Circé, le moderne Monte Circello, situé en Italie à 4 myriamètres et demi de Rome, et qui est maintenant réuni à la terre ferme, où il forme un promontoire. Sur le plateau du pic culminant de cette montagne, s'élèvent des constructions auxquelles M. Petit-Radel a le premier assigné une origine cyclopéenne ou pélasgique. Cette découverte a servi de point de départ aux archéologues pour reconnaître l'art pélasgique dans toutes les villes de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie, où il a laissé des traces. Les monuments cyclopéens du mont Circé ont été exécutés en relief d'après les indications de M. Petit-Radel, et figurent dans la collection pélasgique donnée par ce savant à la Bibliothèque Mazarine. On y voit l'hiéron de la déesse. Cf. Petit-Radel, *Recherches sur les monuments cyclopéens*.

et plaça l'autre sous les ordres d'Euryloque, son beau-frère. Le sort devait désigner celle des deux bandes qui explorerait l'île.

Ce fut à Euryloque et à ses hommes qu'échut cette périlleuse mission. Ils se séparèrent avec douleur de leurs amis qui pleuraient leur départ comme si c'eût été leur mort. Ils franchirent une forêt de chênes qui entourait le palais de Circé, construction cyclopéenne située au fond d'une vallée. Des loups, des lions, vinrent à la rencontre des voyageurs..... Pourquoi donc ceux-ci s'effrayent-ils? Près de l'enchanteresse, la bête fauve elle-même perd sa force..... Ah! ce n'est pas là ce qu'ils doivent craindre! Qu'ils fuient bien plutôt ce qui va les attirer, ces chants que module une voix ravissante..... Mais comment ces hommes, ces guerriers, redouteraient-ils une femme qui, couronnée de ses cheveux annelés et tressés, s'occupe à tisser une de ces toiles délicates et charmantes que sait ourdir la main d'une déesse? Loin de la craindre comme une ennemie, ils l'appellent comme une libératrice! Elle les entend, leur ouvre les portes de sa demeure..... Euryloque seul reste au dehors, inquiet, soupçonneux..... Circé donne à ses hôtes un breuvage qui leur fait oublier la patrie absente; et quand ils ont bu ce philtre enivrant, elle n'a plus qu'à les toucher de sa baguette : ce ne sont plus des hommes, ce sont des pourceaux sur lesquels la déesse ferme dédaigneusement la porte d'une étable.

Cependant, sous leur enveloppe bestiale, ces malheureux ont conservé l'intelligence humaine. Ils sentent à quel degré de dépravation ils sont tombés, et versent des larmes. Mais, bien qu'ils aient la conscience de leur avilissement, ils ne peuvent plus goûter le vin des forts et la substantielle alimentation de l'homme. Ils sont réduits à manger les glands, les faînes, les cornouilles, nourriture animale que leur jette l'enchanteresse qui les a perdus!

Ils sont de tous les temps, ils sont de tous les pays, les enseignements profonds que nous livre cet apologue antique. Les dieux s'en sont allés, mais Circé est restée. Dans chaque siècle elle a captivé des hommes qui semblaient armés pour soutenir les combats de la vie. Ces hommes, que sont-ils devenus auprès d'elle? Ils ont perdu leur force virile, et ils sont descendus si bas que, tout en pleurant sur les divines aspirations qu'ils ont perdues, ils ne peuvent plus lever les yeux vers le ciel et sont condamnés à se rouler dans la fange. En vain regrettent-ils les idées élevées, les sentiments généreux, qui alimentaient autrefois leur existence morale; ils ne supportent plus qu'une nourriture qui peut convenir à la brute, mais que l'homme doit fouler aux pieds.

Tout espoir de régénération n'est pas perdu cependant, et le poëte qui nous a montré comment l'homme s'abaisse, va nous apprendre aussi comment l'homme reste debout ou comment il se relève.

Ne voyant plus reparaître sa petite troupe, Euryloque revint auprès de ceux qui gardaient le vaisseau. Ses larmes l'empêchèrent d'abord de parler. Quand Euryloque put prononcer une parole, quand Ulysse sut par lui la mystérieuse disparition de leurs compagnons, le roi d'Ithaque n'hésita pas : il s'arma, et ordonna à son parent de le conduire au palais de la déesse. Mais Euryloque, embrassant les genoux de son beau-frère, le supplia de ne point exiger qu'il l'accompagnât, et le pressa de fuir lui-même. Ulysse partit seul.

Il venait de traverser le vallon sacré, il approchait de la demeure de Circé, quand le messager des dieux vint à lui. Mercure l'informa de la honteuse métamorphose qu'avaient subie ses compagnons. Pour le faire échapper au sort funeste qui l'attendait lui-même, il lui promit une plante salutaire qui le rendrait invulnérable aux enchantements de la déesse, et enseigna au héros le moyen de vaincre la magicienne après lui avoir résisté.

La plante que Mercure arracha de terre et remit à Ulysse, se nommait Moly. La racine en était noire, et la fleur d'une blancheur lactée : il était difficile aux mortels de la cueillir ; mais les dieux en avaient la puissance.

Oui, pour que l'homme ne se laisse point prendre aux amorces des plaisirs trompeurs, il lui faut un secours plus qu'humain ! Il a besoin d'être sou-

tenu par cette mâle vertu dont le principe est au ciel.

De même que la plante que Mercure donna à Ulysse, la fleur du sacrifice, éclatante de blancheur et de pureté, naît d'une racine sombre et triste. L'homme ne saurait l'arracher par ses propres forces; mais il peut la recevoir de la Divinité.

L'allégorie païenne nous offre ainsi un sens tout chrétien. C'est naturel. l'Évangile étant, aussi bien que la parole de Dieu, le code de la perfection humaine, nous en retrouvons les principes dans ce que l'antiquité profane a produit de plus noble.

Ulysse arrive aux portes du palais. La déesse entend sa voix, le fait entrer, lui offre un siége élégant, met sous ses pieds un escabeau. Enfin, elle recourt à ses enchantements..... Eh quoi! le héros a vidé la coupe d'or qu'elle lui tendait, et il est demeuré impassible! Il a été touché de sa baguette, et il est resté homme! Loin de ramper à ses pieds, il s'est précipité sur elle, le glaive à la main!

Est-ce bien elle, l'altière déesse, est-ce bien elle qui courbe la tête devant l'homme qui l'a domptée? Est-ce bien elle qui embrasse ses genoux et qui répand des pleurs? Ah! elle se souvient maintenant d'une prédiction! Mercure lui a naguère annoncé qu'un vaisseau amènerait dans son île Ulysse, revenant de Troie. Circé reconnaît le héros dans son vainqueur; et celui qui a résisté à ses séductions lui semble digne de sa tendresse

Mais le roi se défie de cet amour; et, avant de l'accepter, il exige, suivant les conseils de Mercure, que, par le grand serment des Immortels, la déesse lui jure qu'elle ne cherchera pas à l'amollir. Circé prononce ce serment. Désormais Ulysse n'a plus rien à craindre pour lui-même, et cependant il est triste; il refuse de goûter aux mets que lui présentent les femmes de Circé, avant que ses amis soient rendus à une existence virile. Le vœu du héros est exaucé; et ses compagnons, redevenus hommes, paraissent dans cette nouvelle transformation plus jeunes, plus beaux et plus grands que jamais.

Ainsi se relèvent, sous l'influence des créatures d'élite, les êtres qui, dans leur chute même, ont regretté le passé et souffert du présent. Plus heureuses encore néanmoins, les natures énergiques qui trouvent en elles-mêmes la force de réagir contre l'abrutissement où leurs erreurs les ont plongées!

Ce fut avec des cris et des larmes que les victimes de Circé et leur sauveur se revirent, et la déesse même fut attendrie. A l'ordre de celle-ci, Ulysse alla chercher le reste de ses compagnons. Malgré les efforts que fit Euryloque pour retenir ces derniers, ils suivirent leur roi. Euryloque, effrayé du courroux qu'il avait excité en son beau-frère, se joignit à eux.

Circé fut encore témoin de l'entrevue touchante de ceux qui n'avaient plus espéré se revoir. Elle les consola et les ranima.

Ulysse disait-il la vérité en assurant aux Phéaciens qu'il avait bu, sans en ressentir l'influence, cette coupe de l'oubli que lui avait présentée Circé? Cependant l'année avait terminé son cours, et, sans un avis de ses compagnons, peut-être fût-il resté plus longtemps encore auprès de l'enchanteresse.

Le roi demanda à Circé de le renvoyer dans sa patrie. La déesse lui prouva qu'elle n'avait pas fait un vain serment en lui jurant de ne point l'efféminer. Elle lui permit de la quitter, l'avertit qu'avant de poursuivre son voyage vers Ithaque, il devait descendre dans le royaume de Pluton et de Proserpine pour consulter l'âme du devin Tirésias, seule ombre à laquelle la reine des enfers eût conservé l'entendement; et lorsque Circé vit le héros s'effrayer et se désespérer devant cette sinistre perspective, elle releva son courage, lui indiqua comment il parviendrait aux demeures infernales, et comment il évoquerait l'âme de Tirésias. Après avoir bu, le premier, le sang des victimes qu'Ulysse immolerait dans les enfers, Tirésias lui enseignerait le moyen de regagner Ithaque.

Pendant que les voyageurs en larmes se dirigeaient vers leur vaisseau, la magicienne, invisible pour eux, attacha au navire l'agneau et la brebis noire qu'Ulysse sacrifierait aux enfers.

Un seul des compagnons du roi avait perdu la vie dans l'île de Circé. C'était un homme fort jeune et d'un caractère mal trempé. Endormi par l'ivresse, et

brusquement réveillé par le départ de ses compatriotes, il était tombé du toit qui surmontait le palais.

Ulysse pénétra dans le ténébreux séjour de Proserpine, offrit des libations aux âmes des morts, et fit le sacrifice que lui avait conseillé Circé. Les ombres des trépassés accoururent, avides d'étancher leur soif dans le sang des victimes, ce sang tout chaud encore de la vie qu'il entraînait avec lui. Jeunes filles, jeunes femmes et jeunes hommes, morts avant d'avoir réellement vécu; vieillards comblés mais non rassassiés de jours, tous aspiraient à s'abreuver à cette source physique d'une existence dont la coupe avait été à peine effleurée par les uns, et qui avait cependant été épuisée par les autres. Ceux qui avaient le plus souffert de la vie, souffraient plus encore de la mort. Pour les Grecs, l'état de l'homme au delà du trépas, c'était la débilité qui caractérise l'ombre d'un corps, l'ombre de la matière. Pour les chrétiens, c'est la force expansive d'une âme dégagée de son enveloppe terrestre. Pour les uns, c'était, non pas, il est vrai, l'anéantissement, mais du moins l'évanouissement de la vie; pour les autres, c'est le rayonnement suprême de l'existence!

Saisi de terreur, mais l'épée à la main, Ulysse empêchait les ombres de s'approcher de ce sang dont les premières gouttes étaient réservées au devin Tirésias. Tout à coup, parmi ces âmes altérées, Ulysse reconnut sa mère, sa mère qu'il espérait retrouver à Ithaque

et qu'il ne devait revoir que dans ce triste séjour. Les armes du héros coulèrent; mais, toujours fort contre lui-même, il ne laissa pas cette ombre chérie s'abreuver du sang qu'il avait répandu et que Tirésias vint goûter. Le devin apprit à Ulysse qu'après bien des épreuves il reverrait son royaume, et qu'il aurait à châtier des hommes qui, pendant son absence, ruinaient sa maison et recherchaient l'alliance de sa compagne. Et cependant il ne serait point parvenu alors à la fin de ses rudes combats. Pour apaiser Neptune, il lui faudrait encore aller sacrifier au dieu des eaux, chez un peuple auquel la mer était inconnue. Après ce voyage, le roi d'Ithaque rentrerait définitivement dans son pays où la mort ne le toucherait qu'au terme d'une heureuse vieillesse.

Le héros ne s'émut pas de cette prédiction; mais il trahit la douloureuse préoccupation que lui causait la présence de sa mère dans le domaine de Proserpine. Cette ombre d'un être qui l'avait tant aimé sur la terre, était auprès de lui, et elle ne le regardait pas, elle ne lui parlait pas! Ulysse demanda au devin comment il pourrait se faire reconnaître d'elle. Tirésias lui répondit que chaque âme qu'il laisserait s'approcher du sang des victimes, lui parlerait en toute vérité.

Le devin partit, et Ulysse n'empêcha plus sa mère de boire l'âpre liqueur. Anticlée reconnut son fils, et son premier mouvement fut, non un cri de bonheur,

mais un gémissement. Dans sa sublime abnégation maternelle, elle eût préféré croire Ulysse heureux sur cette terre où elle ne pouvait le revoir désormais, plutôt que de le rencontrer dans son éternel et funèbre séjour. Elle le pressa de questions. Comment avait-il pu pénétrer vivant dans les ténèbres de l'enfer ? Quelles circonstances avaient précédé son arrivée dans cette lointaine région ? N'avait-il point revu sa patrie et sa femme ?

Ulysse retraça rapidement à sa mère les tristesses de son exil. D'autres pensées agitaient son cœur de fils, de père, de roi..... et d'époux !

« Comment, dit-il, la mort, qui courbe les hommes dans la tombe, t'a-t-elle domptée ? Est-ce par une longue maladie ? ou Diane, qui aime à lancer des traits, t'a-t-elle atteinte et percée de ses douces flèches ? Parle-moi aussi de mon père et de mon fils, que j'ai laissés à Ithaque : possèdent-ils encore la royauté, ou quelque autre s'en est-il emparé ? ou ne croit-on plus que je reviendrai ? Dis-moi aussi les projets, les pensées de ma chaste épouse : si, restée près de mon fils, elle garde tous mes biens intacts, ou si le plus illustre des Grecs l'a prise en mariage[1] ? »

Anticlée devina que la dernière question d'Ulysse était celle dont la solution devait le plus l'inquiéter.

1. *Odyssée*, XI.

Avant donc de lui faire savoir à quelle mort elle avait succombé, elle lui révéla ce que Pénélope souffrait loin de lui. Elle lui tut néanmoins les brigues des prétendants, et lui assura que son fils vivait en paix. Enfin, retraçant à Ulysse les angoisses auxquelles son absence livrait son vieux père, elle lui apprit que le chagrin qui rongeait Laërte, était celui qui l'avait tuée elle-même.

Mais laissons-la peindre avec une poignante simplicité, l'existence à laquelle s'est condamné l'époux dont elle ne peut plus partager la douleur. Laissons-la nous dire pourquoi elle l'a quitté.

« Quant à ton père, c'est aux champs qu'il demeure, et il ne vient pas à la ville. Il n'a pour couche ni lit, ni manteau de laine, ni couvertures brillantes ; mais, en hiver, il dort où dorment ses serviteurs, dans la maison, sur la cendre, près du feu ; et il couvre son corps de mauvais vêtements ; puis, au retour de l'été et de la saison verdoyante, on lui étend par terre un humble lit de feuilles mortes, dans un endroit quelconque de son enclos planté de vignes : c'est là qu'il gît, affligé, nourrissant au fond du cœur une douleur toujours plus vive, et déplorant ton sort ; et puis, la triste vieillesse l'accable. Voilà comment j'ai péri moi-même et ai subi la destinée. Ce n'est point Diane, aux traits assurés, qui m'a atteinte et percée de ses douces flèches dans nos demeures ; aucune maladie n'est

venue non plus fondre sur moi, de celles qui chassent la vie des membres par l'effet d'une douloureuse consomption. Mais, et le regret de ton absence, et les soucis que tu me causais, glorieux Ulysse, ainsi que le souvenir de ta tendresse, m'ont ravi la douce existence[1]. »

A ces paroles, le roi, ne maîtrisant plus son émotion, s'élança vers cette mère qui était morte de son absence. Sans doute, elle allait répondre à cet élan, saisir son fils dans ses bras; et, en l'appuyant sur ce sein où il avait puisé l'existence, retrouver les palpitations et la chaleur de la vie? Hélas! l'ombre n'avait plus d'étreinte; et, insaisissable elle-même, trois fois elle échappa aux mains qui s'efforçaient de la retenir. La douleur d'Ulysse devint plus vive, et le guerrier dit à Anticlée :

« Ma mère, pourquoi n'attends-tu pas un fils qui brûle de t'embrasser, pour que, même dans la demeure de Pluton, enlacés dans les bras l'un de l'autre, nous nous rassasiions de larmes amères? N'est-ce donc là qu'une vaine image, envoyée par la glorieuse Proserpine pour me faire souffrir et gémir plus encore! »

— « Hélas! mon fils, ô le plus infortuné de tous les mortels : Proserpine, fille de Jupiter, ne t'abuse pas; mais telle est la condition des hommes, quand

1. *Odyssée*, XI.

une fois ils sont morts : car les nerfs n'ont plus ni chairs, ni os : la force irrésistible d'un feu ardent les consume, aussitôt que la vie a quitté les os blanchissants ; et l'âme, elle s'envole et s'évapore comme un songe. Mais retourne au plus tôt à la lumière, et souviens-toi de toutes mes paroles, pour les redire plus tard à ton épouse[1]. »

Ulysse vit s'approcher une multitude de femmes envoyées par la reine des enfers. Elles aussi, elles voulaient boire cette séve d'une existence qui avait été si amère pour quelques-unes d'entre elles ; mais, pour connaître chacune de ces ombres, Ulysse, armé de son glaive, ne les laissa que tour à tour s'abreuver de sang, et put ainsi les interroger successivement.

Tyro, aïeule de Nestor ; Antiope qui mit au monde les premiers fondateurs de Thèbes en Béotie ; Alcmène, mère d'Hercule, et Mégara, l'une des compagnes du héros ; Épicaste, la Jocaste des poëtes tragiques, la belle et malheureuse créature qui légua à son fils OEdipe les tristesses et les hontes d'une faute involontaire ; la gracieuse Chloris qui compta parmi ses enfants Nestor et la célèbre Péro dont la main fut le prix d'une courageuse action ; Léda qui donna la vie à Castor et à Pollux, que nomme le poëte, à Clytemnestre et à Hélène, qu'il ne nomme pas ; Iphimédie,

1. *Odyssée* XI

la mère des Aloades, ces géants qui, entassant l'Ossa sur l'Olympe, et le Pélion sur l'Ossa, tentèrent d'escalader le ciel ; Phèdre, Ariane, Ériphyle qui vendit la vie de son époux en l'envoyant chercher une mort certaine sous les murs de Thèbes ; toutes ces femmes enfin qu'avaient aimées des dieux ou d'illustres mortels, et dont quelques-unes vivaient encore dans une noble postérité, toutes ces femmes apparurent ainsi à Ulysse. Ni la flamme de l'amour des Immortels, ni le rayonnement de la gloire des héros, n'éclairaient les noirs abîmes qu'habitaient maintenant ces ombres de la beauté et de la grâce humaines !

. . . . . .

Ulysse s'est tu ; et les Phéaciens, paraissant craindre que leurs mouvements ou leurs paroles ne rompent le charme qui les captive, les Phéaciens écoutent toujours.

La voix d'Arété s'élève la première :

« Phéaciens, dit la reine, que vous semble de cet homme, de sa beauté, de sa taille et de son intelligence, égale à sa beauté ? C'est mon hôte, il est vrai ; mais chacun de vous participe à cet honneur. Ne vous hâtez donc pas de le congédier, et ne marchandez pas les dons à sa détresse : car nombreux sont les trésors que vous possédez dans vos demeures, grâce à la bienveillance des dieux. »

« — Amis, » ajoute le vieillard, qui, la veille, repro-

chait au roi de ne pas accueillir assez promptement la prière du suppliant, « ce que dit notre sage reine est à la fois utile et convenable : obéissez donc. Il appartient à Alcinoüs de donner l'exemple et le conseil [1]. »

Le roi des Phéaciens exprime le vœu qu'Ulysse diffère son départ jusqu'au lendemain, afin que les nouveaux dons qui lui sont destinés, soient préparés. Fier d'emporter dans son pays les richesses dont un peuple lui offre l'hommage, le roi d'Ithaque consent à demeurer un jour de plus chez cette nation hospitalière.

Malgré la nuit qui a déjà obscurci le palais, Alcinoüs demande à Ulysse s'il a revu dans les enfers quelques-uns des Grecs illustres qui l'accompagnaient à Troie. Le guerrier lui répond que, parmi les ombres de ces héros qui avaient autrefois combattu à ses côtés, il rencontra l'âme d'Agamemnon. Le roi d'Argos, tout en larmes, lui raconta qu'en rentrant au foyer domestique où il avait espéré recevoir un doux accueil, il était tombé sous les coups d'un traître et que sa propre femme avait été la complice de son assassin. Il ajouta que, pendant qu'il gisait frappé par Égisthe, il avait entendu les gémissements de Cassandre, sa captive, cette noble fille de Priam que

1. *Odyssée*, XI.

Clytemnestre tuait auprès de lui. Alors il avait retrouvé assez de force pour chercher à saisir son glaive; mais sa criminelle épouse s'était éloignée de lui. Il se plaignit à Ulysse qu'elle ne lui eût même pas rendu les derniers soins qui fussent dus aux morts. Pourquoi s'en étonnait-il? La main qui avait préparé son trépas, aurait-elle pu clore ses paupières et ses lèvres?

L'ombre d'Agammemnon déclarait que la honte de Clytemnestre rejaillirait sur son sexe, même sur la femme vertueuse. Et le roi d'Ithaque déplorait la triste influence qu'avaient exercée les compagnes des Atrides : pour l'une étaient tombés des Grecs nombreux; et l'autre avait fait périr le héros qui avait échappé à ce grand carnage.

Averti par une cruelle expérience, Agamemnon détourne Ulysse de se livrer entièrement à sa femme. Cependant il sait que le sort qu'il a subi, n'est point réservé au roi d'Ithaque, et que l'épouse qu'Ulysse a aissée, jeune mère, en partant pour Ilion, a une âme droite et pure. Agamemnon exalte le bonheur de Télémaque qui embrassera son père bien-aimé. Il fait un amer retour sur son propre fils. Sa femme lui a ravi jusqu'à la consolation de revoir son enfant avant de mourir! Ce souvenir le fait encore douter de la vertu d'un sexe auquel appartient Clytemnestre :

« J'ai quelque chose encore à te dire, et grave-le bien dans ton esprit : c'est en secret et sans être

connu, qu'il te faut aborder au rivage chéri de ta patrie : car on ne peut plus se fier aux femmes[1]. »

Ne suivons pas plus loin Ulysse dans son ténébreux voyage. Un moment vint où les cris lugubres des légions de morts terrifièrent le héros. Il craignit que Proserpine ne fît surgir devant lui la tête de la Gorgone. Il quitta les noirs abîmes, et son navire le ramena sur cette terre où brille la lumière, où palpite la vie.

Ulysse aborda dans le domaine de Circé, l'île d'Éa, qui, selon le poëte, renferme les demeures de l'Aurore et voit les danses de la fille du matin.

Circé, entourée de ses femmes qui portaient des provisions, accourut au-devant des passagers, et les accueillit par une touchante parole de commisération :

« Malheureux, qui êtes descendus vivants dans la demeure de Pluton, deux fois morts, quand les autres hommes ne meurent qu'une fois[2] ! »

Ulysse et ses amis prirent le repas que leur offrait la déesse. La nuit vint, et les compagnons du roi dormirent étendus près des amarres du vaisseau. Circé fit asseoir loin d'eux le héros, se mit à côté de lui, l'interrogea sur son dernier voyage ; et, fidèle au rôle

1. *Odyssée*, XI.
2. *Ibid.*, XII.

généreux qu'elle s'était imposé à son égard, elle le prémunit contre les dangers de la traversée qui devait le ramener à Ithaque. Elle lui enseigna à fuir la voix des Sirènes, à éviter les écueils de la mer. Lui donnant aussi un avertissement qu'il avait déjà reçu de Tirésias, elle le prévint que si, dans l'île de Thrinacie, il touchait aux troupeaux du Soleil gardés par les filles du dieu, Phaétuse et Lampétie, il perdrait son navire, ses compagnons; et que, s'il sauvait sa propre vie, il ne reverrait son royaume que tardivement et dans une malheureuse condition.

L'air était calme, les flots s'étaient assoupis, quand Ulysse approcha de l'île des Sirènes. Les voiles roulées, le navire glissait sur l'onde, mû par les rames des compagnons d'Ulysse. Se souvenant des indications que lui avait données Circé, le roi ferma avec de la cire les oreilles de ses hommes; mais pour jouir lui-même sans danger du chant des Sirènes, il conserva la liberté de l'ouïe, et se fit attacher au pied du mât.

Des accents d'une harmonie divine vibrèrent au milieu du silence des mers :

« Viens, approche, Ulysse tant vanté, grande gloire des Grecs! Arrête ton navire, afin d'entendre notre voix. Nul n'a passé devant cette île sur un noir vaisseau sans avoir d'abord écouté notre voix suave; mais on s'en retourne charmé et plus instruit qu'aupara-

vant : car nous savons tous les travaux que les Grecs et les Troyens ont essuyés dans la vaste Troie par la volonté des dieux. Nous savons aussi tout ce qui se passe sur la terre nourricière[1]. »

Et Ulysse, qui a résisté aux enchantements de l'amour, n'a plus la force de repousser les promesses d'une poésie trompeuse. Eh quoi ! ces chants qui l'enivrent, célébreraient sa gloire, celle des héros qu'il connut; ils lui révéleraient même les mystères de la vie, et il fuirait ! Oh non ! il courra au lieu où résonnent ces voix ravissantes. Il ne se souvient plus que Circé lui a montré les Sirènes entourées des ossements de ceux dont elles ont caressé l'orgueil et charmé l'imagination. Il ordonne sévèrement à ses compagnons de le délier. Deux de ces derniers le chargent de liens plus forts, le navire s'éloigne, le chant des Sirènes se perd dans l'immensité. La proie qu'elles convoitaient leur a échappé.

Ulysse passa entre Charybde et Scylla, ces écueils que lui avait signalés Circé ; mais il fut moins heureux dans l'île de Thrinacie. Ses compagnons et lui avaient abrité leur navire dans la grotte où les nymphes, filles du Soleil et de Nééra, avaient leurs siéges et mariaient leurs pas cadencés. Pressés par la faim, et bravant les ordres de leur chef alors absent, les

1. *Odyssée*, XII.

hommes d'Ulysse se jetèrent sur les plus belles génisses du Soleil.

Quand le roi d'Ithaque aborda dans l'île de Calypso, il n'avait plus ni vaisseau, ni compagnons. Alcinoüs et Arété savaient le reste.

La journée qui suivit le récit des aventures d'Ulysse, vit le départ du héros.

« Puissant Alcinoüs, le plus illustre entre tous ces peuples, dit Ulysse, faites les libations; puis, laissez-moi partir sain et sauf, et recevez mes adieux. Déjà ce que souhaitait mon cœur est accompli, apprêts du départ et riches présents : veuillent les dieux, habitants du ciel, les rendre heureux pour moi! Puissé je, à mon retour, trouver dans mes foyers mon épouse irréprochable et mes amis pleins de vie! Et vous, qui restez ici, puissiez-vous faire longtemps la joie de vos épouses légitimes et de vos enfants! que les dieux vous donnent toute espèce de prospérité, et qu'aucune calamité ne frappe le peuple[1]! »

Les Phéaciens restèrent assis pour répandre les libations du départ; mais le roi d'Ithaque se leva, et déposant une double coupe entre les mains d'Arété, il lui dit :

« Je te souhaite, ô reine, un bonheur non interrompu, jusqu'à ce que surviennent la vieillesse et a

1. *Odyssée*, XIII.

mort, qui sont le partage des humains. Moi, je pars; toi, jouis dans ce palais de l'affection de tes enfants, de tes peuples et du roi Alcinoüs[1]. »

Ulysse s'éloigna; mais la sollicitude d'Arété veillait encore sur lui; et, à son escorte, se joignaient quelques femmes de la reine : la première tenait un manteau et une tunique; la seconde, le coffre où étaient renfermés les premiers dons faits à Ulysse par les chefs des insulaires; la troisième portait du pain et du vin rouge. Ces divers objets furent déposés dans le vaisseau où, le matin déjà, Alcinoüs avait placé les trépieds et les bassins d'airain que les habitants de Schérie avaient offerts à leur hôte depuis que leur reine adorée avait provoqué leur générosité en faveur du héros.

A peine embarqué, Ulysse s'endormit. Quand il se réveilla, il était couché sur une plage sablonneuse. Deux côtes abruptes, s'avançant dans la mer, formaient le port où l'on avait débarqué le héros. A l'extrémité de cette baie se trouvaient un olivier et une grotte consacrée aux nymphes.

Le roi d'Ithaque ne reconnut ni les ports, ni les rochers, ni les sentiers qui fuyaient dans le lointain, ni les arbres qui déployaient leur riante parure. Il pensa que les Phéaciens l'avaient trahi, et se

1. *Odyssée*, XIII.

livra à ce découragement qu'éprouvent les malheureux qui, après avoir cru à la fin de leurs souffrances, sont déçus dans cet espoir. Cependant il trouva au pied de l'olivier les présents de ses hôtes; mais que lui importaient ces trésors : il se croyait encore exilé!

Comme il errait sur le rivage de la mer, il aperçut un jeune et élégant pasteur : c'était Minerve qui avait revêtu cette forme. Ulysse supplia l'inconnu de le sauver, de lui dire quelle était la contrée où il venait d'aborder.... Mais que lui répond l'étranger?... Il a nommé Ithaque! La joie pénètre le cœur d'Ulysse, et néanmoins il doute encore.... Sa longue absence a effacé de sa mémoire les sites de son pays; et d'ailleurs, craignant que le héros ne fût reconnu de sa femme et de son peuple avant d'avoir châtié les prétendants, Minerve a voulu qu'il ignorât quelle terre il avait touchée jusqu'à ce qu'elle s'entretînt avec lui.

Mais bientôt la déesse se révèle elle-même à son royal protégé, sous les traits d'une femme imposante; elle lui montre le port de Phorcys, l'olivier, la grotte où autrefois le souverain sacrifiait aux nymphes; le mont Nérite sur lequel s'étend une forêt à l'ondoyant feuillage [1]; et Minerve fait disparaître le nuage dont elle a entouré le roi d'Ithaque.

1. Le port de Phorcys est actuellement la baie de Dexia. Pour

Les yeux dessillés, Ulysse s'est prosterné; il baise ce sol auquel se sont mêlées les cendres de ses aïeux et celles de sa mère; ce sol sur lequel il est né, sur lequel languit son vieux père et vivent sa femme et son fils; ce « sol nourricier » que fructifient les sueurs de ses peuples et que protégent ses naïades chéries. L'exilé salue sa patrie; le souverain, son royaume; l'homme, son foyer et ses divinités!

Après ce moment de solennelle émotion, Minerve invita et aida Ulysse à déposer ses trésors dans la grotte. S'asseyant auprès du roi au pied de l'olivier, elle chercha avec lui le moyen d'abréger les souffrances de Pénélope et de châtier les prétendants. Elle lui dit de se rendre chez Eumée, son fidèle porcher, serviteur tendrement attaché aussi à la reine et à Télémaque. La déesse informa Ulysse qu'elle allait chercher à Sparte le jeune prince qui voyageait pour chercher à savoir où était son père. Le roi reprocha à sa protectrice de n'avoir pas averti Télémaque de son prochain retour, et craignit que son fils n'errât

grotte des Nymphes, voir ci-dessus, page 34. Quant au mont Nérite, qui, comme nous l'avons dit plus haut, est encore désigné sous ce nom aujourd'hui, il est loin d'être boisé comme autrefois. Cf. Kruse, *Hellas*. En décrivant Ithaque, le savant professeur allemand s'est appuyé sur les travaux dus aux explorateurs de l'île, Gell, Dodwell, Goodisson, Kendrick, Holland. L'illustre auteur d'*Ulysse*, M. Pierre Lebrun a aussi visité la patrie du héros, et l'a décrite avec cette vivacité de sentiment, cette élégance de style qui respirent dans ses œuvres. Voir les *Poésies sur la Grèce* et les notes qui suivent ces chants.

et ne souffrît comme lui. Mais Minerve lui déclara qu'elle avait elle-même suggéré à l'adolescent la pensée de ce départ, afin qu'il s'acquît une bonne renommée par un voyage qui d'ailleurs s'accomplirait heureusement.

La déesse ne quitta pas Ulysse sans avoir métamorphosé le beau et majestueux héros en un misérable vieillard.

Sous cette sordide apparence, Eumée ne reconnut pas le souverain dont il pleurait l'absence plus encore que celle de son père et de sa mère.

Fils de roi, mais vendu en bas âge par des pirates au père d'Ulysse, il avait été élevé et nourri par la reine Anticlée avec Ctimène, fille de ses maîtres. Les deux enfants grandirent ensemble et s'aimèrent tendrement; mais un jour vint où Ctimène suivit un époux, ce même Euryloque qui devait périr parmi les compagnons d'Ulysse. Anticlée habilla richement son fils adoptif et l'envoya aux champs. Son affection pour lui crut avec les années et ne s'arrêta qu'à la mort. Il ne fut point donné à Pénélope de remplacer sa belle-mère auprès d'Eumée : depuis que ses prétendants s'étaient installés dans sa maison, elle ne pouvait plus témoigner sa bienveillance à son serviteur.

Le porcher accueillit le voyageur avec les touchants égards que les hommes des anciens temps savaient avoir pour leurs hôtes malheureux. Comme Eumée parlait avec douleur, du maître dont les prétendants de Péné-

lope gaspillaient l'héritage, Ulysse lui demanda le nom de celui qu'il regrettait, et voulut lui faire espérer que cet homme aurait pu se présenter à sa vue pendant ses longues pérégrinations. Le porcher, ne voyant dans cette insinuation qu'une ruse du mendiant, le prévint que la femme et le fils de l'absent ne le croiraient pas s'il leur fournissait des renseignements au sujet de ce dernier; Eumée ajouta que chaque vagabond qui abordait à Ithaque, provoquait par ce moyen la générosité de sa maîtresse, et faisait verser à celle-ci des larmes de veuve. Et lorsque l'étranger, entendant prononcer au porcher le nom d'Ulysse, jura que, dans l'année même, le héros reviendrait pour venger sa compagne et son fils, Eumée ne crut pas à ce serment.

Pendant que, sous un nom supposé, Ulysse donne à son hôte des détails imaginaires sur son existence, suivons Minerve à Sparte, « la ville aux belles femmes. »

Ce fut dans la nuit que la déesse apparut à Télémaque, alors livré à l'insomnie par de pénibles préoccupations. Elle lui fit craindre que Pénélope ne se laissât influencer par son père et par ses frères qui lui conseillaient d'épouser Eurymaque, et qu'elle n'emportât quelque précieux objet en quittant le palais d'Ulysse. Minerve feignait ainsi de croire que Pénélope pourrait agir comme la femme vulgaire qui, sans se ressouvenir de son premier époux et des en-

fants qu'elle en a eus, ne pense qu'à enrichir son nouveau foyer, fût-ce aux dépens de l'ancien. La déesse dit au jeune prince de confier à son retour, ce qui lui appartenait, à la plus fidèle de ses servantes, en attendant que les dieux l'eussent uni à une femme illustre. Elle le prémunit aussi contre l'embuscade que les prétendants avaient dressée contre lui; et lui indiquant la route qu'il devait suivre pour échapper à ses ennemis, elle lui ordonna de se rendre chez Eumée, d'y passer la nuit, et de faire savoir à sa mère qu'il était revenu.

Avant de quitter Lacédémone, Télémaque reçut d'Hélène un don tout maternel. Au fils de celui qui avait tant souffert à cause de la faute qu'elle avait commise, l'épouse coupable et régénérée offrait un voile travaillé par elle, et destiné à la femme que Télémaque conduirait dans sa demeure; et la souveraine priait le jeune homme de déposer cette parure entre les mains de sa mère chérie jusqu'au jour de son hymen.

Outre ce précieux souvenir, l'intéressant voyageur dut à la reine de Sparte une touchante espérance. la vue d'un aigle qui, s'envolant à la droite du char de Télémaque, tenait dans ses serres une oie domestique, Hélène, inspirée des dieux, prédit qu'Ulysse allait accomplir contre les prétendants l'œuvre de la vengeance; et que peut-être il en méditait déjà le dessein sur la terre natale.

En débarquant à Ithaque, le fils d'Ulysse confia à l'un de ses amis, un suppliant qu'il avait recueilli en route : c'était le devin Théoclymène. Pressé de se rendre chez Eumée, Télémaque savait que sa mère ne pourrait, dans la retraite où elle vivait, le remplacer auprès de son hôte.

A son arrivée chez le protégé de son aïeule, Télémaque craignait qu'Eumée ne lui annonçât le mariage de sa mère. Une double joie lui était réservée dans la cabane du porcher : il sut par ce serviteur que la reine était toujours affligée dans le palais où il l'avait laissée ; et quand le jeune prince eut envoyé Eumée à Pénélope pour calmer les inquiétudes maternelles de la souveraine, Ulysse, subissant l'influence de Minerve, reprit sa beauté naturelle et se fit reconnaître de son fils. Ce fut en pressant son enfant dans ses bras que le roi, si longtemps exilé, put enfin pleurer.

Pendant qu'Ulysse et Télémaque concertaient la mort des prétendants, ceux-ci, atterrés de savoir que le jeune prince avait échappé à leurs embûches, lui préparaient un nouveau piége.

Pénélope, informée par un héraut et par Eumée que Télémaque était en sûreté, apprit cette fois encore par le fidèle Médon, que son fils n'avait évité un premier danger que pour en courir un autre. S'arrachant alors à sa retraite, elle parut, accompagnée de ses suivantes, devant ces hommes qui voulaient lui ravir et les regrets de son veuvage et les espérances de sa mater-

nité. Avec la double majesté de la reine et de la mère de famille, elle interpella Antinoüs, celui des prétendants qui, deux fois déjà, avait préparé la mort de Télémaque. Lui reprochant avec sévérité son cruel et lâche dessein, elle lui rappela qu'un jour son père s'était réfugié au foyer d'Ulysse, et que le roi d'Ithaque l'avait arraché à un trépas imminent. Et c'était le propre fils de ce suppliant qui ruinait le sauveur de celui-ci, c'était lui qui persécutait sa femme et voulait assassiner son enfant! Pénélope invita impérativement le coupable à réprimer, non-seulement ses propres violences, mais encore celles de ses compagnons.

Une voix sympathique s'éleva alors en faveur du jeune prince opprimé : c'était celle d'Eurymaque, le prétendant que favorisaient le père et les frères de Pénélope. Il promit à la reine de défendre Télémaque, et lui assura qu'ayant reçu d'Ulysse pendant son enfance, des soins caressants, il n'aimait aucun homme plus que le fils de son roi.

Eurymaque était plus perfide qu'Antinoüs : lui aussi, il voulait faire périr celui dont il jurait de tuer l'assassin.

Le lendemain, Télémaque se disposa à rentrer dans la ville, afin que sa présence séchât les larmes de sa mère. Quant à Ulysse, Minerve lui avait fait reprendre son extérieur sénile et misérable au moment où, la veille, Eumée revenait à la cabane. Il ne fallait pas

que celui-ci fût initié à un secret qu'il eût pu révéler à Pénélope.

Avant de partir, Télémaque ordonna au porcher de conduire à la ville l'étranger, pour que ce dernier y mendiât son pain.

La première personne qui vit Télémaque entrer dans le palais, fut Euryclée, alors occupée à recouvrir les siéges de toisons. Elle vint à lui avec des larmes de joie; les servantes d'Ulysse la suivirent et embrassèrent leur jeune maître. Puis la reine descendit de son appartement. Elle enlaça son fils dans ses bras, couvrit de baisers ce visage qu'elle avait craint de ne plus contempler, ces yeux que la mort avait été près de fermer pour toujours; et tout en pleurs, Pénélope disait :

« Te voilà revenu, Télémaque, douce lumière! Non, je ne croyais pas te revoir, du jour où tu t'es embarqué pour Pylos, en secret et malgré moi, afin de chercher des nouvelles de ton père. Mais allons, raconte-moi ce que tu as vu[1]. »

Devant cette tendre mère, le jeune prince laissera-t-il échapper le secret qui consolerait l'épouse d'Ulysse? Non, il exhorte seulement la reine à prier les dieux, à leur promettre des hétacombes « si jamais Jupiter accomplit les œuvres de la vengeance. » Plus

Odyssée, XVII.

tard, les reproches seuls de sa mère le décideront à lui confier ce que lui a appris Ménélas touchant le séjour d'Ulysse dans l'île de Calypso. Mais quand Théoclymène annoncera à Pénélope que le héros a déjà revu son pays, Télémaque ne dira pas à la reine que la parole du devin est accomplie.

Il gardera cette attitude de réserve, lorsque, pendant le dîner, son père entrera sous l'apparence d'un mendiant. Il le verra insulté, frappé par Antinoüs, et il se taira « rêvant à sa vengeance ! »

La reine qui n'a point paru au festin, apprend qu'un vieillard, un suppliant, a été outragé sous son toit. L'indignation et la pitié agitent son cœur, et, en présence de ses femmes, elle s'écrie :

« Puisse Apollon, à l'arc glorieux, te frapper ainsi toi-même, Antinoüs[1]. »

Certes, tous les prétendants excitent son aversion par leur mauvaise conduite ; mais Antinoüs surtout lui apparaît comme la sombre Parque. Tandis que ses complices ont soulagé la misère du mendiant, il l'a aggravée par l'ignominieux et cruel traitement qu'il a fait subir au vieillard.

Que n'aurait pas éprouvé Pénélope si elle avait su que la chair meurtrie par son lâche prétendant, était celle de son époux !

Cependant cet étranger intéresse la reine. Il pa-

1. *Odyssée*, XVII.

raît avoir longtemps voyagé : peut-être a-t-il entendu nommer Ulysse, peut-être même a-t-il vu le héros. Elle veut interroger le mendiant, et charge le porcher de le lui amener. Eumée rapporte à Pénélope que l'inconnu lui a annoncé la prochaine arrivée du roi. La souveraine désire entendre elle-même les paroles de cet homme. Quant aux prétendants, elle les laisse à leur œuvre impie. Ils dévorent impunément son bien, parce que sa maison n'est plus défendue par la force virile qui la soutenait autrefois ; mais si Ulysse revenait, la vengeance ne serait pas loin !

Au moment où Pénélope exprime ce souhait, elle entend éternuer Télémaque. Elle se prend à rire ; et, pensant que ce présage répond à son vœu et lui annonce ainsi la mort de ses spoliateurs, elle presse Eumée de chercher l'étranger, et promet de donner à celui-ci de beaux vêtements s'il dit la vérité.

Le porcher transmet à son hôte les ordres et les offres de la reine ; mais Ulysse, paraissant redouter la colère des prétendants, refuse de voir Pénélope avant que le coucher du soleil ait éloigné ces princes.

Eumée revient donc auprès de la reine qui, le voyant seul, s'étonne de la méfiance du mendiant ; mais le porcher lui en ayant révélé le motif, elle approuve ce qu'elle n'a pas compris d'abord.

« Cet étranger, quel qu'il soit, n'est pas dépourvu de sens, dit-elle. Car nulle part on ne voit, parmi les

mortels, des hommes insolents à ce point et coupables de pareils crimes[1]. »

Eumée retourna à ses étables. Ulysse demeura au palais. Le héros, luttant avec le mendiant favori des prétendants, le terrassa, et s'attira les félicitations de ceux qui protégeaient naguère son rival. L'un de ces princes le toucha par sa douceur. C'était Amphinomus, fils d'un homme qu'il estimait. Ulysse, désirant le soustraire au carnage qu'il préparait, lui laissa entendre qu'en renonçant à poursuivre un but injuste, Amphinomus pourrait échapper au châtiment qui était proche. Un triste pressentiment troubla le cœur du jeune homme; mais Minerve ne permit pas qu'il écoutât cette voix intérieure. L'inexorable déesse ne voulait point que le mépris de ses lois demeurât impuni.

Cependant Minerve conçut le dessein de rendre Pénélope plus adorable aux yeux de ses prétendants, et plus estimable aux yeux de son époux et de son fils. Soudain un sourire se dessina sur les lèvres de la reine qui manifesta à l'intendante Eurynomé le désir de se montrer à ceux qui briguaient sa main, et d'inviter son fils à ne pas vivre constamment avec ces orgueilleux dont le langage était doux, et le cœur perfide.

1. *Odyssée*, XVII.

Eurynomé approuva cette reine à qui elle donnait le nom de fille ; mais elle souhaita que la souveraine se donnât des soins qui fissent disparaître toute trace de sa douleur. Pénélope répondit à la fidèle intendante par ces mots si touchants dans leur simplicité :

« Eurynomé, ne me conseille pas, malgré ta sollicitude pour moi, de laver mon corps et de me parfumer d'essence. Car les dieux, habitants de l'Olympe, m'ont ravi la beauté, du jour où mon époux est parti sur ses vaisseaux creux. Mais ordonne à Autonoé et à Hippodamie de venir, afin qu'elles m'accompagnent dans le palais : car j'ai honte de paraître seule en présence de ces hommes[1]. »

La reine ne veut être belle qu'aux yeux de son mari, et elle a refusé de demander à l'art les charmes qui captiveraient plus étroitement encore les princes qu'elle dédaigne. Eh bien ! c'est pour le bonheur de son époux, c'est pour le tourment de ses persécuteurs, que ses attraits vont recevoir un nouveau prestige ! Que Pénélope cède à ce doux sommeil que lui envoie Minerve, et la Sagesse illuminera son visage de cette beauté impérissable qui semble n'appartenir qu'à Vénus, la Sagesse lui donnera une stature plus haute, une attitude plus imposante. Que la reine descende alors ; et, malgré le voile qu'elle abaissera sur son

1. *Odyssée*, XVIII.

chaste visage, elle éblouira les fiers prétendants au point que ceux-ci sentiront fléchir leurs genoux devant tant d'éclat et tant de majesté!

Et Ulysse qui la revoit pour la première fois, qu'éprouve-t-il? Le poëte ne nous le dit pas.

Courroucée, la reine s'adresse à son fils :

« Télémaque, tu n'as plus ni fermeté, ni prudence. Lorsque tu n'étais encore qu'un enfant, ton esprit était mieux avisé. Maintenant que tu es grand et dans la fleur de l'adolescence, et qu'à voir ta taille et ta beauté, un étranger te reconnaîtrait pour le fils d'un héros opulent, tu n'as plus ni sentiments d'équité, ni prudence. Quoi! une pareille action a été commise dans le palais! Tu as souffert que cet étranger fût maltraité à ce point! Si un étranger, assis dans notre demeure, est victime de traitements aussi odieux, quel sujet de honte et d'opprobre ce sera pour toi parmi les hommes[1]! »

Télémaque s'excuse sur le trouble que jettent dans son âme les hommes de proie qui l'entourent. Puis Eurymaque prend la parole. Il dit à Pénélope que si tous les Grecs du Péloponèse la voyaient, elle, la plus belle et la plus intelligente des femmes, la foule de ses prétendants grossirait encore. La souveraine repousse froidement cet hommage. Elle répète ce qu'elle

1. *Odyssée*, XVIII.

vient de dire à Eurynomé, que sa beauté lui a été ravie en même temps que l'époux dont le retour augmenterait sa gloire. Maintenant elle est abreuvée de tristesse. Elle se souvient qu'avant de partir, Ulysse lui prit la main et lui exprima un mélancolique pressentiment. Il ne savait pas s'il reviendrait; et, en son absence, il lui confiait la garde de son foyer. Il lui recommandait de toujours veiller sur les vieux parents dont il se séparait. Elle les avait toujours soignés, il le savait; mais il la priait de les entourer de plus de sollicitude encore pendant qu'il serait éloigné d'eux. Enfin, s'il ne revenait pas, Ulysse permettait à sa femme de se remarier après que Télémaque aurait atteint l'âge d'homme.

En retraçant cette scène, Pénélope avoue que les faits prévus par Ulysse se réalisent. Elle sera forcée de conclure un hymen qui lui est odieux. Elle se plaint amèrement de la manière dont ses prétendants agissent à son égard. Ce n'est pas ainsi que se conduisaient autrefois ceux qui recherchaient l'alliance d'une femme de bien, issue d'une opulente maison. Loin de ruiner sa demeure, ils amenaient leurs bœufs et leurs brebis pour offrir des festins à ses amis, et ils essayaient de lui plaire par leurs dons.

Ulysse a compris la ruse de Pénélope. Il est assuré que jamais elle ne consentira à parjurer sa foi; mais il l'approuve en lui-même de provoquer des présents qui ne seront pour elle qu'une réparation.

Antinoüs prie la reine d'accepter les dons de ces prétendants qui ne la quitteront pas avant qu'elle n'ait choisi le plus illustre d'entre eux.

Les princes se font apporter par leurs hérauts, les objets qu'ils destinent à Pénélope. Antinoüs lui donne un grand voile brodé avec art, et orné de douze agrafes d'or qui s'attachent à des anneaux; Eurymaque, un brillant collier d'or, orné de grains d'ambre, et d'une admirable exécution; Eurydamas, des boucles d'oreilles qu'embellit une triple perle, et dont Homère relève « la grâce infinie. » Enfin, chacun des prétendants fait son offrande à la reine; et celle-ci remonte chez elle, accompagnée de ses femmes qui portent ses trésors.

Les prétendants dansaient et chantaient quand la nuit tomba Ils préparèrent alors les vases à feu employés à l'éclairage et au chauffage de la salle, et les remplirent de bois sec. Les femmes du palais devaient entretenir la flamme des torches qui y furent placées. L'étranger s'approcha de ces esclaves et leur dit :

« Servantes d'Ulysse, de ce roi absent depuis si longtemps, retournez dans l'appartement de votre auguste reine. Tournez le fuseau à ses côtés; assises dans la chambre, égayez-la, ou cardez la laine avec vos mains. Moi, je me charge de les éclairer tous; quand même ils voudraient attendre l'aurore, au trône

d'or, ils ne me lasseront pas : je suis endurci à la peine[1]. »

Les servantes se moquèrent du mendiant; mais ce fut Mélantho, celle d'entre elles que chérissait Pénélope, qui insulta avec le plus de brutalité le malheureux vieillard. Infidèle à la maîtresse qui l'avait élevée, qui la traitait comme une fille et lui donnait tous les objets propres à flatter son goût, Mélantho répondait à l'amour d'Eurymaque. Mais ses injures s'arrêtèrent subitement devant le sombre regard que jeta sur elle ce maître qu'elle ne reconnaissait pas, et devant les effrayantes menaces qu'il lui adressa. Ses compagnes et elle s'enfuirent, se soutenant à peine sur leurs genoux défaillants.

Debout près des torches, Ulysse considérait les prétendants. Minerve, voulant encore envenimer la colère du roi, le livra de nouveau aux outrages de ces insensés : Eurymaque excita contre le vieillard la risée de ses complices. Une scène de désordre s'ensuivit. Le fils d'Ulysse y mit un terme en laissant entendre aux princes que, bien qu'il ne chassât personne, l'ivresse devait leur faire sentir le besoin de regagner leurs demeures.

Amphinomus approuva Télémaque; et, d'après son avis, ses compagnons offrirent des libations aux dieux et se retirèrent.

1. *Odyssée*, XVIII.

Le roi d'Ithaque resta auprès de son fils. Il concertait avec Minerve de sanglants desseins.

Ulysse dit à Télémaque de cacher dans l'intérieur du palais les armes de guerre qu'il avait laissées en partant pour Ilion. Craignant d'être dérangé par l'arrivée des femmes, Télémaque ordonna à Euryclée de les tenir enfermées jusqu'à ce qu'il eût mis à l'abri de la fumée les armes déjà ternies qui appartenaient au roi. Et sa seconde mère lui exprima un vœu qui était un tendre avertissement.

« Fassent les dieux, mon enfant, que tu aies acquis enfin assez de prudence pour prendre soin de ta maison et veiller sur tous tes biens! Mais voyons qui t'accompagnera, et portera la lumière, puisque tu ne veux pas que les servantes sortent pour t'éclairer[1] ? »

Télémaque lui répondit que ce serait l'étranger. Mais quelle est donc cette lumière qui brille devant le père et le fils ? Les murs, les traverses, les poutres de sapin, les hautes colonnes, paraissent embrasées.... Le jeune prince interroge son père sur un prodige dans lequel il devine la présence d'une divinité : c'est en effet Minerve qui continue d'éclairer Ulysse.

Le roi impose silence à son fils, et l'invite à aller se livrer au repos de la nuit. Quant à l'exilé, il reste ; et toujours « méditant avec Minerve la mort des pré-

1. *Odyssée*, XIX.

tendants, » il attend le moment de son entrevue avec Pénélope.

Semblable à Diane, la svelte et majestueuse chasseresse, à la belle et gracieuse Vénus, la reine descend dans la salle. Elle se place près du foyer sur son siége, meuble orné d'ivoire et d'argent, et dont le marche-pied est recouvert d'une grande toison. Devant elle les servantes font disparaître les traces de ces festins qu'abhorre la souveraine. Elles ôtent les tables, emportent les pains que n'ont pu dévorer les parasites, les coupes où ils ont bu le vin de l'absent; elles renouvellent aussi le feu des brasiers.

Mélantho revoit l'étranger. Elle a repris son assurance; et devant la reine, veut chasser l'homme qui l'a fait trembler. Ulysse attache sur elle ce regard sinistre qu'elle connaît déjà. Il lui demande pourquoi elle l'outrage avec tant de persistance. Est-ce parce que de vils haillons le couvrent, est-ce parce qu'il mendie? Mais lui aussi, il a été heureux; lui aussi, il a été opulent, et il secourait alors le vagabond qui avait faim. Jupiter lui a enlevé son bonheur! Que Mélantho craigne donc la perte de cette beauté qui la distingue parmi ses compagnes; qu'elle craigne le courroux de sa maîtresse, et même la vengeance d'Ulysse : « car, ajoute-t-il, il y a place encore pour l'espérance. » Et si le roi a péri, qu'elle craigne enfin la justice de Télémaque!

Les paroles du vieillard n'échappent point à la

reine, et celle-ci menace de mort l'ingrate suivante qui a voulu renvoyer l'homme que sa maîtresse est venue interroger.

Pénélope fait disposer auprès d'elle par l'intendante Eurynomé, un siége pour l'inconnu. Ulysse s'assied, et la reine lui demande qui il est, quelle patrie est la sienne, et dans quelle cité il réside ainsi que ses parents.

C'étaient les premières paroles que, depuis son retour, le héros se fût entendu adresser par sa femme. De quelle émotion ne devaient-elles pas remplir son cœur! Aussi quel attendrissement profond se trahit dans l'hommage qu'il offre à la souveraine! L'admiration de l'étranger, la vénération du suppliant, semblent n'être que l'écho de la tendresse et du respect de l'époux. Ulysse déclare à Pénélope que, sur toute la terre, nulle voix n'aurait le droit de s'élever contre elle, et que sa gloire monte jusqu'au ciel comme celle d'un roi juste, pieux, maître d'un grand peuple qui lui doit le bonheur. Il refuse néanmoins de faire connaître à Pénélope son origine; il redoute l'émotion des amers souvenirs que lui rappelle le passé, et ne veut pas céder à une douleur qu'une suivante de la reine, ou la reine elle-même, pourrait attribuer à l'ivresse.

Plus confiante que son hôte, Pénélope l'initie à tout ce qu'elle souffre. Elle dit que le chagrin que lui causent les insolences de ses prétendants, l'empêche de

rendre les devoirs de l'hospitalité aux étrangers, aux suppliants, aux hérauts chargés d'une mission publique.; et la reine avoue qu'elle ne peut que pleurer son mari. Elle mentionne les ruses par lesquelles elle essaie de retarder un hymen qui maintenant lui paraît inévitable. Par ses délais, elle résiste à ses parents, et livre à un indigne pillage les biens de son fils. En terminant son récit, elle insiste pour que l'étranger lui désigne sa race et son pays.

Le vieillard se plaint de ce que la reine l'oblige à une narration qui lui est pénible. Il paraît néanmoins se rendre à son désir. Se disant Crétois, frère du roi Idoménée, il raconte qu'il reçut dans sa demeure Ulysse qui se dirigeait vers Troie. A ce souvenir, Pénélope se laisse aller à un désespoir dont l'objet est, selon la touchante parole du poëte, « un époux assis à ses côtés » !

Témoin des larmes que sa femme répand pour lui, et que, d'un mot, il pourrait rendre bien douces, Ulysse souffre, et ses yeux immobiles recèlent des pleurs qu'il saura encore retenir.

Cherchant à s'assurer si réellement l'étranger a donné l'hospitalité à son mari, la reine demande à son hôte quels vêtements portait Ulysse et quels hommes le suivaient. Et quand le faux Crétois lui a décrit le costume du roi d'Ithaque et lui a dépeint le héraut qui accompagnait celui-ci, Pénélope, plus émue que jamais, promet au vieillard que dorénavant

il sera dans sa demeure l'objet de sa vénération et de sa tendresse. Ces vêtements qu'il a vus à Ulysse, c'est elle qui les avait remis à l'époux qu'elle ne recevrait plus au foyer domestique. Mais le héros ne peut résister au besoin de consoler celle qui se meurt de son absence. Il ne veut plus qu'elle flétrisse sa beauté par son chagrin. Il lui dit pourtant qu'il comprend l'amertume de son affliction. Toute femme pleure l'époux à l'amour duquel sa tendresse a répondu, l'époux qui est le père de ses enfants, et cependant cet époux n'est pas Ulysse que la renommée égale aux Immortels. Mais cette douleur n'a plus de sujet. D'après les informations que l'hôte de la reine a recueillies avant d'aborder à Ithaque, Ulysse vit, il approche, et le vieillard jure que dans l'année même, soit à la fin du mois qui s'écoule, soit au commencement de celui qui suit, le héros sera dans son royaume.

Pénélope voudrait croire à ce serment, mais elle n'ose plus espérer le bonheur. Elle commande à ses femmes de laver les pieds du voyageur et de lui préparer un lit somptueux. Elle ordonne que le lendemain l'étranger soit baigné et parfumé, et qu'il ait sa place au festin auprès de Télémaque. Malheur au prétendant qui oserait l'insulter ! La reine ne souffrira pas qu'on outrage son hôte ; et le prince qui violerait sa défense, serait, quelque courroucé qu'il fût, chassé de sa demeure. Pénélope veut mériter l'opinion qu'a d'elle ce vieillard qui l'a jugée plus sage et plus intel-

ligente que toutes les femmes. Elle sait que si les imprécations que s'attire l'homme impitoyable lui survivent, la gloire de l'homme généreux s'étend, publiée par les étrangers, jusque dans les contrées lointaines.

Le suppliant décline les premières offres de Pénélope. Du jour où il a quitté sa patrie, une couche luxueuse lui est devenue importune. Quant au bain de pieds que la reine vient de commander pour lui, il lui répugne de le prendre. Mais s'il existe dans le palais une femme âgée et ayant souffert autant que lui, celle qui connaît les ravages du temps et du malheur, pourra laver les pieds du vieillard exilé.

Avec son cœur de femme, Pénélope comprend son hôte. Elle appelle celle qui, après avoir reçu dans ses bras Ulysse naissant, le nourrit de son lait et l'entoura de ses tendres soins. Aujourd'hui elle est vieille, elle est faible, mais sa main débile saura toucher les pieds d'un malheureux, vieux comme doit l'être Ulysse.

« Allons donc, lève-toi, prudente Euryclée, dit Pénélope, et lave les pieds de cet étranger qui est du même âge que ton maître : tels sont aujourd'hui sans doute les pieds d'Ulysse, et telles ses mains : car les hommes vieillissent vite au sein du malheur[1]. »

Euryclée couvrait de ses mains son visage sillonné

1. *Odyssée*, XIX.

de larmes brûlantes ; et, s'adressant à celui qu'elle croyait ou mort ou exilé, et qui était tout près d'elle, elle regrettait amèrement de ne pouvoir le servir. Égarée par la douleur, elle faisait remonter la responsabilité des malheurs d'Ulysse jusqu'au trône de Jupiter, ce roi de l'Olympe à qui le héros avait plus que tous les mortels, offert des prières et des sacrifices. Elle voyait l'homme qu'elle appelait son enfant, son maître, elle le voyait raillé par les étrangères comme l'hôte de Pénélope l'avait été par les suivantes de la reine. Elle comprenait bien que c'était pour éviter les outrages de ces misérables créatures que le vieillard avait refusé leurs services ; mais, elle, la nourrice d'Ulysse, elle s'empressait d'obéir à Pénélope, parce qu'elle respectait sa maîtresse, et parce que aussi, l'homme qu'elle allait secourir ressemblait à son roi !

L'étranger répond que cette ressemblance a été remarquée par tous ceux qui ont vu le héros et lui.

La vieille femme prépare le bain, et Ulysse se souvenant qu'il a au-dessus du genou une cicatrice que connaît Euryclée, Ulysse tourne subitement le dos à la lumière de peur qu'à ce signe, sa personnalité ne se révèle à sa nourrice. Mais quel guide plus sûr qu'un regard maternel ? Soudain Euryclée laisse échapper le pied qu'elle tenait et qui, retombant dans le bassin, le renverse. Le bonheur et la tristesse tout ensemble se partagent l'âme de la nourrice ; des larmes montent à ses yeux, et sa voix ne peut d'abord

se frayer un passage. Enfin, posant sa main sur le menton du vieillard, elle lui dit :

« Oui, tu es Ulysse assurément, cher enfant[1].... »

Elle regarde la reine pour que celle-ci lise dans ses yeux que l'absent est revenu. Heureusement Minerve veillait, et empêchait Pénélope de remarquer ce signe. D'une main Ulysse étouffe la voix d'Euryclée; de l'autre, il attire la vieille femme et lui demande si elle veut le perdre. C'est elle qui l'a nourri, mais, trahi par elle, il ne l'épargnera pas plus que les servantes infidèles si jamais il peut châtier ceux qui l'ont outragé. Euryclée, repoussant une pareille idée, proteste de la fermeté de son âme, et offre à son roi de lui désigner, au jour de la vengeance, les femmes qui ont maintenu ou souillé l'honneur de la maison royale.

Ulysse refuse : il saura par lui-même reconnaître la vérité. « Mais, ajoute-t-il, garde-moi le secret, et laisse faire aux dieux[2]. »

La nourrice remplace l'eau qui a coulé du bassin sur le sol ; et lorsqu'elle a achevé de laver et d'oindre les pieds sacrés qu'elle touche enfin, le roi se rapproche du foyer et cache sa cicatrice.

Pénélope exprime à son hôte l'intention de l'interroger encore avant la nuit, la nuit qui apporte un

1. *Odyssée*, XIX.
2. *Ibid.*

bienfaisant repos même à l'homme soucieux, mais qui, pour la reine, n'est que la prolongation des souffrances qu'elle éprouve en travaillant pendant le jour au milieu de ses femmes. Elle raconte que, sur le lit où elle s'étend, elle est anxieuse comme cette femme qui naguère tua son fils, et qui, changée en rossignol, module dans le feuillage printanier sa douleur maternelle. Pendant ces insomnies, la reine est livrée à l'incertitude. Restera-t-elle auprès de son fils, respectera-t-elle son premier hymen, le jugement du peuple; gardera-t-elle intacts les biens d'Ulysse, les siens; conservera-t-elle ses esclaves et le palais du roi? Ou suivra-t-elle un nouvel époux? Télémaque, enfant, ne voulait point que sa mère le quittât. Homme maintenant, il désire, à ce qu'elle suppose, l'éloignement de celle dont la présence attire la ruine sur sa maison. Cependant elle a fait un rêve dont elle demande l'explication à son hôte. Elle possède vingt oies domestiques qu'un songe lui a montrées égorgées par un grand aigle venu de la montagne et qui s'est envolé après les avoir tuées. A ce spectacle, la reine pleurait et ses femmes l'entouraient; mais l'aigle est revenu, et, se posant sur le rebord du toit, il lui a appris qu'il était Ulysse, Ulysse qui ferait subir aux prétendants le traitement que l'aigle avait infligé aux oiseaux domestiques. Pénélope s'est réveillée, et son regard est tombé sur ses oies qui becquetaient, comme d'habitude, le froment dans leur auge.

Le vieillard confirme à la reine la véracité de la prédiction que l'aigle lui a faite. Mais Pénélope doute de nouveau. Elle connaît les deux portes que franchissent les rêves ; l'une est d'ivoire, l'autre, de corne. Les songes qui passent par la première sont trompeurs ; ceux auxquels la seconde est ouverte se réalisent ; la reine ne croit pas que son rêve soit sorti par cette dernière ; et cependant son fils et elle en seraient bien heureux.

Pénélope annonce ensuite à son hôte qu'elle proposera aux prétendants de concourir au jeu des haches. L'objet de cette joute consistera à ployer l'arc d'Ulysse, et à renouveler l'exercice par lequel le héros faisait traverser à sa flèche les ouvertures de douze haches réunies. Et la femme d'Ulysse indique avec mélancolie le prix qu'elle réservera au vainqueur :

« Je le suivrai, quittant ce palais, séjour de ma jeunesse, ce palais si beau et tout plein de richesses, et dont je ne perdrai jamais, je crois, le souvenir, pas même en songe[1]. »

L'étranger encourage la reine à ne pas différer l'exécution de son projet, lui déclarant que son époux sera de retour avant que l'épreuve à laquelle elle soumettra les prétendants, soit couronnée de succès.

1. *Odyssée*, XIX.

Pénélope qui ne subirait pas les atteintes du sommeil si son hôte voulait parler encore, sent qu'elle prive le vieillard d'un repos dont la nature fait puissamment éprouver le besoin aux hommes. Elle va donc quitter le voyageur; et, remontant chez elle, s'étendre sur le lit que ses larmes ont mouillé depuis le départ de son époux.

Ulysse vit s'éloigner la femme qui allait passer une nuit de plus à le pleurer. Il se coucha dans le vestibule, sur une peau de bœuf couverte de toisons qui appartenaient naguère à celles de ses brebis qu'égorgeaient les prétendants de sa femme. Sous le manteau qu'étendit sur lui l'intendante Eurynomé, il ne put trouver le sommeil. Il rêvait éveillé à sa vengeance; et l'indignation qui fermentait en lui, fut sur le point d'éclater, quand il vit ses servantes infidèles sortir en riant pour aller rejoindre ses ennemis. Il se demanda s'il ne les tuerait pas immédiatement. C'était la colère du lion, et le héros rugissait intérieurement; mais frappant son sein frémissant, il essaya de se maîtriser par le souvenir des émotions plus vives encore qu'il avait su dompter : « Patience, mon cœur[1].... »

Il calma ce violent courroux; mais tout agité de l'orage qui avait grondé en lui, il ne cessait de changer de position sur sa couche labourée. Alors une apparition se présenta à lui et plana au-dessus de sa

1. *Odyssée*, XX.

tête ; c'était sa conseillère habituelle, c'était Minerve qui lui demandait pourquoi il ne dormait pas sous ce toit qui était le sien et qui abritait sa compagne et un fils que lui envierait tout homme.

Ulysse retraça à Minerve ses inquiétudes. Comment, seul, pourrait-il frapper les nombreux prétendants ? Et, vainqueur même, où fuirait-il la vengeance de leurs alliés ?

Minerve lui reprocha cette défaillance. L'homme se fie à un simple mortel ; et lui, il doutait d'une déesse ! Soutenu par elle, il n'avait rien à craindre. Cinquante légions d'hommes altérés de sang, seraient dispersées devant le héros qu'assiste la Sagesse. Ulysse pouvait goûter le repos : le bonheur n'était pas loin.

Et, après avoir consolé et endormi son protégé, la fille de Jupiter s'envola vers l'Olympe.

La reine avait pu se livrer au sommeil ; mais combien son réveil fut pénible ! Ce réveil l'arrachait à un songe qui lui avait montré Ulysse auprès d'elle. Pénélope s'assit, en pleurant, sur sa couche et désira mourir. Elle supplia Diane de la frapper d'une de ses flèches rapides, si douces pour celui qui est las de l'existence. Ou, si ce trépas subit lui était refusé, que n'était-elle enlevée à cette terre, et emportée à travers l'espace jusque dans les flots de l'Océan ! Les enfers mêmes lui sembleraient préférables à ce monde. Elle pourrait au moins y conserver le souvenir immaculé de son époux ! Vivante, le sommeil même la faisait

souffrir; le sommeil qui apportait aux autres créatures l'oubli de leurs douleurs, redoublait les siennes, puisqu'il lui donnait ce bonheur illusoire qui nous déchire en nous échappant.

L'aurore paraît; et, dans le vestibule, Ulysse entend les gémissements de sa femme. Une pensée traverse son esprit. Peut-être Pénélope l'a-t-elle reconnu ; peut-être va-t-elle venir à lui ! Le roi se lève, étend les mains vers le ciel, et demande à Jupiter que si c'est par sa volonté que l'homme qu'il a tant éprouvé, est enfin revenu sur la terre natale, un mot d'heureux augure soit prononcé dans le palais par un mortel, et que le dieu lui-même parle par un prodige.

La foudre gronde ; et la voix d'une femme s'élève dans la demeure royale. C'était l'une des douze esclaves qui étaient chargées de moudre le grain. Ses compagnes s'étaient endormies après avoir achevé leur tâche; mais elle « la plus faible de toutes, » elle n'avait pas encore terminé la sienne. Quand retentit le tonnerre, elle interrompt son âpre labeur et prie ainsi :

« Grand Jupiter, qui règnes sur les dieux et sur les hommes, tu as tonné avec force du haut du ciel étoilé, et il n'y a de nuage nulle part. Sans doute c'est un signe que tu manifestes à quelqu'un. Exauce aussi maintenant le vœu que t'adresse une infortunée : qu'en ce jour pour la dernière fois les prétendants goûtent

la joie des festins dans le palais d'Ulysse, eux qui m'ont brisé les genoux par un pénible labeur, celui de préparer leur farine ! puissent-ils faire aujourd'hui leur dernier repas [1] ! »

Ulysse est rassuré : il a obtenu ce qu'il souhaitait : les encouragements du dieu suprême, les vœux d'une créature humaine !

Les femmes préparaient le feu. Télémaque, le glaive sur l'épaule, la lance à la main, parut sur le seuil de la salle. Il s'informa auprès d'Euryclée si l'étranger avait reçu dans sa demeure les égards qui lui étaient dus. Avec ce ton de maître que les mœurs grecques permettaient malheureusement au fils d'une femme veuve, il exprima la crainte que sa mère n'eût pas rempli envers le vieillard les devoirs de l'hospitalité. Il accusa la reine de manquer de discernement, et de ne pas accueillir ses hôtes d'après leur mérite. La nourrice lui fit observer qu'en cette circonstance un pareil reproche était injuste, et que le vieillard avait refusé une partie des soins que Pénélope lui avait offerts. Télémaque quitta la salle pour se rendre à l'assemblée, et Euryclée donna aux servantes le signal de l'activité du matin :

« Allons, hâtez-vous : que les unes balayent et arrosent la maison, et jettent des tapis de pourpre sur

2. *Odyssée*, XX

les siéges bien façonnés : que les autres lavent toutes les tables avec des éponges, et nettoient les cratères et les doubles coupes, travaillées avec art ; d'autres iront chercher de l'eau à la fontaine, et la rapporteront au plus vite. Car les prétendants ne resteront pas longtemps éloignés du palais : ils viendront au contraire de grand matin : car c'est pour tous un jour de fête[1].»

Ulysse assista encore ce jour-là aux désordres des princes ; et, malgré la protection dont le couvrait hautement Télémaque, il fut de nouveau outragé par eux. Minerve attisait ainsi le sombre feu qui couvait dans son âme.

Enfin Agélaüs, l'un des prétendants, déclare au fils d'Ulysse qu'il existe pour lui un moyen de retrouver le calme. Sans doute, quand le retour du roi était douteux, Pénélope pouvait différer un nouvel hyménée ; mais ce retour étant désormais impossible, Agélaüs presse Télémaque d'engager la reine à épouser le plus noble et le plus généreux des Grecs. Télémaque jure par le roi des dieux et par les souffrances de son père, que, loin d'empêcher sa mère de se marier, il la prie instamment d'accepter la main de l'homme qu'elle préférera et qui lui offrira des dons innombrables ; il ajoute toutefois qu'il rougirait de la chasser durement de son palais.

1. *Odyssée*, XX.

Les prétendants, l'esprit troublé par Minerve, se laissent aller à un accès de folle gaieté. Mais, pendant qu'un rire convulsif tourmente leurs lèvres, pourquoi des larmes roulent-elles dans leurs yeux ; pourquoi, inconscients de leurs mouvements, dévorent-ils des viandes encore crues?.... Théoclymène les observe. Avec son intuition divine, il voit la nuit qui descend sur eux; il entend des cris lugubres s'échapper de leurs poitrines.... Le sang coule sur les murs, sur les piliers; des ombres se dirigent du palais vers les enfers; des ténèbres horribles s'appesantissent sur cette scène.... Voilà ce que découvre le regard du devin, et ce que ne peuvent voir les insensés qui se rient de ses avertissements et qui, sans avoir égard à sa qualité d'hôte de Télémaque, le chassent comme un homme privé de sa raison. Théoclymène s'éloigne avec dignité, et se retire chez un ami de Télémaque, chez Pirée, où il a déjà séjourné avant que le fils d'Ulysse soit rentré dans le palais.

Télémaque ne réprime pas cette fois l'insolence des prétendants. Il ne leur répond même pas quand ils lui proposent avec ironie de vendre comme esclaves ses deux hôtes, le mendiant et le devin. Il attachait ses yeux sur Ulysse, cherchant dans le regard de son père le signal de la vengeance.

Placée sur un siége somptueux, Pénélope a tout entendu. Obéissant à l'inspiration de Minerve, elle monte dans sa demeure, y prend une clef d'airain re-

courbée et ornée d'un manche d'ivoire. Suivie de ses femmes, la reine se dirige vers l'appartement éloigné qui renferme les trésors et l'arc d'Ulysse. Elle se hâte de retirer la courroie fixée à l'anneau de la porte; et celle-ci, cédant à la pression de la clef que Pénélope y a introduite, s'ouvre avec un bruit sourd.

La reine entre. Montant sur une planche où sont posés des coffres de vêtements parfumés, elle atteint un étui suspendu à un clou. Elle le détache, s'assied sur la planche; puis, avec des cris de désespoir, elle le place sur ses genoux et en retire l'arc du roi.

Quand la première explosion de sa douleur s'est calmée, la reine paraît sur le seuil de la grande salle.

Pénélope tenait l'arc et le carquois de son époux; ses suivantes portaient les caisses qui renfermaient les instruments nécessaires au jeu des haches. Réalisant alors le dessein qu'elle a confié à son hôte, la souveraine propose aux prétendants une joute dont elle sera le prix.

A l'ordre de la reine, Eumée reçoit de ses mains l'arc d'Ulysse pour le remettre aux princes. En touchant l'arme de son maître, il se met à pleurer; et au lieu de la porter aux prétendants, il la dépose sur le sol. Des larmes mouillent aussi les paupières d'un autre serviteur fidèle, le bouvier Philétius. L'attendrissement de ces deux hommes irrite Antinoüs, et celui-ci leur reproche avec amertume de provoquer

chez la reine une émotion qui n'a pas besoin d'être plus excitée encore dans son cœur déjà brisé.

Télémaque invite les prétendants à ne pas tarder de combattre pour la femme qui n'a pas son égale en Grèce. Il annonce qu'il se met sur les rangs des concurrents. S'il est vainqueur, il n'aura pas le chagrin de voir sa vénérable mère suivre un nouvel époux, tandis qu'elle abandonnerait un fils vaillant comme son père.

Trois fois Télémaque essaye de bander l'arc. Une quatrième fois il allait réussir ; mais, obéissant à un signe de son père, il dépose l'arme royale.

L'un des prétendants, l'aruspice Liodès, qui, loin de partager les mauvais sentiments de ses compagnons, s'indignait de leurs crimes, doit le premier se servir de l'arc : il ne réussit même pas à le tendre. Liodès prédit que cette arme sera une cause de mort pour un grand nombre de chefs renommés ; toutefois il estime que mieux vaut le trépas que la perte de la femme à la poursuite de qui les princes consument leur existence. Il ne pense pas qu'aucun des prétendants sorte victorieux de la lutte, et l'augure conseille à celui qui aura éprouvé cet arc de chercher une autre épouse que Pénélope. La reine s'unira ensuite à l'homme qui lui offrira les plus précieux dons nuptiaux et que favorisera le destin.

Les efforts des autres princes sont aussi infruc-

tueux que ceux de Liodès. Antinoüs et Eurymaque persévèrent seuls dans leurs vaines tentatives.

Eumée et Philétius sortent alors. Ulysse les suit et se fait reconnaître d'eux. Il leur annonce qu'il se propose de concourir au jeu des haches; et prévoyant que les prétendants s'y opposeront, il enjoint à Eumée de braver leur défense et de lui apporter l'arc; puis le roi lui ordonne de dire aux femmes qu'elles se tiennent enfermées dans leur chambre. Si l'une d'elles entend des cris et des gémissements s'élever de la salle des hommes, qu'elle demeure silencieusement occupée à son travail. Quant à Philétius, Ulysse le charge de clore solidement les portes de la cour.

Le héros rentre, suivi bientôt de ses serviteurs. Il entend Eurymaque se désespérer de la résistance que l'arc lui oppose, et attribuer sa douleur moins encore au regret de perdre la reine qu'à la honte d'être, ainsi que ses compagnons, si inférieur à Ulysse. Mais Antinoüs prétend que si l'arc ne peut être bandé, c'est à cause de la fête d'Apollon, la néoménie, et le jeune présomptueux compte que le lendemain, après un sacrifice au divin archer, la joute recommencera.

Ulysse ne tarde pas à exprimer le vœu d'essayer à présent même, sa force sur l'arme du roi. Ainsi qu'il l'a conjecturé, sa demande excite le courroux des princes. Antinoüs menaçant brutalement l'hôte

de la reine, Pénélope intervient. Antinoüs croit-il donc qu'elle épouserait l'étranger si ce dernier était vainqueur? Le vieillard ne peut lui-même se bercer d'une pareille espérance.

Eurymaque répond à la reine que telle n'est pas la pensée des prétendants ; mais qu'ils redoutent les propos des hommes et des femmes, si l'étranger réussit dans son entreprise. Alors un Grec de vile extraction pourra se rire de ces princes si peu égaux à l'époux de la femme dont ils recherchent la main, qu'un mendiant, un vagabond l'a emporté sur eux.

Pénélope accueille avec sévérité l'aveu du fier prétendant. Ceux qui pillent la demeure d'un héros ne peuvent aspirer à une bonne renommée. Et pourquoi la rivalité de l'étranger les humilie-t-elle? Le vieillard est beau, noble, et la reine ordonne que l'arc lui soit remis. S'il est vainqueur, il recevra d'elle des vêtements, des armes, et la possibilité de se rendre où son cœur l'appelle.

Mais Télémaque prend la parole. Il déclare que, parmi les Grecs, c'est à lui qu'appartient la disposition de l'arc d'Ulysse. Il ne reconnaît même pas ce droit à sa mère qu'il renvoie avec hauteur aux occupations féminines.

Cette fois encore, la reine, troublée par l'assurance de Télémaque, se courbe sous la volonté de son enfant. Passons. Nous avons déjà retracé à plusieurs reprises, l'impression pénible que nous causent trop

souvent dans l'Odyssée la position subalterne de la mère et l'attitude altière du fils.

Pénélope rentre dans sa chambre, et Minerve lui envoie le sommeil au milieu des pleurs qu'elle donne au souvenir de son époux. Ah ! qu'elle dorme ! qu'elle n'entende pas le tumulte qui agite le palais !

L'étranger, vainqueur au jeu des haches, a lancé sa seconde flèche contre Antinoüs. Se faisant reconnaître des prétendants, le roi leur reproche d'avoir ruiné son palais, déshonoré ses servantes et poursuivi sa femme, sans craindre la justice des dieux, ni la vengeance des hommes !

Ulysse, Télémaque, et leurs deux serviteurs, sont seuls contre leurs nombreux adversaires ; mais, tantôt sous les traits de Mentor, tantôt sous la forme d'une hirondelle, Minerve veille sur le héros pendant qu'il massacre les coupables ; et, au moment décisif de cette scène de carnage, la déesse découvre son égide immortelle.

Tous les prétendants sont tombés, excepté Liodès, celui d'entre eux qui jugeait sévèrement la conduite des spoliateurs. Embrassant les genoux du roi, il jure que, loin d'outrager les femmes du palais, il a vainement essayé de faire partager sa réserve à ces princes dont il était l'augure. Mais ce dernier titre irrite plus encore le courroux d'Ulysse. L'augure des prétendants a dû souvent faire des vœux pour que le retour d'Ulysse fût retardé et pour que l'hymen lui

donnât la femme bien-aimée de l'absent. L'augure a désiré le malheur du roi et l'amour de la reine : il suffit. Et la tête de Liodès roule aux pieds d'Ulysse.

Le silence de la mort a remplacé les clameurs de la lutte, et les corps inanimés des prétendants gisent dans une mare de sang et de poussière. Les mains et les pieds rougis, le héros est debout au milieu de ces cadavres.

A cet aspect, Euryclée qu'Ulysse avait fait appeler pour qu'elle lui désignât les servantes coupables, Euryclée allait laisser échapper des cris de joie.... Mais, dans un noble langage qui contraste avec la sauvage fureur qu'il vient de satisfaire, le roi contient cet élan. Que l'on respecte dans leur châtiment suprême, les hommes qui ont fléchi sous le poids de leurs fautes et de la justice divine !

La nourrice se dispose à informer Pénélope de ce qui vient de se passer. Ulysse l'en empêche : l'œuvre de la vengeance n'est pas encore terminée.

Les douze femmes qui, parmi les cinquante servantes d'Ulysse, ont trahi leur maître, sont mandées auprès du roi par Euryclée. Elles entrent dans la salle en jetant des cris d'épouvante et en répandant des torrents de larmes. Contraintes de porter sous le portique de la cour les cadavres de ces princes dont elles ont partagé les fautes, elles se soutiennent réciproquement pour supporter le poids de leurs fardeaux. Il

leur faut essuyer les siéges et les tables qu'a souillés le sang de ceux qu'elles ont aimés. Puis, suspendues à un gibet, elles achèvent enfin de mourir.

Ulysse ne fait venir Pénélope et les esclaves innocentes qu'après avoir purifié la salle. Euryclée appelle les servantes qui accourent avec des flambeaux, et couvrent le roi de leurs respectueuses caresses. Après les violentes émotions qui viennent de l'ébranler, le héros éprouve un profond attendrissement à la vue de ces femmes qui ont été fidèles à sa longue infortune : « car son cœur les reconnaissait toutes, » dit Homère.

La nourrice retrouve la vivacité de la jeunesse pour aller prévenir la reine des événements qui se sont accomplis dans le palais. Elle court à l'étage supérieur, se penche sur Pénélope endormie, lui dit qu'Ulysse est revenu et qu'il a signalé son retour par le meurtre de ceux qui déshonoraient son foyer. Mais la reine ne croit pas Euryclée ; elle attribue au délire la joyeuse exaltation de la nourrice naguère si prudente. Pénélope lui reproche de se jouer d'elle, de l'avoir réveillée au moment même où pour la première fois depuis le départ d'Ulysse, elle avait trouvé le sommeil plus doux. La reine aurait sévèrement traité toute autre de ses femmes qui l'eût ainsi arrachée au repos ; mais elle respecte la vieillesse de la nourrice.

Euryclée se disculpe. Elle assure à sa maîtresse que

l'étranger qui a tant souffert dans le palais, était le roi lui-même, et que Télémaque le savait.

Pénélope, enivrée de bonheur, se précipite de son lit, embrasse en pleurant la nourrice de son mari, et lui demande si réellement Ulysse est de retour, et comment, seul, il a pu vaincre les nombreux prétendants.

La vieille servante ignore comment le roi a châtié ses ennemis. Enfermée avec les femmes du palais, elle a entendu des gémissements qui l'ont frappée de terreur ainsi que ses compagnes; puis Télémaque l'a appelée, et elle a revu le héros debout au milieu des prétendants abattus. Elle croit que la reine eût joui de ce sanglant spectacle. Euryclée invite enfin Pénélope à rejoindre son époux qui l'attend.

Comme tous ceux que le malheur a trop éprouvés, la femme d'Ulysse n'ose se persuader encore que la joie a visité sa demeure. Elle s'imagine que c'est l'un des Immortels qui est descendu sur la terre pour rémunérer les crimes des prétendants. Mais Ulysse n'espère plus le retour, Ulysse est mort!

Cette incrédulité étonne la nourrice; et celle-ci croit dissiper les doutes de Pénélope en lui apprenant qu'elle a remarqué chez l'hôte de la reine la cicatrice qui distinguait son maître. Elle presse la souveraine de descendre, et répond de ses assertions sur sa propre vie.

Malgré sa défiance, Pénélope consent à suivre Euryclée.

Le calme est dans son attitude, mais non pas dans son cœur. Tout en descendant, elle hésite.... Entretiendra-t-elle en particulier l'homme qui se dit le roi d'Ithaque ?... Ou bien, s'abandonnant au bonheur, accueillera-t-elle son mari par le baiser du retour ?

La reine franchit le seuil de la grande salle, et va s'asseoir en face d'Ulysse.

Adossé contre une colonne, et baissant le regard, le héros attendait.

La lueur du foyer éclairait cette scène.

Immobile de surprise, Pénélope cherchait vainement à reconnaître, sous ce visage vieilli, sous ces misérables haillons, le jeune et fier guerrier qui, vingt ans auparavant, avait pressé sa main pour la dernière fois.

Il se fait un long silence que Télémaque rompt le premier.

« Ma mère, cruelle mère, dont le cœur est insensible, pourquoi te tenir ainsi à l'écart de mon père, et ne pas t'asseoir près de lui pour l'interroger et le questionner? Non, jamais une autre femme ne montrerait un cœur aussi obstiné à fuir son époux qui, après avoir souffert des maux sans nombre, arriverait, au bout de vingt ans, dans la terre de sa patrie. Ton cœur, à toi, est toujours plus dur que la pierre. »

« — Mon enfant, répond la reine, j'ai l'âme sai-

sie de stupeur : je ne puis rien lui dire, rien lui demander, ni le regarder en face au visage. S'il est véritablement Ulysse, de retour dans ses foyers, nous nous reconnaîtrons certes l'un l'autre, et plus sûrement : car il est des signes secrets que nous savons seuls, à l'exclusion des autres[1]. »

Ulysse sourit et congédie son fils, non sans l'avoir chargé d'improviser une fête dans l'intérieur du palais. Que Télémaque, les serviteurs et les femmes, se parent ; que la lyre de l'aède dirige leurs danses ; et que ce bruit joyeux fasse croire aux voisins, aux passants, qu'une noce se célèbre dans la demeure royale. Quand le peuple connaîtra la mort des prétendants, Ulysse aura atteint les ombrages de sa résidence champêtre.

Tandis que cet ordre s'exécutait, et que les insulaires, croyant à l'hymen de la reine, la blâmaient d'avoir trahi le souvenir de son époux, l'intendante du palais purifiait le roi et le couvrait de riches vêtements. Quand celui-ci revient auprès de Pénélope, Minerve a embelli ses traits, développé l'ampleur de ses formes, déroulé sur ses épaules les boucles de sa chevelure, et répandu sur toute sa personne une grâce surhumaine. Sans doute, il espère que sa compagne le reconnaîtra maintenant.... Pénélope se tait.

1. *Odyssée*, XXIII.

Ulysse se place sur le siége qu'il a quitté, en face de la reine; et lui parlant pour la première fois depuis le commencement de cette scène, il lui reproche avec amertume la froideur de l'accueil que reçoit d'elle l'époux qui a si longtemps souffert loin de sa patrie. Il se dispose à se retirer, et commande à sa vieille et fidèle nourrice de lui dresser un lit.

Pénélope tente alors une épreuve décisive. Elle dit à Euryclée de porter la couche d'Ulysse dans l'appartement que le héros s'est bâti lui-même. Cet ordre brise le cœur de l'époux. Qui donc a pu déplacer son lit? Autour d'un olivier qui s'élevait dans la cour, le roi avait construit la chambre nuptiale. Après avoir coupé le feuillage de l'arbre, il en avait taillé, poli, aligné le tronc; il avait incrusté ce bois, d'or, d'argent et d'ivoire; et l'olivier était devenu une couche dont la racine était attachée au sol. Image frappante de ce foyer domestique, dont la base doit être inébranlable!

En entendant Ulysse lui décrire ce sanctuaire respecté, Pénélope sent son cœur défaillir; ses genoux se dérobent sous elle, et cependant il lui reste assez de forces pour se précipiter vers son mari. Elle peut maintenant répandre les larmes qu'elle a trop longtemps contenues; elle peut maintenant ouvrir à celui qu'elle croyait à jamais perdu, les bras qu'elle lui a trop longtemps fermés; elle peut enfin lui donner le baiser qu'elle lui a fait attendre!

« Ne sois point fâché contre moi, Ulysse, toi qui en toute occasion, te montras le plus prudent des hommes. Les dieux nous condamnaient à l'infortune, eux qui nous ont refusé de jouir de la jeunesse et d'arriver au terme de la vieillesse en restant l'un près de l'autre. Ne t'irrite donc pas maintenant contre moi et ne trouve pas mauvais que je ne t'aie point tout d'abord accueilli avec tendresse, quand je t'ai vu. Car j'ai toujours craint au fond de mon cœur qu'un des mortels ne vînt m'abuser par des paroles trompeuses[1]. »

La reine ajoute que si Hélène avait su d'avance qu'une guerre devait la ramener dans la patrie qu'elle fuyait, elle n'aurait jamais trahi la foi conjugale. Cette prudence qui a manqué à la femme de Ménélas, a guidé Pénélope, et celle-ci n'a abandonné sa réserve qu'au moment où Ulysse lui a dépeint une chambre connue seulement des deux époux et d'une esclave que la reine avait reçue de son père en se mariant.

Devant tant d'amour et de pureté, Ulysse ne pouvait contenir son émotion. Le héros pleurait en retenant près de son cœur, un cœur où son souvenir avait vécu pendant vingt années.

Homère compare le bonheur des deux époux à celui des naufragés qui, atteignant la terre, se réjouissent de leur salut. Mais, dirons-nous, ces naufragés avaient

1. *Odyssée*, XXIII. Cf. M. Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*.

été plus heureux que le royal couple d'Ithaque. Avant de jouir ensemble, ils avaient souffert ensemble!

Pénélope ne pouvait se lasser de contempler cette tête qu'entouraient ses bras caressants, ce noble visage sur lequel ruisselaient des larmes qui répondaient aux siennes. L'homme est si bien né pour la souffrance, que l'excès de la joie lui fait verser des pleurs.

Si Minerve n'avait retardé le lever de l'Aurore, la fille du matin aurait retrouvé Ulysse et Pénélope livrés au même attendrissement. Mais la nuit se prolongea. Le héros apprit à sa compagne qu'ils n'étaient point parvenus au terme de leurs épreuves, et lui exprima aussi le désir de se reposer. La reine voulut connaître ce que l'avenir lui préparait encore d'amer; et Ulysse lui révéla à regret la prédiction de Tirésias. Il lui apprit qu'il devait fléchir le courroux de Neptune par un pénible voyage; mais que de longs jours de bonheur lui étaient ensuite réservés. Cette dernière perspective consola Pénélope.

Avant de s'endormir, les époux se confièrent les souffrances qu'ils avaient endurées pendant leur séparation. Pénélope écoutait avec ravissement le récit des périls qu'Ulysse avait vaincus pour retourner à Ithaque, et des séductions auxquelles il avait échappé pour se réunir à la compagne de sa jeunesse.

L'aurore parut. Le roi, se disposant à quitter le palais, dit à Pénélope:

« O femme, nous avons passé tous deux par des épreuves nombreuses : tu pleurais ici mon pénible retour ; et moi, Jupiter et les autres dieux me retenaient, au sein de la souffrance, loin de cette patrie vers laquelle je soupirais. Maintenant..... prends soin dans ce palais des biens que je possède encore. Quant aux troupeaux que les audacieux prétendants ont consommés, je saurai bien en capturer moi-même un grand nombre, et les Grecs m'en donneront d'autres jusqu'à ce qu'ils aient rempli toutes mes étables. Cependant je vais me rendre dans mes campagnes ombragées, pour voir mon excellent père, qui s'afflige cruellement de mon absence. Toi, femme, voici l'ordre que je te donne, bien que tu sois sage : aussitôt que le soleil se lèvera, la renommée parlera des prétendants que j'ai tués dans ce palais ; monte à l'étage supérieur avec les femmes, tes suivantes, et tiens-toi en repos, sans regarder ni interroger personne[1]. »

Désormais Pénélope ne paraîtra plus en scène ; mais un suprême hommage lui est encore rendu dans le dernier chant du poëme. Les ombres des prétendants descendent aux enfers, et l'une d'elles raconte à Agamemnon comment la reine d'Ithaque, repoussant un nouvel hymen, s'est conservée pure à l'époux qui vient de la venger. Cette inébranlable fidélité rappelle un amer souvenir au mari de Clytemnestre.

1. *Odyssée*, XXIII.

« Heureux fils de Laërte, industrieux Ulysse, dit le roi d'Argos, tu as donc reconquis ton épouse, grâce à ta valeur ! Combien grande était la prudence de l'irréprochable Pénélope, la fille d'Icarius, et comme elle avait bien gardé le souvenir d'Ulysse, son époux légitime ! Aussi jamais ne périra la mémoire de sa vertu, et les Immortels inspireront aux habitants de la terre d'aimables chants en l'honneur de la prudente Pénélope. Elle n'a pas commis d'horribles forfaits comme la fille de Tyndare [1], qui a tué son époux légitime : elle sera le sujet de chants odieux parmi les hommes ; car elle a préparé une mauvaise renommée à toutes les femmes, même à celle qui ferait le bien [2]. »

Oui, le poëte associe à son immortalité les vertus qu'il exalte, les crimes qu'il réprouve. Cette voix de la conscience humaine proclame à travers tous les siècles l'arrêt de la justice divine.

Mais n'en croyons pas un cœur ulcéré, quand la victime de Clytemnestre prédit que la honte d'une épouse coupable rejaillira sur toutes les femmes. Chaque créature humaine n'est responsable que de ses fautes ; et, n'en fût-il pas ainsi, notre sexe serait plus ennobli par les Andromaque et les Pénélope, que déshonoré par les Hélène et les Clytemnestre.

Le secret des événements qui s'étaient accomplis

1. Clytemnestre était fille de Tyndare, roi de Sparte, et de Léda.
2. *Odyssée*, XXIV.

au palais, venait de se répandre dans Ithaque, et une partie des insulaires se disposait à faire expier à Ulysse le massacre des prétendants. Minerve veillait. Cette fois elle concerte avec Jupiter, non plus la vengeance, mais la réconciliation. C'est la dernière et c'est aussi la plus généreuse apparition de la Sagesse dans les chants homériques.

Les rebelles se dirigent vers la résidence de Laërte que Minerve a transfiguré après lui avoir rendu son fils. Le roi, son père, Télémaque, les deux fidèles pasteurs d'Ulysse, quelques serviteurs de Laërte, s'arment pour repousser les assaillants. Sous les traits de Mentor, Minerve les assiste. Elle donne encore au vieux Laërte la force et la consolation de jeter sa lance sur le père d'Antinoüs. Ulysse et son fils s'élancent au combat et frappent leurs adversaires. Mais Minerve élève la voix :

« Cessez cette lutte déplorable, Ithaciens, et séparez-vous au plus vite sans effusion de sang[1]. »

Éperdus de terreur, les rebelles laissent tomber leurs armes et s'enfuient. Le héros, se repliant sur lui-même, bondit sur la proie qui va lui échapper.... La foudre retentit, et tombe aux pieds de la déesse qui arrête le vainqueur et qui l'adjure de redouter le courroux de Jupiter.

1. *Odyssée*, XXIV.

Le roi entend avec joie cette parole de paix ; et le poëte, aux dernières notes de son chant, nous montre Minerve amenant les victimes destinées au sacrifice qui scellera la réconciliation des deux partis.

Remplie par les événements de la vie domestique, l'Odyssée nous offre une galerie de femmes, sinon plus belle, du moins plus riche, que celle de l'Iliade. Parmi ces types nombreux, il en est que nous regretterions de quitter sans les avoir salués d'un dernier regard.

Laquelle de ces figures privilégiées sollicitera la première notre attention, si ce n'est celle de la principale héroïne du poëme ?

Reine, mère, épouse, ce qui caractérise Pénélope, c'est la sagesse. Mais cette sagesse n'exclut ni les délicates impressions de la sensibilité, ni les accès du désespoir, ni même les élans d'une généreuse indignation. La vraie force d'âme ne se confond pas du reste avec l'insensibilité : elle consiste à savoir diriger ou dompter une émotion vivement et profondément éprouvée.

Calme et digne en présence de ses prétendants, la reine repousse leurs hommages avec un tranquille dédain, et leur reproche sans exaltation de ruiner la maison de l'absent. Mais apprend-elle qu'ils veulent attenter jusqu'à la vie de ce fils qu'elle a donné au roi, c'est avec une magnifique expression de courroux que, s'adressant au chef du complot, elle le somme

d'empêcher lui-même ses compagnons de suivre ses perfides conseils.

Bonne pour ses femmes, Pénélope témoigne à la jeune servante la sollicitude d'une mère, à la vieille esclave la déférence d'une fille. Mais que ces suivantes lui paraissent manquer de respect envers elle, la souveraine les rappelle sévèrement au sentiment de leurs devoirs, tout en mesurant ses réprimandes à leur âge.

En obéissant à son fils, Pénélope semble se soumettre à une coutume grecque particulière à la veuve. Mais si Télémaque laisse outrager dans le palais d'Ulysse, un de ces étrangers que le chagrin de Pénélope l'empêche de recevoir elle-même, la reine, reprenant ses droits de mère, inflige au jeune prince l'humiliation d'un blâme public.

Ce que Pénélope apprécie surtout, c'est un caractère noble et ferme. La tendresse même qu'elle a vouée à son époux, est basée sur l'estime qu'il lui inspire. Au milieu de ses larmes les plus brûlantes, elle est fière de la gloire et du renom de celui qu'elle croit à jamais perdu. Toutefois son amour pour l'absent ne lui fait pas oublier qu'en refusant de se remarier, elle ruine ce fils qu'elle chérit et dont les dangers l'alarment plus encore que les périls qui arrêtent Ulysse. La pensée de ses devoirs maternels semble par moments, ébranler la fidélité qu'elle garde à l'exilé au prix de ruses touchantes. Ses nuits sont agitées

par les violents combats qui déchirent son âme ; et il est une heure où, lasse de la lutte, elle appelle la mort.

Cependant, lorsque revient cet époux si ardemment attendu et si amèrement pleuré, elle ne se précipite pas tout d'abord dans ses bras. Elle craint qu'un dieu ne l'abuse ; et pour mieux conserver à Ulysse les trésors de tendresse qu'elle lui réserve, elle les lui ferme ! Elle les lui ferme jusqu'au moment où elle peut les répandre en toute sécurité dans le cœur du mari qu'elle a enfin reconnu.

Jamais Homère ne déposa sur le front d'une héroïne antique un rayon d'intelligence semblable à celui qu'il départit à la majestueuse beauté de la reine d'Ithaque; jamais non plus le poëte ne mit dans un cœur de femme un plus ardent foyer d'amour et de dévouement que celui qu'il plaça dans le sein de Pénélope. Nous aimons chez l'épouse d'Ulysse la raison qui éclaire le sentiment, le sentiment qui vivifie la raison. En subissant le charme intime du caractère de Pénélope, nous comprenons mieux encore que le héros ait sacrifié à l'attachement d'une telle femme l'amour des déesses.

Toutes deux également séduisantes, Circé et Calypso diffèrent cependant l'une de l'autre. La magicienne est plus dangereuse d'abord que la nymphe; mais quand, domptée par le héros qu'elle voulait asservir, elle lui donne sa tendresse, son affection est plus courageuse

que celle de Calypso. Circé n'attend pas, comme celle-ci, que les dieux lui ordonnent de laisser partir son hôte, elle se rend d'elle-même au vœu que lui exprime le roi d'Ithaque. Au lieu de faire craindre à Ulysse, comme Calypso, les dangers qu'il courra en s'éloignant, elle l'enhardit à braver ces périls, à affronter jusqu'aux ténèbres de l'enfer. En Calypso domine la faiblesse de la femme; en Circé, la fermeté de la déesse.

Éloignons-nous cependant de l'enchanteresse, même quand elle renonce momentanément à ses fascinations. Revenons aux héroïnes du foyer.

C'est là que nous retrouverons la femme d'Alcinoüs, la mère de Nausicaa, la reine Arété, qui étend sur les sujets de son époux la puissance qu'elle exerce dans sa famille. Honorée d'Alcinoüs plus qu'aucune femme ne l'est d'un époux sur la terre, vénérée de ses peuples qui la considèrent comme une déesse et recourant à elle comme à un juge, elle ne se sert de son ascendant que pour soutenir les droits de la justice et de l'humanité, et pour faire passer dans le cœur de ceux qui l'entourent la noble flamme qu'allument en elle le beau et le bien.

Et cependant elle ne se jette pas dans cette arène publique où la femme échangerait sa grâce et sa douce fermeté contre une force bâtarde, et sa chaste réserve contre une attitude hardie. Le siége de sa puissance est ce foyer où elle travaille entourée de ses servantes; et les hautes préoccupations de la reine n'empêchent

pas la mère de donner à sa fille les humbles soins que comporte la vie domestique.

Les enfants d'Arété partagent le respect que lui témoignent son époux et son peuple. Ne trouvons-nous pas dans son influence maternelle le secret des vertus de Nausicaa? La dignité de la mère n'explique-t-elle pas la modestie de la fille?

Où trouver des traits assez délicats, des nuances assez tendres, pour reproduire la suave figure de Nausicaa? Son aspect fait rêver Homère à l'élégance du palmier, à la beauté de la déesse; et sa pureté lui semble si céleste qu'il courbe devant la vierge le front sévère d'un héros.

A son entrée en scène, c'est l'enfant ignorante d'elle-même, répandant autour d'elle, à son insu, le charme de sa grâce naïve et pudique, se livrant au jeu avec la même vivacité qu'au travail. Mais que la vue d'une grave infortune lui révèle le vrai sens de la vie, alors c'est la femme, la femme avec sa pitié courageuse que ne rebutent même pas les dégoûts des plaies qu'elle veut fermer, c'est la femme avec sa parole austère et douce qui console et raffermit l'âme du malheureux que sa main relève et soutient.

Cependant lorsque la jeune fille a senti que la charité peut devenir l'amour, elle n'ose plus témoigner publiquement à l'homme qu'elle a sauvé, l'intérêt qu'il a éveillé en son âme. Elle rentre dans l'ombre, et ne reparaît que pour jeter ce timide et touchant adieu à

celui dont elle a rêvé l'alliance, et qui, sans savoir qu'elle eût pu l'aimer, va s'éloigner d'elle pour toujours: « Souviens-toi de moi.... »

Nausicaa est le type de la vierge antique, tel que le rêvèrent les poëtes de l'Inde, tel que le consacra sous l'inspiration de l'Esprit-Saint l'historien de Rébecca.

A côté de Nausicaa, plaçons Euryclée; auprès de la jeune fille qui s'éveille à l'existence et voit à peine un nuage troubler l'azur de son ciel, la vieille femme qu'ont ébranlée et fortifiée les orages de la vie. Toutes deux sont secourables à l'infortune; mais, en se penchant vers celui qui souffre, la première apaise des douleurs qu'elle devine sans les avoir éprouvées; la seconde soulage des maux dont elle-même a supporté le poids accablant.

C'est un portrait saisissant de vérité que celui d'Euryclée. C'est la vieille esclave qui, par son dévouement, est devenue membre de la famille qu'elle a servie; c'est plus encore, c'est la nourrice, cette femme que les anciens vénéraient comme une seconde mère. Euryclée a participé à l'existence de ses maîtres pendant trois générations d'hommes. La respectable amie de Laërte en a nourri le fils et élevé le petit-fils. Elle appelle chacun de ces deux derniers: « mon enfant, » et donne à la reine le nom de fille. Elle n'a d'autres tristesses ni d'autres joies que celles de ses maîtres; mais elle essaye d'alléger pour eux le fardeau des premières. Elle se désespère aussi bien du voyage momentané de

Télémaque que de la longue absence d'Ulysse ; et néanmoins elle trouve encore la force de consoler Pénélope du départ de leur enfant; et d'épargner au vieux Laërte tout surcroît d'inquiétude aux angoisses qui le torturent.

Euryclée aide la reine à gouverner sa maison, à guider son fils, à secourir l'étranger dont les malheurs lui rappellent ceux d'Ulysse. Aussitôt qu'elle a reconnu son roi, quel ravissement est le sien, et combien il doit lui en coûter de ne pouvoir faire partager son bonheur à sa maîtresse ! Mais son âme prudente sait garder un secret.

Cependant le caractère d'Euryclée est impétueux, vindicatif même. Lorsqu'elle a tremblé pour le héros, elle a douté de la justice divine. Après avoir reconnu Ulysse, elle lui a offert de livrer à sa vengeance les femmes coupables ; puis, devant les cadavres des prétendants, ce qui l'a saisie, ce n'est pas l'horrible impression du meurtre, c'est la joie de la vengeance. Pour lui pardonner son attitude dans ces deux circonstances, nous avons besoin de nous souvenir des amertumes que, pendant vingt années, les infidélités des esclaves et les outrages des prétendants avaient dû amasser dans le cœur de la vénérable servante, qui assistait au déshonneur et à la ruine de la maison de ses maîtres.

Ne nous séparons pas d'elle toutefois sous ces dernières impressions, et suivons-la encore avec sympa-

thie quand elle reconquiert l'élan de ses jeunes années pour courir auprès de sa maîtresse et lui rendre la vie, le bonheur.

C'est par cette vieille et touchante figure que nous avons voulu clore nos observations sur les femmes de l'Odyssée, ce poëme dont l'épilogue a, non les souriantes clartés de l'aurore, mais les teintes majestueuses et mélancoliques du soleil qui va disparaître pour faire place à la nuit.

CHAPITRE VI.

L'ART GREC ET LES DÉESSES D'HOMÈRE. — ROLE RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUE DES FEMMES DANS LES TEMPS HISTORIQUES.

Comment l'art nous fera retrouver les déesses d'Homère.— Temple de Junon à Olympie. Les femmes aux fêtes de la reine des dieux et aux jeux olympiques. Les deux grands sanctuaires de Junon, Samos et Argos. La prêtresse argienne. La Junon d'Homère et la statue de Polyclète. — La souveraine d'Athènes. L'Acropole. Les peintures des Propylées. Le temple de la Victoire sans ailes. Le colosse de Minerve Promachos et la Pallas des vases peints. Minerve Hygiée. Statues de femmes dans l'enceinte du temple de Minerve Ouvrière. En votant pour Minerve, les femmes perdent leurs droits politiques. La grande prêtresse de Minerve Poliade. L'Érechthéion. Le Palladium. La tribune des six jeunes filles, les Errhéphores et le péplus de Minerve. Le Parthénon et ses sculptures. Les Panathénées. Le trône de Xerxès. La Minerve d'or et d'ivoire. Les offrandes et le trésor du Parthénon. — Diane. Le temple d'Éphèse. Diane à la biche. Bas-relief des danseuses spartiates aux fêtes de Diane. — La Pythie, arbitre du monde ancien. — Les Bacchantes. Les Athéniennes à l'approche des vendanges, à la procession des Lénées, aux Anthestéries. Rapprochement entre la femme de l'archonte-roi et le doge de Venise. Bas-relief des offrandes. — Les Thesmophories. L'hymne homérique à Cérès. L'enlèvement de Proserpine et la mort des jeunes filles. L'enlèvement du jour. Apothéose de la femme. L'immortalité de l'âme et la vierge de Thasos. Les Pythagoriciennes Les mystères d'Éleusis. Scène d'initiation d'après un

vase peint. Visions de la vie éternelle. — Contrastes dans le culte de Vénus. La Vénus de Milo. Vénus Uranie. — L'étrangère de Mantinée montrant à Socrate le divin Principe du beau.

Au début de cette étude, nous cherchions les déesses dans la fécondité du sol, dans l'azur du ciel, dans la vapeur de l'air, dans le cristal de la source, dans le vent de la forêt. A ces divinités qui n'étaient que des manifestations de l'ordre physique, il fallait un culte naturaliste : c'était dans l'épaisseur d'un bois, dans la grotte d'un rocher, que les hommes les priaient, les remerciaient.

Mais quand les dieux ont perdu leur caractère physique pour revêtir la forme humaine, quand Homère les a présentés à la Grèce dans tout l'éclat de leur majesté et de leur beauté, une enceinte rustique n'a plus été jugée suffisante pour les recevoir. Cependant c'est encore dans la nature que l'homme puise les éléments des premiers édifices qu'il consacre à ses dieux. S'inspirant de ce que cette nature offre de plus parfait, l'Hellène lui emprunte ses lignes correctes, ses courbes harmonieuses ; il demande à l'arbre la forme de la colonne ; à la forêt, le développement du péristyle ; à la feuille, à la fleur, au fruit, à la perle, des ornements d'architecture, et le temple s'élève, simple construction de bois d'abord, monument de marbre ensuite[1].

1. Cf. Beulé, *Histoire de l'art grec avant Périclès.*

On continue de révérer dans quelques sanctuaires, les anciens et grossiers simulacres des forces naturelles qu'adoraient les Pélasges; mais ce n'est pas là que les Hellènes doivent reconnaître les formes idéalisées par le génie d'Homère. De même que l'épopée, la sculpture donne aux Immortels les proportions du corps humain, agrandies, transfigurées. Sans doute, comme Homère aussi, elle représente quelquefois les Olympiens avec leurs attributs les moins nobles; mais en général, l'art exprime les vertus qu'ils incarnent. Le vulgaire, confondant la divinité avec son image, se prosterne devant la statue, quelle qu'elle soit; mais les esprits élevés ne cherchent dans la sculpture que le reflet de cette beauté éternelle qui vient de Dieu et qui ramène à lui.

Ainsi l'art lui-même contribue à alimenter les deux courants contraires que suit la religion grecque, et qui entraînent les Hellènes, d'une part, à la pratique de l'idolâtrie; de l'autre, à la conception du monothéisme.

Cherchons donc les déesses, non plus au sein de la nature, mais dans les monuments élevés par l'homme. Aujourd'hui que le temps a ruiné ou anéanti ces édifices, contemplons-les par l'imagination, au temps de leur antique splendeur.

L'Altis, le bois sacré qui renfermait, à Olympie, le temple de Jupiter, contenait aussi celui de Junon. La déesse y était représentée sur un trône, et le roi de

l'Olympe était debout auprès d'elle. De même que la statue de Jupiter élevée dans le sanctuaire du dieu, ces sculptures étaient taillées dans l'or et dans l'ivoire. Mais quel contraste dans la mise en œuvre de ces matériaux! Quelle distance existait entre les statues des deux époux, productions d'un art encore rudimentaire[1], et l'œuvre du grand sculpteur qui avait moulé l'image où Homère avait peint le maître de la foudre[2]!

Deux femmes choisies parmi les plus nobles et les plus dignes dans chacune des huit tribus éléennes, faisaient le voile que, tous les cinq ans, on offrait à Junon. A la fête de la déesse, elles précédaient la procession, et dirigeaient les deux chœurs qui chantaient la reine du ciel[3]. Elles présidaient aux jeux célébrés en l'honneur de Junon[4] par de jeunes filles qui, les cheveux dénoués, la robe relevée, l'épaule droite découverte, luttaient entre elles à la course, dans le

1. Pausanias, V, 16.

2. Parmi les statues et les offrandes placées dans le temple de Junon se trouvait le coffret sculpté qui rappelait que Cypsélus, tyran de Corinthe, persécuté dès sa naissance, avait été caché par sa mère dans un meuble de même forme et avait ainsi échappé aux recherches de ses ennemis. Pausanias, V, 17-19; Beulé, *Histoire de l'art grec avant Périclès*.

3. Pausanias, V, 16; Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*.

4. De même que les Hellanodices, juges des jeux olympiques, ces seize femmes ne pouvaient remplir leur ministère qu'après s'être purifiées vers la fontaine Piéra, par des ablutions d'eau et par le sacrifice d'un porc. Pausanias, V, 16.

stade olympique. Suivant leur âge, elles étaient divisées en trois groupes; les plus jeunes s'élançaient les premières dans l'arène, et les plus âgées concouraient les dernières. Celles qui avaient remporté le prix, recevaient avec une couronne d'olivier, une portion de la vache sacrifiée à Junon, et avaient le droit de placer leurs portraits dans le temple de la déesse[1].

Les courses auxquelles présidaient les Éléennes, reproduisaient dans un cadre restreint un concours des jeux olympiques, ces fêtes où, tous les quatre ans, l'adoration de Jupiter Olympien unissait les tribus helléniques et rapprochait leurs cultes particuliers[2], ces fêtes où les Grecs rivalisant de beauté, d'adresse et de courage, rendaient à la divinité suprême l'hommage des dons qu'ils en avaient reçus.

Pendant ces jeux, la prêtresse de Cérès Chamyne s'asseyait dans le stade sur un autel de marbre blanc[3].

Il était interdit aux femmes mariées, non-seulement de se mêler aux luttes de l'Élide, mais encore d'y assister : celle qui aurait franchi l'Alphée pendant ces solennités devait être précipitée du haut du mont Typæus. Une seule femme s'exposa aux rigueurs de cette loi : c'était Phérénice, fille de Diagoras, cet illus-

1. Pausanias, V, 16.
2. Maury, *ouvrage cité*.
3. Pausanias, VI, 20.

tre athlète dont les triomphes furent célébrés par une ode sublime de Pindare[1]. Veuve et mère, Phérénice voulait voir concourir son fils. Déjà elle s'était placée parmi les spectateurs, quand les juges des combats s'écrièrent : « Que faites-vous là? votre sexe vous interdit cette enceinte. — Ma gloire me l'ouvre, » répondit-elle avec une noble fierté : « fille et sœur de vainqueurs aux jeux olympiques, j'ai encore l'honneur d'y avoir envoyé un fils[2]. »

Les Grecs aimaient trop les grands caractères pour s'opposer à une volonté si éloquemment exprimée[3].

D'après les mœurs doriennes, qui accordaient à la vierge plus de liberté qu'à l'épouse, les jeunes filles pouvaient être présentes aux jeux olympiques[4]. Elles avaient même la faculté d'y concourir, permission qui ne s'appliquait sans doute qu'à la course des chars[5].

Dans le bois sacré, on remarquait parmi les statues des vainqueurs, un groupe où Cynisca, sœur d'Agé-

1. *Olympiques*, VII.

2. *Lettres* d'Eschine, IV, traduction de M. Stiévenart.

3. Élien, *Histoires diverses*, X, 1. Suivant Pausanias, Phérénice aurait, sous le costume d'un maître de gymnastique, préparé elle-même son fils aux luttes réservées aux enfants, et ce ne serait qu'après la victoire de celui-ci qu'elle aurait été reconnue et absoute. Les anciens ne sont pas d'accord sur le nom de notre héroïne, qu'ils appellent aussi Aristopatira ou Callipatira. Pausanias, V, 6 ; VI, 7. Stiévenart, notes des *Lettres d'Eschine*.

4. Pausanias, VI, 20. Des hellénistes ont considéré ce passage comme interpolé ; mais Ottfried Müller n admet l'authenticité. *Die Dorier*.

5. Ottfried Müller, *id.*

silas, roi de Sparte, était montée sur un char conduit par un écuyer. Des inscriptions étaient consacrées dans ce même lieu à la princesse lacédémonienne [1]. Cynisca fut la première femme qui disputa un prix aux jeux olympiques [2]. Elle y fut excitée par le roi, son frère. Quelques Spartiates s'enorgueillissant des chevaux qu'ils entretenaient et qu'ils destinaient probablement aux courses de chars, Agésilas voulut leur prouver que l'homme qui triomphait à ce dernier concours, devait son succès, non à sa force personnelle, mais à la fortune qui lui avait permis de nourrir ses rapides coursiers. Ce fut ainsi qu'Agésilas eut la pensée de faire participer sa sœur à cette lutte [3].

Cynisca reçut la couronne réservée aux vainqueurs, cette humble branche que donnait un olivier sauvage situé dans l'Altis [4], et qui semblait aux Hellènes plus enviable que le diadème royal.

Pausanias ne se souvient pas que, chez les Spartiates, la poésie ait chanté plus d'un de leurs rois; mais il constate qu'elle célébra la sœur d'Agésilas. Dans Sparte même, un monument héroïque lui fut élevé près du Plataniste, l'un des quartiers de la ville [5].

1. Pausanias, VI, 1.
2. Id., III, 8, 15.
3. Plutarque, *Vie d'Agésilas; Apophthegmes des Lacédémoniens.*
4. Pausanias, V, 15.
5. Id., III, 8, 15.

La femme dont le nom fut ainsi tiré de l'oubli, offrit à Jupiter Olympien des chevaux en bronze, de grandeur naturelle, qui se voyaient à droite, en entrant dans le pronaos du temple éléen [1].

D'autres femmes suivirent l'exemple de Cynisca. Euryléonis, l'une de ses compatriotes, eut les honneurs d'un prix à Olympie et d'une statue à Sparte. Les Macédoniennes surtout remportèrent la victoire dans les luttes de l'Élide [2].

A Olympie, le culte de Junon devait être effacé par celui de Jupiter. Il n'en était pas ainsi à Samos et à Argos, qui possédaient les deux grands sanctuaires de la déesse [3].

Samos était l'une de ces colonies grecques nées par suite de l'invasion dorienne qui, déplaçant les peuples du Péloponnèse, contraignit plusieurs de ceux-ci à déployer dans l'Archipel et sur les côtes de l'Asie Mineure leur activité féconde. Ce fut dans ces colonies que la civilisation hellénique, vivifiant les antiques traditions de l'Orient, et jouissant de la paix et de la liberté au sein d'un climat enchanteur, parvint pour la première fois à sa luxuriante maturité. Ainsi, un arbre déjà vieux et dont les belles fleurs n'ont jamais donné de fruits, en produit soudain. On s'é-

1. Pausanias, V, 12.
2. Id., III, 8, 17 ; V, 8.
3. Junon protégeait particulièrement ces deux villes, ainsi que celles de Sparte et de Mycènes. Maury, *ouvrage cité*.

tonne; mais l'on découvre qu'à une certaine distance vient de fleurir un jeune arbre dont le pollen, enlevé par le souffle du vent, a fécondé le végétal stérile.

Les désignations primitives de la montagneuse Samos faisaient rêver à ses épais ombrages, à ses fleurs, à cette verte couronne qui ceignait son front souriant et fier; mais elle avait encore porté un autre nom qui témoignait que la reine de l'Olympe était née sous les saules-osiers de l'Imbrasus : l'île, recevant l'épithète qu'on donnait aussi à son fleuve, se nommait Parthénia, vierge[1].

Au lieu même où Junon avait vu le jour, un temple lui était consacré. Par une touchante coïncidence, le droit d'asile était accordé au sanctuaire qui conservait le saule dont le feuillage avait protégé la naissance de la déesse[2].

Aux fêtes de Junon, approchons-nous de ce temple avec les jeunes filles et les femmes qui, parées de bracelets et le front ceint du diadème, sont suivies de guerriers[3]. Au jour où l'on célèbre la déesse qui idéalise la vie de son sexe, la femme est reine, et le héros lui-même cède le pas à la vierge, à l'épouse.

Les hommes se désarment respectueusement à l'entrée du temple[4]. Eux aussi, ils doivent leur culte à la

1. Louis Lacroix, *Iles de la Grèce*. Paris, 1853.
2. Pausanias, VII, 4; Tacite, *Annales*, IV, 14.
3. Lacroix, *ouvrage cité*.
4. Id., *id*.

compagne de Jupiter. Si le maître de l'univers est le protecteur des femmes mariées, Junon, comme déesse de l'hymen, est la protectrice des hommes[1].

Le temple de Samos était le plus vaste qui fût connu au temps d'Hérodote, et sa richesse répondait à son étendue. Les trépieds, les vases, les miroirs, tous ces objets d'or et d'argent qui ornaient l'autel; les statues et les cratères d'airain, les tableaux, qui décoraient l'édifice, contribuaient à faire de ce monument la première merveille de Samos[2].

Mais ce n'est pas encore là que nous rencontrerons la Junon d'Homère. Le grossier soliveau qui était autrefois le simulacre de la déesse, avait été remplacé par l'une des premières statues où la sculpture se fût essayée à une représentation plus humaine de la divinité[3]. Cette statue était de l'Éginète Smilis. Le vê-

1. Pendant le mois attique de Gamélion, Junon était honorée comme déesse du mariage. Maury, *ouvrage cité*.

2. Hérodote, I, 70; III, 60; IV, 152; Jules Lacroix, *ouvrage cité*. Le temple de Junon n'a laissé d'autres ruines qu'une colonne debout, une base et un débris de chapiteau. Beulé, *ouvrage précité*. On nourrissait dans ce sanctuaire les oiseaux consacrés à Junon, les paons dont le plumage étoilé paraît avoir symbolisé le domaine de la reine du ciel. Maury, *ouvrage cité*.

3. Pausanias, VII, 4. Les monnaies de Samos nous ont conservé le type de cette statue. D'après le signalement de Barthélemy, nous avons été voir à la Bibliothèque nationale une de ces médailles qui représente Junon dans son temple; deux paons sont aux pieds de la déesse; on remarque sur une marche du monument, le saule légendaire placé dans une caisse. Qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre gratitude à M. Cohen, conservateur-adjoint du Cabinet des médailles, savant numismate qui nous a montré avec une parfaite

tement nuptial que portait Junon, rappelait que le lieu de sa naissance avait été aussi celui de son mariage, c'est-à-dire que Samos, après avoir reçu son culte, l'avait associé à celui de Jupiter[1].

Ce n'était pas seulement dans cette île que Junon paraissait avec la toilette d'une mariée. Quand les Grecs fêtaient la commémoration de ses noces par l'hiérogamie ou mariage sacré, son simulacre, revêtu du même costume, était suivi d'un véritable cortége nuptial que formaient les jeunes filles couronnées de fleurs, et les jeunes gens interprétant sur la flûte un air religieux[2].

Après avoir vainement cherché à Samos une digne image de Junon, reprenons notre course capricieuse. Voguons vers l'Argolide; et quand nous aurons débarqué, rendons-nous à Argos, la ville qui se considérait aussi comme le berceau de la déesse; puis, suivons le cours du ruisseau Éleuthérius qui arrose la route de Mycènes et dont l'eau purifie les prêtresses de Junon.

Au pied du mont Eubée, nous apercevons le monument dédié à la reine du ciel. Remarquons devant

bienveillance, les monnaies grecques que nous désirions consulter.

1. Barthélemy, *ouvrage cité*. Argos disputait à Samos le privilége d'avoir vu naître Junon; et Gnosse, en Crète, celui d'avoir été témoin de son hymen. Id., *id.*

2. Maury, *ouvrage cité*.

l'édifice, des statues de femmes et de héros. Ces femmes sont les ministres du temple[1].

La prêtresse de Junon semble avoir été le grand pontife de la ville. Elle offre à la déesse les sacrifices secrets. A la fête de Junon, quand les jeunes Argiens, couverts d'armes brillantes dont ils se dépouilleront avant de parvenir à l'autel[2], escortent l'hécatombe qui est dirigée vers le temple, la prêtresse suit la procession sur un char attelé de deux bœufs blancs. Les années de son sacerdoce deviennent des dates auxquelles Thucydide rattache des faits historiques. Pendant sa vie enfin, la prêtresse a la gloire de voir s'élever sa statue, monument où, après sa mort, seront gravés et le nom qu'elle a porté, et le temps qu'a duré sa mission religieuse[3].

Au-dessus des colonnes du temple, la sculpture retrace, d'un côté, la naissance de Jupiter et la lutte des géants contre les dieux; de l'autre, la guerre de Troie et l'entrée victorieuse des Grecs dans Ilion.

1. Pausanias, II, 17.

2. Il était défendu aux étrangers de sacrifier sur cet autel. Les magistrats venaient y jurer d'observer les traités de paix. Hérodote, VI, 81; Barthélemy, *ouvrage cité.*

3. Hérodote, I, 31; Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, II, 2; IV, 133; Pausanias, II, 17; Barthélemy, Maury, *ouvrages cités.* En 423 avant Jésus-Christ, dans la cinquante-sixième année du sacerdoce de Chryséis, la vieille prêtresse s'étant endormie pendant qu'une lampe brûlait devant des guirlandes, le feu avait détruit le premier temple d'Argos. Chryséis s'était enfuie, mais sa statue avait été respectée, et Pausanias la remarqua encore devant les ruines de l'édifice primitif. Thucydide, IV, 133; Pausanias, II, 17.

Quels plus beaux sujets à développer sur le temple de Junon que ceux où éclatent, et la gloire de son époux, et la reconnaissance que les Argiens ont vouée à leur reine, à la déesse qui les a secourus devant Troie!

Mais hâtons-nous d'entrer dans le sanctuaire. Quelle imposante apparition frappe nos regards! Une colossale statue d'or et d'ivoire se dresse devant nous sur un trône d'or. C'est Junon. Les Grâces et les Heures figurent sur son diadème. D'une main elle tient une grenade[1]; de l'autre, un sceptre. Des pampres forment les guirlandes de son manteau; une peau de lion s'étend sous ses pieds.

La majestueuse beauté de cette statue décèle le siècle de Périclès. Cette œuvre a eu pour auteur un émule de Phidias, Polyclète, qui a dû, lui aussi, s'inspirer de l'Iliade. Mais ce n'est pas l'épouse courroucée de Jupiter qu'il a représentée : c'est la puissance suprême incarnée dans une forme féminine. Ainsi la chaste et sévère beauté de Junon ne s'offre plus à l'adoration des Hellènes qu'à travers la poésie d'Homère et l'art de Polyclète[2].

1. Die Granate ist das habituelle Attribut der Hera τελεία, der Ehegöttin. Und noch jetzt ist in Griechenland bei Hochzeiten die Sitte, Granatäpfel zu vertheilen.... Preller, *Demeter und Persephone*. Hamburg, 1837. La grenade est l'attribut habituel de Junon Téléia, la déesse du mariage. Et c'est encore maintenant la coutume en Grèce de distribuer des grenades aux noces.

2. Pausanias, II, 17; E. David, *Vies des artistes anciens et modernes*, réunies et publiées par les soins de M. Paul Lacroix (Bibliophile Jacob). Paris, 1853; Maury, *ouvrage cité*.

Et, dans ce même temple, existaient d'anciennes statues de Junon, premières et informes tentatives de la sculpture hellénique. En comparant ces essais au chef-d'œuvre de Polyclète, les Grecs pouvaient mesurer le chemin qu'ils avaient parcouru en joignant au culte de la tradition l'esprit de liberté. La tradition seule les eût condamnés à l'immobilité des arts orientaux. La liberté seule eût produit dans leurs œuvres plastiques l'anarchie qu'elle amena dans leur vie politique. Mais une sage alliance de l'une et de l'autre enfanta cet art incomparable dont ils léguèrent au monde, sinon le secret, au moins le modèle.

Comme au temps d'Agamemnon, la souveraine du ciel règne à Argos; mais à cette ville n'appartient plus la suprématie qui lui est attribuée dans l'Iliade, et qui, après avoir été le privilége de Sparte, a passé à une autre cité : Athènes est devenue la tête, le cœur, le bras de la Grèce; elle l'éclaire, elle l'anime, elle la défend, elle l'asservit enfin. C'est naturel. Athènes n'est-elle pas la ville de Pallas-Minerve, la Sagesse qui donne à un peuple le courage guerrier et la beauté morale!

Pour Homère, les noms de Pallas et de Minerve s'appliquaient indistinctement à la déesse, quel que fût l'aspect sous lequel elle se présentât[1]. Maintenant

1. Maury, *ouvrage cité.*

Pallas désigne surtout la déesse de la guerre, et Minerve celle de l'intelligence. Aux yeux du philosophe, celle-ci sera même la sagesse de Dieu[1].

L'Acropole d'Athènes, la citadelle, était le foyer du culte que les Athéniens rendaient à la déesse dont leur ville portait le nom[2]. C'était leur cité primitive. Quand ils s'établirent dans la plaine, l'Acropole fut exclusivement réservée à leurs dieux, ou plutôt à leur déesse. Et dans cette enceinte où s'élevèrent les temples de Pallas-Minerve, se virent aussi les statues des grands hommes qu'avait inspirés la déesse de la sagesse et des combats.

Périclès grava sur ce rocher abrupt la plus admible empreinte du siècle auquel son nom est demeuré attaché. Des ruines majestueuses, voilà ce qui reste aujourd'hui d'une œuvre que le temps avait épargnée, mais que l'homme n'a pas su respecter[3]. Cette fois encore, oublions le présent. Ne nous arrêtons pas devant ces débris dont la beauté excite et décourage tout à la fois les artistes modernes qui viennent y chercher les traditions d'un art inimitable. Que notre imagination nous fasse vivre dans les siècles où subsistaient encore les œuvres des Phidias, des Mnési-

1. Minerve représente aussi l'éther. Maury, *ouvrage cité.*

2. Le nom grec de Minerve est Athéné.

3. En 1656, l'explosion d'une poudrière turque détruisit une partie des Propylées. En 1687, une bombe vénitienne fit sauter le Parthénon. Pendant la guerre de l'Indépendance, l'Érechthéion fut mutilé. Beulé, *L'Acropole d'Athènes*, nouvelle édition. Paris, 1862.

clès, des Ictinus, des Alcamène, ces hommes dont le génie répondit aux desseins de Périclès.

Par un large escalier, creusé dans le roc et revêtu de marbre pentélique, gravissons le côté occidental de la citadelle. Un vaste palier qui interrompt les marches, supporte les Propylées, imposante décoration de marbre qui forme l'entrée de l'Acropole et dont l'aile gauche contient une collection de peintures. Entre tous ces tableaux, nous en remarquerons deux. L'un nous montre Diomède emportant d'Ilion le Palladium, l'image de Minerve, la statue de bois d'olivier que l'on croyait tombée du ciel, et que nous retrouverons tout à l'heure dans l'Érechthéion. Le second de ces tableaux, dû au pinceau de Polygnote, représente la plus gracieuse de nos héroïnes homériques, Nausicaa qu'entourent aux bords du fleuve ses jeunes compagnes et le guerrier cher à Minerve.

En avant des Propylées, s'élève à droite un petit monument ionique dont la construction a paru antérieure probablement à l'administration de Périclès. c'est le temple de la Victoire sans ailes. Le souvenir de la statue placée dans ce ravissant édifice, dicte à Pausanias l'une de ces idées poétiques qui n'émaillent pas d'ordinaire ses arides récits. Suivant le voyageur grec, si les Spartiates ont cru fixer le dieu de la guerre dans leur cité en mettant des fers aux pieds de sa statue, les Athéniens ont voulu s'assurer la fidélité de la Victoire en coupant à la capricieuse déesse

des ailes aussi rapides que brillantes. Mais pourquoi les Athéniens auraient-ils redouté l'abandon de la Victoire? Celle-ci ne leur apparaissait-elle pas comme une personnification de Minerve ; et, d'après une ingénieuse interprétation, la jeune déité n'aurait-elle été représentée sans ailes que parce qu'elle était réellement Minerve, Minerve-Victoire [1] ?

Du côté où se trouve le temple de la Victoire, on découvre la mer [2]. Quel rapprochement pour les vainqueurs de Salamine !

Et, quant aux héros de Marathon, quelle joie, quelle fierté, ils devaient éprouver en considérant la Minerve Promachos, la Minerve *qui combattit pour eux*, cette statue d'airain haute d'environ quatre-vingts pieds, ce colosse qui se dressait au nord-est de l'axe des Propylées, et à l'érection duquel avait été consacrée la dîme de leur butin ! C'était l'œuvre de la jeunesse de Phidias [3]. Minerve devait ainsi sa plus haute statue à l'héroïsme guerrier et au génie artistique de ses enfants adoptifs.

La pointe de la lance que tient la déesse, l'aigrette de son casque, sont visibles en mer pour ceux qui reviennent du promontoire Sunium. Cette statue n'est pas, comme les autres monuments de l'Acropole, tournée vers le soleil levant : elle regarde l'entrée de

1. Pausanias, I, 22 ; III, 15 ; Beulé, *L'Acropole d'Athènes*.
2. Pausanias, I, 22.
3. Id., I, 28; É. David, Beulé, *ouvrages précités*.

la citadelle. Couverte d'une longue tunique et d'un péplus, s'appuyant sur sa pique de la main droite qu'elle élève, tendant son bouclier de la main gauche, elle est bien, dans cette fière et calme attitude, l'invincible gardienne de la vieille citadelle attique[1].

Combien nous préférons la Minerve Promachos à la Pallas des vases antiques ! Celle-ci est peinte dans toute l'ardeur du combat. Tantôt, luttant contre un géant, elle le défie d'un sourire ironique et froid qui nous glace ; tantôt elle l'abat avec une joie victorieuse, ou, conduisant un quadrige comme Jupiter, et foulant sous les pieds de ses fougueux coursiers son ennemi abattu, elle laisse éclater sur son visage une joie cruelle[2]. Ce n'est plus Pallas, ce n'est plus la Sagesse présidant aux combats : c'est Bellone, c'est la furie des batailles !

Dans la citadelle, les habitants de Lemnos ont dédié à Minerve une statue de bronze que Pausanias considère comme le chef-d'œuvre de Phidias, et qu'il cite peu de lignes après avoir décrit le colosse de même métal.

Si la Minerve Promachos nous a montré dans la déesse attique le principe de la force guerrière, une

1. Pausanias, I, 28; Beulé, *L'Acropole d'Athènes*. Cette statue se distingue encore parmi quelques monuments de l'Acropole, sur une médaille d'Athènes conservée à la Bibliothèque nationale, et dont l'empreinte a subi les ravages du temps.

2. Cf. Lenormant et de Witte, *Élite des monuments céramographiques*.

autre statue, placée contre la dernière colonne de l'angle sud-est des Propylées, témoigne que la déesse de la sagesse est aussi celle de la santé, Minerve Hygié

Après cette dernière sculpture, voisine du temple de Diane Brauronia, nous chercherons encore la protectrice d'Athènes sous un doux aspect dans le temple de Minerve Ouvrière, Minerve Ergané, édifice dont la science archéologique a cru retrouver l'emplacement au midi de l'Acropole [2].

Les Athéniens ont les premiers donné à Minerve un surnom qui fait souvenir qu'elle a enseigné aux femmes l'usage de l'aiguille, de la navette et du fuseau [3].

Dans l'enceinte qui appartient à ce sanctuaire, la tendresse conjugale et la piété filiale ont érigé à trois femmes d'une même famille, Lysippe, Timostrata, Aristomaché, l'aïeule, la mère et la fille, des statues exécutées par Léocharès et par Sthennis. La sage conduite et les laborieuses occupations de ces trois femmes furent, sans doute, les titres qui leur valu-

1. Plutarque, *Thésée;* Pausanias, I, 23; Rangabé, *Antiquités helléniques*, ou répertoire d'inscriptions et d'autres antiquités découvertes depuis l'affranchissement de la Grèce. Athènes, 1842-1855. Inscr. 45; Lebas, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure.* Explication des inscriptions grecques et latines. Section I, actes religieux, 1; offrandes et monuments votifs, n° 28; Beulé, *L'Acropole d'Athènes.*

2. Beulé, *ouvrage cité.*

3. Pausanias, I, 24; Maury, *ouvrage cité.*

rent l'honneur d'être représentées dans l'enceinte de Minerve Ouvrière[1], sur cette Acropole où la Pudeur avait un autel[2]. Leur sexe avait du reste acheté le droit d'être immortalisé dans la citadelle. D'après une légende recueillie par saint Augustin, c'étaient les femmes qui avaient donné à Minerve la souveraineté de l'Attique[3]. Au temps de Cécrops, disait-on, l'on vit soudain apparaître dans la citadelle un olivier et une source. L'oracle, consulté, déclara que l'olivier représentait Minerve; la source, Neptune, et que les sujets de Cécrops devaient choisir entre les deux Olympiens leur divinité éponyme. Cécrops convoqua l'assemblée, à laquelle les femmes avaient alors droit de suffrage. Les hommes accordèrent leurs voix à Neptune, le dieu marin qui livrait à leur ardent esprit de conquête le chemin des contrées lointaines. Les femmes.... est-il besoin de le dire? les femmes préférèrent l'olivier, l'arbre dont la culture retiendrait leurs pères, leurs frères, leurs maris, dans les champs du pays natal, et deviendrait ainsi le symbole de la paix. Le nombre des femmes dépassait d'une unité celui des hommes, et ce fut cette douce voix qui fit pencher la balance du côté de Minerve. Courroucé, le dieu des mers submergea l'Attique. Pour l'apaiser, les habitants du pays inondé retirèrent aux femmes le

1. Beulé, *ouvrage cité.*
2. Barthelemy, *ouvrage cité.*
3. Saint Augustin, *la Cité de Dieu.*

droit de voter, celui de transmettre leurs noms à leurs enfants, et celui de porter le titre d'Athéniennes. Ce dernier châtiment eût été le plus cruel de tous; mais la mesure était trop violente pour être appliquée; et nous ne pensons pas que celles qui avaient donné à leurs concitoyens le nom de leur déesse, eussent jamais été privées de s'en glorifier elles-mêmes. Quant au deuxième droit qui leur fut enlevé..., si les femmes ne pouvaient léguer leurs noms à leurs enfants, elles pouvaient du moins leur laisser l'héritage de leurs vertus. Les plaindrons-nous davantage d'avoir perdu la faculté de voter, cette faculté dont l'exercice leur avait valu la déchéance civile et politique? Non. Certes, elles en avaient noblement usé : elles avaient préféré aux expéditions maritimes, les occupations agricoles; de plus, ce n'était pas à une lâche paix qu'elles avaient accordé leurs suffrages, c'était à la paix armée, c'était à Pallas-Minerve! Repoussant la guerre offensive, elles acceptaient la guerre défensive, celle qui protége l'honneur de la patrie et l'honneur du foyer. Peut-être même, si les voix féminines avaient toujours été recueillies dans les assemblées, les Athéniens auraient-ils dû à leurs compagnes le bonheur de n'avoir point d'histoire.... Et cependant, qui sait si la légende des belliqueuses Amazones n'eût pas été d'un funeste exemple aux Athéniennes? D'ailleurs, la vie publique leur eût fait oublier cette vie privée, qui est l'élément naturel de la femme Ne re-

grettons donc pas pour elles les droits politiques, nous qui n'en voudrions pas pour nous!

Si le dévouement que les Athéniennes avaient témoigné à Minerve, les priva de toute participation à la vie publique, quelles attributions religieuses elles durent au culte de la déesse! Au temple même où est conservé l'olivier de Minerve ainsi que l'empreinte du trident de Neptune et le puits d'eau de mer creusé par le dieu, à l'Érechtéion, nous rencontrons la grande prêtresse de Minerve Poliade; et cette femme jouit de prérogatives analogues à celles qui distinguent la prêtresse argienne de Junon : le temps de son sacerdoce indique une époque, et sa statue peut s'élever dans la citadelle de Minerve [1].

La prêtresse demeure dans l'enceinte qui dépend de l'Érechthéion [2].

Ce monument historique, entièrement construit en marbre, et qui est, croit-on, postérieur à Périclès, est dédié à Minerve Poliade, et à Pandrose dont on a fait la première grande prêtresse de la déesse attique [3]. Le principal portique, tourné vers l'orient, conduit au sanctuaire de Minerve où se voit le Palla-

1. Pausanias, I, 27. Beulé, *L'Acropole d'Athènes*. La famille des Étéobutades pouvait seule donner des prêtresses à Minerve Poliade. Eschine, *Procès de l'Ambassade*; Maury, *ouvrage cité*. A certaines fêtes, les prêtresses de Minerve portaient, comme la déesse, l'égide et l'aigrette. Maury, *id.*

2. Hérodote, V, 72, Maury, Beulé, *ouvrages précités*.

3. Voir plus haut, page 57.

dium et qu'éclaire nuit et jour une lampe d'or, surmontée d'un palmier de bronze qui en reçoit la fumée et qui s'élève jusqu'au plafond[1]. Ce temple communique avec celui de Pandrose, auquel donnent aussi accès deux portiques situés à l'extrémité occidentale des longs côtés de l'Érechthéion. Celui de ces portiques qui regarde le midi, et qui, fermé au public, n'a qu'une porte dérobée, offre l'une des plus merveilleuses combinaisons de l'architecture et de la sculpture. Six jeunes filles d'une grave beauté, soutiennent l'entablement avec une grâce et une aisance pleines de liberté. Ces statues paraissent représenter les Errhéphores, vierges chargées de diriger les ouvrières qui tissaient et brodaient le péplus dédié à Minerve Poliade lors des grandes Panathénées, et qui appartenaient, comme leurs guides, à l'aristocratie athénienne[2].

L'architrave que supporte le demi-globe posé sur la tête de chaque statue, a rappelé le fardeau confié aux Errhéphores pendant l'une des nuits qui précédaient les grandes Panathénées. La prêtresse de Minerve Poliade leur remettait un fardeau dont elle ignorait elle-même la nature, et que les jeunes filles portaient dans une caverne en l'échangeant contre un

1. Pausanias, I, 26; Beulé, *ouvrage précité.*

2. Comte de Clarac, *Musée de sculpture ancienne et moderne.* Paris, 1826-1852. Les deux Errhéphores et les deux ouvrières dont elles surveillaient le travail, étaient choisies dans une fête particulière, parmi de jeunes filles âgées de sept à onze ans. Maury, *ouvrage cité.*

autre objet tout aussi mystérieux que le premier. On a conjecturé qu'elles déposaient dans ce souterrain, les restes de la laine qui leur avait servi pour l'ancien vêtement de Minerve, et qu'elles y cherchaient la laine destinée au futur péplus que devaient faire exécuter de nouvelles Errhéphores[1].

Sur ce péplus de couleur safran, étaient brodés en or les combats de Minerve contre les géants, et les actions héroïques que l'État avait jugées dignes de figurer près des exploits de la déesse[2]. Pendant l'année consacrée à ce pieux et patriotique travail, les vierges qui s'en occupaient, résidaient dans l'enceinte qu'habitait la grande prêtresse et qui avoisinait l'élégant portique que nous venons de décrire[3]. Lorsqu'elles paraissaient en public, elles étaient habillées d'un vêtement blanc et d'un surtout d'or.

Les riches Athéniens se faisaient un honneur de subvenir à l'entretien des Errhéphores et de leurs compagnes[4]. Les premières surtout étaient entourées d'une vénération que prouve le nombre des statues qui leur furent élevées dans la citadelle[5]. Nous allons

1. Pausanias, I, 27; Beulé, *L'Acropole d'Athènes.*

2. Euripide, *Hécube*, *Iphigénie en Tauride*; Virgile, *l'Aigrette*; Barthélemy, le comte de Clarac, Maury, *ouvrages cités.*

3. Pausanias, I, 27; Beulé, *L'Acropole d'Athènes.*

4. Ces jeunes filles étaient nourries d'un pain nommé nastos, préparé avec du froment nouveau et assaisonné d'épices variées. Maury, *ouvrage cité.*

5. Rangabé, *Antiquités helléniques*, Insc. 1022, 1025, 1073, 1140; Lebas, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure.* Explica-

revoir ces jeunes filles en contemplant le Parthénon.

Le Parthénon, la demeure de la vierge, la plus noble expression du sentiment religieux chez les Grecs! Oui, quand Ictinus et Callicratès ordonnent, sous la direction de Phidias, ce magnifique ensemble, quand Phidias lui-même y met tout son génie, ces artistes ont élevé leur âme vers un idéal plus sublime que celui de la Pallas adorée par le peuple : ce n'est plus à une déesse, c'est à la sagesse même de l'Éternel qu'ils semblent avoir rêvé ; et, lorsque le paganisme se sera écroulé, leur œuvre subsistera, et sera digne d'être consacrée par le christianisme à la Vierge Marie, à la Mère de Dieu, à la sainte femme que l'Église invoquera comme le *Temple de la sagesse*.

Au point culminant de l'Acropole, le Parthénon repose sur un soubassement de trois hauts degrés. C'est un vaste rectangle polychrome, entouré d'un péristyle de quarante-huit colonnes doriques dont huit sont placées à chacune des deux façades. Mais ce qui rend ce monument inimitable, ce n'en est pas le plan, aussi simple que majestueux; ce n'en sont pas les riches matériaux. Le Parthénon lui-même livre son ordonnance; et voici, au nord de l'Acropole, le Pentélique qui renferme encore dans ses flancs ses carrières de marbre.... Ce qui constitue la perfection

tion des inscriptions grecques et latines. Section I, actes religieux, 1 ; offrandes et monuments votifs, nos 13, 15, 20, 22 ; Beulé, *ouvrage cit.*

de ce temple, ce sont les courbes savantes que suivent les lignes de l'édifice et dont les anciens Hellènes ont emporté le secret avec eux; c'est l'heureuse imitation de cette nature qui nous présente, non des plans droits, mais des surfaces horizontales[1].

Et maintenant, examinons les détails du Parthénon : l'histoire d'Athènes nous y apparaîtra dans ses traits généraux et caractéristiques.

Plaçons-nous devant la façade principale. Le fronton de cette façade est, le premier, caressé par les rayons du soleil qui se lève derrière l'Hymette; l'Hymette, la montagne dont les plantes odoriférantes composent le miel inspirateur que les abeilles déposent sur les lèvres de l'enfant qui sera Platon. C'est précisément de l'angle gauche du fronton, c'est du côté tourné vers l'Hymette, que Phidias a fait surgir les chevaux du Soleil, ces fringants coursiers qui, les naseaux entr'ouverts, paraissent s'enivrer eux-mêmes de la vie qu'ils vont répandre.

Nous voudrions nous arrêter devant les admirables figures de ronde-bosse qui décorent ce fronton, depuis Hercule, le protégé de Minerve, le vainqueur de la fatalité, jusqu'aux Parques précédant le char de la Nuit, jusqu'à ces personnifications du Destin, dont les statues sont si séduisantes qu'il semble que, sur le temple de la Sagesse, l'art ait voulu donner à la

1. Beulé, *L'Acropole d'Athènes.*

vie une beauté tour à tour sévère et gracieuse; à la mort, un attrait effrayant et enchanteur tout ensemble. Mais hâtons-nous de reporter notre regard sur le milieu du fronton, et saluons la Sagesse s'élançant, tout armée, du cerveau de Jupiter[1].

Après avoir assisté à la naissance de Minerve, allons voir sur le fronton occidental, comment la fille de Jupiter devint la déesse de l'Attique. Ici, il ne paraît pas que l'olivier et l'onde marine aient symbolisé la lutte de Minerve et de Neptune. Une autre allégorie a dû être traduite par le sculpteur. D'un coup de son trident, Neptune a créé le cheval, emblème de la source jaillissante[2]; mais que ferait l'homme de ce coursier furieux, que nul frein n'a encore dompté?... Minerve étend la main, et assouplit au joug le cheval qui traîne un char que conduisent Érechthée et la Victoire. Et le fleuve qui coule au pied de l'Acropole, l'Ilissus, représenté sous une forme humaine si belle qu'elle restera l'un des modèles de l'art, l'Ilissus se soulève comme pour contempler le char que la personnification de l'Attique et la Victoire dirigent à l'aide de la Sagesse[3].

1. Pausanias, I, 24; *Bas-reliefs du Parthénon*, etc., gravés par les procédés de M. Achille Collas, sous la direction de MM. Paul Delaroche, Henriquel-Dupont et Charles Lenormant. Paris, 1860; Beulé, *L'Acropole d'Athènes*.

2. Maury, *ouvrage cité*.

3. Pausanias, I, 24; Lenormant, *Bas-reliefs du Parthénon*; Beulé, *L'Acropole d'Athènes*.

Qu'il poursuive sa course, ce char glorieux : il porte la civilisation ! Les métopes qui ornent la frise extérieure du temple, nous retracent, avec les actes héroïques accomplis ou provoqués par Minerve, la victoire des Lapithes, ou plutôt des Athéniens, sur les Centaures, cet antique triomphe de la force morale sur la force brutale, et la bataille de Marathon, cet autre triomphe d'Athènes, la cité jeune et libre, non plus sur un peuple sauvage, mais sur une vieille et immobile civilisation orientale. D'autres métopes représentent des scènes religieuses, agricoles, où ne figure pas toujours Minerve, mais qui devaient être chères à la déesse. Ici aussi, il faut le dire, on voit Pandore tenant ouverte sa boîte fatale [1] ; mais tout ce qui l'entourait ne disait-il pas que les malheurs amenés par elle étaient devenus moins amers, et que les chaînes de Prométhée étaient tombées?

Parcourons l'intérieur du péristyle, et nous y rencontrerons l'expression de la reconnaissance vouée par les Athéniens à leur protectrice. La frise intérieure nous initiera aux solennités nationales d'Athènes, les Panathénées.

Ayant été rétablies par Thésée pour célébrer la réunion des douze bourgades de l'Attique en une seule ville, les anciennes fêtes de Minerve prirent dès lors le nom de Panathénées. Elles se célébraient chaque

1. Lenormant, Beulé, *ouvrages précités*.

année au mois d'Hécatombéon qui commençait au solstice d'été; mais la cinquième année, ces solennités avaient un caractère plus auguste, et recevaient le nom de grandes Panathénées[1].

Une *panégyrie*[2], des courses de chevaux et de chars, des jeux gymniques, des concours de musique et de poésie, tels étaient les éléments communs à la solennisation des grandes et des petites Panathénées; mais ce qui donnait aux premières un éclat particulier, c'était la procession de ce péplus que nous avons vu préparer par les vierges d'Athènes.

Après s'être rendu à Éleusis, le cortége, suivi d'un vaisseau à roues auquel le péplus servait de voile, et qui était traîné par des matelots, le cortége se dirigeait vers l'Acropole. A la hauteur du temple d'Apollon Pythien, le vêtement destiné à la déesse était détaché du navire, et la procession, gravissant la citadelle, portait le péplus au temple de Minerve Poliade[3].

La frise du Parthénon retrace les grandes Panathénées, non avec un fidélité servile, mais avec une liberté de dessin qui en reproduit, sinon l'ordonnance, du moins la physionomie générale[4].

1. Thucydide, II, 15; Plutarque, *Thésée;* Pausanias, VIII, 2: Barthélemy, Maury, *ouvrages cités.*

2. Cortége. La panégyrie fut l'origine des fêtes helléniques. Maury, *ouvrage cité.*

3. Pausanias, I, 29; Barthélemy, de Clarac, Beulé, *ouvrages précités.*

4. Pour la frise intérieure du Parthénon, nous avons confronté les

Au-dessus de l'entrée, les préparatifs de la fête occupent le centre de la composition. A gauche s'avancent, l'une après l'autre, les deux Errhéphores qui portent sur leurs têtes des corbeilles contenant les objets mystérieux qu'elles ont été chercher[1]. D'une main, la grande prêtresse enlève à la première jeune fille le fardeau dont celle-ci est chargée; de l'autre, elle semble ou lui donner, ou en recevoir, soit un fuseau, soit un flambeau.

A droite, l'un des Praxiergides, famille qui a le privilége d'habiller la statue de Minerve Poliade, plie, avec le secours d'un enfant, l'ancien péplus du Palladium.

A droite et à gauche de ces scènes, douze divinités assises et deux divinités debout, regardent la procession qui, venant de la façade occidentale et suivant toute la longueur du temple, tourne les angles de la façade orientale. Les groupes qui forment la panégyrie se correspondent de chaque côté, et figurent ainsi un cortége dont les rangs auraient été dédoublés[2].

Les Athéniens qui prenaient part à cette solennité devaient être vêtus de blanc; et les étrangers, de rouge.

Des hommes d'un rang élevé, prêtres ou magis-

témoignages de MM. de Clarac, Lenormant, Beulé, *ouvrages précités*.

1. Voir plus haut, page 308.

2. Beulé, *ouvrage précité*.

trats, ouvrent la marche, et s'entretiennent sans s'apercevoir de la présence des Immortels. Deux de ces personnages, dont l'un tient un rouleau, se tournent vers le cortége des jeunes Athéniennes, et paraissent donner aux premières des indications que celles-ci recueillent avec déférence et modestie [1]. Les yeux baissés, les belles et virginales Athéniennes s'avancent, chastement enveloppées dans leurs longues tuniques et leurs péplus, et tenant, celle-ci un candélabre, celle-là une corbeille [2]; les autres, des vases d'offrande.

Les filles des métèques, ou étrangers domiciliés à Athènes, suivent aussi la procession; mais, dans cette solennité toute nationale, les étrangères ont un rôle humiliant : elles portent des aiguières en signe de servitude [3], ainsi que les ombrelles et les pliants destinés aux canéphores [4].

Dirigés par les ordonnateurs de la fête, de jeunes hommes et des sacrificateurs conduisent les bœufs

1. Le groupe des six premières vierges et de leurs deux interlocuteurs, est conservé au Musée du Louvre.

2. Cette jeune fille ne porte pas son fardeau à la manière des canéphores, qui posaient leurs corbeilles sur leurs têtes. Le nom de canéphore signifie : *qui porte les corbeilles sacrées.* Ces paniers contenaient les instruments, les gâteaux, les objets nécessaires, au culte. Les vierges qui en étaient chargées, appartenaient aux plus nobles familles d'Athènes. Barthélemy, *ouvrage cité;* Robinson, *Antiquities of Greece;* Alexandre, *Dictionnaire grec-français;* Beulé, *ouvrage précité.*

3. Robinson, *ouvrage cité.*

4. Voir la note 2 ci-dessus.

qui ont été envoyés par les colonies de l'Attique. Les victimes marchent à la mort, les unes sans la voir, les autres en se débattant contre elle.

Les vieillards thallophores, appelés par leur beauté à figurer dans le cortége, ont à la main des branches d'olivier, comme l'indique leur nom. Les métèques leur font pendant de l'autre côté de la frise, et paraissent chargés d'auges et d'outres, contenant l'huile sacrée que chaque vainqueur des jeux panathénaïques recevra dans une amphore, avec une couronne d'olivier[1].

Des musiciens s'avancent à la suite des métèques : les uns jouent de la flûte, les autres de la lyre, et les voix de ceux-ci semblent se mêler aux accents des hommes qu'ils précèdent, et qui, dans une attitude inspirée, modulent les vers d'Homère, le chantre immortel de Pallas-Minerve[2].

Les exigences de la sculpture n'ont pas permis à Phidias de reproduire dans la panégyrie le vaisseau auquel était attaché le péplus de Minerve. En revanche, l'artiste a placé à la fin du cortége les chars et

1. Le cabinet des médailles, à la Bibliothèque nationale, possède une amphore pànathénaïque (n° 4779). Le casque sur la tête, Pallas y est représentée debout entre deux colonnes, sur chacune desquelles est placé un coq. Ce vase est antérieur à l'an 403 avant Jésus-Christ. Cf.l *Desiption sommaire des monuments exposés.* Paris, 1867. Au Louvre, la collection Campana offre quelques amphores semblables.

2. Platon. *Hipparque*; Lycurgue, *Contre Léocrate.*

les brillants cavaliers qui devaient concourir aux luttes des Panathénées.

Un détail nous frappe ici particulièrement. Chaque quadrige est conduit par une femme ayant à côté d'elle un guerrier. Est-ce réellement une femme ? Si nous étions à Sparte, la patrie de Cynisca, la cité où les jeunes filles luttent entre elles sous le regard des hommes, nous pourrions le croire; mais nous sommes à Athènes, la ville qui cache les femmes dans l'ombre du gynécée, et ne leur permet de se mêler aux pompes religieuses que dans l'attitude recueillie qui sied à leur sexe. Nous aimons mieux voir dans les conductrices des chars, les êtres allégoriques qui personnifient le génie du combat[1].

Aux Panathénées, on priait pour Athènes et pour sa fidèle alliée de Marathon, Platée[2]. Si un citoyen s'était distingué au service de la patrie, c'était l'une des époques que l'on choisissait pour le couronner. Les sentiments de piété, de patriotisme, n'étaient pas les seuls qui remplissent alors l'âme des Athéniens; la charité s'y mêlait aussi. Durant les Panathénées, les

1. C'est l'opinion de M. Ch. Lenormant. Voir les diverses conjectures émises par MM. de Clarac, Beulé. — Sur le célèbre coffret de Cypsélus que nous avons mentionné, page 289, note 2, on voyait des femmes debout sur des chars, et un homme présentant des armes à l'une d'elles; mais, au temps de Pausanias, on croyait que c'était Thétis, suivie des Néréides, et recevant de Vulcain les armes destinées à Achille. Pausanias, V, 19.

2. Hérodote, VI, 111

captifs étaient libres ; et les victimes immolées aux sacrifices qui terminaient ces fêtes étaient généreusement distribuées au peuple. Ces jours-là, sans doute, les Athéniens aimaient à se rappeler que, seuls en Grèce, ils avaient consacré un autel à la Pitié ; que leurs douze bourgades s'étaient groupées autour de ce monument, que leur ville tout entière jouissait du droit d'asile, et que, à l'aréopage même, l'austère tribunal établi par leur déesse, c'était, non dans l'urne de la mort, mais dans l'urne de la miséricorde, que le suffrage de Minerve était jeté quand les juges se partageaient[1]. Ainsi la sagesse incline l'âme vers la pitié...

Nous nous sommes longuement attardée à contempler devant la frise du Parthénon la fête des Panathénées. Il est temps de visiter l'intérieur de l'édifice.

Derrière la grille du portique, sont exposés de riches objets d'orfévrerie religieuse. On a placé aussi dans le vestibule le trône au pied d'argent, du haut duquel Xerxès vit égorger ses soldats, les combattants de Salamine[2] : comme aux temps héroïques, les dépouilles des vaincus sont offertes à la protectrice des Grecs.

Si naguère nous étions frappée d'étonnement devant la Junon de Polyclète, qu'éprouverons-nous à la vue

1. Pausanias, I, 17 ; Barthélemy, Maury, *ouvrages cités.*
2. Barthélemy, Beulé, *ouvrages précités*

du colosse de Minerve, statue haute d'environ quarante-sept pieds[1], et due à Phidias qui a reproduit les chairs par l'ivoire, les draperies par l'or !

Minerve est debout. Sur sa tunique talaire[2], brille l'égide au milieu de laquelle se découvre la tête de Méduse. Son casque porte, au sommet, le sphinx, emblème de la pénétration divine, et, de chaque côté, un griffon, être fabuleux ayant le corps du lion, le bec et les ailes de l'aigle, et exprimant dignement ainsi la force de cette intelligence suprême, son regard perçant qui plonge dans la plus éblouissante lumière, et son vol rapide, élevé, qui plane au-dessus des hauteurs terrestres.

D'une main, la déesse porte une victoire; de l'autre, elle tient une pique. Près de cette arme, un serpent symbolise Érechthée, roi né de la terre. La lance de Minerve protége ainsi une personnification du peuple athénien.

Aux pieds de Minerve est un bouclier sur lequel sont gravés, à l'intérieur, la lutte des géants contre les dieux ; à l'extérieur, le combat des Athéniens et des Amazones. Cette dernière scène révèle de curieux détails. Les Athéniens, si fiers de l'œuvre de Phidias qu'ils ont voulu se l'approprier tout entière, lui ont défendu de la signer : l'artiste a répondu à cet ordre en

1. En y comprenant son piédestal.
2. Vêtement descendant jusqu'aux talons.

plaçant son image parmi les figures des guerriers athéniens. D'après l'agencement des diverses parties qui composaient la statue, le colosse se serait écroulé si l'on en avait détaché le portrait de Phidias. L'artiste n'avait pas voulu sacrifier sa gloire : il n'oublia pas davantage la reconnaissance qu'il devait à Périclès, le grand homme que l'on distinguait aussi dans ce belliqueux tableau. Phidias paya cette fière revendication de ses droits et cette généreuse expression de sa gratitude, en mourant soit dans une prison, soit dans l'exil.

Des bas-reliefs ayant pour sujet la lutte des Centaures contre les Lapithes, ornent la haute semelle de la chaussure tyrrhénienne que Phidias a donnée à la déesse ; et la naissance de Pandore, la séduisante protégée de Minerve, est sculptée sur le piédestal[1].

Représentons-nous maintenant la grandeur et la majesté que le génie de Phidias dut répandre sur les formes de la déesse ; la beauté calme et sévère qu'il dut imprimer sur son visage. Animons cette figure du regard étincelant qu'Homère attribue à Minerve, et que l'artiste obtint par les deux pierres précieuses dont il forma les yeux de la déesse. En évoquant ce type aujourd'hui perdu, notre imagination s'émeut ; et cependant, pour nous, la Minerve de Phidias n'est qu'une œuvre d'art. Quelle impression causait-elle aux Athé-

1. Plutarque, *Périclès;* Pausanias, I, 24 ; É. David, Beulé, *ouvrages précités*. Suivant Plutarque, on assurait de son temps que le nom de Phidias était gravé sur le piédestal de la statue.

niens qui la vénéraient comme un objet de leur culte le plus ardent?

La piété publique ou individuelle remplit d'offrandes précieuses le temple de Minerve. Les sacrifices grecs se célébrant à l'extérieur, sur un autel élevé devant le temple, le Parthénon était probablement fermé à la foule qui, à l'exception des visiteurs, ne pouvait en admirer les richesses que de loin. Ainsi purent être déposés autour de la statue de Minerve, les armes, les emblèmes, les meubles, les lyres, les joyaux, dont on a retrouvé l'inventaire[1].

Au Parthénon aussi étaient placés des bijoux et des vêtements consacrés à Minerve par des femmes. Mais pourquoi quelques-uns de ces habits ont-ils été donnés au temple, usés ou défraîchis[2]? De pieux souvenirs se rattachaient-ils à ces vêtements qu'avaient portés une femme, un enfant?

Derrière le sanctuaire s'étend l'opisthodome auquel appartient la façade occidentale du Parthénon. Là étaient conservées, avec le trésor public, les contributions que les villes grecques payaient à la cité qui défendait leur indépendance contre l'invasion des Barbares, mais non pas contre sa propre ambition[3].

1. Rangabé, *ouvrage cité*. Beulé, *ouvrage précité*.
2. Clarac, *ouvrage cité*.
3. Ce fut Périclès qui fit transporter du temple de Délos au Parthénon le trésor des alliés. Plutarque, *Périclès*. Ranganbé, *ouvrage cité*.

A Athènes, Minerve tenait sous sa sauvegarde l'or de la Grèce. A Delphes, elle était, sous le surnom de Providence, invoquée comme l'une des protectrices de la ligue amphictyonique, l'assemblée générale des Hellènes[1].

La première déesse de cette confédération était Diane qui, aux siècles de décadence, fut entièrement identifiée avec une autre déesse lunaire, Hécate[2].

Un temple, classé parmi les sept merveilles du monde, fut élevé à Diane dans la cité d'Éphèse. Toutes les villes de l'Asie Mineure concoururent à l'érection de cet édifice, où Chersiphron formula pour la première fois les règles de l'ordre ionique. Il était naturel que l'ordre architectural qui, par sa grâce et son élégance, a été comparé à la femme, et opposé à la mâle beauté du dorique, fût inauguré pour le temple d'une déesse. Bientôt incendié, ce monument fut réédifié ; mais les Éphésiens seuls voulurent payer les frais de cette reconstruction, et leurs femmes y consacrèrent les bijoux qu'elles possédaient.

Ce n'est pas dans ce temple que nous apparaîtra la sœur d'Apollon. La Diane d'Éphèse est une déesse asiatique analogue à l'Anahid arménienne et

1. Les dieux vénérés par la confédération amphictyonique, étaient, à Delphes, Apollon Pythien, Diane, Latone, Minerve-Providence ; et aux Thermopyles, Cérès. Eschine, *Contre Ctésiphon* ; Maury, *ouvrage cité*.

2. Maury, *id.*

perse, à la Diane Taurique, et avec laquelle on a confondu la déesse grecque; c'est une divinité qui réunit les attributs de la terre féconde à ceux de la lune. Le simulacre placé dans le sanctuaire, est d'une forme toute primitive : c'est une gaîne que rayent des zones de cerfs, de lions, de taureaux[1]. Hâtons-nous de quitter ce temple où, d'ailleurs, sont seules admises ces prêtresses de Diane qui eurent pour devancières les farouches Amazones[2].

Nous trouverons tout près de nous[3], la déesse dorienne telle que nous la rêvons : c'est l'admirable statue que l'on nomme Diane à la biche.

Dans l'attitude de la course, Diane paraît franchir d'un pas rapide et ferme les escarpements de la montagne. Sa courte tunique spartiate, son manteau roulé en ceinture, dessinent sa taille souple, élancée. Aucun tissu ne voile ses bras ni ses jambes, membres pleins de vigueur et de légèreté. D'élégantes san-

1. *Actes des Apôtres*, XIX; Pausanias, IV, 31; VII, 5; Maury, Clarac, *ouvrages précités;* Charles Texier, *Asie Mineure*, Paris, 1862; Beulé, *Histoire de l'art grec avant Périclès.* Voir à la Bibliothèque nationale les monnaies et les intailles antiques qui offrent le simulacre de la déesse éphésienne. *Catalogue général et raisonné des camées et pierres gravées de la Bibliothèque impériale*, par M. Chabouillet, Paris 1858.

2. Maury, *ouvrage cité.* Suivant Pausanias, on croyait que les Amazones avaient érigé la statue de Diane d'Éphèse; mais le voyageur grec n'attribue aucune valeur à la légende d'après laquelle elles auraient fondé le sanctuaire de la déesse. Pausanias, IV, 31; VII, 2. Sur la nature des Amazones, voir plus haut, pages 68, 69.

3. Au Musée du Louvre.

dales s'attachent à ses pieds. Les formes sobres et nerveuses de cette statue décèlent la déesse chasseresse.

D'un geste protecteur, Diane étend sur une biche qui s'est réfugiée auprès d'elle sa main gauche armée de l'arc[1]. Elle tourne la tête vers le carquois suspendu à son épaule droite et y cherche une flèche. Un diadème couronne sa chevelure ondulée qui se noue par derrière en corymbe, coiffure particulière aux vierges athéniennes. Rien ne saurait rendre le mélange d'indignation et de dédain qu'expriment les traits si purs de l'altière déesse. On sent que Diane a devant elle un adversaire dont l'audace l'étonne, mais dont le châtiment lui est assuré d'avance. Ce téméraire, c'est, d'après une séduisante conjecture, Hercule même. Hercule à qui la reine des forêts enlève la proie qu'il poursuit[2]. On comprend maintenant les impressions qui se trahissent sur le visage de Diane, et l'on devine que si Hercule, par sa nature humaine, provoque le mépris de la déesse, par son héroïsme du moins il lui semble digne du courroux qu'elle ressent.

Ce n'est pas vous, filles d'Athènes, jeunes recluses qui suivez avec lenteur et recueillement la procession des Panathénées, ce n'est pas vous que nous appellerons pour rendre hommage à la déesse chasse-

1. Ainsi que cette biche légendaire, les jeunes animaux étaient consacrés à Diane : c'est pourquoi il était défendu de les tuer. Xénophon, *Cynégétique*, ch. v; Maury, *ouvrage cité*.

2. Clarac, *ouvrage cité*.

resse. Mais, vierges spartiates, vous qui êtes habituée aux courses rapides, vous qui savez lancer le disque et le javelot, venez fêter votre divinité!

La base d'un candélabre antique[1] nous montre trois jeunes filles qui, couronnées des roseaux de l'Eurotas, vêtues d'un costume léger, se livrent à une danse vertigineuse. Deux d'entre elles élèvent les bras vers la tête, tandis que la troisième fait retentir un tympanon. Ils ne se sont pas trompés, sans doute, les archéologues qui ont vu dans ces danseuses des Lacédémoniennes célébrant le culte de Diane[2].

Mais nous nous sommes éloignée de Delphes au moment où nous y entrions. Reprenons la route montagneuse de la ville sacrée qui se dessine comme un amphithéâtre entre les deux sommets du Parnasse, la montagne chère aux Muses[3]. Que dans le temple

1. Au Musée du Louvre.

2. Ottfried Müller, *Die Dorier;* Clarac, *ouvrage cité.* La déesse taurique était aussi révérée à Sparte sous la forme de Diane Orthia. Suivant l'ordre d'un oracle, le sang humain rougissait son autel. Lycurque abolit les sacrifices humains, mais il les remplaça par un usage qui satisfaisait encore l'oracle : il ordonna que, pour fêter la déesse, on flagellât les enfants : « De cette manière, dit Pausanias, le sang humain arrose également l'autel. » (Traduction de Clavier.) Pendant cette cruelle cérémonie, la prêtresse de Diane Orthia portait le léger simulacre de la déesse, et chaque fois que le supplice se ralentissait, elle prétendait que le poids de la statue devenait trop lourd pour elle. Les jeunes victimes supportaient héroïquement cette torture qui fut souvent mortelle. Plutarque, *Lycurgue; Apophthegmes des Lacédémoniens;* Pausanias, III, 16; Maury, *ouvrage cité.*

3. Barthélemy, *ouvrage cité;* Beulé, *Histoire de l'art grec avant Périclès.*

d'Apollon [1], où les Hellènes placent le centre du monde, les oracles du dieu nous soient dévoilés par la plus célèbre des prophétesses et des sibylles de la Grèce, la Pythie [2].

Le consultant que la voie des sorts, ou la priorité d'un droit national, a désigné pour s'approcher de la Pythie, et qui, avant de pénétrer dans le sanctuaire, s'y est préparé par une purification et des sacrifices, le consultant n'interroge pas directement la prêtresse. Il a remis au prophète chargé d'écrire la réponse de la Pythie, une tablette sur laquelle est tracée sa demande. Le front couronné de laurier, il tient à la main l'arme des suppliants, le rameau d'olivier entouré d'une bandelette de laine blanche.

La prophétesse n'apparaît aux regards qu'au milieu d'un nuage d'encens.

Autrefois c'était une vierge qui rendait les oracles d'Apollon ; mais un exemple ayant montré les dangers auxquels la beauté de la prêtresse pouvait l'ex-

1. Nous avons mentionné, page 38, les fêtes d'un autre sanctuaire apollinique, Délos. A l'époque romaine ces solennités se célébraient encore. Des chœurs de jeunes filles accompagnaient les théories, pieuses ambassades que les diverses nations de la Grèce envoyaient à Délos. Maury, *ouvrage cité.*

2. Primitivement il n'y avait qu'une Pythie; ce nombre varia jusqu'à trois, et fut enfin ramené à l'unité. Plutarque, *Pourquoi les oracles ont cessé.* Pour les prophétesses et les sibylles autres que la Pythie, voir Plutarque, *Pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers;* Pausanias, II, 7; VII, 8; X, 10, 12, 15; Maury, *ouvrage cité.*

poser, on ne choisit plus la Pythie que parmi les Delphiennes ayant dépassé l'âge de cinquante ans. Toutefois la prophétesse continua de porter le costume d'une jeune fille, et la pureté de mœurs fut toujours exigée d'elle aussi bien que des prêtresses en général.

La Pythie a mâché des feuilles de laurier ; l'arbre d'Apollon lui a aussi donné sa couronne et les guirlandes qui entourent son trépied sous lequel rampe un serpent, emblème de la divination.

Ce trépied recouvre, vers le milieu du sanctuaire, une ouverture qui se creuse pour livrer passage aux exhalaisons de la source Cassotis. La vapeur qui s'échappe de cette caverne, c'est le souffle d'Apollon, c'est le principal agent du délire qui animera la prophétesse.

La Pythie s'est placée sur le trépied après avoir goûté l'eau de la fontaine Castalie, onde inspiratrice que buvaient les poëtes. Par un de ces curieux rapprochements qui, dans la Grèce moderne, ne sont pas rares entre l'antiquité profane et l'antiquité chrétienne, on voit aujourd'hui près de cette fontaine une chapelle dédiée au grand et vrai prophète qui baptisait dans une onde plus justement vénérable que celle de Castalie : celle du Jourdain !

L'esprit troublé par la vapeur du gouffre, par les rites mystérieux qu'elle vient d'accomplir, et sans doute aussi par l'influence magnétique du prophète,

le corps affaibli par le jeûne et par la maladie, la Pythie est en proie à une violente surexcitation nerveuse. Le soulèvement de sa poitrine, la rougeur et la pâleur successives de son visage, les mouvements convulsifs qui la saisissent, les plaintes qu'elle exhale, trahissent ses tortures, jusqu'au moment où, la flamme dans le regard, l'écume sur les lèvres, les cheveux dressés d'horreur, empêchée de fuir le trépied par les prêtres qui la maintiennent au lieu de son supplice, elle lacère son bandeau, et, hurlant de douleur, laisse échapper quelques paroles..... Le dieu s'est fait entendre; et c'est ainsi, dit une légende, que le vers héroïque fut, pour la première fois, employé par la Pythie pour traduire l'inspiration divine.

L'arrêt d'Apollon, tracé par le prophète sur la tablette du consultant, est donné à celui-ci. Quel moment d'agitation pour l'homme crédule qui allait savoir le sens de sa destinée[1] !

Bien qu'on demandât à la Pythie d'expliquer les moins intelligibles réponses de Dodone, l'oracle delphique était souvent ambigu; de plus, il fut quel-

1. Eschyle, *les Euménides;* Euripide, *Ion;* Platon, *Phèdre;* Diodore de Sicile, XVI, 26, 27; Plutarque, *Pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers; Pourquoi les oracles ont cessé;* Pausanias, X, 5, 24; Barthélemy, *ouvrage cité;* Robinson's *Antiquities of Greece;* de Stackelberg, *la Grèce;* de Clarac, Lenormant et de Witte, Maury, *ouvrages cités; Oraculum* by Leonhard Schmitz (Dictionary of Greek and Roman Antiquities, edited by William Smith, 2e edition. London, 1865).

quefois vénal. Néanmoins, quand on parcourt l'ensemble des décisions qu'il rendit, on y sent un souffle patriotique et généreux qui explique et justifie son influence.

Les peuples de la Grèce et les rois de l'étranger consultent la Pythie. A sa parole, les Grecs émigrent en Italie, en Afrique, et y répandent, avec leurs colonies, leur brillante civilisation. La prophétesse sanctionne les lois ; elle enseigne à Lycurgue que les meilleures sont celles qui obligent les chefs à bien commander, les peuples à bien obéir ; et qu'on obtient ce résultat, non par l'esclavage, cause de discorde et de malheur, mais par la liberté basée sur la concorde des citoyens et défendue par leur courage. La Pythie confirme la royauté du plus puissant souverain asiatique connu. A elle de décider l'entreprise, la marche des guerres, d'en indiquer l'issue ! Elle conseille aux vaincus la résignation et l'espoir, ou leur promet une éclatante revanche. A ceux qui souffrent d'une défaite, d'une famine, ou qui désirent une conquête, elle ordonne de raviver leur piété envers la divinité, de rechercher et d'honorer les ossements de quelque héros qu'ils ont méconnu ou dont ils ont cessé de cultiver la mémoire; elle les adjure encore de rappeler les exilés ; et leur apprend ainsi que les peuples se relèvent et se fortifient en reconnaissant la puissance divine, en vénérant et en imitant les grands hommes, et qu'ils s'attirent le pardon du ciel en se montrant eux-mêmes

miséricordieux. Pourquoi faut-il qu'une fois la prophétesse ait mis le salut d'une nation au prix d'un sacrifice humain, celui d'une vierge ! Passons rapidement sur un oracle aussi exceptionnel, et que le noble rôle de la Pythie nous attire de nouveau [1].

La prophétesse déclare à un roi que s'il est malheureux, il le doit à ses injustices et à celles de ses prédécesseurs; elle recommande la clémence à ce même souverain, alors qu'il va rentrer dans le royaume d'où ses sujets l'ont chassé. Elle refuse de répondre à l'homicide, au sacrilége, au lâche. Elle estime que l'homme le plus heureux du monde est celui qui a donné sa vie pour son pays. Si elle place le bonheur dans une mort glorieuse, elle l'associe aussi à une vie de labeur, et dit au possesseur du plus célèbre empire d'alors, qu'il y a un homme dont la félicité dépasse la sienne : c'est un vieux cultivateur vivant dans la montagneuse Arcadie sans aucune de ces ambitions inassouvies qui causent au riche tous les soucis de la pauvreté [2].

Le Spartiate Glaucus essaye de faire légitimer par

1. Hérodote, I, 13, 46, 54, 65, 67, 68; VII, 140, 141; Xénophon, *République de Sparte*, VIII; Platon, *Phèdre;* Diodore de Sicile, XVI, 25, 27, et *fragments;* Plutarque, *Thésée*, *Lycurgue*, *Thémistocle*, *Alexandre*, *Pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers*, *Pourquoi les oracles ont cessé*, *Apophthegmes des Lacédémoniens;* Pausanias, III, 3; IV, 9, 12, 26; VI, 11; VIII, 42; X, 1, 37, etc.

2. Hérodote, IV, 163, 164; Diodore, *fragments;* Élien, *Histoires diverses*, III, 43, 44; Maury, *ouvrage cité*.

l'oracle un parjure qui le mettrait en possession d'un trésor. La Pythie lui répond que si la mort n'épargne pas plus l'homme fidèle à son serment que celui qui a immolé son honneur à la fortune, la postérité du premier est heureuse, tandis que celle du second s'éteint. Et lorsque le Lacédémonien repentant prie Apollon de lui pardonner la demande qu'il a osé lui faire, la prêtresse réplique sévèrement que l'homme qui a tenté d'associer la divinité à un projet déloyal, est aussi coupable que celui qui aurait exécuté ce dessein. Peu de générations après, la maison de Glaucus a disparu[1].

Par cette morale si pure et si élevée, l'oracle delphique était digne de juger le mérite des hommes et de régler le culte des dieux. C'est la Pythie qui salue Lycurgue plutôt comme un immortel que comme un homme. C'est elle aussi qui fait d'un trépied d'or le prix de la sagesse; et les sept sages de la Grèce se déclarant indignes de cette récompense, se la renvoient mutuellement jusqu'à ce qu'elle soit consacrée à Apollon. C'est encore la Pythie qui proclame Socrate le plus vertueux des mortels. Pindare exalte-t-il la Grèce de son enthousiasme lyrique, la prophétesse dit aux Delphiens de lui donner, dans les sacrifices qu'ils offrent au dieu de la poésie, une part semblable à celles que reçoivent les prêtres d'Apollon. A

1. Hérodote, VI, 86; Pausanias, II, 18.

la Pythie enfin, il appartient de décerner aux grands hommes les honneurs de l'apothéose, et de sanctionner l'entrée d'un dieu nouveau dans le panthéon hellénique [1].

Quelle puissance dans les mains d'une femme ! Une créature frêle, nerveuse, représentant l'institution religieuse la plus influente du monde païen [2], présidait aux destinées d'une illustre nation, et les rois des contrées lointaines se courbaient sous ses oracles ! On nous dira que la Pythie, faible d'esprit et de corps, issue d'une humble famille [3], n'était que l'instrument des prêtres, soit ! Mais il n'en est pas moins vrai que les Grecs, de même que les Indiens, les Gaulois, les Germains, attribuaient à notre sexe le don de seconde vue. Il n'en est pas moins vrai non plus, que la vie immaculée qui était exigée de la Pythie, attestait que, pour recevoir l'inspiration du dieu de la lumière, il fallait une pureté dont la femme seule pouvait alors offrir l'exemple. Étrange contraste ! notre sexe ne pouvait consulter cet oracle delphique qu'interprétait une femme [4].

1. Diodore, *fragments;* Plutarque, *Solon;* Pausanias, I, 22; VI, 9; IX, 23; Diogène de Laërte, I, 1; Maury, *ouvrage cité.*

2. *Oraculum* by Leonhard Schmitz, *étude précitée.*

3. Plutarque, *Pourquoi la Pythie,* etc.

4. Plutarque, *Que signifie le mot* Ei *gravé sur la porte du temple de Delphes ?* Cependant, par l'intermédiaire d'un homme, la femme pouvait indirectement consulter l'oracle. Euripide, *Ion ;* Patin, *Études sur les tragiques grecs.* Paris, 1841-1843.

Tous les deux ans, au solstice d'hiver, pendant la nuit la plus longue, les échos du Parnasse retentissaient de cris qui exprimaient un délire moins noble que celui de la Pythie, bien que la fureur de la prophétesse fût parfois confondue avec lui : c'était au temps où les Thyiades athéniennes, ces prêtresses de Bacchus, la divinité nouvelle, venaient se mêler aux femmes de Delphes pour célébrer les souffrances du dieu de la vigne, alors que celle-ci était dépouillée de ses pampres.

Une tradition légendaire désignait particulièrement le Parnasse à la vénération des Bacchantes : les deux cimes de ce mont, consacrées, l'une à Apollon et à Diane, l'autre à Bacchus, étaient illuminées, pendant la nuit, par les torches que le dieu du vin tenait en dansant.

Exclusivement fêtées par les femmes, les Bacchanales se renouvelaient ailleurs en général tous les trois ans. C'étaient des orgies dont la tristesse se transformait en un sombre délire. Les femmes de Thrace, de Phocide, de Béotie, les Lacédémoniennes, quittaient leurs travaux domestiques. Elles croyaient sans doute entendre cet appel que leur dieu Bacchus, Évios, adressait aux Lydiennes : « Courage, courage, Bacchantes, délices du Tmolos, dont l'or enrichit le Pactole ! Chantez Bacchus au bruit des tambours retentissants ! *Évoé !* célébrez votre dieu Évios par des cris de joie, par des chants phrygiens, lorsque les doux sons

de la flûte sacrée font entendre des accents sacrés en accord avec vos courses rapides. A la montagne! à la montagne[1] ! »

Et ces Bacchantes: Ménades, Thyiades et autres, s'élancent dans les cavernes de l'Olympe, sur les âpres sommets du Parnasse, du Cithéron, du Taygète. Vêtue d'une longue tunique sur laquelle est jetée la nébride ou peau de faon, l'adoratrice de Bacchus a demandé sa couronne au lierre, au feuillage du chêne, au smilax fleuri, aux pampres de la vigne. Sa main droite agite le thyrse, cette tige de férule ornée d'une bandelette et terminée par une pomme de pin. Des serpents s'entrelacent dans sa chevelure, ou attachent sa nébride. Une Ménade qu'une panthère accompagne en bondissant, frappe son tympanon avec les reptiles qui s'enroulent autour de son bras; le tambour retentit, la panthère hurle, le serpent siffle, et au bruit de ce sinistre concert, les autres Ménades, les vêtements en désordre, se livrent à une danse vertigineuse, tandis que les guirlandes glissent de leurs têtes rejetées en arrière et que leurs cheveux épars sont agités par le vent.

Que les bergers ne conduisent pas leurs troupeaux dans le voisinage des Bacchantes! Celles-ci savent imiter le dieu dont elles chantent ainsi les sauvages plaisirs : « Quelle joie pour lui de s'égarer dans les

1. Euripide, *les Bacchantes*, traduction de M. Artaud.

montagnes, de quitter les danses rapides, pour se jeter sur la terre, revêtu de la nébride sacrée, de poursuivre le bouc et de manger sa chair palpitante !..... *Évoé* [1] *!* »

Dans leur ardeur de carnage, les Bacchantes ne discernent pas entre l'homme et l'animal. La mère elle-même déchire son fils qu'elle prend pour un lionceau, et place avec fierté au sommet de son thyrse la tête sanglante de son enfant [2].

Hâtons-nous de dire qu'Athènes goûta peu ces orgies dont l'immoralité égalait la cruauté [3]. Les fêtes de Bacchus avaient en Attique un caractère plus doux. L'approche des vendanges donnait naissance à une solennité dont les frais étaient payés par de riches Athéniennes, et pendant laquelle des pampres, ainsi que des fruits attachés à des rameaux sacrés, étaient portés en pompe [4]. Quand, aux Lénées, les raisins étaient foulés dans le pressoir, et que le jus de la vigne

1 Euripide, *les Bacchantes*, traduction de M. Artaud.

2. Sophocle, *Antigone;* Euripide, *les Phéniciennes, Ion, les Bacchantes;* Théocrite, *Idylles*, XXVI; Diodore de Sicile, IV, 3; Pausanias, II, 7; X, 4, 6, 32; Ovide, *Métamorphoses*, III, 7; IV, 1; XI, 1; de Witte, *Description des objets d'art de feu M. le Chᵉʳ Durand.* Paris, 1836; Maury, de Clarac, Chabouillet, *ouvrages cités.* Voir aussi à la Bibliothèque nationale, les vases peints appartenant à la collection du duc de Luynes.

3. Dans son traité *Sur la chasteté des femmes*, la Pythagoricienne Phintys témoigne qu'on plaçait au nombre des devoirs d'une femme honnête, l'obligation de ne point se mêler aux Bacchanales. Voir le tome suivant, page 428.

4. Plutarque, *Thésée;* Maury, *ouvrage cité.*

était goûté avant sa fermentation, il se faisait une procession à laquelle se rattache l'origine de la comédie. On y remarquait les Bacchantes qui représentaient les compagnes du dieu, et les canéphores qui appartenaient à l'élite des familles athéniennes.

Lors des Anthestéries, où les tonneaux étaient ouverts et livraient leur liqueur, des rites mystérieux étaient accomplis pendant la nuit au Lénéon, le plus antique et le plus respecté des temples de Bacchus, et dont l'accès, toujours interdit aux Athéniens, était alors permis à la Basilissa, épouse de l'archonte-roi [1]. Celle-ci était accompagnée de quatorze femmes vénérables, désignées par son mari, et recevait près de l'autel le serment par lequel ses compagnes attestaient qu'elles étaient pures. Suivant une loi qui était gravée sur une colonne de marbre placée dans le temple, la Basilissa, héritière du sacerdoce des reines, citoyenne d'Athènes, femme de mœurs irréprochables, la Basilissa offrait des sacrifices pour le salut de l'État [2]. Représentant, d'après une intéressante conjecture, la ville et le sol de l'Attique, elle s'unissait à Bacchus, dieu de la production Cette coutume en a rappelé une autre, celle où le doge de Venise renouvelait les fian-

1. L'archonte-roi, chef de la religion, était le deuxième des neufs magistrats qui administraient Athènes.

2. Thucydide, II, 15; Démosthène, *Contre Néæra;* Robinson's *Antiquities of Greece;* Maury, *ouvrage cité; Dionysia,* by Leonhard Schmitz (*Dictionary of Greek and Roman Antiquities,* edited by Smith).

çailles de la ville des lagunes avec la mer qui fut la source de la puissance vénitienne [1].

Les Anthestéries avaient lieu au retour de la belle saison; et, jusqu'aux petits enfants, tout le monde s'y couronnait des fleurs printanières. Lorsque la fête était terminée, ces guirlandes étaient portées au Lénéon, et dédiées à Bacchus par sa prêtresse [2]. Une sculpture du Louvre nous a paru retracer le souvenir de cet hommage; c'est le bas-relief des Offrandes qu'on a cru pouvoir attribuer au même monument que celui des Danseuses, ces belles et souriantes hiérodules à la taille svelte, élancée, aux mouvements nobles, modestes, et qui, drapées dans leurs vêtements d'*air tissu*, et se tenant par la main, marient si harmonieusement leurs pas devant un portique.

La scène des Offrandes nous montre un temple devant lequel des parfums brûlent dans de hauts candélabres. Trois jeunes filles, rasant le sol de leurs pieds légers, s'apprêtent à orner de fleurs les abords de l'édifice. L'une porte une couronne; ses compagnes vont suspendre d'un candélabre à l'autre des guirlandes terminées par des bandelettes. Leur attitude gracieuse et digne convient au rite religieux qu'elles accomplissent. A ce bas-relief appartenait une Bacchante qui en est détachée aujourd'hui, et qui se diri-

1. Preller, *Demeter und Persephone*. Hamburg, 1837.
2. Maury, *ouvrage cité*.

geait rapidement vers la droite. Bien que sa tête ravissante soit rejetée en arrière, le bandeau n'a pas échappé à sa flottante chevelure, et ses draperies, tout enflées qu'elles soient par le souffle de l'air, enveloppent chastement ses formes d'une antique beauté. Sa main droite tient le thyrse, et sa main gauche, la partie antérieure d'un chevreuil, morceau épargné par le feu de l'autel pour le festin du sacrifice. Il a été présumé que les Offrandes se rattachaient au culte de Bacchus[1]. Ce tableau ne rappellerait-il pas le moment où les fleurs dont s'étaient parés les Athéniens, venaient d'être consacrées à Bacchus?

Dieu de la végétation, Bacchus était quelquefois, notamment aux Anthestéries, vénéré en commun avec les grandes déesses agricoles. Le culte de Bacchus fait donc penser à celui de Cérès et de Proserpine.

Pendant les cinq jours des Thesmophories de l'Attique, au moment des semailles d'automne, on rendait particulièrement hommage à la Cérès législatrice, la déesse qui avait basé ses institutions sur l'agriculture et la propriété.

Les Thesmophories étaient solennisées par le sexe auquel appartenaient les grandes déesses. Deux femmes, choisies dans chaque tribu par leurs compagnes, étaient chargées de présider à ces fêtes. Pour honorer dans la terre féconde le symbole de la maternité,

1. Clarac, *ouvrage cité.*

elles devaient être mariées. Si leurs époux possédaient trois talents[1], ils étaient obligés de leur donner la somme nécessaire pour payer les frais de la fête. Mais là se bornait le rôle de l'homme : la peine de mort attendait le téméraire qui eût osé pénétrer dans l'édifice où les femmes accomplissaient pendant la nuit les rites mystérieux des Thesmophories.

Les femmes se préparaient par une conduite pure à une solennité où elles paraissaient couvertes de voiles blancs. Le premier jour des Thesmophories, le 9 du mois de Pyanepsion, elles allaient au siége primitif de la fête, à Halimus, près du promontoire Colias. Avec ce singulier mélange de gravité et de légèreté qui caractérisait le spirituel peuple d'Athènes, elles égayaient de leurs railleries cette pompe religieuse : c'était là, disait-on, un souvenir des plaisanteries par lesquelles une esclave fit sourire Cérès, alors que la déesse regrettait amèrement sa fille enlevée par Pluton.

Arrivées au temple de Cérès Thesmophore et de Proserpine, sur les bords de la mer, les femmes y célébraient des rites nocturnes qui se confondaient probablement avec le culte de Vénus Colias, déesse dont la statue se voyait sur le promontoire de ce nom.

1. Le grand talent attique valait 5750 francs; la grande mine attique, 95 fr. 83 ; la drachme, 0 fr. 96 ; l'obole, 0 fr. 16. *Métrologie* de M. Saigey, citée par M. Stiévenart dans les notes de sa traduction de Démosthène.

Le 11, la procession rentrait à Athènes; et les nuits suivantes jusqu'au 13, la fête se continuait au Thesmophorion.

Le lendemain de leur retour, les femmes, assises par terre dans le temple de Cérès, jeûnaient jusqu'au soir. Elles invoquaient les dieux au son de la cithare, ou dansaient en chantant des hymnes. Elles appelaient aussi, au milieu d'elles, Pallas, la virginale protectrice d'Athènes. Elles souhaitaient que la sage et libre guerrière fût accompagnée de la paix, et invitaient Cérès et Proserpine, les divinités civilisatrices et agricoles, à assister dans leur temple aux cérémonies de leur culte.

Le 13 de Pyanepsion, dernier jour des Thesmophories, un sacrifice était offert à Calligénie, surnom sous lequel les Athéniennes honoraient dans Cérès la mère d'une belle enfant. Elles paraissaient ainsi demander à la terre de toujours bénir le grain qu'elle faisait germer, et de leur accorder à elles-mêmes la grâce d'une maternité aussi heureuse, aussi bienfaisante que la sienne.

Pendant les Thesmophories, les femmes se souvenaient également que les joies de Cérès avaient été mêlées de bien des douleurs. Des scènes dramatiques représentaient l'enlèvement de Proserpine et le chagrin de sa mère [1].

1. Isée, *Pour la succession de Ciron;* Apollodore, I, 5; Plutarque,

La légende des grandes déesses donna naissance à un hymne homérique qui est probablement le plus ancien poëme attique qui nous soit parvenu [1]. Rappelons ici ce chant d'un sens si profond et d'une expression si émue.

Proserpine, jouant avec les Océanides, cherchait des fleurs dans une prairie que visitait la belle saison succédant à l'hiver. Ainsi les poëtes antiques aimaient à confondre la jeunesse de la femme et celle de la nature, les fleurs printanières de celle-ci et les charmes naissants de celle-là [2].

Les jeunes vierges cueillaient la rose, l'iris, la violette..... La plante qui, par son éclat ou sa délicatesse, devait enchanter les filles des dieux, ne pouvait faire surgir chez les Immortelles l'arrière-pensée mélancolique que cause aux humains la vue de la fleur passagère.

Le blanc narcisse dont la coupe d'or se couronne de pourpre, parfumait aussi la prairie. Proserpine l'ar-

Solon, *Démosthène ;* Pausanias, I, 1, 31; Ovide, *Métamorphoses*, X, 7; Preller, *Demeter und Persephone;* Maury, *ouvrage précité.* M. Preller n'attribue aucune autorité à un passage du scholiaste de Théocrite, passage d'après lequel des femmes choisies auraient porté processionnellement à Éleusis les tables de la loi données par Cérès à cette ville. — Un sacrifice de clôture était destiné à réparer les infractions qui auraient pu être commises pendant les Thesmophories. Robinson's *Antiquities of Greece.*

1. A. Pierron, *Histoire de la littérature grecque*. Paris, 1850.

2. Voir le commentaire de M. Preller sur *l'Hymne à Cérès. Demeter und Persephone.*

rache avec joie.... Soudain, du sol qui s'entr'ouvre, s'élance le dieu des régions souterraines, et Pluton enlève la fille de Cérès. Ainsi la terre absorbe la graine qui tombe des fleurs[1].

Les cris de la déesse sont répercutés par les cimes des monts et les abîmes de la mer. Cérès a reconnu la voix de sa fille. Elle lacère les bandelettes qui entourent sa chevelure ; elle s'enveloppe d'un sombre manteau, et, rapide comme l'*oiseau de proie*, elle se précipite sur la terre, sur la mer. Pendant neuf jours, renonçant au nectar, à l'ambroisie, elle ne rafraîchit plus dans le bain ses membres immortels ; mais elle cherche sa fille en tenant des flambeaux.

Ces torches étaient les attributs que les mystères d'Éleusis devaient donner à ces déesses souterraines que l'imagination se représentait plongées dans une telle nuit que, lorsqu'elles montaient vers la lumière, elles obscurcissaient jusqu'aux rayons du soleil[2]. C'est pourquoi Cérès ne quitte point ses flambeaux lorsque, accompagnée d'Hécate, la Lune, qui a entendu les cris de Proserpine, mais qui n'a pas vu le ravisseur, elle se rend auprès d'Hélios, le Soleil[3], ce té-

1. Maury, *ouvrage cité*.

2. Freller, *Demeter und Persephone*.

3. Suivant M. Maury, si, parmi les divinités du soleil, Apollon personnifie cet astre dans l'action purifiante ou meurtrière de ses rayons, Hélios le représente « dans tout son éclat, et dans sa marche régulière. »

moin des actions divines et humaines auquel elle demande ce qu'est devenue sa fille.

Hélios lui apprend que Pluton a enlevé Proserpine, et ne lui laisse pas ignorer que l'aveu de Jupiter a encouragé l'audace du coupable.

En vain le Soleil essaye-t-il de consoler Cérès en lui rappelant l'illustration de son gendre, la déesse s'afflige plus encore lorsqu'elle sait que sa fille a franchi le seuil qu'on ne repasse point, et que, si celle-ci règne, c'est sur la mort ! Cérès ne veut plus habiter ce lumineux Olympe d'où son enfant est bannie. Elle revêt la forme d'une femme âgée, et parcourt les cités humaines. Son cœur meurtri doit plus comprendre les peines des mortels que les joies des Olympiens.

Enfin Cérès s'arrête à Éleusis. Sur le bord de la route, un olivier abritait le puits Parthénios, près duquel s'assoit la déesse. Les quatre filles du roi Céléus viennent puiser de l'eau dans leurs vases d'airain. Elles remarquent l'étrangère, l'interrogent avec sympathie, lui proposent d'entrer dans les demeures des Éleusiniens où des femmes de son âge la recevront cordialement. Cérès leur dit qu'elle se nomme Deo, et qu'elle a été enlevée par des pirates auxquels elle a pu échapper. Elle supplie les jeunes filles d'avoir pitié d'elle, et exprime le vœu qu'on la charge du soin d'un enfant ou de la garde d'une maison. Callidice, la plus belle des quatre princesses, donnant à la malheureuse femme le nom de mère, l'exhorte à la résignation.

Elle lui assure que toutes les femmes des héros éleusiniens, fidèles gardiennes de leurs foyers, seront bienveillantes pour l'étrangère qui est semblable à une divinité ; elle lui dit aussi que ses parents ont un fils, cher rejeton de leur vieillesse, et lui fait espérer que cet enfant pourrait lui être confié. Les jeunes filles se rendent chez Métanire, leur mère, et bientôt Cérès les voit accourir, vives et légères, laissant flotter sur leurs épaules les boucles de leurs luxuriantes chevelures : la reine a désiré recevoir l'étrangère, et les princesses viennent la chercher.

Enveloppée dans un voile qui tombe jusqu'à terre, Cérès paraît à la porte du palais et s'arrête sur le seuil. Sa haute taille, l'éclat qui l'environne, trahissent la déesse dans la femme. La reine est saisie d'un recueillement religieux ; elle offre son siége à l'étrangère ; mais celle-ci, muette, les yeux baissés, ne consent à se reposer qu'au moment où Iambé lui présente un siége sur lequel cette esclave a étendu une blanche toison de brebis. Cérès s'assoit ; mais elle ramène son voile sur sa figure, et, toujours immobile et silencieuse, représente l'éternelle douleur de la divinité vaincue par le destin.

Iambé réussit enfin, par ses saillies, à amener un sourire sur les lèvres de la mère affligée; mais Cérès refuse toujours de goûter aux aliments des mortels. A sa demande, la reine lui prépare un mélange d'eau et de farine parfumé avec de la menthe; c'est le

cycéon, qui devint le breuvage sacré des initiés d'Éleusis.

Métanire s'adresse alors à l'étrangère, dans le regard de qui elle reconnaît une grâce et une pudeur royales; elle essaye de la consoler, remet à sa garde le jeune Démophon, l'enfant qu'elle est si heureuse de posséder, et lui promet pour prix des soins qu'elle lui demande, un sort digne d'envie.

Cérès élève tendrement Démophon. Elle ne lui donne ni le lait des enfants, ni le pain des hommes; mais elle le parfume d'ambroisie comme les enfants des dieux. Soit sur le sein de la déesse, soit dans son souffle vivifiant, soit au milieu des flammes où Cérès le plonge chaque nuit, Démophon puise une force surhumaine et se prépare à l'immortalité.

Mais une nuit, la reine veut surprendre le secret de cette éducation qui transforme son fils en un dieu; elle voit l'étrangère cacher Démophon dans un ardent foyer, et le cri déchirant de la mère interrompt la tâche de la déesse.

Cérès se courrouce. Retirant Démophon des flammes, elle le met sur le sol, et déclare à la reine que, sans son imprudence, son enfant, toujours jeune, eût ignoré le trépas. Toutefois, l'enfant qui a eu pour berceau les bras d'une déesse, se ressentira toujours de ce contact, et il aura, sinon un destin immortel, du moins un sort glorieux. Cérès se nomme alors, et ordonne que les habitants d'Éleusis lui élèvent un

autel et un temple sur la colline Callichore. Elle leur enseignera de quelle manière ils doivent l'adorer.

Quittant sa forme humaine, la déesse apparaît dans tout le rayonnement de sa divinité. Une lumière fulgurante éclaire le palais. Cérès disparaît, et la reine, anéantie, n'a même pas la pensée de relever son enfant. Les gémissements de Démophon attirent ses sœurs; mais en vain l'entourent-elles des soins les plus tendres. Aucune sollicitude humaine ne peut consoler l'enfant qui vient d'échapper aux bras d'une déesse.

L'homme élevé par la divinité et perdu par la femme, c'était là un vague souvenir de la révélation primitive et de la chute originelle [1].

Pendant toute la nuit, les princesses effrayées prient Cérès; et au lever du jour, elles transmettent au roi les ordres de la déesse.

Le temple d'Éleusis s'élève, et quand il est terminé, Cérès y réside. Livrée à son désespoir, la déesse des moissons demeure inactive, et la terre absorbe, sans les faire germer, les grains qu'on lui confie. L'imminente disparition de la race humaine allait anéantir le culte des dieux. Jupiter envoie à Cérès tous les Im-

1. « Dans le récit de la tentative de la déesse pour doter Démophoon de l'immortalité, on retrouve un reflet de la tradition consignée dans la Genèse, une théorie du péché originel et de la chute de l'homme analogue à celle qui ressort de l'Ancien Testament. » Maury, *ouvrage cité*.

mortels, qui la supplient de reprendre au milieu d'eux une place qui sera aussi brillante qu'elle le désirera. La déesse leur répond qu'elle n'accédera à leurs désirs et ne rendra à la terre sa fertilité que lorsqu'elle aura vu Proserpine.

A l'ordre de Jupiter, Mercure va demander à Pluton que celui-ci permette à sa compagne de visiter Cérès. La tristesse de la jeune épouse décelait le même vœu. Le dieu à la noire chevelure ne se montre pas implacable; il sourit, et consentant à ce que la fille de Cérès se rende auprès de sa mère, il lui parle des honneurs royaux qui lui seront réservés à son retour dans les régions infernales.

Pluton attelle ses chevaux au char sur lequel monte Proserpine, que sa récente promesse a comblée de joie. Mercure guide hors des ténèbres le brillant véhicule. Voici la lumière, voici l'éther! Le char vole au-dessus de la mer, des fleuves, des vertes vallées et des hautes montagnes, et s'arrête devant le temple d'Éleusis. Cérès aperçoit sa fille, se précipite comme une Ménade sur la colline boisée; Proserpine s'élance de son char, et la mère et la fille sont dans les bras l'une de l'autre.

Les larmes de Cérès ne lui permettent pas d'abord de parler. Enfin, elle demande à Proserpine si celle-ci n'a pris aucune nourriture dans le palais de Pluton. S'il en est ainsi, la jeune déesse ne sera jamais séparée de sa mère. Sinon, elle devra demeurer un

tiers de l'année chez le roi des ombres, et en passer le reste avec Cérès et les autres dieux. Proserpine répond à sa mère qu'avant son départ, Pluton lui a fait manger un pepin de grenade, ce fruit qui, chez les Grecs, est un symbole de l'hymen. C'était avouer qu'elle avait épousé son ravisseur et qu'elle ne pouvait abandonner pour toujours son mari [1].....

Les deux déesses se livraient encore à leurs doux épanchements quand la Lune, Hécate, vient caresser Proserpine, dont elle reste désormais la compagne et l'amie.

Rhéa, la mère des dieux, est envoyée par Jupiter pour ramener Cérès dans l'Olympe, et l'exhorter à faire cesser la famine. La mère de Proserpine se laisse fléchir. La terre se revêt de feuillages et de fleurs. Cérès elle-même initie à ses mystères les chefs éleusiniens, Triptolème, Dioclée, Eumolpe et Céléus; puis elle remonte avec sa fille sur les hauteurs de l'Olympe.

Ce mythe avait une signification à la fois naturaliste et philosophique. Proserpine, déesse de la végétation, est la graine qui tombe dans le monde souterrain, et qui, pendant l'hiver, y demeure enfouie, tandis que Cérès, la terre végétale, s'afflige d'être privée de production. Mais lorsque vient le printemps,

1. Cf. Preller, *Demeter und Persephone*, et particulièrement le passage cité et traduit par nous, plus haut, page 298.

la plante surgit et s'élève vers le ciel. C'est ainsi que Proserpine passait un tiers de l'année avec Pluton, les deux autres avec Cérès [1].

Ce symbolisme nous reporte au naturalisme des Pélasges et à la théogonie d'Hésiode; mais un sens moral d'une remarquable élévation semble aussi s'être caché sous ce mythe [2]. De même que la semence descend sous terre pour renaître, l'homme ne traverse la mort que pour entrer dans la vie éternelle.

L'enlèvement de Cérès est souvent figuré sur les vases peints trouvés dans les tombeaux des jeunes filles qui, mortes avant l'hymen, étaient appelées épouses de Pluton. Elles n'étaient pas enterrées à la pleine lumière du soleil; leurs corps étaient ordinairement brûlés pendant la nuit, et c'était à la faible lueur du crépuscule matinal que leurs cendres étaient recueillies, mélancolique cérémonie qui se nommait l'enlèvement d'Héméra, l'enlèvement du jour [3]. Oui, le jour avait été ravi en commençant sa course.....

Si le sort de Proserpine retraçait aux malheureux parents des jeunes mortes les destins de l'âme immortelle, un autre tableau devait aider à les consoler. Aussi bien que la femme mariée, la vierge pou-

1. L'année primitive des Grecs était partagée en trois saisons; l'été comprenait l'automne.

2. Preller, Maury, *ouvrages cités*.

3. Lenormant et de Witte, *Monuments céramographiques*. L'enlèvement de Proserpine est aussi représenté sur des sarcophages de jeunes filles. Clarac, *Musée de sculpture*.

vait être représentée sur son sépulcre avec les attributs d'une déesse[1], et cette apothéose élevait les regards de ceux qui restaient, vers ces demeures célestes qu'entrevirent vaguement les religions païennes.

Une inscription découverte à Thasos[2], île qui reçut de bonne heure le culte éleusinien, provient de la tombe d'une jeune fille. La vierge regrette en vers élégiaques, de mourir avant d'avoir goûté toutes les joies de la jeunesse, avant d'avoir revêtu les parures de l'hymen. Et cependant, avant d'exhaler cette plainte, elle a hautement affirmé sa croyance à une autre vie qui durera à jamais, et pendant laquelle les vierges ont le privilége de s'entretenir directement avec les mortels.

Cette jeune fille avait sans doute été initiée aux mystères d'Éleusis, rites qui eurent généralement une salutaire influence en propageant la foi à l'immortalité de l'âme, bien que les Orphiques eussent postérieurement introduit dans ce culte, avec des usages immoraux, la croyance à la métempsycose[3].

La philosophie contribua à la diffusion de cette der-

1. Lenormant et de Witte, *ouvrage cité.*

2. Par M. Perrot. Voir son *Mémoire sur l'île de Thasos*, Paris, 1864; et le *Rapport lu à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres* dans la séance publique du 12 novembre 1858, au nom de la commission chargée d'examiner les travaux envoyés par les membres de l'École française d'Athènes, par M. Guigniaut.

3. Les Orphiques, prétendus disciples d'Orphée, répandirent des doctrines qu'ils attribuaient à celui-ci, et qui étaient dues en partie aux croyances orientales. Maury, *ouvrage cité.*

nière doctrine. Pythagore la répandit, tout en spiritualisant d'autre part le culte et la morale. Pour lui, l'âme, nombre émané de la Monade primordiale, de l'Intelligence suprême, expie par une suite de transmigrations les fautes qu'elle a commises en s'écartant de l'Unité divine, et se meut dans le Cosmos, l'ordre de l'univers, jusqu'à ce que, purifiée de ses souillures, elle s'absorbe dans son principe immatériel[1]. Comme dans l'Inde, la métempsycose est ici le résultat du panthéisme.

Après Pythagore, Platon, il faut le dire, crut aussi à la transmigration de la substance immatérielle qui anime l'homme ; mais lui du moins, lui qui adora un Dieu personnel, reconnut l'individualité de l'âme humaine.

Théano, Périctioné, Phintys, Arignoté de Samos[2], toutes ces femmes auxquelles s'ouvrit l'austère congrégation fondée par Pythagore, toutes ces femmes dont la vaste intelligence comprenait la musique des sphères qui roulaient autour du soleil, toutes ces *héroïnes* apprirent à l'école du maître, non-seulement les notions de vertu et de charité qui règlent l'harmonie de la vie humaine, mais malheureusement aussi les erreurs qui obscurcissent le sens de la vie

1. Cousin, *Histoire générale de la philosophie*, Paris, 1863 ; Henri et Charles de Riancey, *Histoire du monde* (Édition revue par M Henry de Riancey). Paris, 1865 ; Maury, *ouvrage cité*.

2. Voir le tome suivant, pages 404-430.

éternelle. Notre sexe doit donc plus s'attrister que s'honorer de la tradition suivant laquelle Pythagore aurait reçu de la Pythie Thémistoclée ses principes philosophiques [1].

Nous ne nous sommes pas écartée du culte d'Éleusis en signalant le système pythagoricien, qui eut tant de ressemblance avec l'enseignement donné par les réformateurs des mystères.

Selon la croyance hellénique, si l'initiation aux rites éleusiniens était le chemin du bonheur éternel, les supplices du Tartare attendaient les hommes et les femmes qui ne s'étaient pas soumis à ce devoir [2].

Il y avait trois degrés d'initiation. Pour parvenir aux derniers, il fallait avoir passé par le premier; mais celui-ci pouvait suffire : c'était l'initiation aux petits mystères, la seule à laquelle les enfants fussent admis en général, et qui avait lieu à la fête des Anthestéries, au retour printanier de Proserpine.

L'initiation aux grands mystères et l'époptie ou contemplation, constituaient véritablement le culte d'Éleusis; mais il est difficile de distinguer ce qui élevait les époptes au-dessus des autres initiés. Bornons-nous à indiquer les traits caractéristiques des Éleusinies.

1. Diogène de Laërte, VIII, I; Ottfried Müller, *Die Dorier;* Creuzer et Guigniaut, *Religions de l'Antiquité*, Paris, 1825-1841; Maury, *ouvrage cité.*

2. *Hymne à Cérès;* Platon, *Phédon*, *Gorgias;* Pausanias, X, 3,7.

Les grands mystères se célébraient en automne, à l'époque des semailles, peu de temps avant les Thesmophories; c'était alors que Proserpine descendait vers les régions souterraines.

Ces fêtes duraient depuis le 15 de Boédromion jusqu'à la fin de ce mois. Les premiers jours, passés à Athènes, étaient consacrés aux purifications, aux sacrifices, aux autres formalités préparatoires. Une de ces cérémonies avait un caractère doux et attendrissant. Un petit garçon ou une petite fille, enfant dans les veines duquel devait couler sans aucun mélange le sang athénien, était placé tout près de la flamme du sacrifice ; et l'*enfant du foyer*, — c'est ainsi qu'on l'appelait, — remplissait les rites expiatoires, au nom des futurs initiés. Ainsi cette douce incarnation de l'innocence implorait des dieux le pardon de fautes auxquelles elle était étrangère [1].

Le quatrième jour, le calathus, corbeille sacrée de Cérès, arrivait d'Éleusis à Athènes, sur un chariot suivi d'une foule de personnes qui, la tête et les pieds nus, criaient : « Salut, ô Cérès! salut, ô déesse nourricière, déesse des moissons! » Venaient ensuite des vierges portant des cistes tissues d'or. Parmi les attributs mystiques placés soit dans ces paniers, soit dans le calathus, se trouvaient des fruits et des gâteaux [2].

1. Maury, *ouvrage cité;* Duruy, *Histoire de la Grèce ancienne*. Paris, 1862.

2. Callimaque, *Hymne à Cérès*, traduction de Laporte-Dutheil;

Comme le témoigne la formule des mystères, ces aliments servaient, avec le cycéon, à rompre le jeûne par lequel on rappelait celui de Cérès : « J'ai jeûné, j'ai bu le cycéon ; j'ai pris de la ciste, et, après avoir goûté, j'ai déposé dans le calathus ; j'ai repris du calathus et mis dans la ciste [1]. »

Le 20 de Boédromion, Éleusis devenait le théâtre de la fête. Une procession accompagnait dans ce bourg une image d'Iacchus, personnification de Bacchus considéré comme la vie qui anime les êtres. Au bruit des hymnes et des acclamations joyeuses, la procession suivait la Voie sacrée, et atteignait Éleusis pendant la nuit, à la lueur des flambeaux [2].

Selon les prescriptions de Cérès, l'Éleusinium, le temple des grandes déesses, avait été bâti sur la colline Callichore : c'était sur cette élévation que les Éleusiniennes avaient formé autour d'un puits le premier chœur de danse et de chant qui célébrât Cérès. Le temple fut reconstruit sous les auspices de Périclès, par quelques-uns des artistes qui vécurent au beau siècle de l'art grec [3].

Robinson's *Antiquities of Greece*. Dans le catalogue qu'il a consacré à la collection Durand, M. de Witte mentionne des vases où sont représentés de nombreux attributs mystiques. On y voit des cistes, un grand calathus rempli de fruits. Remarquons aussi des coffrets, des phiales, des miroirs, des éventails, des bandelettes, des branches de myrte, etc., etc.

1. Maury, *ouvrage cité*.
2. Id., *Id*.
3. Plutarque, *Périclès ;* Pausanias, I, 38.

Les mystères étaient célébrés dans la grande nef, par les personnages suivants : l'hiérophante, grand pontife d'Éleusis, qui était aussi le grand prêtre de l'Attique ; le dadouque ou porte-flambeau, le héraut sacré et l'assistant à l'autel.

Pendant la nuit, les novices, vêtus de longues tuniques de lin, couronnés de myrte et ayant des cigales d'or dans les cheveux, entraient dans le temple, et le héraut s'écriait : « Loin d'ici les profanes, les impies, et tous ceux dont l'âme est souillée de crimes. » Alors commençait l'initiation.

Le sacerdoce d'Éleusis comprenait aussi une hiérophantide, qui appartenait à la famille des Phillides, soit qu'elle y fût désignée par l'hérédité, soit qu'à une époque que l'on suppose postérieure, elle y fût élue par les Athéniennes. Une autre prêtresse remplissait des fonctions semblables à celles du porte-flambeau. Ces femmes avaient le droit d'initier certaines personnes[1].

Une belle calpis, découverte à Nola, représente une prêtresse prononçant debout l'invocation, tandis que l'initié, courbé devant elle, fléchit le genou. Derrière la prêtresse, une femme présente une phiale, tout en ne perdant de vue, ni un vase placé, croit-on, sur le feu, ni un grand lébès où se trouve une amphore. Du côté opposé, une de ses compagnes tend une lékané,

1. Barthélemy, Maury *ouvrages précités*.

et deux femmes qui sont peut-être Cérès et Proserpine, éclairent de leurs torches cette cérémonie[1].

Il est difficile de décrire l'aspect majestueux de cette scène. L'attitude imposante de la prêtresse et de ses acolytes, révèle que ces femmes sont profondément pénétrées de l'acte religieux qu'elles accomplissent.

Les rites éleusiniens étaient destinés à frapper l'imagination des initiés en élevant leur âme.

Une nuit, les initiés de chaque sexe, portant des flambeaux en commémoration des courses douloureuses de Cérès, quittaient silencieusement, deux à deux, l'enceinte sacrée ; ils y rentraient avec rapidité, tantôt en secouant leurs torches pour se purifier par les étincelles qu'ils faisaient jaillir, tantôt en se donnant leurs flambeaux comme un symbole de cette lumière divine que les hommes doivent se transmettre réciproquement.

Cette course appartenait probablement au drame sacré qui avait pour sujet la légende de Cérès et de Proserpine, et auquel succédaient les épreuves des initiés, scènes où se déroulait le symbole moral que

1. La calpis qui nous occupe et qui a figuré à l'Exposition universelle de 1867, a été décrite dans le catalogue de l'*Histoire du travail*. Ce vase appartient à une princesse qui unit aux inspirations d'un grand cœur, l'exquise culture d'une haute intelligence : c'est Mme la comtesse Dzialynska, née Czartoryska. Nous nous acquittons d'un devoir bien doux en exprimant à la digne fille du prince Adam Czartoryski toute notre reconnaissance pour la grâce avec laquelle elle a bien voulu nous montrer elle-même sa précieuse collection.

cachait ce mythe. La terre paraissait mugir, la foudre grondait, et, à la lueur des éclairs, apparaissaient des fantômes qui hurlaient et gémissaient. Les initiés traversaient les régions où les âmes, se purifiant par l'expiation, se préparaient à la félicité suprême. Tout à coup retentissaient comme le tonnerre, des portes d'airain qui s'ouvraient et qui laissaient voir le Tartare et ses supplices. C'était l'image la plus effrayante de la mort, de la mort avec ses angoisses, ses terribles hallucinations..... Mais voici que les initiés voyaient briller une sereine lumière sur les ombrages et les prairies d'une retraite élyséenne ; voici que, conduits dans le sanctuaire, ils y découvraient l'image rayonnante de Cérès. C'était le symbole des joies éternelles réservées à l'âme après les souffrances qu'elle a éprouvées en déchirant les liens qui la retenaient au corps [1].

Ainsi, l'instinct spiritualiste de l'homme est si vivace que, du culte même de la terre, se dégageait la notion de l'immortalité. Quelle leçon pour les matérialistes auxquels une imparfaite étude de la nature a appris, avec la négation de Dieu, l'anéantissement final de l'âme!

Le culte même de Vénus, ce culte qui trop souvent fit oublier aux Grecs qu'ils avaient élevé des autels

1. Plutarque, *Fragment sur l'immortalité de l'âme;* Barthélemy, Maury, *ouvrages cités.*

à la Pudeur [1], ce culte eut quelquefois aussi une influence moralisatrice. Si, à Gnide, l'élégant ciseau de Praxitèle ne réussit à faire admirer dans la mère de l'Amour, que le type de l'hétaire ; si, à Corinthe, les courtisanes étaient appelées à desservir le temple de la déesse, et y offraient dans leurs impures prières les supplications de la Grèce en péril ; à Lacédémone, véritable déesse du mariage, Vénus voilée avait aux pieds des fers qui symbolisaient la fidélité conjugale ; et, dans le même édifice, elle était aussi représentée armée, pour rappeler que, par un acte de valeur, les femmes de Sparte avaient su unir le courage à la beauté [2].

En général, la Vénus guerrière et la Vénus victorieuse personnifient la puissance de la beauté [3]. Nous avons sous les yeux une image de la Vénus victorieuse : c'est la Vénus de Milo [4].

Cette statue est le type le plus accompli que puisse créer l'imagination. En la contemplant, nous éprouvons à la fois un sentiment d'admiration et une impression de repos qui nous prouvent que nous sommes en possession de la vraie beauté, et que l'art a atteint dans ce chef-d'œuvre les dernières limites de la perfection. Comment décrire l'harmonie de ces for-

1. Cf. Démosthène, *Premier plaidoyer contre Aristogiton.*
2. Pausanias, III, 15 ; Maury, *ouvrage cité.*
3. Maury, *id.*
4. Au Musée du Louvre.

mes, les traits si purs et la grâce idéale de ce visage; comment dépeindre ce regard d'une sérénité virginale, et ce doux et léger sourire qu'avait rêvé Homère? Le sculpteur a su donner au marbre de Paros, si transparent et si lumineux en lui-même, une vie qui est encore celle de la femme, mais qui est aussi l'immortalité de la déesse.

On se détache avec peine de la Vénus de Milo. Aussi ne la quitterons-nous que pour aller à la beauté morale, à Vénus Uranie, l'Astarté phénicienne.

Contrastant avec la Vénus Pandémos ou populaire, qui provoquait les vains attachements basés sur les charmes physiques, la Vénus Uranie ou céleste inspirait les affections immatérielles et moralisatrices [1].

Mais la philosophie s'éleva plus haut encore qu'à la conception de Vénus Uranie. Au delà de celle-ci, Platon reconnut la source même de la beauté dans le Dieu créateur du monde et distinct de son œuvre, dans l'Être suprême qui a pour attributs les Idées éternelles; et, d'après le sublime penseur, ce fut une femme de Mantinée, Diotime, qui, après avoir enseigné à Socrate comment l'amour a pour but, non la contemplation stérile du beau, mais la reproduction de l'idéal entrevu, lui indiqua comme dernier terme de cet amour la recherche de Dieu [2].

1. Voir le *Banquet* de Platon, et le *Banquet* de Xénophon. Cf. aussi Maury, *ouvrage cité*.

2. Platon présente Diotime comme ayant prescrit aux Athéniens

Ainsi, par deux fois, ce fut la femme qui révéla Dieu à la Grèce : les prêtresses de Dodone avaient célébré l'Éternel, l'institutrice de Platon découvrit le divin Principe du beau.

des sacrifices qui retardèrent de dix ans, une peste imminente.— Platon eut pour disciples des femmes parmi lesquelles nous remarquons deux Arcadiennes, Axiothée et Lasthénie : celle-ci, il est vrai, était une courtisane; mais la première était une jeune fille qui, après avoir lu un dialogue de l'illustre philosophe, fut saisie d'une impression telle, que pour entendre le maître lui-même, elle renonça à tout, et revêtit le costume masculin. Ce n'était pas la seule femme qui eût quitté les vêtements de son sexe pour assister aux leçons de Platon. Diogène de Laërte, livre III, Platon ; Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*. Quelque pures qu'aient été les intentions de ces Platoniciennes, nous ne saurions approuver que l'amour de la science ait fait franchir à ces femmes les limites qui séparent les attributions des deux sexes.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

PRÉFACE..... I

CHAPITRE I.

DÉESSES ET PRÊTRESSES DES PÉLASGES ET DES PREMIERS HELLÈNES.

Les Aryas et les Pélasges. — Les prêtresses de Dodone. — La Terre-mère. L'antre de Phigalie et la prêtresse de Déméter. — Déesses de la reproduction et de la végétation. — La reine du ciel. — Pallas-Minerve. — Vesta. — Les Nymphes arcadiennes. — Les trois Muses de Piérie. — La déesse lunaire des Thraces, et la reine des fontaines, des prés et des vallons arcadiens. — Les vents d'orage et les messagères de la mort.

Les Hellènes. — Transformation du panthéon pélasgique. — L'Olympe. Les Heures, filles de Thémis. Hébé. Iris. — La reine des dieux. — La Mère des dieux et des hommes. La déesse des blés. — La souveraine de l'Adès. — Les Parques. Até. Érynnis. La Mort et les Walkyries. Les Enfers. — La Sagesse. — Les Néréides. — L'Aurore. — Vénus et les Grâces. — La chasseresse divine et les Nymphes. — Les Naïades d'Ithaque. — Les neuf Muses. — Les prêtresses d'Apollon. — Les Prières..... I

CHAPITRE II.

Vie domestique de la femme dans la Grèce primitive.

Les premiers peintres de la vie domestique. — L'enfance et l'adolescence de la jeune fille. Ses jeux, ses travaux, ses occupations charitables. — La fiancée. — L'épouse. Ses occupations ; son influence sur son mari. Dignité de sa situation. — Sollicitude maternelle et reconnaissance filiale. — Autorité du fils sur sa mère veuve..... 41

CHAPITRE III.

Les femmes des temps légendaires.

Larissa. — Agraule et ses filles. — Atthis. — La fille d'Érechthée. — Progné et Philomèle. — Les Danaïdes. — Europe. Sémélé. — Pandore. — Pyrrha. — Les Amazones, Andromède, Médée, les femmes associées à l'existence d'Hercule, Jocaste et ses filles, Alceste. — Eurydice..... 56

CHAPITRE IV.

Les héroïnes de l'Iliade.

Chryséis. — Briséis. — Thétis. — Hélène. — Hécube. — Théano. — Andromaque. — Cassandre. — Caractère des trois principales héroïnes de l'*Iliade*..... 73

CHAPITRE V.

Les héroïnes de l'Odyssée.

Pénélope. — Euryclée. — Femmes de la famille royale de Pylos. — La reine de Sparte. — Calypso. — Leucothée. — Nausicaa et ses compagnes. — Aréte. — Ombres de femmes. — Circé. — Les Sirènes. — Les esclaves d'Ulysse. — Caractère des principales héroïnes de l'*Odyssée*.. 152

CHAPITRE VI.

L'art grec et les déesses d'Homère. — Rôle religieux et philosophique de la femme dans les temps historiques.

Comment l'art nous fera retrouver les déesses d'Homère. — Temple de Junon à Olympie. Les femmes aux fêtes de la reine des dieux et aux jeux olympiques. Les deux grands sanctuaires de Junon, Samos et Argos. La prêtresse argienne. La Junon d'Homère et la statue de Polyclète. — La souveraine d'Athènes. L'Acropole. Les peintures des Propylées. Le temple de la Victoire sans ailes. Le colosse de Minerve Promachos et la Pallas des vases peints. Minerve Hygiée. Statues de femmes dans l'enceinte du temple de Minerve Ouvrière. En votant pour Minerve, les femmes perdent leurs droits politiques. La grande prêtresse de Minerve Poliade. L'Érechthéion. Le Palladium. La tribune des six jeunes filles, les Errhéphores et le péplus de Minerve. Le Parthénon et ses sculptures. Les Panathénées. Le trône de Xerxès. La Minerve d'or et d'ivoire. Les offrandes et le trésor du Parthénon. — Diane. Le temple d'Éphèse. Diane à la biche. Bas-relief des Danseuses spartiates aux fêtes de Diane. — La Pythie, arbitre du monde ancien. — Les Bacchantes. Les Athéniennes à l'approche des vendanges, à la procession des Lénées, aux Anthestéries. Rapprochement entre la femme de l'archonte-roi et le doge de Venise. Bas-relief des Offrandes. — Les

Thesmophories. L'hymne homérique à Cérès. L'enlèvement de Proserpine et la mort des jeunes filles. L'enlèvement du jour. Apothéose de la femme. L'immortalité de l'âme et la vierge de Thasos. Les Pythagoriciennes. Les mystères d'Éleusis. Scène d'initiation d'après un vase peint. Visions de la vie éternelle. — Contrastes dans le culte de Vénus. La Vénus de Milo. Vénus Uranie. — L'étrangère de Mantinée montrant à Socrate le divin Principe du beau 286

FIN DE LA TABLE.

11 874. — PARIS, TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

HG
B
Bader, Clarisse
La femme grecque; étude de la vie antique.
Vol. 1.
19923

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU